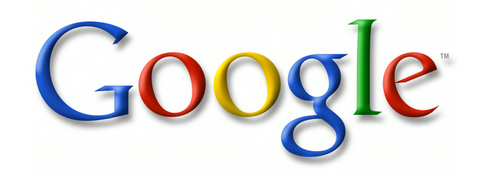
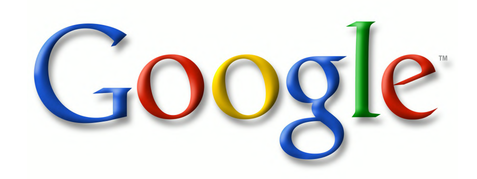
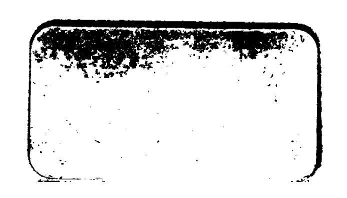






# ÉTUDES

SUR

# L'ESPAGNE

PAR

A. MOREL-FATIO

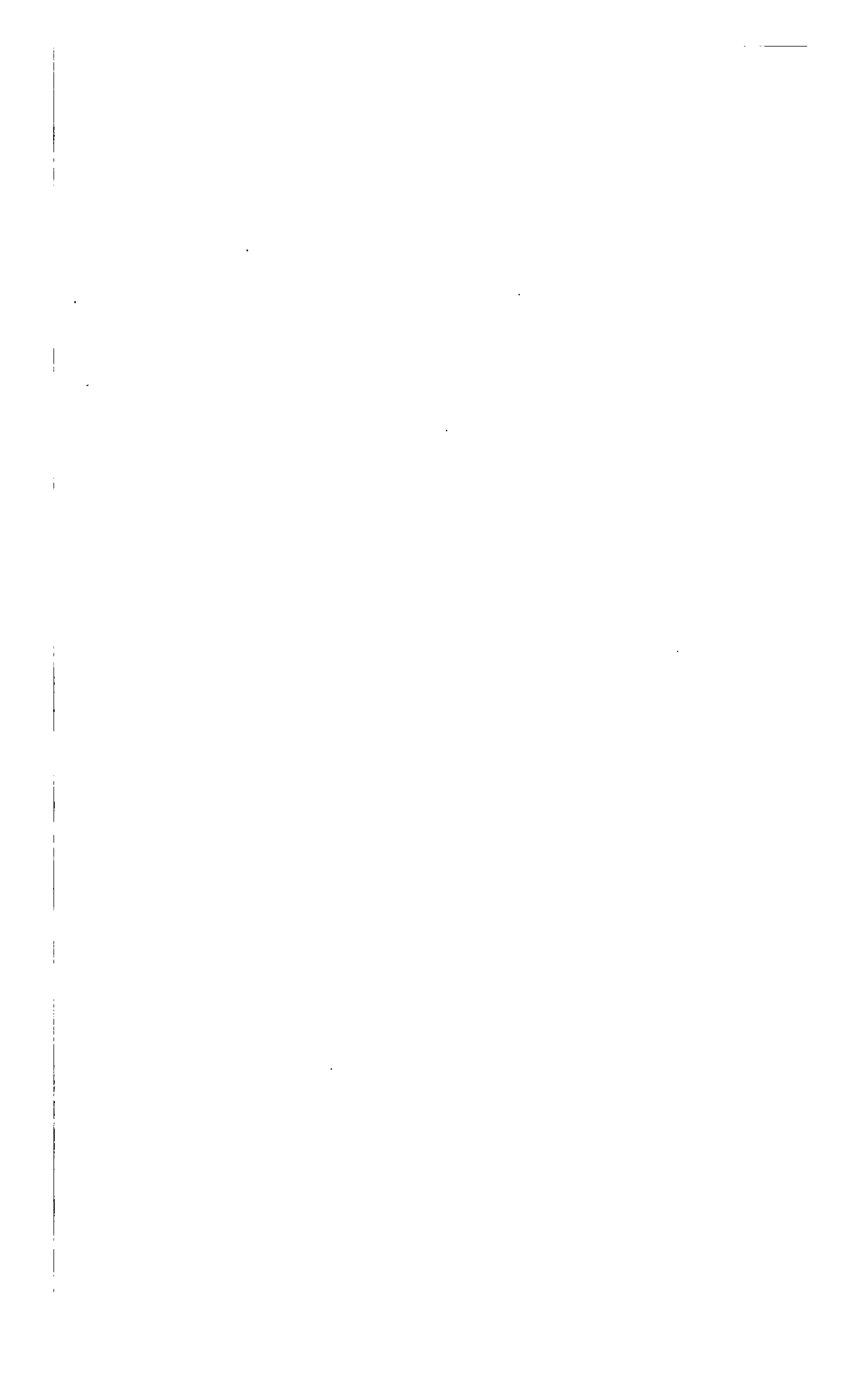
TROISIÈME SÉRIE






PARIS (2e)
E. BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, Rue de Richelieu, 67

1904



# ÉTUDES

SUR

# L'ESPAGNE

PAR

A. MOREL-FATIO

---

TROISIÈME SÉRIE






PARIS (2ᵉ)

E. BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, Rue de Richelieu, 67

—

1904

# ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

# I

# LA LETTRE DU ROI SANCHE IV

## A ALONSO PÉREZ DE GUZMAN

### SUR LA DÉFENSE DE TARIFA (2 JANVIER 1295)

Parmi les épisodes glorieux de l'histoire castillane du moyen âge, je n'en connais guère de plus justement célèbre que la défense de Tarifa par Alonso Pérez de Guzman, en 1294, et l'abnégation sublime du valeureux chevalier qui laissa égorger son fils sous ses yeux plutôt que de rendre la ville et de trahir sa foi. Et ce grand exemple de loyalisme se grava d'autant plus profondément dans la mémoire du peuple espagnol qu'il fut accompagné de circonstances capables de frapper l'imagination, par exemple de ce geste héroïque de Guzman, lançant du haut des murailles le poignard qui devait servir à tuer son premier-né. La chronique du roi Sanche IV, rédigée dans le cours du XIVe siècle, raconte l'incident en quelques phrases ; elle dit comment l'infant Don Juan, allié des Musulmans, amena

sous les murs de la ville le fils d'Alonso Pérez, menaçant le père de tuer son enfant s'il ne rendait pas la place, et comment Guzman lança son couteau, disant qu'il aimait mieux qu'on lui tuât ce fils et cinq autres, s'il les avait, que de livrer ce dont il avait fait hommage à son seigneur :

Y el infante don Juan tenia un moço pequeño, hijo deste don Alonso Perez, y embio dezir a este don Alonso Perez que le diesse la villa, si non que le mataria el su hijo que el tenia. Y don Alonso Perez le dixo que la villa que la tenia por el rey y que non gela daria, que quanto por la muerte de su hijo, que el le daria el cuchillo con que le matasse; y lançoles de encima del adarve un cuchillo y dixo que antes queria que le matassen aquel hijo y otros cinco, si los touiesse, que non darle la villa del rey su señor de que le hiziera omenaje. Y el infante don Juan con saña mando matar el hijo ante el, y con todo esto nunca pudo tomar la villa [1].

Bientôt l'on ne se contenta plus du simple récit de cette action superbe et qui paraît avérée, puisque, sans parler du témoignage des historiens arabes [2], des documents diplomatiques contemporains, je le ferai voir tout à l'heure, la

1. *Chronica del muy noble rey don Sancho el Bravo*, Valladolid, 1554, ch x, ou bien les *Crónicas de los reyes de Castilla*, Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 89, où l'orthographe a été remaniée de la façon la plus inintelligente.

2. Voy. M. Lafuente Alcántara, *Historia de Granada*, éd. de Paris, 1852, t. I, p. 326.

mentionnent en des termes analogues à ceux de la chronique ; on voulut la rendre encore plus belle, on la para d'autres détails que l'on jugea, à tort, aussi dramatiques que l'histoire du couteau. Ainsi, l'on ajouta qu'après avoir jeté l'arme, Alonso Pérez se retira dans le donjon de la forteresse, se mit à table, et que là, surpris par les clameurs de ceux qui des murailles avaient vu égorger son fils, il demanda : « Qu'est-ce ? — Oh, seigneur, ils ont égorgé votre fils ! » A quoi Guzman répondit : « Vous m'avez fait peur ; j'ai cru que les ennemis entraient dans la place. » Et sans manifester d'autre trouble, il continua son repas [1]... Embellissement fort inutile, mais qui répond bien à ce besoin d'amplifier et de faire plus beau que nature, qu'on retrouve chez toutes les nations, sinon au même degré que dans les provinces méridionales de l'Espagne. Au surplus, ces additions plus ou moins heureuses au récit primitif ne nous occupent pas ; je ne les ai rappelées que pour faire voir quel puissant intérêt s'attachait à l'action de Guzman plusieurs siècles après son accomplissement, et combien de personnes ont pu trouver leur plaisir à composer des variations sur le thème de la chronique. Mais la défense

1. *Memorial histórico español*, t. IX, p. 169, et cf. Mariana, *Historia de España*, liv. XIV, ch. XVI.

de Tarifa et l'incident du couteau, sans ces développements que je viens de signaler, n'ont pas été narrés seulement dans la chronique ; nous les trouvons aussi dans une pièce supposée contemporaine des événements et qui fait l'objet de cette dissertation. Cette pièce est une lettre du roi Sanche IV à Alonso Pérez qui prône la prouesse du bon chevalier et lui décerne le surnom de *Bueno,* que porta, dès la fin du XIIIe siècle, la branche de ces Guzman qui, par la suite, devinrent comtes de Niebla et ducs de Medina Sidonia.

Le premier historien auquel nous devons la connaissance de cette fameuse lettre, si souvent citée et imprimée, semble être Pedro Barrantes Maldonado, auteur des *Ilustraciones de la casa de Niebla,* ouvrage généalogique compilé vers 1540, à la demande de D. Juan Alonso Pérez de Guzman, sixième duc de Medina Sidonia, qui ouvrit à Barrantes les archives de sa maison. « Vi todos los privilegios, testamentos, cartas de doctes y finalmente todas las escrituras y memoriales antiguos y modernos de la casa de Niebla, y de lo uno y de lo otro començé a escrevir esta hystoria, donde claramente se verá la grande antiguedad del linage de los Guzmanes, » dit Barrantes dans l'introduction de son livre. Très documentée, en effet, et fondée en

général sur les pièces d'archives qu'il cite, son histoire des Guzman comtes de Niebla n'en a pas moins accueilli bon nombre de fables — comme celle du combat d'Alonso Pérez avec le dragon au Maroc — et la façon dont il en parle en les mêlant à son récit ne donne pas une très haute idée de sa critique. On peut se demander aussi jusqu'où allait sa connaissance des documents anciens, et si, par exemple, il était en état de distinguer un privilège ou une lettre originale du XIIIe siècle de pièces d'une date postérieure. Quoi qu'il en soit de sa compétence paléographique et diplomatique, nous pouvons, provisoirement, croire à sa bonne foi quand il nous dit de la lettre de Sanche qu'il la vit parmi les chartes du duc de Medina Sidonia et qu'elle lui parut ancienne : « La qual carta yo vi entre las escrituras del duque de Medina Sidonia y holgué de ver una antiguedad tan loable. » Admettons donc qu'en 1540 les archives des Guzman conservassent une lettre de Sanche IV, adressée à Alonso Pérez et datée d'Alcalá, le 2 janvier 1295, dont le texte ne différait point de celui que nous livre Barrantes. Mais quelle authenticité possédait cette pièce d' « antiquité si louable » ? Voilà la question qu'il s'agirait de tirer au clair, si possible. Faisons d'abord connaître la lettre telle que l'a transcrite le généalogiste :

Primo don Alfonso Perez de Guzman, Savido avemos lo que por nos servir avedes fecho en defender esa mi villa de Tarifa á los moros, aviendoos tenido çercado seis meses y puestoos en estrecho y afincamiento ; prinçipalmente supimos y en mucho tuvimos dar la vuestra sangre y ofreçer el vuestro primogenito fijo por el nuestro serviçio é el de Dios delante é por la vuestra onrra. En lo uno imitastes el padre Abrahan que por servir á Dios le dava el su fijo en sacrifiçio, y en lo al quisistes semejar á la buena sangre donde venides, por lo qual meresçeis ser llamado « el Bueno » ; é yo ansi vos llamo, é vos ansi vos llamaredes dende aqui adelante, ca justo es que el que faze la bondad, que tenga nombre de Bueno é non finque sin galardon de su buen fecho ; porque si á los que mal fazen les tollen su heredad y fazienda, á vos que tan grande enxemplo de lealtad aveis mostrado y aveis dado á los nuestros vasallos é á los de todo el mundo, razon es que con merçedes nuestras quede memoria de las buenas obras é fazañas vuestras. E venid vos luego á verme, ca si malo no estuviera y en tanto afincamiento de mi enfermedad, nada me tollera que vos non fuera yo á socorrer ; mas vos faredes con nos lo que nos non podemos fazer convusco, que es venir vos luego á mi, porque quiero fazer en vos merçedes que sean semejantes á vuestros serviçios. A la vuestra buena muger nos encomendamos la mia é yo, é Dios sea convusco. De Alcalá de Henares á dos de enero era de 1333. El Rey[1].

L'ouvrage de Barrantes ne fut point publié du vivant de son auteur, il ne l'a été que de nos jours dans le *Memorial histórico* de l'Académie de

1. *Memorial histórico*, t. IX, p. 175. Il y a entre le texte qu'on vient de lire et les autres copies citées plus bas du même document quelques variantes peu importantes qu'il m'a paru inutile de relever.

l'Histoire, t. IX et X (Madrid, 1857) ; mais il ne demeura pas pour cela enfoui dans les archives des ducs : des copies en furent tirées [1] et utilisées par divers érudits. J'estime que tous ceux qui, au XVI^e ou au XVII^e siècle, ont cité ou publié *in extenso* la lettre du roi Sanche — entre autres le cosmographe Pedro de Medina, auteur d'une *Crónica de los duques de Medina Sidonia* [2], quoiqu'il affecte d'ignorer son prédécesseur, — se sont servis du texte donné par l'histoire généalogique de Barrantes [3]. Les principaux historiens du XVI^e siècle toutefois, tels que Zurita et Garibay, qui pouvaient connaître la lettre par Barrantes, n'en font pas mention ; ils content l'épisode de Tarifa, mais passent la lettre sous silence. Avaient-ils déjà conçu des doutes sur

1. La Bibliothèque nationale de Paris possède des *Ilustraciones* de Barrantes une copie incomplète, exécutée en 1622, et qui ne va pas au delà du ch. VI du liv. VIII (n° 197 du Fonds espagnol).

2. Publiée en 1861, dans le t. XXXIX de la *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*.

3. Argote de Molina, dans sa *Nobleza del Andaluzía* (Séville, 1588), fol. 166 v°, se réclame de Barrantes. Quant au drame de Luis Vélez de Guevara, *Mas pesa el Rey que la sangre*, consacré aux faits héroïques d'Alonso Pérez, on y peut noter, à la fin, l'emploi de Barrantes ou de Medina. J'ignore d'où a été tirée la copie de la lettre qui se trouvait dans le t. XLV des Miscellanées de la bibliothèque Montealegre (*Museo ó biblioteca selecta de D. Pedro Nuñez de Guzman, marqués de Montealegre*, Madrid, 1677, fol. 197) ; elle portait l'annotation : « Sacada del original que la Casa de Sidonia tiene hasta aora guardado. »

son authenticité ? C'est bien possible. Mariana, le premier parmi les auteurs d'histoires générales d'Espagne, en donne un résumé, qu'il accompagne de la remarque suivante : « Has litteras Assidoniae duces, fidei a maioribus cultae monimentum testimoniumque autographas monstrant, auro gemmisque nobiliorem thesaurum [1] » ; phrase traduite à peu près textuellement dans son histoire en langue vulgaire : « Esta carta original conservan los duques de Medina Sidonia para memoria y en testimonio de la fé y lealtad de sus antepasados ; tesoro de mas estima que el oro y las perlas de Levante [2]. » Nous n'en conclurons pas que Mariana vit lui-même la lettre, quelle qu'elle fût, dans les archives de la maison ducale ; sa phrase peut lui avoir été suggérée par la simple lecture de Barrantes. Mais la citation de Mariana eut une grande importance ; l'autorité dont jouit de bonne heure l'*Historia de España* propagea la connaissance de la lettre dans un plus grand public, elle lui servit de recommandation et de certificat d'authenticité. Grâce au savant jésuite, la pièce historique fait son entrée dans le monde. D'autres historiens du XVII^e siècle, notamment

1. *Historiae de rebus Hispaniae*, Tolède, 1592, liv. XIV, ch. XVI.
2. *Historia de España*, liv. XIV, ch. XVI.

Pablo de Espinosa dans son *Historia de Sevilla* (Séville, 1630, 2e partie, liv. V, ch. IV), la reproduisent, et de nos jours, sinon tous les historiens d'Espagne, ceux du moins qui ont traité plus particulièrement de l'Andalousie ou de la vie d'Alonso Pérez de Guzman, comme Lafuente Alcántara[1] et Quintana[2], n'hésitent pas à lui accorder leur confiance et à la publier tout au long, d'après Pedro de Medina[3].

Malgré cet accord assez imposant, je ne crois pas la lettre authentique ; je crois qu'elle a été fabriquée par quelque écrivain domestique des Medina Sidonia. En premier lieu, remarquons-le, personne, pas même Barrantes, ne décrit avec précision le prétendu original de la lettre. Or, une lettre d'un roi de Castille à un de ses sujets et de cette date devait offrir quelques caractères extrinsèques assez curieux et dignes d'attirer l'attention d'un historien. De plus, comment admettre qu'une pièce de cette importance, qui instituait pour ainsi dire un majorat d'honneur

1. *Historia de Granada*, Paris, 1852, t. I, p. 326.
2. *Vidas de Españoles célebres*, Madrid, 1827, t. I, p. 354.
3. Prudencio de Sandoval, dans sa *Decendencia de los Guzmanes*, accepte tout. « Engrandecio este hecho (la donation des madragues, dont il sera parlé tout à l'heure) el rey don Sancho... escriviendole sobre ello y llamandole Bueno..., como parece por la carta, cuyo renombre ha quedado en sus decendientes » (*Chronica de don Alonso VII*, Madrid, 1600, p. 343). Toutefois, il n'est question ici que d'une tradition (*renombre*).

au profit d'une branche des Guzman, une pièce, comme dit Mariana, « plus précieuse que l'or et les perles de l'Orient », un vrai trésor de famille, eût disparu sans laisser de traces [1] ? D'après une tradition accréditée dans la maison de Medina Sidonia, la lettre du roi Sanche aurait été, avec d'autres papiers, portée à Simancas au temps de la guerre de l'Indépendance [2]. Cependant, elle ne figure pas dans la liste des « notables documents » de ces archives, imprimée dans l'*Anuario del cuerpo de archiveros, bibliotecarios y anticuarios* (Madrid, 1882, p, 66), et, d'après une communication qui m'a été faite par D. Antonio Paz y Melia, les quatre liasses de pièces anciennes où la lettre *pourrait* se trouver ont été enlevées des archives de Simancas et portées ailleurs. Où gisent ces liasses maintenant et que contiennent-elles ? Je l'ignore.

En attendant d'être éclairés à ce sujet, nous pouvons soumettre à un examen détaillé la lettre telle que nous la donne Barrantes ; nous pou-

1. Le titre de duc de Medina Sidonia appartient maintenant à une branche cadette de la maison de Toledo. Le dernier Guzman *el Bueno* est mort en 1779 : c'était un lettré, protecteur des PP. Sarmiento et Florez et ami de Beaumarchais.

2. Je tiens le renseignement de Mme la duchesse de Medina Sidonia, qui, à la demande de Mme la duchesse d'Albe, a bien voulu m'envoyer aussi un texte imprimé au siècle dernier de la lettre du roi Sanche qui contient quelques indications bibliographiques fort utiles.

vons en étudier le fond et la forme, les faits qu'elle relate, ses formules et son style. Cet examen, ou je me trompe fort, nous révélera qu'elle ne saurait avoir été écrite à la date qu'on lui assigne et qu'elle présente tous les caractères d'une pièce apocryphe.

D'abord le contenu. On distingue dans la lettre trois parties : 1° le roi exprime sa reconnaissance et son admiration pour l'action héroïque d'Alonso Pérez qu'il compare au sacrifice d'Abraham ; 2° il décerne à Guzman le surnom de *Bueno* ; 3° il l'invite à venir auprès de lui. L'origine de ces déclarations ou avis du roi à son vassal se découvre aisément. J'ai dit plus haut que des documents diplomatiques contemporains font allusion à la conduite de Guzman à Tarifa et confirment le récit de la chronique. Le premier et le plus important de ces documents est celui qu'on nomme le « privilège des madragues », donation faite par Sanche IV, le 4 avril 1295, à Alonso Pérez d'un fief considérable situé entre le Puerto de Santa Maria, le Guadalquivir et la mer, avec toutes les pêcheries de thon existantes et celles qu'il lui conviendrait d'établir entre l'embouchure du Guadiana et la côte du royaume de Grenade. Ce privilège, fondement de la puissance territoriale des Medina Sidonia, doit avoir été imprimé quelque part, ne

fût-ce que dans les preuves de mémoriaux ou de procès, mais je n'ai pas réussi à en voir un texte complet ni authentique. Je ne puis en parler que d'après des extraits produits par Barrantes et Medina et d'après une autre donation de Ferdinand IV, au même Guzman, de la ville de San Lucar de Barrameda, qui, à ce qu'il me semble, vise le premier privilège et en répète quelques clauses. Barrantes reproduit textuellement, dit-il *entre otras cosas dize el privilegio estas palabras*, les phrases suivantes du privilège de 1295 :

« Que vos doy y hago merçed de las almadravas que agora son o seran de aqui adelante, desde donde el rio de Guadiana entra en la mar fasta toda la costa del reino de Granada. E ansimismo que si se ganaren algunos logares en que almadravas pueda aver, que las non pueda armar ni aver otra persona alguna, salvo vos el dicho Don Alfonso Perez de Guzman el Bueno é los que de vos vinieren é suçedieren en vuestra casa é mayorazgo, quier esten en logares de señorios, quier en realengos. Toda la dicha merçed fago en vos, Don Alfonso Perez de Guzman el Bueno, y en vuestros suçesores é venientes de vos para siempre jamas, por los buenos é leales serviçios que vos me fezistes en onrra é adelantamiento de la corona real de mis reinos é ensalçamiento de la nuestra santa fe catolica, espeçialmente, despues de muchos grandes é leales fechos de cavalleria, por la muerte de vuestro hijo, en cuya muerte quesistes semejar al patriarca Abrahan, dando vos el cuchillo con que los moros degollasen á vuestro hijo, por guardar lealtad, fidelidad de vuestro

juramento é pleito omenage que me teniades fecho por la villa de Tarifa[1]. »

La donation de Ferdinand IV, datée de Toro le 13 octobre 1297, dit ceci :

« Sepan por este nuestro privilegio todos los que agora son é seran daqui adelante como nos don Fernando... por grand voluntad que habemos de facer mucho bien é mucha merced á don Alfonso Perez de Guzman, nuestro vasallo é nuestro alcayt en Tarifa ; é por muchos buenos servicios que fizo al rey don Sancho nuestro padre (que Dios perdone) sennaladamente en la conquista que el fizo de Tarifa é otros i en guardar é amparar la villa de Tarifa, seyendo el hi quando la cercaron el infante don Johan, con todo el poderio de los moros del rey Abenjacob, en que mataron un fijo que este don Alfonso Perez habia, que moros traian consigo, porque les non quiso dar la villa, é el mismo lanzo un su cuchillo á los moros con que matasen el su fijo, porque fuesen ciertos que non daria la villa, que ante non tomase hi muerte, é los moros veyendo esto, mataronle el fijo con el su cuchillo. Et porque nos sopiemos por cierto que por estos servicios que el fizo al rey nuestro padre, le habia el prometido de l[e] dar la villa de Sant Lucar de Barrameda, con el castillo é con todas las rentas por heredat, e habia

1. *Memorial histórico*, t. IX, p. 178. Les derniers mots de ce passage, à partir de « por la muerte », sont cités par Salazar de Mendoza, *Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon*, Madrid, 1618, fol. 80. Dans sa *Miscelanea* (fin du XVI[e] siècle), D. Luis de Zapata, parlant d'Alonso Pérez de Guzman, écrit ceci : « Le hizo el Rey merced de la pesquería de los atunes de las almadrabas, con estas palabras en el previlegio : « Por cuanto imitastes á nuestro padre Abrahan, vos por obra y él de voluntad, etc. » (*Memorial histórico*, t. XI, p. 319). Cette citation ne correspond pas au texte de Barrantes.

enviado por el pora gela dar é pora le facer otros bienes é otras mercedes muchas, et por complir lo que el rey nuestro padre le prometió é por le dar gualardon por ello... damosle Sant Lucar de Barrameda [1]. »

On le voit, ces deux instruments diplomatiques fournissent tout l'essentiel de la lettre : l'incident du poignard lancé par-dessus les murs (aussi raconté par la chronique [2]) ; le sacrifice d'Abraham et le surnom de *Bueno*. De l'invitation adressée à Guzman de venir rejoindre le roi malade à Alcalá, nous ne savons pas ce qui a pu en être dit dans le privilège de 1295 ; mais la phrase du privilège de 1297 nous suffit : « É habia enviado por el pora gela dar é pora le facer otros bienes. » Donc, à l'aide de la chronique d'une part et des privilèges de l'autre, un esprit un peu délié pouvait facilement composer la lettre. Mais il reste encore à signaler une autre source où il ne serait pas invraisemblable de supposer que notre épistolographe eût puisé ; j'entends parler d'une chronique ou biographie

1. *Memorias de D. Fernando IV de Castilla*, t. II. *Coleccion diplomática* (Madrid, 1860), n° CII, d'après une copie de 1739, faite sur l'original et authentiquée par un Pedro Muñoz, notaire royal.

2. C'est la chronique aussi qui a fourni la date de la lettre : Alcalá de Henares, 2 janvier de l'ère 1333 (= 1295). En effet, le ch. XI de la chronique de Sancho IV commence ainsi : « En el mes de henero en la era de mil y trezientos y treinta y tres años, seyendo el rey don Sancho en Alcalá de Henares... »

d'Alonso Pérez de Guzman, qui, suivant Barrantes, se trouvait au XVIe siècle dans le monastère de San Isidoro de Séville[1] et à laquelle Pedro de Medina attribue une grande importance, disant qu'elle lui paraît remonter à l'époque même du héros[2]. Je ne pense pas que cette chronique remonte si haut ; j'imagine que ce doit être tout au plus un ouvrage du XVe siècle, car il est rempli de légendes qu'ont accueillies plus tard tous les historiens de la maison de Medina Sidonia. Évidemment, Barrantes et Medina en ont largement profité ; ainsi, tout ce qui se lit chez le premier de la réception faite à Alcalá de Henares à Alonso Pérez et bien d'autres détails concernant notre personnage portent la marque d'avoir été copiés dans cette biographie très fantaisiste. Si elle a servi aux uns, elle a pu servir à d'autres et inspirer l'auteur de la lettre de Sanche.

Après le fond, la forme. Il convient de rechercher si le style diplomatique de cette lettre est conforme à celui de l'époque où on la place.

1. *Memorial histórico*, t. IX, p. 43. Ce monastère fut fondé précisément par Alonso Pérez en 1301 (Arana de Varflora, *Compendio histórico y descriptivo de la ciudad de Sevilla*, Séville, 1789, t. I, p. 43, et Pedro de Medina, *Coleccion de doc. inéditos*, t. XXXIX, p. 116).

2. *Coleccion de doc. inéditos*, t. XXXIX, p. 21 : « Un libro que trata de los hechos del dicho D. Alonso Perez de Guzman el Bueno, el cual se debió escrebir en su tiempo, que es de mucha autoridad. »

Notre document a la forme d'une lettre missive, il porte une adresse : « A notre cousin Don Alonso Pérez de Guzman, » et se termine par la signature : « Le Roi. » Ce que nous savons du style des lettres missives des rois castillans du XIII[e] siècle se réduit à rien, par la raison que nous n'en possédons aucune, car on ne saurait invoquer celle du roi Alphonse X au même Alonso Pérez, manifestement fausse et que je soupçonne d'être sortie du même atelier que la nôtre[1]. L'adresse que nous avons ici est l'adresse des lettres missives royales dès la fin du XV[e] ou le commencement du XVI[e] siècle, et surtout après la hiérarchisation de la noblesse castillane et l'établissement des privilèges de la grandesse. *Duque primo,* c'est ainsi qu'un Charles-Quint ou un Philippe II aurait écrit à un duc de Medina Sidonia, et c'est ce style que l'auteur de la lettre a maladroitement imité. Jamais le titre de cousin, pas plus que celui d'oncle ou de neveu, n'a été donné, jusque vers la fin du XV[e] siècle, par les rois de Castille, à d'autres qu'à des membres, à un degré quelconque, de la famille royale. Luis de Salazar a disserté à ce sujet avec son érudition accoutumée[2] et montré que le premier

1. Cette lettre a été imprimée dans le livre de Barrantes (*Memorial histórico*, t. IX, p. 76). Il ajoute encore ici qu'il l'a « vue parmi les chartes du duc de Medina ».

2. *Casa de Lara*, t. I, p. 537 ; t. II, p. 44 et 141.

titre de parenté purement honorifique octroyé à *riche-homme* de Castille date de l'an 1475 : en cette année, les Rois Catholiques qualifient d'oncles le duc de l'Infantado et son frère le cardinal de Mendoza. Notons en passant que Salazar, qui connaissait à n'en pas douter les histoires généalogiques de Barrantes et de Medina, où figurent deux exemples[1] contraires à sa thèse, n'en tient aucun compte, il ne prend pas la peine de discuter les prétendues lettres d'Alphonse X et de Sanche : preuve qu'il ne les tenait pas pour authentiques[2]. De la signature, rien à dire. Les signatures royales apparaissent de bonne heure en Castille : nous en trouvons dès le XIV[e] siècle, même dans les privilèges solennels, et l'on ne saurait déclarer, *a priori,* que le style des lettres missives du XIII[e] siècle, que l'on ignore, n'en comportât point. La signature *El Rey* ne serait donc pas un indice de fausseté.

1. La lettre d'Alphonse X commence aussi : « Primo Don Alfonso Perez de Guzman. »

2. Garibay, dans son *Compendio historial*, n'en fait non plus aucune mention, et cependant il eut l'occasion de visiter, en 1572, à San Lucar de Barrameda, les archives, des Medina Sidonia, où on lui montra « algunos papeles antiguos » (*Memorial histórico*, t. VII, p. 338). En revanche, José Pellicer se prévaut de ces exemples pour établir que le titre de « cousin » est plus ancien que celui de duc, comte ou marquis héréditaire (*Justificacion de la grandeza de D. Fernando de Zuñiga, noveno conde de Miranda*, Madrid, 1668, § 3, n° 3) ; mais l'on sait ce qu'il faut penser de la critique de ce trop ingénieux généalogiste.

Mais outre la formule de l'adresse, à elle seule un gros anachronisme, outre cette lourde faute de style diplomatique, il y a dans la lettre de Sanche des étrangetés de style épistolaire de nature à la rendre suspecte. Cette façon, par exemple, de conférer à Guzman le titre de *Preux*. « Aussi méritez-vous d'être appelé le *Preux*, et c'est ainsi que je vous nomme et c'est ainsi que vous vous nommerez dorénavant, car il est juste que celui qui accomplit la prouesse (*que faze la bondad*) porte le nom de Preux [1] et ne reste pas sans récompense pour sa bonne action ; » puis cette salutation finale, presque comique : « A votre bonne femme, nous nous recommandons la mienne et moi. » Un tel ton de familiarité ne sent pas beaucoup son XIII$^{e}$ siècle. « Bien des choses à votre femme ! » On ne se serait pas attendu à cette gentillesse-là de la part du roi Sanche, surnommé, lui, le *Féroce*. La langue même n'offre rien d'insolite, sinon quelques formes verbales beaucoup trop modernes (*meresçeis, aveis*), mais qui pourraient avoir été modernisées avec d'autres mots (*supimos, tuvimos*) par Barrantes. Tout compte fait, la langue peut passer, ce qui d'ailleurs ne

1. Mariana (*Historia de España*, liv. XIV, ch. XV et XVI) prétend qu'Alonso Pérez s'était déjà acquis, grâce à ses larges aumônes, le surnom de *Bueno*, et que le roi Sanche ne fit que le lui confirmer.

prouve pas grand'chose, rien n'étant plus facile à un Espagnol médiocrement lettré que de pasticher le castillan du XIII^e siècle.

Et maintenant quels motifs supposer à cette supercherie ? Il en est un en tout cas qui apparaît assez clairement : celui d'assurer à la grande maison ducale une sorte de prééminence sur toutes les autres par le royal cousinage de l'adresse. Sans doute, les gens experts ne s'y tromperaient guère, — l'exemple de Salazar le montre, — ils sauraient pour la plupart à quoi s'en tenir ; mais le gros du public, ignorant du protocole ancien, accepterait tout de confiance : l'action de Tarifa, chantée dans les romances, ne suffisait-elle pas à tout justifier ? le cas si glorieux et si exceptionnel ne méritait-il pas aussi une récompense glorieuse et exceptionnelle ? Voilà ce que dut se dire le pasticheur, préoccupé de la renommée de ces Guzman et convaincu qu'avec le temps personne ne leur contesterait ces avantages appréciables qu'il pensait ainsi leur procurer. Puis, au désir naturel de rehausser une famille, par intérêt ou par reconnaissance, a pu se joindre aussi un autre sentiment : l'amour de l'art, la joie de mystifier son prochain, de se moquer un peu de lui et de réussir un morceau qui, à défaut d'autres mérites, demandait un certain tour de main.

En y réfléchissant, je me demande si la lettre de Sanche et celle d'Alphonse X, qui semblent marcher de pair, ne procéderaient pas tout simplement de la chronique d'Alonso Pérez, conservée dans le monastère de San Isidoro, et qu'a dû compiler quelque moine de la fondation du grand guerrier[1]. Ces deux morceaux en auraient été extraits, recopiés à part et des exemplaires de ces copies, auxquels quelqu'un de la maison des ducs peut-être aurait donné tant bien que mal l'apparence de lettres originales, seraient ceux que Barrantes déclare avoir vus dans les archives des Guzman : car, jusqu'à preuve du contraire, il n'y a pas lieu de douter de la parole du généalogiste. Pour arriver, il est vrai, à une certitude complète sur l'origine de la lettre de Sanche, — je laisse celle d'Alphonse de côté, — il conviendrait de diriger l'enquête sur trois points ; il faudrait rechercher et examiner :

1° La pièce qui, d'après la tradition rapportée ci-dessus, se trouve peut-être dans les liasses jadis déposées à Simancas :

1. Il est à remarquer qu'un prieur de ce monastère, au XVIII[e] siècle, Fr. Fernando de Zevallos, auquel nous devons aussi une copie de la lettre de Sanche qu'il a insérée dans son ouvrage sur Itálica, affirme qu'il l'a transcrite « como la hallamos en escritos antiguos del archivo de San Isidro del Campo » (*La Itálica*, Séville, 1886, p. 249). Mais qu'entend-il par « escritos » ? Serait-ce la Vie d'Alonso Pérez ?

2° L'original, s'il existe, ou une copie authentique, du privilège des madragues [1] ;

3° La chronique ou biographie d'Alonso Pérez, si quelque exemplaire en subsiste.

On souhaiterait qu'un érudit espagnol qualifié se donnât la tâche d'instruire ce petit procès à l'aide des documents qui nous manquent encore.

De toutes façons, et je n'ai pas entendu montrer autre chose, la lettre de Sanche est apocryphe. Je ne prononcerai pas le mot de falsification, un peu gros ; je me contenterai de dire : mystification ou supercherie assez innocente d'un champion très convaincu de la maison de Medina Sidonia et en particulier de son fondateur. Une fois reconnus et dénoncés, ces méfaits-là se pardonnent ; mais il serait à propos, cependant, que les historiens sérieux renonçassent à citer cette lettre et à la produire à l'appui de leurs récits comme un document authentique. Le glorieux passé des Medina Sidonia n'a rien à craindre de la critique ; l'histoire véridique lui suffit : à quoi bon la charger d'ornements suspects ?

1. Certaines expressions du passage cité par Barrantes m'inspirent des inquiétudes.

# II

# « LA PRUDENCE CHEZ LA FEMME »

DRAME HISTORIQUE

## DE TIRSO DE MOLINA



## II

# « LA PRUDENCE CHEZ LA FEMME »

DRAME HISTORIQUE

## DE TIRSO DE MOLINA

Le titre même de la pièce de Tirso de Molina, imprimée pour la première fois en 1634 dans la *Parte tercera* de son théâtre, annonce une action dramatique dont le héros est une femme; cette femme, une reine, appartient à l'histoire de la Castille au moyen âge. Dans le trio des grandes reines castillanes, elle occupe le centre; Bérengère, sœur de notre Blanche de Castille, et Isabelle la Catholique l'encadrent : elle se nomme Marie de Molina. Fille d'un prince excellent, Alphonse, frère de saint Ferdinand, — marié en premières noces à Mofalda Manrique de Lara, dame de Molina, d'où le surnom de Molina que porta ensuite Marie[1], — cette princesse entre dans l'histoire parée de l'auréole

1. L. de Salazar, *Casa de Lara*, t. I, p. 242.

que lui ont value les prouesses éclatantes de son oncle et les solides vertus de son père ; elle hérita de l'un et de l'autre. Le rôle qui lui incomba, dès son mariage avec Sanche IV, le prince batailleur, vindicatif et dur, réclamait des qualités supérieures, un jugement, une prudence, une intrépidité, qu'elle possédait heureusement au plus haut degré et qui lui ont rendu possible l'accomplissement de sa mission historique. Depuis son union avec Sanche jusqu'à sa mort, on peut dire que pas une année de son règne et de ses deux tutelles ne s'est écoulée sans qu'elle ait eu à lutter d'intelligence et d'énergie pour sauvegarder les droits de la couronne et l'existence de l'État. Sa première tutelle surtout, celle de son fils Ferdinand IV, — car cette reine mère sur qui retombaient tout le poids et toute la responsabilité du gouvernement ne porta même pas le titre de régente, — les années 1295 à 1302, pendant lesquelles elle dirige, au milieu d'inextricables difficultés et de dangers terribles, les pas chancelants de son fils mineur, constituent la période héroïque de cette vie admirable. C'est cette période que le poète a choisie pour y placer son drame. L'amour maternel, la fidélité à la mémoire du roi défunt, le sentiment du devoir et de la dignité royale, du côté de Marie de Molina ; l'esprit

d'intrigue, l'ambition et la cupidité qui vont jusqu'à la trahison et au crime, chez les oncles et les grands vassaux de la couronne ; le désordre effrayant de la vie publique, la misère croissante du peuple pressuré par les agents royaux et malmené par les grands, l'abandon de la culture du sol, l'insécurité des routes et le développement du brigandage [1], la révolte des villes qui s'organisent en confraternités (*hermandades*) : que de choses dans cette histoire de sept années propres à émouvoir des Espagnols, que de sujets dignes d'exciter leur intérêt, d'exalter leur loyalisme !

Ces sujets, la matière de son drame, Tirso les avait sous la main, il les trouvait réunis dans la chronique du règne de Ferdinand IV : la *Cronica del muy valeroso rey don Fernando, visnieto del santo rey don Fernando que gano a*

1. Voici en quels termes un contemporain décrit cette anarchie : « Tunc, proh dolor ! mercator vel alius quivis bonus per Castellam nullatenus discurrebat, tunc pastor in agris armenta non custodiebat, tunc bos terram vomere non scindebat, set loca deserta manebant, herbose vie sole degebant, in quibus plures lepores quam pecora discurrebant, et quasi non aliud nisi cedes, rapinas et spolia homines sapiebant. Multi quoque qui quondam artificio vel terrarum cultura cotidianum victum sibi querere consueverant, facti nunc armigeri quoscumque poterant predadantur, furabantur, loca incendio concremabant et jam non parcebatur loco sacro, sexui nec etati vel ordini. » (Jofré de Loaisa, *Chronique des rois de Castille*, § 67 ; dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIX, p. 363.)

*Sevillà, nieto del rey don Alonso que fue par de emperador e hizo el libro de las Siete Partidas, y fue hijo del rey don Sancho el Bravo,* imprimée à Valladolid en 1554, en même temps que les chroniques d'Alphonse X et de Sanche IV. Très détaillée, pleine de petits faits, de renseignements variés sur les personnes et les choses, cette chronique, à la première lecture, donne l'impression d'un fouillis inextricable ; l'auteur suit le cours des événements d'une des périodes les plus troublées de l'histoire d'Espagne et les raconte en homme de son temps, c'est-à-dire sans se préoccuper le moins du monde de mesurer à leur importance relative la place qu'il leur consacre : tout s'y trouve narré sur le même ton, avec la même minutie. Il en résulte que l'on se perd vite dans toutes ces menées des ennemis du jeune roi, dans leurs entrevues, leurs négociations, leurs conspirations : une attention soutenue est nécessaire pour dégager dans ce chaos les points essentiels ; même la personnalité de la reine, qui devrait dominer le récit, s'y éclipse par moments.

Tirso a lu la chronique royale en artiste ; avec son tact exercé, il y a tout de suite démêlé ce qui pouvait lui servir, il y a choisi les passages à effet dramatique, il a vu ce qu'il fallait n'y point prendre. D'abord, il a simplifié les don-

nées historiques beaucoup trop compliquées et maladroitement délayées par l'historiographe ; il a réduit au strict nécessaire le nombre des principaux acteurs ; il a ramené à l'emploi de comparses certains personnages qui dans l'histoire occupent le premier plan, mais qui ici auraient embarrassé et ralenti l'action ; enfin, il n'a inventé de nouveaux rôles que dans la mesure où il s'y sentait contraint par les lois de la *comedia nueva*[1], par la nécessité inéluctable, dans une pièce populaire et patriotique, d'opposer des bons aux méchants, des loyaux aux traîtres, par le besoin aussi qui le pressait toujours de mêler le plaisant au sévère, d'introduire dans le drame tragique des parties de comédie et surtout des prétextes à dépenser sa verve satirique.

La reine Marie de Tirso est bien la reine de l'histoire, ou tout au moins de la chronique, qui fournissait au poète tout ce qu'il pouvait désirer, et au delà, pour composer le personnage de la mère, de la veuve, de la gouvernante. Il n'y a introduit que quelques détails accessoires qui n'altèrent en rien la physionomie générale de la *noble reyna,* telle qu'elle

1. Cette expression, pour désigner le genre dramatique inauguré par Lope, est de Tirso de Molina lui-même dans l'examen du *Vergonzoso en palacio*, inséré dans ses *Cigarrales de Toledo*.

nous apparaît chez le chroniqueur du moyen âge : beau mélange de fermeté, de vaillance et de prudence avisée. De même le jeune roi, dont la figure plus effacée reste assez indécise chez l'historien du XIV[e] siècle, n'accuse rien ici qui démente l'idée que l'on peut se faire de ce prince mort trop jeune pour avoir réussi à marquer son règne d'une empreinte significative. Contrairement à l'histoire, Tirso ne donne que trois ans à Ferdinand IV, à son avènement, alors qu'il en avait dix. Sans doute il a prétendu accentuer la différence entre le roi enfant des deux premiers actes et le roi jeune homme et aspirant à l'indépendance du troisième. Mais l'écart semble trop grand. A trois ans, les rois, quelque précoces qu'on se les imagine, ne tiennent pas un langage comme celui que le Ferdinand de Tirso tient à sa mère au premier acte et ne brandissent pas le glaive.

Les oncles répondent en général dans le drame de Tirso à ce que nous savons par la chronique de leurs agissements pendant la minorité et les premières années qui la suivirent. Le poète me paraît avoir bien saisi la figure si curieuse du grand-oncle D. Enrique : prince doué certainement d'aptitudes peu communes, capable de tenir un premier rôle et qui n'aboutit jamais qu'à jouer le personnage d'un mécontent et

d'un brouillon. *Gran bolliciador,* le nomme la chronique [1], et l'épithète ne lui sied pas mal. En lutte avec son frère Alphonse le Savant, il chercha un appui auprès de Henri III d'Angleterre, entra au service du roi de Tunis, puis intervint dans les affaires d'Italie en prenant parti pour Charles d'Anjou. Trompé par ce dernier et déçu dans ses projets ambitieux, — il comptait épouser la veuve de Manfred, Hélène, fille du despote d'Épire, et arriver par là à se tailler un empire en Orient — il passa aux Gibelins, fut élu sénateur de Rome et jouit pendant un temps de toute la faveur de Clément IV, qui voulait se servir de lui pour contre-balancer le pouvoir trop envahissant de Charles. La bataille de Tagliacozzo (23 août 1268) arrêta net la brillante fortune du prince. Prisonnier pendant près de vingt-cinq ans de Charles Ier et de Charles II, il ne fut rendu à la liberté qu'en 1294 [2]. L'Italie ne lui avait pas réussi. Il regagna l'Espagne, où il pensa trouver une compensation à tant d'années si lamentablement perdues. La

1. *Crónica de D. Fernando IV*, fol. III (R. p. 94 *b*.). Mes citations de la chronique du roi Ferdinand se réfèrent à l'édition de Valladolid, 1554, la seule que Tirso ait connue ; mais j'ajoute entre parenthèses des renvois à l'édition des *Crónicas de los reyes de Castilla* de la *Biblioteca Rivadeneyra* (R = Rivadeneyra).

2. La période italienne de la vie de l'infant Henri a été racontée par Giuseppe del Giudice, *Don Arrigo infante di Castiglia,* Naples, 1875.

mort de Sanche IV en 1295 lui ouvrait une nouvelle carrière ; il put croire un instant qu'il allait enfin devenir ce qu'il avait rêvé toute sa vie : le chef d'un État. Mais de gros obstacles se dressèrent aussitôt devant lui ; avec la reine-mère surtout, il eut trop à compter. Nommé tuteur du jeune roi et pourvu de la « garde » du royaume, il prit en effet la première place dans le gouvernement ; mais la méfiance fort justifiée de Marie de Molina, d'une part, qui avec une attention clairvoyante surveillait et contrôlait ses actes, puis la jalousie haineuse de l'autre oncle, D. Juan, et des grands vassaux, Haro ou Lara, qui voulaient aussi exploiter à leur profit une situation si favorable à toutes sortes d'entreprises, empêchèrent toujours cet agitateur impénitent d'imposer son autorité et de diriger seul la politique du royaume. Un trait le distingue entre tous : ce prince, un précurseur, comprenait le pouvoir de l'argent. Il le comprit de bonne heure et sut se servir des sommes qu'il avait accumulées chez des banquiers génois pour prendre pied en Italie : ces sommes prêtées à Charles d'Anjou et non remboursées par ce souverain causèrent la rupture entre les deux princes et jetèrent Henri dans le parti gibelin. Avec l'âge, cette soif de richesses augmenta : le vieux condottiere rentré en Espagne, — il

avait plus de soixante-cinq ans en 1295 [1] — se préoccupa surtout de s'assurer la possession de charges lucratives, de villes et de châteaux : la chronique énumère toutes les donations qu'il extorqua à la régence et souligne souvent la cupidité du vieillard. « Y porque la reyna sabia la manera de don Enrrique, *que era codicioso,* embiole acometer que tomasse de lo del rey lo que quisiesse [2]. » La reine connaissait son cousin ; elle avait découvert son vice : *aver muy grant algo* [3] ; aussi donnait-elle sans se lasser, comptant bien récupérer plus tard ce qu'elle aliénait ainsi pour parer à des dangers très pressants. A dire vrai, ce besoin d'acquérir et de posséder, qui probablement l'incita, à soixante-dix ans, à contracter une union quelque peu ridicule avec une Lara, Dª Juana, dite la Palomilla [4] ; cette poursuite de l'*algo* ne s'alliait pas à l'avarice et à la sordidité. Il voyait dans l'argent un moyen de bien vivre, un instrument de domination ; il dépensait largement, traitait bien ses vassaux, qui, ainsi qu'il convient, le payèrent d'ingratitude : ils eurent même la lâcheté de ne pas lui rendre, après sa mort, les

1. Et lui-même, en 1296, se dit *viejo cansado* (*Crónica de D. Fernando IV*, fol. Xvº (R. p. 102b).
2. *Crónica de D. Fernando IV*, fol. XIXvº (R. p. 112b).
3. *Ibid.*, fol. XXI (R. p. 114a).
4. L. de Salazar, *Casa de Lara*, t. III, p. 189

honneurs funèbres, et ce fut la reine Marie qui paya les cierges et les draps mortuaires pour ce cousin qui lui avait causé tant de tracas. « Y don Enrrique mandara que lo soterrassen en Valladolid en casa de los flayres menores. E luego le truxeron sus vassallos, mas non todos, y como quier que el avia muchos vassallos y les hazia mucho bien, mas que non hiziera ningun ome bueno a los vassallos que oviesse, pero non vinieron a su enterramiento sinon muy pocos, nin cortaron las colas a los cavallos, como es costumbre de los hijos dalgo de Castilla, cada que pierden a su señor. Y quando lo truxeron a Valladolid, non trayan candela ninguna ni ningun paño de oro, como convenia a ome de tal lugar. E la reyna, quando esto supo, mando hazer muchas candelas y dio un paño de tartari muy noble para sobre el ataud...[1].» Ainsi finit ce prince, digne peut-être d'un meilleur sort, qui manqua tout, même ses obsèques. Dans une scène du premier acte de notre drame, où il s'agit de la ville d'Écija que convoite D. Enrique, Tirso a très finement et sans y insister mis en relief le trait saillant du caractère de l'infant, son péché mignon : la reine se laisse forcer la main, mais en montrant bien qu'on ne la dupe pas.

1. *Crónica de D. Fernando IV*, fol. XXXVI$^{vo}$ (R. p. $132^b$).

De l'autre oncle, du propre oncle de Ferdinand, l'infant D. Juan, frère cadet de Sanche IV, Tirso a fait un véritable scélérat. Par trois fois dans la pièce il trahit et le roi et la reine, perpètre un crime abominable, et manifeste en toute occurrence les instincts les plus pervers et les plus bas. Sans doute le portrait est poussé au noir, le poète a chargé le prince de plus d'infamies qu'il n'en a commises et il a donné à celles qu'il invente, — l'empoisonnement du roi, par exemple, — quelque chose de particulièrement odieux et qui passe un peu la mesure. Toutefois, s'il exagère, s'il force le trait, il ne dénature pas l'ensemble de la physionomie ; surtout, et c'est là l'essentiel, il ne s'écarte pas de la tradition. Pour tout Espagnol, la mémoire de l'infant demeurait et demeure encore chargée d'un forfait exécrable, du meurtre, sous les murs de Tarifa et dans les circonstances que l'on connaît, du fils du Guzman, défenseur de la place ; tout Espagnol voyait et voit encore le geste héroïque du père lançant par-dessus les créneaux de la ville le couteau qui doit servir à égorger son fils. L'incident fait partie du petit trésor de souvenirs patriotiques qui appartient vraiment à toute la nation, aux lettrés comme aux incultes : il a classé l'infant parmi les grands traîtres et les grands criminels. Un poète peut

donc attribuer à l'infant D. Juan toutes les abominations qu'il voudra, il restera dans la vérité morale, il ne blessera pas le sentiment public, bien au contraire. Tout au plus pourrait-on reprocher à Tirso d'avoir rendu ce prince trop uniformément mauvais et méchant, de n'avoir pas assez nuancé ce caractère d'ambitieux sans scrupules : au point de vue de l'art, il a peint un peu gros.

Les grands vassaux sont représentés dans la chronique royale par un Haro et un Lara. Tirso n'a gardé que le premier, D. Diego López de Haro, seigneur de Biscaye, ou tout au moins prétendant fort sérieux à la possession de cet État et dont la conduite, dans les démêlés de la minorité de Ferdinand IV, n'eut d'autre objectif que la reconnaissance de ses droits sur le *señorío*[1]. Le Lara, D. Juan Nuñez, qui participa, tantôt avec un des oncles, tantôt avec l'autre, à je ne sais combien de complots, de négociations tortueuses ou de révoltes ouvertes, eût compliqué inutilement le drame : Tirso l'a relégué parmi les « seigneurs sans importance »; il le nomme D. Nuño et lui adjoint un D. Alvaro, autre membre de la même famille.

1. Une notice sur ce dix-septième seigneur de Biscaye se lit dans les *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas* de Llorente, Madrid, 1808, t. V, p. 474.

Les épisodes qui forment la trame de la pièce et où interviennent les trois personnages principaux, D. Enrique, D. Juan et D. Diego de Haro, ou bien dérivent directement de la chronique qu'ils reproduisent en forme dramatique, ou bien procèdent d'autres sources, ou encore sortent de l'imagination du poète. Voyons d'abord les épisodes historiques.

La première scène du premier acte est la rencontre des trois personnages en question qui s'avouent prétendants à la main de la reine veuve ; ils se font la confidence de leurs droits et de leurs espérances ; ils les discutent. En réalité, aucun des trois n'a jamais aspiré à devenir le mari de la reine — ou du moins n'a publiquement affirmé cette prétention, — mais la scène n'en reste pas moins à peu près historique, parce qu'elle en rappelle une autre très analogue qui eut lieu en effet et qui certainement a inspiré Tirso. Lorsque, peu de temps après l'avènement de Ferdinand, on put craindre une alliance dirigée contre le jeune souverain des rois d'Aragon, de Portugal, de Grenade, du prétendant Alphonse de la Cerda et d'autres grands vassaux, l'infant Henri, obligé par ses fonctions de tuteur de prendre, au moins pour la forme, la défense de son pupille et de protéger la couronne, exposa la situation à la reine, lui fit va-

loir en la flattant délicatement qu'elle était trop jeune pour rester veuve et lui proposa un mariage avec l'infant D. Pedro d'Aragon qui eût réduit l'hostilité de ce royaume. La reine, que cette proposition révolta, répondit en termes empreints d'une vertueuse indignation :

Y la reyna doña Maria respondio que entendia muy bien quanto el dezia que todos estos eran contra el rey, mas que sabia Dios que rescibia el rey su hijo e ella muy grande tuerto, tambien del rey de Aragon como del rey de Portugal y como de los mas de los reynos, pues que ellos con gran tuerto eran contra el rey don Fernando su hijo ; que fiava ella de la merced de Dios que el le ayudaria a que ella pudiesse hazer por lo heredar y porque el reynasse, que todo lo haria. Y el infante don Enrique respondio que todo lo dezia muy bien y que la razon era esta que ella era muger manceba y que el infante don Pedro de Aragon le avenia a su casamiento de ella, y que si ella se casasse con este infante don Pedro, que luego el haria tornar todos los Aragoneses que avian entrado con don Alonso aca en la tierra, y que le aconsejava que lo hiziesse, que en las otras tierras, quando las reynas fincavan mancebas biudas assi como ella era, que se casavan, y diole en esto exemplo de muchas. Y dezia que devia ella hazer esto y al que quier que pudiesse porque reynasse el rey don Fernando su hijo. Y la noble reyna doña Maria le respondio que se maravillava mucho del como el hablo en aquella manera con ella, aviendo el deudo que avia con ella, y que non avia el por que le dar exemplo de las reynas que hazian mal, ca tomaria ella exemplo de las que hazian bien, y hizieron bien, que fueron muchas señaladas del su linaje y que fincaron con sus hijos pequeños y que les ayudara Dios. E dixo que si ella fuesse cierta que, por hazer ella maldad, avria el

rey don Fernando su hijo los reynos sin contienda, y aunque le haria cobrar otros tantos reynos como los que dexara el rey don Sancho su padre, que ella non lo haria, y que antes queria con bondad fincar con lo que Dios quisiesse que non con aquello que el le cometia con grande poder nin con ninguna otra honrra que ser pudiesse, y que fiava de la merced de Dios que con mantener bondad ayudaria ella a reynar a su hijo, que non con el consejo que le dava[1].

Mariana, suivant sa coutume et celle des historiens de l'antiquité qu'il imitait, a mis le passage de la chronique au discours direct ; le récit devient chez lui un dialogue[2]. Possible que Tirso ait lu Mariana, mais la chronique lui suffisait ; elle explique très bien la scène des prétendants. L'apport du poète consiste ici dans les sentiments particuliers qu'il prête à chacun des candidats. D. Enrique réclame la main de la reine par droit d'ancienneté et de prééminence sur ses rivaux ; cet honneur lui revient comme fils de saint Ferdinand, comme tuteur du roi. Non moins politiques s'annoncent les prétentions de D. Juan. Son cœur ne parle pas, il n'invoque qu'une parenté plus proche et la raison d'État ; plus tard il invoquera aussi l'amour, mais cet aveu n'est qu'une feinte et ne trompe personne. Tout autre nous apparaît D. Diego

1. *Crónica de D. Fernando IV*, fol. X$^{vo}$ (R. p. 102$^{b}$).
2. *Historia de España*, liv. XV, ch. I.

de Haro ; celui-là aime la reine, il l'aime profondément, l'admire et la respecte ; il se pose même en champion de son honneur. Aussi, bien qu'affilié aux traîtres en politique, redevient-il vassal loyal dès qu'il s'agit de défendre la reine contre des imputations calomnieuses. Personnage historiquement peu vraisemblable, ce Haro représente une concession au goût de l'époque qui ne concevait pas de *comedia* sans amour ni galanterie ; il tient l'emploi du *galan primero,* mais d'un jeune premier qui aime sans espoir d'être payé de retour : la dame, matrone castillane avec des sentiments romains, se nourrit d'autres pensées.

Au premier et au deuxième acte, deux scènes analogues, — la découverte de deux complots qui aboutissent à un pardon précédé de l'annonce ou de la simulation d'un châtiment, — ont une origine historique, mais qu'il faut chercher ailleurs que dans la chronique de Ferdinand IV, comme l'a déjà fait voir Hartzenbusch [1]. Tirso a adapté ici un épisode fort dramatique du règne de Henri III, qu'on trouve dans certaines continuations de la chronique de Pedro de Ayala, mais que les Espagnols du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle connaissaient uniquement par

1. *Teatro escogido de Fray Gabriel Tellez,* t. VI, p. 127.

les versions de Garibay et de Mariana. Le roi, rentrant de la chasse, trouve à peine de quoi manger ; son dépensier avoue qu'il n'a plus rien et que même il a déjà dû emprunter sur gages. Colère du roi, qui se dépouille de son manteau et envoie quérir, en échange, deux épaules de mouton qui, avec les perdrix qu'il a tuées, lui feront son souper. Cependant, les grands se donnent une bonne vie. Réunis un soir à Burgos, en un banquet, ils évaluent dans la conversation leurs rentes et leurs bénéfices. Henri, qui, déguisé, avait assisté au festin et entendu leurs paroles, les convoque le lendemain en son château, sous prétexte de leur donner lecture de son testament. Les grands, l'archevêque de Tolède en tête, se rendent dans la salle où Henri apparaît, l'épée à la main. A la question qu'il leur pose : « Combien de rois avez-vous connus en Castille ? » chacun répond, qui deux, qui trois, qui quatre, suivant son âge. « Hé bien ! dit Henri, comment expliquez-vous que moi, si jeune, j'en aie connu plus de vingt, et que vous plus âgés vous en ayez connu si peu ? » Stupéfaction générale et silence. Alors le roi reprend : « Oui, plus de vingt, car chacun de vous ici est le roi et dévore mes rentes, à ce point qu'il ne me reste rien pour ma dépense. » Puis il appelle des gens d'armes et le bourreau

armé de son glaive. Terrifiés, les grands se jettent aux pieds du roi, qui, après les avoir ainsi réduis à avouer leurs rapines, leur pardonne à la condition qu'ils lui livreront leurs châteaux. La plus ancienne version de cette jolie anecdote est celle du *Sumario de los reyes de España* (XVe siècle), mais elle a été reproduite dans le *Compendio historial* d'Estéban de Garibay (Anvers, 1570, t. II, p. 1037), dans l'*Historia de España* de Mariana (livre XIX, ch. XIV) et dans le *De Rege* (livre III, ch. VII) du même auteur. Seule la scène du deuxième acte, à vrai dire, reproduit exactement les péripéties du récit qui vient d'être analysé ; mais il me semble que celle du premier acte aussi a dû être écrite par Tirso alors qu'il était déjà dominé par le souvenir de la tragi-comédie de Burgos.

A la chronique royale se rattachent de nouveau plusieurs scènes du troisième acte, où l'on reconnaît sans peine d'ingénieux développements de quelques phrases de l'annaliste, de mentions brèves et sèches dont le poète fait jaillir toute une situation : les chasses du roi ; les tentatives de D. Juan et de ses acolytes pour éloigner Ferdinand de sa mère, lui inspirer des soupçons sur la vertu de la reine et l'administration des rentes de l'État pendant la minorité ; les complots et les pactes signés par les complices : tout cela se

retrouve, mais mêlé à beaucoup d'autres incidents, chez le chroniqueur. Le morceau capital de cette dernière partie du drame a une fort belle allure. La reine, accusée de malversations par D. Juan, soupçonnée ou tout au moins faiblement défendue par son fils, vient elle-même rendre ses comptes, ce qui lui fournit l'occasion de tout dire ouvertement, d'étaler les preuves de l'infamie de ses accusateurs, de faire tourner à leur confusion un procès où ces traîtres espéraient la voir succomber. Tout entière dans la chronique, la scène ne demandait qu'à être transposée sur le théâtre où elle produit un grand effet. Tirso l'a peut-être inutilement compliquée d'un artifice assez puéril qui consiste dans la présentation au roi d'un papier signé par D. Juan et ses conjurés et que l'infant avait eu l'imprudence au moins singulière de laisser entre les mains de la reine [1] : ce papier établit aux yeux des personnes présentes la trahison de l'infant et couronne le triomphe de Marie de Molina.

1. A la vérité, le point de départ de cette complication existe chez le chroniqueur qui nous conte que le roi, l'infant D. Juan et D. Juan Nuñez de Lara conclurent une alliance contre la reine, D. Enrique et Diego de Haro, et la scellèrent par une charte *(e fizieron dello cartas)*, et que la reine, malgré les précautions qu'ils prirent, eut connaissance de cette charte dont elle se servit peu de temps après pour confondre son fils et le ramener à elle (*Crónica de D. Fernando IV*, éd. Rivad., p. 126[a] et 127[a]).

Voici le récit qui a tant profité au poète dans cette partie de son drame et qui lui a fourni aussi d'autres détails qu'il a habilement utilisés. Pour abréger, je ne le reproduis qu'à partir de l'endroit où l'infant don Juan et Juan Nuñez de Lara persuadent Ferdinand de réclamer à sa mère les joyaux du roi Sanche.

Y dixeronle que fuesse a la reyna y que le demandasse las sortijas que fueron del rey su padre y que hallaria(n) que las non tenia la reyna y que las auia dado a otro. Y dixeronle que lo fuesse a prouar y si hallasse como ellos dezian que hiziesse todo lo que ellos le aconsejauan en la reyna y en la infanta. Y el otorgolo luego assi y fue luego a la posada de la reyna y demandole las sortijas que fueron del rey su padre ; y la reyna non sabiendo la intencion con que el yua, mando llamar a una su camarera, que dezian Maria Sanchez, y mandole que truxesse luego aquellas sortijas, y traxo la camarera las sortijas todas que fueron del rey su padre y otrosi lasque eran de la reyna mesma, y ella mando gelas dar todas. Y quando el rey las vido, mudosele el coraçon del entendimiento que traya y fue entendiendo que era mal consejo el que le dieran de lo que hiziesse contra la reyna su madre y a la infanta.

Y desque ellos vieron que por estas maneras non pudieron al rey meter que hiziesse desaguisado contra la reyna su madre, cataron al rey otra carrera y dixeronle que en los años passados en cada uno hurtara la reyna al Rey quatro cuentos, y que assi gelo mostrarian por cuenta. Y respondioles que non parecia bien en demandarle cuenta, y ellos respondieronle que pues esto non queria, que ellos le mostrarian carrera como lo pudiesssе saber, y el dixoles que lo haria ; y ellos dixeronle que

embiasse por el abad de Santander, que era su chanciller de la reyna, y que sabia su hazienda della, y que le demandasse cuenta y que la de *(sic)* a ellos de lo passado. Y el rey touo esto por bien y embio luego por el abad y vino a el y mandole que truxesse los libros que el tenia de las cuentas del tiempo passado y que diesse la cuenta dello en que se despendiera, que lo queria el saber y que la diesse al infante don Juan y a don Juan Nuñez. Y el abad entendio quanto el rey don Fernando dezia y plugole mucho ende porque era cierto que tenia ende muy buen recaudo, y dixo al rey que le plazia y que haria lo que le mandaua. Y luego dixo el al infante don Juan y don Juan Nuñez que le tomassen la cuenta, y ellos hizieronlo assi. Y desque ellos por si mesmos començaron a tomar la cuenta de todo quanto valieron las rentas de los reynos, hizieron ende una muy gran summa, que tomaua antes que llegassen a saber como se despendiera todo en seruiçio del rey, y fueronse luego para el rey y afirmaronle que mayor quantia le prouarian que la reyna su madre lleuara ende cado año de los quatro cuentos que auian dicho. Y el rey mandoles que tornassen a la cuenta y que la estimassen por que fuesse ende cierto, y ellos hizieronlo ansi y tornaron a demandar al abad, su chanciller de la reyna, la cuenta y el diola por menudo, en tal manera que de quanto ay mostro y de como se diera el auer en seruicio del rey que non pudieron ay dezir ninguna cosa. Y desque la cuenta acabada sumaronla y hallaron por ella que diera esta reyna de mas de quanto rescibiera dos cuentos y mas, y mostro luego este abad de como estos dos cuentos los sacara la reyna prestados de omes señalados para seruicio del rey y que gelos auia ella de pagar, y tan grandes acucias pusiera en poner recaudo en hecho de la reyna que todos quantos dones y oro y plata ella tenia, todo lo vendio pora mantener la guerra, assi que non finco con ella mas de un vaso de plata con que beuia, y comia en escudillas

de tierra. Y de todo esto que ella hazia por el rey su hijo, non dezian ellos al rey ninguna cosa, antes por buscar mal a la reyna, dezian al rey su hijo que si alguna cosa ella hiziera o dixera o passara de cuyta y de trabajo, que mas lo hiziera por lo suyo de ella mesma que por lo de rey[1].

A la malice et à la perversité des oncles et de leur parti, il convenait de donner pour contre-poids la vertu et la loyauté de quelques vassaux fidèles, qui sont ici essentiellement représentés par un Benavides et deux Caravajales. Pour composer ces personnages, Tirso a dû avoir recours à d'autres sources que la chronique royale. Celle-ci ne lui donnait que le point de départ. Un des épisodes les plus connus du règne de Ferdinand IV est le châtiment qu'il passe pour avoir infligé à deux chevaliers Caravajales, accusés du meurtre d'un personnage appelé Juan Antonio de Benavides. Ces chevaliers condamnés à mort et exécutés, malgré qu'ils eussent protesté de leur innocence, « voyant qu'on les tuait à tort, dirent qu'ils citaient le roi à comparaître avec eux devant le tribunal de Dieu, à cause de cette mort qu'il leur faisait donner à tort, dans un délai de trente jours, à compter de celui où ils mourraient » *Crónica de D. Fernando IV*, ch. xx). Et le roi Ferdinand mourut, en effet,

1. *Crónica de D Fernando IV*, fol. XXIX vo (R. p. 124b).

trente jours exactement après cette assignation ; ce qui causa une grosse émotion populaire et valut au jeune souverain, mort dans ces circonstances tragiques, le surnom de l' « Ajourné » : *D. Fernando el Emplazado*[1]. Tirso, dans une pièce consacrée au roi Ferdinand et à sa mère, ne pouvait pas omettre de tirer parti de l'épisode ; il y a tellement pensé qu'en composant sa pièce, il en conçut aussitôt une seconde qui devait avoir pour sujet l'histoire des deux Caravajales. Nous savons cela par les derniers vers de la *Prudencia en la muger* :

De los dos Caravajales
Con la segunda comedia
Tirso, Senado, os combida,
Si ha sido á vuestro gusto esta.

L'écrivit-il jamais ? On l'ignore. Dans la *Prudencia en la muger,* les rôles du Benavides et des deux Caravajales relèvent en partie de l'imagination du poète ; je veux dire que Tirso s'est bien servi de personnages connus que lui fournissait la chronique, mais il leur a prêté une conduite dont l'histoire ne sait rien. Son D. Juan Alfonso de Benavides, la chronique royale ne le mentionne qu'une seule fois, dans le cha-

1. Sur l'authenticité de cette histoire, on peut lire une note de D. Antonio Benavides, *Memorias de Fernando IV*, Madrid, 1860, t. I, p. 686, qui la conteste et croit que le passage de la chronique qui s'y réfère a été interpolé.

pitre précisément qui traite de son assassinat, et sans le qualifier : « Vn cauallero que dezian que mataron quando el rey hera en Palencia, saliendo de casa del rey vna noche, al qual dezian Juan de Benavides[1]. » Le fait qu'il ne porte pas ici le *don* et qu'il ne figure pas parmi les confirmants des privilèges octroyés par le roi indique qu'il n'appartenait pas à la classe des *ricos hombres* ; toutefois il tenait au roi d'assez près et les faveurs dont le combla le souverain montrent assez que celui-ci le regardait comme l'un de ses meilleurs et de ses plus fidèles sujets. La collection diplomatique des *Memorias de Fernando IV* donne, sous les nos 104, 156, 192 et 372, la teneur de ces donations royales dont trois ont été analysées par Argote de Molina, comme on va le voir : Tirso donc se trouvait par là suffisamment informé et pleinement autorisé à faire tenir par ce personnage le rôle qu'il lui attribue. Quant aux Caravajales, leurs noms n'apparaissent pas même dans ce chapitre de la chronique royale où a été relatée leur mort : *dos cavalleros*, c'est ainsi qu'elle les désigne ; mais tous les livres historiques postérieurs à la chronique nomment ces

1. *Crónica de D. Fernando IV*, fol. LXXVII (R. p. 169b). Le texte de Rivadeneyra porte : « Juan Alfonso de Benavides », comme l'édition des *Memorias de D. Fernando IV*, publiées par l'Académie de l'Histoire.

chevaliers, et leurs noms devinrent bientôt, dans l'histoire légendaire, inséparables de celui du Benavides. Au surplus, ce sont des traditions recueillies surtout par les généalogistes qui devaient suggérer à Tirso l'idée de faire de ces deux familles le noyau du parti loyal, opposé aux mauvais desseins des princes. Tirso se mit à la recherche de ces traditions. Autant que je puis le voir, il n'a consulté à ce propos que deux ouvrages : l'*Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon* du Dr Salazar de Mendoza (Madrid, 1618) et la *Nobleza del Andaluzia* d'Argote de Molina (Séville, 1588). Je transcris, en commençant par celui de Salazar, les passages de ces livres qu'il a utilisés.

Dans ses notices sur les *ricos hombres* du règne de Ferdinand IV, Salazar de Mendoza écrit ce qui suit (fol. 86) :

Ioan Alonso de Caruajal[1] confirmó vn priuilegio de el rey don Alonso el Sabio, en fauor de vnos caualleros de Baeça. La data en Toledo a diez y siete dias de el mes de Setiembre, de la Era de mil y trezientos y siete : que es el año de mil y dozientos y sesenta y nueue. Era hijo de don Sancho de Caravajal el Gordo, ballestero mayor de el mesmo rey don Alonso, como lo fue Pedro Alonso de Caruajal su hijo segundo... Estos dos hermanos Ioan y Pedro Alonso de Caruajal siguieron el partido de el rey don Sancho el Brauo contra el rey Don Alonso su

1. On prononçait indifféremment *Carvajal* ou *Caravajal*.

padre. Los caualleros Benauides eran de contrario parecer, y sobre esto estos dos linages vinieron a las manos muchas vezes. Vna de ellas en tiempo de las tutorias de el rey, desafiô a Pedro Alonso Pedro de Buron, que era de los de Benavides. Hizieron armas en Valladolid, a una puerta de la ciudad, que por esto se llamô y se llama de el Campo ; y cortole la cabeça Caruajal al de Benauides, y assi quedaron las parcialidades mas encontradas. Despues saliendo vna noche de palacio, en Pale ncia, vno de los Benauides, que dizen era Ioan o Gomez de Benauides, sin saber quien, le dieron de puñaladas. Sospechose eran los matadores los de Caruajal, y con esta ocasion el Pedro se absentó y fue al rey de Granada. Embiole a llamar su hermano Ioan y boluio sobre seguro de el rey. Estando muy descuydados los hermanos, fueron acusados de facinorosos y perpetradores de muchos y muy atrozes delictos, como fuerças de mugeres y muertes de hombres. El rey ordenô a su almirante que se los lleuasse presos a Alcaudete, donde se hallaua, y alli le mandó cortar las manos y los pies y que fuessen despeñados de la Peña de Martos. Hallandose innocentes de las culpas que se les imputauan, al tiempo de execucion de la sentencia, lo protestaron a vozes, emplaçando al rey para que dentro de treinta dias pareciesse en el juyzio diuino, a estar a derecho con ellos ; y succedio assi : ya lo hauemos dicho. Hazian por armas los de Caruajal vna vanda açul y trocaronla en negra por este successo, no por luto, ni sentimiento de la muerte de el rey don Sancho, cuyos grandes priuados eran, ni por otro acontecimiento. De Iuan Alonso de Caruajal proceden los Caruajales de Andalucia, y es su cabeça y pariente mayor don Gonçalo de Caruajal marques de Iodar. De los de Estremadura, don Diego Esteuan de Caruajal, descendiente legitimo por linea recta de varon en varon de Pedro Alonso de Caruajal. Tiene su casa en Plasencia desde el tiempo de el rey don Fernando el Santo.

Plus loin, dans le chapitre consacré aux *ricos hombres* du temps de Pierre le Cruel, le même auteur, traitant de D. Juan Alonso de Benavides, grand justicier du roi, décrit ainsi son ascendance (fol. 106 v°) :

Era hijo de Ioan o Gomez Alonzo de Benauides, gran priuado de el rey don Fernando el quarto, que le dio la villa de Benauides o Banauide, y es el que fue hallado muerto una noche en Palencia. Martin Lopez de Leçana deriba este linage de el rey don Alonso de Leon, y por esso dize vsan el patronimico Alonso, y hazen por armas vn leon. La reyna doña Berenguela, madre de el rey don Fernando el Santo, tuuo por mayordomo a vno de este apellido, y en el repartimiento de Seuilla està heredado Gonçalo Yuañez de Benauides.

Ces deux notices semblent n'avoir fourni à Tirso que le fait de la rivalité, le *bando*, entre les deux familles Benavides et Caravajal. Mais il y a dans les rôles de ces vassaux loyaux bien d'autres détails non inventés par Tirso, qu'il a pris dans l'autre livre et qu'il y a pris certainement, comme l'indique une grave erreur géographique échappée à Argote de Molina et que nous retrouvons chez notre poète. Et n'aurions-nous pas cette preuve décisive, il faudrait *a priori* reconnaître dans la *Nobleza del Andaluzia* une source du drame. Ce livre, en effet, a été mis à contribution par une foule d'auteurs de *comedias* qui y butinèrent toutes sortes d'anecdotes, de

notions généalogiques et héraldiques sur les familles ayant marqué dans l'histoire d'Espagne. Argote de Molina, un peu radoteur, souvent inexact et désordonné, avait une lecture immense ; son commerce assidu avec les auteurs de nobiliaires et les chroniqueurs avait nourri sa mémoire de beaucoup de faits curieux qu'il raconte avec bonhomie et qu'il accompagne de descriptions d'armes, avec dessins à l'appui (coloriés dans certains exemplaires), qui font de son ouvrage un répertoire infiniment précieux pour les profanes en quête de renseignements. Argote, en matière d'histoire d'Espagne, a réponse à tout ; il a été, dans ce domaine, pour les Espagnols, une manière de Larousse. Chacun le consultait et il serait bien extraordinaire que Tirso, pour construire son drame dont le sujet appartient à une époque abondamment représentée dans le livre du généalogiste andalous, n'eût pas eu l'idée d'y aller voir. Or, voici ce qu'Argote de Molina nous apprend sur les Caravajales et les Benavides :

*De Don Iuan Alfonso de Caravaial adelantado de Caçorla y de sus Armas y linage. Cap. LXXXIX.*

En este tiempo siendo Arçobispo de Toledo don Gil de Albornoz, que despues fue Cardenal en Roma del titulo de San Clemente y Obispo de Sabina, fue proveydo por adelantado de Caçorla Iuan Alfonso de Carvajal

casado con Maria Garcia Carrillo su sobrina. Era este cavallero de quien se haze memoria en la concordia que hizieron los hijosdalgo de Castilla en servicio del rey don Alonso, que es una de las mas principales y mas nobles de Castilla. Este fue hijo de Iuan Alonso de Carvajal, que murio en la Peña de Martos. Tuvo por hijo en Mari Garcia Carrillo a Alfonso Garcia de Carvajal, que casô con Teresa Rodriguez de Biedma hija de Alonso Sanchez de Biedma hermano de Men Rodriguez de Benavides primer señor de Santistevan y hijo de Dia Sanchez de Biedma y de doña Maria Alfonso Godinez. Tuvieron por hijos a Dia Sanchez de Carvajal y a Alfonso Sanchez de Carvajal, de los quales en esta historia se haze mucha memoria. Tomaron los de Carvajal el sobrenombre de Sanchez por casamiento en la casa de Biedma, y los de Biedma lo heredaron de don Diag Sanchez de Funes, como antes de agora estâ referido, y de aqui se estendio por muchos linages nobles deste Reyno. El solar destos cavalleros es Valencia de Alcantara a dos leguas de la ciudad de Leon junto al solar de los Benavides. Precianse venir de los reyes de Leon, pero desto yo no ê visto escritura. Sus primeras armas fueron en escudo de oro una vanda negra y una onça assomada encima de la vanda y por orla en campo de plata un Ramo de enzina en torno con hojas verdes y bellotas pardas. Agora solamente usan de la vanda negra en campo de oro, devisa y armas muy usada en muchos linages nobles de Castilla y de Leon. A sido este linage ilustre y famoso en Estremadura, donde oy es mayorazgo don Francisco de Carvajal señor de Torrejon [1]...

A la suite de cette notice, il reproduit l'écusson nouveau de la famille : d'or à une bande de sable. Des Benavides, il parle un peu plus loin, à pro-

1. *Nobleza del Andaluzia*, liv. II, ch. LXXXIX, fol. 216.

pos du grand justicier de Pierre le Cruel, tout comme Salazar de Mendoza :

*Don Juan Alonso de Benavides. Fue con el Rey en la conquista de Algezira y relacion de su linage. Cap. XCV,*

...Fue hijo este cavallero de otro de su mismo nombre gran cavallero en el reyno de Leon, que fue muerto en Palencia en el palacio del Rey, como escrevi en el capit. 46 deste primer [*lire* segundo] libro, que fue privado del Rey don Fernando el quarto, en cuyo servicio se hallò en el cerco de Mayorga, quando la cercò el infante don Iuan. Por lo qual el rey don Fernando le hizo merced de ciertos bienes por su previlegio dado en Medina de Rio Seco en treze de noviembre. Era de mil y trezientos y treynta y cinco, que dize assi :

Don Fernando etc. Por fazer bien y merced a Iuan Alfonso de Benavides, è por los muchos servicios que me fizo è faze, è señaladamente en la cerca de Mayorga, quando la tenia cercada el infante don Iuan, è porque Alfonso Rodriguez è Pero Rodriguez su hermano è sus mugeres fueron è son en mio deservicio con el infante don Iuan, dole todo quanto los sobredichos avian en qualesquier lugares de mios regnos, etc.

Despues desto le dio la villa de Benavides por su previlegio dado en Leon a diez y ocho de agosto era de mil y trezientos y quarenta y quatro, que dize assi.

Don Fernando, etc. Por gran voluntad que avemos de fazer mucho bien y mucha merced a Iuan Alfonso de Benavides mi vassallo, è por mucho servicio que nos fizo è faze, e porque sea mas rico è mas onrado, tenemos por bien è mandamos que el lugar de Benavides (que es cerca de la Puente de Orvigo) è Val de Antonan con todos sus terminos sean franqueados è previlegiados para siempre jamas, en manera que non entre hy por mi adelantado nin merino nin alcalde nin iusticia nin otro

alguno, salvo este Iuan Alfonso ò aquellos que el pusiere en su lugar, ò aquellos que lo del heredaren y que tenga su feria en el el jueves de cada semana, assi :

Y pocos años despues el mismo Rey por su previlegio dado en Valladolid en siete de mayo era de mil y trezientos y treynta y ocho le hizo merced de treynta escudos en heredamiento de Avedillo, que dize assi :

Don Fernando, etc. Por la gran voluntad que avemos de fazer mucho bien è mucha merced a Iuan Alfonso de Benavides nuestro vassallo è por servicio que nos fizo è faze, señaladamente por el servicio que nos fizo en la cerca de Mayorga, quando la tuvieron cercada el infante Iuan y el poder de Aragon, è los otros que eran a nuestro deservicio, damosle que pueda recebir en el su heredamiento de Avidiello (que es aquende el Regato, que passa por Avidiello contra en Comellas) treynta homes de nuestros pastores que ayan valia de la media cavalleria, e otros treynta homes de la tierra de las Ordenes ò de otro señorio qualquier que non sean de los nuestros pecheros. E todos estos sessenta homes que sean sus vassallos libres è quitos è que aya dellos el señorio, justicia, pechos è derechos, etc. No è hallado escritura por donde me conste con quien fuesse casado este cavallero ni cuyo hijo fuesse, aunque, segun escrive Martin Lopez de Leçana, era decendiente de un hijo del rey don Alonso de Leon avido de ganancia y hermano del sancto rey don Fernando. Y assi se conservò el nombre patronimico de Alonso en los deste linage y usan por armas el Leon roxo rampante en campo de plata barrado con barras de oro, como se veen en este escudo. Y fue el primero deste linage que se llamò de Benavides por la villa de Benavides de que fue señor [1]...

Suit l'écusson d'argent à un lion rampant barré d'or.

1. *Nobleza del Andaluzia*, liv. II, ch. xcv, fol. 221.

Il suffit de rapprocher ces passages de la *Nobleza del Andaluzia* des scènes du premier acte de notre drame pour se rendre compte aussitôt de l'étendue des emprunts de Tirso. Celui-ci doit au généalogiste : 1° l'erreur géographique qui consiste à placer les fiefs des Caravajales et des Benavides à *Valencia de Alcántara,* à deux lieues environ de Leon (*Prudencia,* acte Ier, sc. 7). Il est évident qu'Argote a écrit *Valencia de Alcántara* pour *Valencia de Don Juan*[1], la seule ville du nom de Valencia de la province de Leon et qui est située d'ailleurs à plus de deux lieues de la capitale ; 2° tous les détails descriptifs des armes des deux familles : le *barreado leon* en champ d'argent des Benavides (acte Ier, sc. 8) et l'once sur une bande des Caravajales *(ibid.)* ; 3° l'origine royale léonaise des deux familles, notamment la descendance des Benavides d'un bâtard d'Alphonse de Leon, frère de saint Ferdinand, descendance que le poète, malgré les réserves d'Argote, attribue aussi aux Caravajales pour les placer sur le même pied que leur rival (sc. 6) ; 4° le nom de Terèse, qu'il donne à la sœur de Benavides *(ibid.)* ; ce nom revient souvent dans la généa-

1. Garci Alonso de Torres dit : « La casa y solar de Caravajales es en el reyno de Leon, a dos leguas de Valencia de don Juan. » (*Blason de armas* ; ms. de la Bibl. Nat. de Paris, Espagnol, 347, fol. 128.)

logie de cette maison. Ainsi la mère de notre Juan Alfonso se nommait Dª Teresa Rodriguez Tenorio, et sa femme Dª Teresa Godinez[1]; mais je ne trouve pas que ce personnage ait eu une sœur du nom de Térèse : Tirso a simplement pris sa Térèse dans le passage d'Argote où il est question d'une Teresa Rodriguez de Biedma, fille d'Alonso Sanchez de Biedma, et nièce de Men Rodriguez de Benavides, qui épousa le petit-fils de Juan Alonso de Caravajal, exécuté à Martos.

Doit-on aller plus loin et se demander si Tirso, par exemple, n'est pas remonté à un témoignage invoqué par Salazar de Mendoza et par Argote de Molina, à propos de la descendance des Benavides d'Alphonse de Leon, je veux parler du *Nobiliario de linages de España* de Martin Lopez de Lezana ? Mais cet ouvrage manuscrit ne devait être connu que des généalogistes de profession et comme, d'autre part, tout ce qui dans le drame se rapporte aux Caravajales et Benavides s'explique très complètement par l'emploi des sources indiquées, il semble inutile de chercher ailleurs.

Parmi les personnages accessoires que Tirso introduit dans son drame, il en est un qui mérite une mention particulière, c'est l'Ismaël du

1. *Memorial en que representa al Rey Nro Sor la antiguedad, calidad y servicios de sus casas D. Diego de Benavides*, Madrid, 1660, fol. 13.

deuxième acte, que D. Juan charge d'empoisonner le jeune roi. L'excellente scène de comédie entre ce médecin juif et la reine, de même que les autres scènes où il intervient, n'ont pas été inventées de toutes pièces ; aussi devons-nous rechercher comment Tirso a été conduit à donner ce complice au perfide D. Juan. Pourquoi un médecin, et un médecin juif? D'abord parce que Tirso saisissait avec joie toutes les occasions qui s'offraient à lui de dauber sur une profession qui lui était extraordinairement antipathique et qu'il aimait à accabler d'épigrammes malicieuses[1] ; puis parce qu'il n'ignorait point que les rois de Castille au moyen âge recouraient volontiers aux lumières des *physiciens* de la race réprouvée. Nous savons par un passage des œuvres de Juan Manuel que Sanche IV confiait la garde de sa santé à un don Habraam, dont le frère aîné don Çag remplissait la charge de *físico* auprès de l'auteur du *Conde Lucanor*[2]. Sanche IV et Ferdinand IV eurent un autre médecin, maître Nicolas, qui fut chargé de missions diplomatiques et dont le nom n'indique pas qu'il fût juif[3] ;

1. Comme il l'a fait dans *El amor médico*, *D. Gil de las calzas verdes*, *La fingida Arcadia*, *La venganza de Tamar*, et ailleurs.

2. *Escritores en prosa anteriores al siglo XV* de la *Biblioteca Rivadeneyra*, p. 262$^b$.

3. Jofré de Loaisa, *Chronique des rois de Castille*, § 52, et *Crónica de D. Fernando IV*, éd. Rivad., p. 130$^b$.

mais en revanche il est souvent question dans la chronique d'un autre circoncis du nom de Simuel, auquel le jeune roi avait accordé toute sa confiance et qui s'efforça en une occurrence de brouiller le fils avec la mère : « Andava un judio con el, que dezia[n] Simuel, que era muy su privado y buscava mucho mal a la reyna con el rey, y aconsejole que nunca tornase a su poder de la reyna. Y esto hazia el porque era poderoso en toda la hazienda del rey[1]. » Ce juif, détesté de tous, faillit succomber à une tentative d'assassinat exécutée sur sa personne par un inconnu : « Y este judio era dessamado de todos los de la tierra y de los de la casa del rey don Fernando, ca metia al rey, como era moço, en muchas cosas malas, y era atrevido mucho. Y este judio, estando en su posada, vino alli un ome, y, en hablando con el, diole con un cochillo por el costado una herida, cuydando que le dava por el coraçon y que lo mataria ; mas herrole... y desque llego aquel mandado al rey, pesole mucho, pero plugole porque non murio el judio[2]. » Il mourut, d'ailleurs, peu de temps après, pleuré par le roi : « Llegole al rey mandado de como Simuel, judio, que era muy privado suyo, que era muerto, y muriera en Atiença

1. *Crónica de D. Fernando IV*, fol. XXX vo (R. p. 125a).
2. *Ibid.*, fol. XXXIV (R., p. 129b).

donde fincarà doliente, quando venia el rey de las vistas de Aragon, y pesole mucho al rey [1]. » De ce Simuel, procède, si l'on veut, l'Ismaël du drame ; mais Tirso a pris ailleurs que dans la chronique l'idée, et même plus que l'idée, de la tentative d'empoisonnement et du portrait de la reine qui, en tombant, ferme au juif l'entrée de la chambre du roi.

Hartzenbusch, dans sa première édition [2], déclare que la « machine » *(recurso de tramoya)* du portrait n'est pas de l'invention de Tirso, mais qu'elle lui a été prêtée par un auteur dramatique du commencement du XVII[e] siècle, Damian Salustrio del Poyo, qui, dans sa *Próspera fortuna de Rui Lopez Dávalos* [3], aurait le premier employé cet artifice. Ici le médecin juif Don Maïr, sur le point d'empoisonner le roi Henri III, est arrêté dans son criminel dessein par un portrait qui tombe et obstrue la porte de l'appartement royal : ce portrait est celui de la princesse Catherine de Lancastre, qu'elle-même a fait porter au roi pour le séduire, pressentant qu'elle deviendra sa femme et ramènera la paix dans le pays et la maison royale par l'union de

1. *Ibid.*, fol. XLvo (R., p. 137a).
2. *Teatro escogido de Fray Gabriel Tellez*, t. VI, p. 126.
3. Publié au plus tard en 1612 dans la *Parte tercera* de Lope de Vega.

la descendance du roi légitime Pierre avec celle du Bâtard. Comme l'épisode de don Maïr dans la pièce de Salustrio del Poyo contient encore quelques traits qui se retrouvent chez notre auteur, il me paraît utile de le reproduire en partie. Je ne suis d'ailleurs pas en mesure de décider lequel des deux a copié l'autre : il semble toutefois probable que Hartzenbusch a eu raison de désigner Salustrio del Poyo comme l'inspirateur de Tirso.

D'abord, un monologue du roi qui, entrant chez lui, a aperçu le portrait de son ennemie, de celle qui vient en qualité de petite-fille de Pierre le Cruel réclamer son héritage. Il ordonne de le faire enlever, mais se ravise ; l'infante, quoique son ennemie, lui a donné de telles preuves de loyauté qu'il veut son image pour garder sa chambre ; elle sera sa sauvegarde.

ENRICO

¿ Qué es esto ? Quién puso aquí
Este retrato ? Quitaldo,
Que es de la Infanta. Dejaldo ;
Porque es suyo, estése ahí...
Retrato, quedáos ahí
En guarda deste lugar,
Y mirad que habeis de dar
Mañana cuenta de mí ;
Que aunque sois figura muerta,
En vuestra fe me aventuro...

Puis apparaît Don Maïr, tenant à la main le vase où se trouve le poison.

DON MAÏR

El Rey me han dicho que está
En su cámara encerrado;
Debe de estar acostado
O con el frio quizá.
Quiero entrar á visitalle,
Como suelo cada dia,
Y si está sin compañía,
Traigo un jarabe que dalle;
Que si en esta coyuntura
Le acierta á tomar, sospecho
Que le ha de hacer mal provecho
Y á mí dé buena ventura.
Con buen pié vaya, allá entro;
El dios de Tragameton
Esfuerce mi pretension.
Oigan ; ¿ quién está acá dentro ?
*(Sale Ruy Lopez.)*

RUY LOPEZ

¡ Oh señor doctor ! ¿ De qué
Se ha alborotado ?

DON MAÏR

Iba á entrar,
Descuidado de encontrar
A nadie aquí ; aquesto fué.

RUY

El Rey está con el frio,
Pero muy bien arropado.

DON MAÏR

Tiéneme muy desvelado,
A fe de noble judio;
Que en toda esta noche arreo
Este jarabe le he hecho,
Que le haga tan buen provecho
Como yo se lo deseo;
Como una vez él lo beba,
No habrá menester mas cura.

RUY

A muy buena coyuntura,
Señor doctor, se le lleva.
*(Vase.)*

DON MAÏR

El Rey con el frio está,
Cubierto de ropa. Quiero
Cargarme encima primero,
Y ahogalle mejor será;
Que si este al salir me topa,
Diré que cuando llegué
Ahogado le hallé
Con el peso de la ropa.
*(Va á entrar y cáese el retrato, tápale la puerta, y queda espantado.)*
¡Valgame Dios! ¡Ah! ¿Qué espero?
El retrato se cayó
Al tiempo que entraba yo;
Sin duda que es mal agüero.
Tapada tiene la puerta;
No es buen prodigio, ¿qué haré?
En entrando con mal pié,
Ninguna cosa se acierta.

Animo, no hay que hacer caso,
Que esta es una tabla muda ;
Parece que se demuda
Y me amenaza, si paso.
Temblando estoy de temor,
Aunque no fuera judio ;
Animo ya tengo brio.

Au bruit que le portrait de la princesse a fait en tombant, le roi, réveillé en sursaut, paraît sur le seuil de son appartement ; Ruy López, son chambellan, accourt aussi. Ils s'interrogent et aperçoivent don Maïr tout confus et tremblant ; ils commencent à soupçonner une trahison.

DON MAÏR

Recelo
Que mi traicion se sospecha ;
Ya el veneno no aprovecha,
Quiero vertelle en el suelo ,
Que si me hallan con él,
De muerte no he de escapar.

ENRICO

Ya me da que sospechar.

RUY

Aqui le encontré al cancel
Que entraba, señor, á hablaros
Cuando acostado os dejaba,
Y me dijo que llevaba
Cierto jarabe que daros.

ENRICO

Ya es mi sospecha mayor. —
¡ Ah don Maïr !
*(Túrbase don Maïr.)*

DON MAÏR

¿ Señor mio ?

ENRICO

¿ Qué temes ? ¿ Qué hay ?

RUY

Un judio
No puede estar sin temor.

ENRICO

¿ Porqué ?

RUY

Señor, don Maïr
Há mucho que al Dío [1] aguarda,
Y como ve que se tarda,
Piensa que no ha de venir.

ENRICO

Basta, que haceis pasatiempo
De lo que es delito grave. —
Dadme, tomaré el jarabe
Que me traeis.

DON MAÏR

Ya no es tiempo.

1. L'édition de Mesonero Romanos (*Dramáticos contemporáneos á Lope de Vega* de la *Bibl. Rivadeneyra*, t. I, p. 451) porte *al Dios*; mais le juif espagnol dit toujours *el Dio*.

ENRICO

Dadme, acabad, tomarélo.

DON MAÏR

En el suelo lo verti.

ENRICO

Pues, ¿ traeislo para mí,
Y lo verteis en el suelo ?
¿ Qué mayor indicio quiero ?
Aquí sin duda hay traicion.
¡ Ah infame !

Le roi ordonne qu'on l'arrête et qu'on fasse lécher le sol par un chien : « Si le chien meurt, nous saurons ce qui en est. » Don Maïr, confondu, se rend et confesse son crime. Le roi l'envoie à la mort.

Et maintenant que nous savons ce que Tirso a emprunté aux annales du règne de Ferdinand IV, ce qu'il a puisé ailleurs dans d'autres ouvrages historiques ou dramatiques et ce qu'il a improvisé, il reste une question à examiner. Un poète peut respecter scrupuleusement la vérité historique, reproduire exactement des faits tels qu'ils se sont passés, et néanmoins nous donner une impression très fausse de l'époque et des hommes qu'il essaye de faire revivre. Dans

sa mise en œuvre de la matière historique, il peut commettre des contresens de tout genre en prêtant involontairement ses idées et ses sentiments aux personnages du temps où se passe son drame, en intervenant lui-même et en se laissant aller à des développements où perce une manière de voir et de sentir beaucoup trop moderne. A cet égard, que doit-on penser de la *Prudencia en la muger?* Y trouvons-nous mieux que l'exactitude des faits, y trouvons-nous aussi l'esprit et la couleur du XIVe siècle ? Assurément, cet esprit et cette couleur y apparaissent, non point en raison d'un dessein arrêté chez l'auteur de « faire de la couleur locale », mais tout simplement parce que grâce aux chroniques en langue vulgaire, intelligibles à tous, et grâce aussi aux *romanceros* dont plusieurs ne sont en quelque sorte que des précis d'histoire pour le peuple, l'idiome, par suite les usages et en une certaine mesure les idées et les sentiments du moyen âge castillan restaient très accessibles à l'Espagne centralisée du XVIIe siècle. En vertu de cette forte et belle littérature historique en langue castillane créée par Alphonse X et continuée sous les auspices de ses successeurs, et de la poésie héroïque de la seconde époque qui vit à côté d'elle et s'en inspire de plus en plus, la nation transformée demeure en contact et en

communion avec le passé : l'Espagne du XVIIe siècle n'a pas divorcé comme la France du même temps avec le moyen âge ; elle sent très vivement qu'elle le continue, elle le comprend, elle l'aime. Il s'est, d'ailleurs, produit ici si peu de changements dans la langue et dans beaucoup d'institutions, que les poètes qui prennent pour sujets des épisodes de l'histoire médiévale se servent facilement des récits anciens ; ils n'ont souvent presque rien à y changer pour les mettre dans les formes de composition et de versification réclamées par le goût nouveau. Les exemples de ces adaptations abondent dans le théâtre espagnol et surtout chez Lope. Tirso ne fait pas exception, et dans notre pièce il doit à ce procédé, dont il use comme ses émules, d'avoir réussi à donner au public des *bancos* et de la *tertulia* une sensation de ce que furent l'âme et les passions de Marie de Molina ; car de parti pris, certes, il ne se préoccupe nullement de ressusciter des mœurs disparues.

La recherche de la couleur locale et l'archéologie n'existaient pas plus pour Tirso que pour aucun autre de ses contemporains : toutes les fois qu'il n'est pas soutenu par ses textes, toutes les fois qu'il opère seul, l'homme du XVIIe siècle reparaît qui parle et qui pense comme tel. Les anachronismes ne l'arrêtent jamais ; il en

commet, je ne dirai pas sans le savoir, car il en est d'énormes qu'il doit avoir aperçus, mais parce qu'il n'éprouve pas ce besoin que nous ressentons de mettre une certaine harmonie entre les faits recueillis dans les histoires et le milieu où ces faits se sont produits. Avons-nous raison et sommes-nous, avec nos préoccupations d'exactitude, beaucoup plus avancés que ces dramaturges du XVII[e] siècle? La couleur locale des romantiques nous fait déjà sourire ; l'archéologie de seconde main et les prétentions érudites des metteurs en scène du jour n'intéressent au fond personne et n'empêchent pas leurs pièces d'être souvent sifflées. A force de labeur, c'est à peine si un savant intelligent et bien outillé arrache quelques réponses au sphinx et se reconstitue pour lui-même quelques bribes de la vie d'autrefois : que vaut donc l'érudition forcément de pacotille d'un auteur dramatique et quel prix peut-on bien attacher à ses reconstructions, à ses « gentilshommes du moyen âge » et à ses « truands » ? Dans la *comedia,* au moins, l'anachronisme naïf ne choque pas. Le public l'acceptait sans hésitation, ne s'en formalisant pas plus que l'auteur ; et quant à nous, il me semble que nous y prenons un plaisir particulier : telle pièce espagnole du genre historique nous intéresse à deux titres, par le sujet lui-

même qui appartient à une époque plus ou moins reculée et évoque tant bien que mal cette époque, et par les mœurs, les idées, les passions qui nous rappellent l'Espagne du xvii^e siècle[1].

1. On trouvera dans le *Bulletin hispanique* de Bordeaux, t. II, p. 178, quelques éclaircissements sur divers passages de la pièce de Tirso, notamment sur ses anachronismes.

---

III

# DOÑA MARINA DE ARAGÓN

1523-1549

III

# DOÑA MARINA DE ARAGÓN

1523-1549

Il est rare que l'on sache quelque chose de précis et d'un peu intime sur les femmes qu'ont célébrées les poètes espagnols du XVI^e siècle. Tout au plus entrevoit-on, dans les hommages enthousiastes et les strophes enflammées de leurs adorateurs, quelques silhouettes gracieuses, que les formules d'un style convenu laissent, d'ailleurs, assez indécises et flottantes. Nous ne saisissons rien des traits caractéristiques de leur nature morale, rien ou presque rien des qualités maîtresses de leur cœur ou de leur esprit. Les effusions de la poésie érotique pétrarquesque, — que l'on songe, par exemple, à la Luz de F. de Herrera — les subtilités et préciosités de la galanterie espagnole des *cancioneros,* tout cela peut être ou passionné ou délicat, mais reste superficiel, d'une psychologie vraiment trop som-

maire. A quoi bon des descriptions qui ne font rien revivre, des accumulations d'épithètes qui ne peignent pas ? On ne saurait s'intéresser à des images si fugitives et dépourvues à ce point de personnalité.

Et pourtant, parmi les femmes objets du culte des poètes de cette époque, il en est heureusement quelques-unes dont la physionomie plus accusée se distingue mieux ; dans les vers de ceux qui les ont chantées, nous discernons à peu près ce qui fut un jour le côté saillant de leur caractère, les dons naturels et les vertus acquises qui les rendirent particulièrement charmantes, qui firent qu'on les aima, qu'on les regretta et les pleura. L'une d'elles est une fille d'honneur de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, Doña Marina de Aragón, qui appartenait à la grande maison des Aragón-Gurrea, comtes de Ribagorza, issus d'un fils naturel du roi Jean II [1]. Son frère D. Martin, sixième comte de Ribagorza, réunit à nouveau à l'ancien comté aragonais le duché valencien de Villahermosa, qui avait été porté en Italie par le mariage d'une Aragón, grand'tante de D[a] Marina, avec Robert de San Severino, prince de

1. Voir D. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española, Casa Real y Grandes de España*, t. III (Madrid, 1901), p. 409 et suiv.

Salerne. Cette Aragón-là s'appelait également Dª Marina, et peut-être donna-t-on à la nôtre ce nom en souvenir de sa parente, qui toutefois ne put être sa marraine [1] : la princesse de Salerne, en effet, remariée en secondes noces au prince de Piombino, mourut vers 1513, plusieurs années avant la naissance de la fille d'honneur de l'Impératrice.

Nous ne manquons pas de renseignements sur les plus proches parents de la seconde Dª Marina. Le père, D. Alonso de Aragón y Gurrea, cinquième comte de Ribagorza, se contenta d'être surtout un haut et puissant seigneur, un de ces personnages très décoratifs, auxquels les souverains aiment à confier des emplois d'apparat et dont les annalistes mentionnent complaisamment la présence dans des circonstances solen-

1. Le R. P. Jaime Nonell, dans son ouvrage intitulé *La santa Duquesa, vida y virtudes de la venerable y excelentísima señora Doña Luisa de Borja y Aragon, condesa de Ribagorza y duquesa de Villahermosa*, Madrid, 1892, p. 90, nomme notre Marina *Martina*. Cette erreur lui vient de la réimpression faite à Madrid en 1876 (á cargo de Julian Peña) d'une *Vida de la V. y Ex*ᵐᵃ *S*ʳᵃ *D. Luisa de Borja* par le R. P. Tomas Muniessa, dont le P. Nonell s'est beaucoup servi. Dans l'édition princeps de Muniessa (Saragosse, 1691), l'imprimeur a laissé un blanc, entre les syllabes *Mar* et *ina*. L'éditeur de la réimpression s'imaginant qu'un *t* avait été omis, a corrigé *Martina*. Le nom de Marina est assez commun au XVIᵉ siècle : il se rencontre notamment dans la famille maternelle de Marina de Aragón, les Sarmiento comtes de Salinas.

nelles. C'est ainsi que le vieux Ferdinand le Catholique le chargea de lui amener Germaine de Foix ; c'est ainsi que les députés d'Aragon l'envoyèrent quelques années plus tard les représenter aux Pays-Bas, auprès de Charles, et qu'il accompagna le jeune roi dans son premier voyage en Espagne ; c'est ainsi qu'il hébergea dans sa ville de Pedrola le pape Adrien VI, lorsque cet ancien précepteur de Charles alla prendre possession de la tiare ; qu'il accompagna Madame d'Alençon venue pour visiter son frère prisonnier ; qu'il assista au mariage de l'Empereur avec Isabelle de Portugal. Très attaché naturellement aux privilèges de l'ancien royaume d'Aragon, que le nouveau régime centralisateur allait battre en brèche, se sentant d'ailleurs par sa naissance et son nom doublement tenu de les défendre et comptant peut-être un peu trop sur sa parenté de la main gauche avec la maison royale, il encourut en une occasion la mauvaise humeur du souverain et renonça désormais à figurer dans son cortège ; s'étant retiré en Aragon, où il se disputa avec ses voisins aussi fiers et intransigeants que lui, il mourut, âgé de soixante-trois ans, à Saragosse, le 3 novembre 1550. Son portrait par Rolam de Mois, qui le représente vêtu d'une sorte de chamarre ou de casaque, la main droite sur sa drague, la main

gauche sur son épée, a fort grand air ; les traits sont ceux d'un homme d'une soixantaine d'années, hautain et rude[1]. Ce *ricohombre* aragonais eut trois femmes : une Isabelle Folch de Cardona, une Isabelle de Espés et, en dernier lieu, il épousa Dª Ana de Sarmiento, dont il eut quatre filles, entre autres notre Marina, et un fils, D. Martin, qui succéda à son père comme comte de Ribagorza.

Les parents d'Ana de Sarmiento étaient D. Diego Gómez de Sarmiento de Villandrando, comte de Salinas et de Ribadeo, et Dª Maria de Ulloa, fille de D. Rodrigo de Ulloa, grand maître des comptes *(contador mayor)* de Henri IV et des Rois Catholiques[2]. Rolam de Mois a aussi exécuté l'image de cette troisième femme de D. Alonso de Aragón, et sa peinture, dans la manière de Titien[3], donne l'impression d'une femme de rare distinction. Si Marina ressemblait à sa mère, elle en hérita de fort beaux yeux, un nez pur et une bouche gracieuse : jolis détails que Rolam de Mois a peints avec délicatesse dans l'ovale très allongé de la figure de Dª Ana.

1. Ce portrait a été reproduit dans le livre du P. Nonell, p. 66.

2. José Pellicer, *Informe del origen de la casa de Sarmiento de Villamayor*, Madrid, 1663, fol. 96.

3. Reproduite aussi dans l'ouvrage du P. Nonell, p. 92.

De l'enfance de Dª Marina, qui paraît avoir été la deuxième fille du troisième mariage de son père[1], nous ne savons rien. On peut conjecturer qu'elle fut élevée dans le collège de Buenavía, fondé par D. Alonso, pour l'éducation des filles nobles, à proximité de sa résidence de Pedrola. Mais quelles furent ses relations avec ses parents, avec ses nombreuses sœurs de deux mariages, avec son frère D. Martin, avec la femme de celui-ci, Dª Luisa de Borja, sœur de saint François de Borja et elle-même vénérable, la *Santa Duquesa,* comme on l'appelle dans la famille ? D. Martin, lui, qui fut dans sa jeunesse menin de l'impératrice Isabelle, a laissé la réputation d'un amateur instruit et d'un érudit ; il s'entourait de lettrés et d'artistes, — c'est lui qui ramena de l'étranger Rolam de Mois, le peintre auquel nous devons tant de portraits de la maison ducale[2], — il collectionnait avec goût

1. R. P. Nonell, *l. c.*, p. 90. D. Francisco F. de Béthencourt, *l. c.*, t. III, p. 472, la considère comme l'aînée ; mais les données de Nonell, empruntées, d'ailleurs, à Muniessa, paraissent plus exactes et sont confirmées, ainsi qu'on le verra, par d'autres témoignages.

2. Jusepe Martínez, le peintre de Philippe IV, nous a donné des renseignements assez curieux sur ce peintre, son genre de talent et ses habitudes de gentilhomme qui ne condescendait à peindre que des gens de qualité qu'il faisait poser chez lui, sauf les dames, auxquelles il accordait la faveur d'aller les trouver dans leur palais : « S. E. el señor duque le ocupó [Rolam Mois] en hacer retratos de la genealogía de su casa, sacándolos de ori-

des objets d'art, des médaille et des armes ; il aimait à bâtir et à orner ses demeures : Philippe II l'a nommé le « philosophe aragonais », ce qui veut dire sans doute que cet Aragón préférait l'existence paisible d'un dilettante mondain aux tracas de la vie de cour et aux soucis de la politique [1]. Sa sœur et lui appartinrent donc à la maison de l'Impératrice ; mais à quel moment Marina entra-t-elle dans le service d'honneur d'Isabelle de Portugal ? Nous ne le savons pas exactement ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'Isabelle, qui épousa l'Empereur en 1526, étant morte en 1539, l'introduction à la cour de

ginales muy antiguos, los cuales eran de manera muy seca y de poco dibujo ; mas él los redujo á la moderna con tanta gracia y bondad, sin defraudar á lo parecido, que parecia los habia sacado del mismo natural... Su ejercicio principal fué hacer retratos grandes y pequeños : no hubo en aquel tiempo persona de cuenta que no se hiciera retratar de su mano, y en particular las damas, porque tuvo tal gracia, que sin casi sombras los hacia muy parecidos. En esto imitó mucho al Tiziano... no se dignó de hacer retratos á gente ordinaria, teniéndose á menos de emplear sus manos en semejante gente, aunque le repagasen, ni tampoco ir á casa de ningun caballero por principal que fuese, sino sólo en casa lo retrataba : á las damas solamente iba con mucha cortesía á hacerlos á sus palacios y casas. Tratóse como caballero, teniendo siempre caballo á la estaca, y su casa con la ostentacion que merecía su ingénio. » (*Discursos practicables del nobilísimo arte de la pintura*, Madrid, 1866, p. 137.) L'éditeur de cet ouvrage, D. Valentín Carderera, signale un défaut du peintre qu'on peut constater dans le portrait d'Ana de Sarmiento, celui de peindre les bras un peu longs.

1. Voir l'ouvrage de M. de Béthencourt, t. III, p. 473 et suiv.

la jeune fille se place forcément entre ces deux dates. En 1543, nous le verrons, elle était encore très jeune, mais toutefois en âge de se marier. Or, s'il est vrai, comme je le crois, qu'elle était la deuxième des filles de D. Alonso et Dª Ana, la naissance de Marina se placerait au plus tôt en l'année 1523, car, en 1522, le 28 mars, Dª Adriana, la première fille, fut baptisée à Pedrola par le pape Adrien VI [1].

Avant de demander à la poésie ce qu'elle a à nous apprendre sur Marina, je mentionnerai seulement deux incidents de sa vie que nous connaissons par d'autres témoignages. En 1543, la fille de D. Alonso se trouvait à Madrid, auprès de sa grand'mère maternelle, Dª Maria de Ulloa, dans le couvent de Santo Domingo el Real, et y eut avec certain étrange personnage une assez plaisante conversation sur laquelle nous aurons à revenir. L'autre incident est celui de ses fiançailles, qui précédèrent de peu sa mort. On nous dit que la maladie dont elle devait mourir la rappela à Pedrola, qu'elle fut enterrée au monastère de Santa Catalina de Saragosse et que son fiancé fut le duc d'Alcalá [2]. Il ne peut s'agir ici que de D. Perafán de

1. Béthencourt, *l. c.*, t. III, p. 472.
2. Béthencourt, *l. c.*, t. III, p. 472, et R. P. Muniessa, *l. c.*, p. 83.

Ribera, deuxième marquis de Tarifa, qui fut créé duc d'Alcalá de los Gazules en 1557, et mourut vice-roi de Naples le 2 avril 1572[1]. S'il est exact que ce grand seigneur andalous aspira à sa main, la chose a dû se passer avant la création du titre de duc d'Alcalá au profit de D. Perafán et alors que ce personnage n'était encore que marquis de Tarifa, car Marina, nous allons le voir, mourut au plus tard en 1549.

Une notice, d'une concision lapidaire, de la vie de Marina nous a été conservée dans un sonnet que le secrétaire de Charles-Quint et de Pilippe II, Gonzalo Pérez, père du fameux Antonio, composa en l'honneur de la jeune fille si prématurément enlevée à l'admiration et à l'affection de tous ceux qui la connaissaient. De ce sonnet nous possédons deux versions : la première a été insérée dans une traduction espagnole des *Emblèmes* d'Alciat, par Bernardino Daza, qui fut publiée à Lyon en 1549. Le privilège de ce livre à Guillaume Rouille et Macé Bonhomme est du 9 août 1548, la dédicace de Daza à Juan Vázquez de Molina du 1er juillet 1549, et l'achevé d'imprimer du 17 août de la même année. Le sonnet de Pérez se trouvant tout à la fin du volume, il pourrait avoir

1. Diego Ortiz de Zúñiga, *Anales eclesiasticos y seculares de Sevilla* éd. de 1795, t. III, p. 378, et t. IV, p. 6 et 59.

été communiqué à Daza, au cours de l'impression, comme une pièce récemment écrite à propos du fatal événement, qui se serait passé dans cette même année ou un peu plus tôt[1].

*Soneto a forma de Emblema del muy M. y muy R. señor G. Perez à la muerte de Doña Marina de Aragon. Dialogo.*

Quien yaze aqui? yo soy Doña Marina.
Que sangre? de Aragon, que no deuiera.
Porque? porque quiçà mejor me fuera,
Y no acabara en suerte tan malina.
Que fue tu vida acà? con la diuina
Emperatriz biui, que su dama era.
Fuiste casada? no, bien lo quisiera.
Pues quien te lo estoruó? tu lo adeuina.
Biuiste descansada? ni aun un hora.
Fuiste hermosa? no se, el mundo lo diga.
En que edad acabaste? mal lograda.
De que mal? de dolor. Fuiste señora?
Ni aun de mi libertad, y ansi en fatiga
Llegè *(sic)* a la triste y vltima jornada[2].

Cette première version, en somme, parle de la naissance de Marina, de ses fonctions de fille

1. Cette version du sonnet de Pérez a été reproduite dans une « Breve noticia de Gonzalo Pérez, padre del célebre Antonio Pérez, escrita por el jesuita Esteban de Arteaga y Lopez » (*Coleccion de doc. inéd. para la historia de España*, t. XIII, p. 548).

2. Mon savant ami, D. Rufino José Cuervo, me signale un sonnet sur la tombe de Pedro Mexía qui présente tout à fait le même tour que celui de Gonzalo Pérez : « ¿ Quien yace muerto aqui? Pero Mexía », etc. (*Dialogos del ilustre cavallero Pero Mexia*, Madrid, 1767).

d'honneur de l'Impératrice, d'un mariage manqué et d'une fin prématurée (*mal lograda*) causée par un profond chagrin. L'autre version, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (Esp. 373, fol. 234^vo^), est moins heureuse de forme, — en ceci surtout que les deux tercets ne disent rien et terminent platement le sonnet ; — le poète y exprime, d'ailleurs, à peu près les mêmes idées que dans la première, mais ajoute ce détail précis que Marina mourut à vingt-six ans [1], et que la mort la surprit au moment où elle allait se marier (*mi talamo el sepulchro*).

*Soneto de Gonçalo Perez a la sepultura de Doña Marina de Aragon, hija del conde de Ribagorça.*

Doña Marina fuy, mi sangre ha sido
aquella de Aragon, clara y preçiada ;
mi vida nunca verme descansada,
mi suerte no alcançar lo que he querido.
Mi talamo el sepulchro, y mi marido
la obscura sombra fue desta morada,
do en años veynte y sey[s] la muerte ayrada
mi clara y mucha luz a sclaresçido [2].

1. Ces vingt-six ans combinés avec l'année 1549, date probable de la mort de Marina, nous donnent bien 1523 comme date de naissance ; ce qui tend à prouver que Marina fut la seconde fille de D. Alonso et de Dª Ana.

2. Le mot *esclarecido* semble une mauvaise leçon pour *oscurecido*.

¡ O tu que por aqui passar quisieres,
no pares a mirar la piedra dura
que ençierra mis despojos mal logrados !
Si en tanta tristeza no te vieres,
que te niegue consuelo tu ventura
en todos otros casos desastrados.

Un fort beau livre, récemment publié sous les auspices de Mme la duchesse de Villahermosa, Da María del Carmen Aragón Azlor[1], nous fournit toutefois une donnée nouvelle et assez intéressante. Il s'agit d'une clause du testament de D. Alonso de Aragón déposé le 12 octobre 1547 entre les mains d'un notaire de Saragosse, d'où il appert que le comte de Ribagorza se dispensa d'assigner une dot à sa fille Marina, parce qu'elle lui avait promis d'entrer en religion. Il serait donc possible que Marina eût pris cette résolution après avoir manqué, pour une raison quelconque, le mariage qu'elle souhaitait si ardemment selon Pérez (*bien lo quisiera*). En ce cas, la mort ne l'aurait pas surprise, comme je l'indiquais tout à l'heure, au moment de contracter cette union, mais peut-être seulement un an ou deux plus tard ; à moins que l'on ne veuille admettre qu'en vue de ce mariage elle

1. *Discursos de medallas y antiguëdades por D. Martín de Gurrea y Aragón... con una noticia de la vida y escritos del autor por D. José Ramón Mélida*. Madrid, 1902, 1 vol. in-fol. La notice de M. Mélida est un remarquable travail d'érudition.

renonça entre 1547 et 1549 à la promesse qu'elle avait faite à son père : les deux hypothèses sont soutenables, mais, comme il est dit dans le sonnet de Pérez : *tu lo adevina*...

Des poètes qui ont pleuré la pauvre *novia*, le plus inspiré fut certainement Diego de Mendoza. Dans le recueil de ses poésies, il y a quatre pièces qui ont trait à Marina : un sonnet, une élégie, deux épîtres. Le sonnet, assez insignifiant, ne compte pas[1]; l'élégie, au contraire, malgré des maladresses coutumières au poète, qui, incomplètement maître de l'idiome poétique, n'arrive qu'avec peine à trouver une forme adéquate à ses pensées souvent ingénieuses et même profondes, et, malgré une fin déconcertante où le récit de l'histoire d'Orphée apparaît sans que l'on sache trop pourquoi, cette élégie, toute vibrante d'une émotion des plus sincères, a des passages fort réussis où l'heureux choix de l'expression rivalise avec la délicatesse du sentiment. Les épîtres, écrites du vivant de Marina et qui lui furent adressées de Venise, où Mendoza remplissait les fonctions d'ambassadeur, sous le couvert d'une María de Peña,

1. Non moins insignifiant est un autre sonnet « Sobre el sepulcro de Dª Marina de Aragon », qui figure parmi les poésies de Gutierre de Cetina (*Obras de Gutierre de Cetina*, éd. Hazañas, Séville, 1805, t. I, p. 118).

*criada* de la jeune fille, affectent le ton plaisant que Mendoza empruntait volontiers aux auteurs italiens de *capitoli* burlesques ; mais l'allure facétieuse des deux morceaux n'empêche pas qu'on y sente le culte respectueux et tendre que Mendoza avait voué à la jeune fille.

Voyons d'abord les épîtres[1]. Mendoza était resté quatre ans *(á cabo de quatro años de partido)* sans donner de ses nouvelles à Marina et à sa suivante. Ces quatre ans doivent se compter probablement à partir de 1537 ; vers la fin de cette année, en effet, il quitta la Catalogne et Barcelone pour se rendre en Angleterre où il avait charge de représenter l'Empereur auprès de Henri VIII, avec Eustache Chapuis[2]. Dans une lettre à D. Francisco de Los Cobos, datée de Londres le 28 février 1538, il rappelle la bonne vie de Barcelone et exprime ses regrets d'avoir dû y renoncer[3], ce qu'il marque aussi dans la première épître :

1. Çà et là, dans mes citations de Mendoza, je rectifie le texte défectueux de l'édition de W. I. Knapp (*Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza*, dans la *Coleccion de libros españoles raros ó curiosos*, t. XI, Madrid, 1877), à l'aide des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, Esp. 258 et Esp. 311 ; ce dernier, on le sait, contient des corrections autographes du poète.

2. *Calendar of State Papers, Spain*, Londres, 1888, vol. V, part II, p. 165, 336 et 429.

3. Parlant d'un banquet auquel il avait assisté à Hampton

Porque como descrece Barcelona
Y huye aquella playa gloriosa,
Asi va enflaqueciendo la persona.

Son séjour en Angleterre ne dura que quelques mois ; en août, Charles-Quint l'envoya aux Pays-Bas, et nous avons de lui des lettres datées de Bréda du 14 septembre 1538 [1]. Puis il reçoit la mission de remplacer à Venise l'ambassadeur D. Lope de Soria : les instructions qu'on lui adresse sont du 19 avril 1539 [2]. Il remplit ces nouvelles fonctions auprès de la Seigneurie au moins depuis le mois d'octobre de cette année [3], et son ambassade, souvent interrompue par des missions spéciales à Trente, à Sienne ou ailleurs, se continua jusqu'en 1547 [4]. Ce serait donc en 1541 ou environ qu'il aurait rimé la première et peut-être aussi la seconde épître à María de

Court, Mendoza écrit : « Yo querria passar estas xiras con el gran Mos. Çaragoça tanto como aqui, que aunque esta es buena vida para quien está mostrado (acostumbrado ?) á ella, yo tuviera por mejor la de Barcelona » (*Calendar*, vol. V, part II, p. 439).

1. *Calendar*, Londres, 1890, vol. VI, part I, p 39. Il est question du séjour de D. Diego en Angleterre et de son voyage aux Pays-Bas dans l'épître qu'il adressa à Gonzalo Pérez (éd. Knapp, p. 467).

2. *Calendar*, vol. VI, part. I, p. 146.

3. Sa présence à Venise est signalée dans une lettre du marquis d'Aguilar, Rome, le 29 octobre 1539 (*Calendar*, vol. VI, part. I, p. 199).

4. *Vida de Don Diego Hurtado de Mendoza*, dans l'édition de Valence, 1776, de la *Guerra de Granada*, p. xxxv.

Peña. Dans la première, intitulée : « A Maria de Peña, criada de doña Marina de Aragon, en loor de la fealdad, » Mendoza, après s'être disculpé en invoquant les fatigues du voyage et les devoirs de sa charge, reproche à son tour à Marina d'oublier ses amis : « Heureux celui qui réussit à ne plus l'aimer... En coûte-t-il tant d'écrire quelques lignes à un Vénitien ? Et après l'on me traitera de mal appris ! »

> ¿ Que le cuesta escribir a un Veneciano
> Una letra, un borron o una cruceta ?
> ¡ Y despues que me trate de villano !

« Je me vengerai ; je demanderai au dieu que nous adorons, non pas qu'elle perde sa beauté, — c'est un mal qui vient sans qu'on l'appelle et elle perdrait ce dont elle a le moins de souci, — mais je lui demanderai, à ce dieu, de la tourmenter en la persuadant qu'un jour naîtra une autre Dª Marina semblable à elle, et qu'elle sera contrainte de voir cette rivale grandir et prospérer sous ses yeux. »

> Querria que le entrasse una mohina
> Creyendo que algun dia ha de nacer
> En este mundo otra doña Marina ;
> Y que ella misma viesse en el crecer
> En gracia y en valor y en discrecion
> Una que le pudiesse parecer.

« Dites-lui donc, amie Peña, de ne point se

montrer si confiante, si présomptueuse ; il est parfois dangereux de vouloir marcher sur le fil de l'épée. »

No sea tan bizarra y confiada;
Que no es siempre seguro el caminar
Por encima del filo de la espada.

Mendoza entame ensuite le sujet de son épître *berniesque,* « l'éloge de la laideur, » qu'il traite avec quelque gaucherie, et la transition qui nous ramène à Marina manque de cette désinvolture bouffonne qui seule rend ces paradoxes supportables chez les meilleurs Italiens. « J'ai voulu vous dire tout cela, dame Peña, afin que vous puissiez engager votre maîtresse à nous traiter avec moins de hauteur. La fraîcheur, la jeunesse passeront ; je sais, au surplus, qu'elle n'y attache aucun prix, possédant ce qui seul a de la durée. »

He querido deziros esto todo
Porque podais a vuestra ama aconsejar
Que no nos ponga a todos tan del lodo.
Mire que el verdegay se ha de acabar,
Dado que ella lo estima harto poco,
Pues tiene lo que siempre ha de durar.

Au bord d'une onde limpide et fraîche, Mendoza construira à Marina un temple, où, vêtu de pourpre, il accomplira les rites en lui sacrifiant

des cœurs humains, des désirs mêlés à des soucis. Puis, après une allusion « aux rois ses ayeux », le poète évoque quelques idées tristes : la haine, les destins contraires, l'animosité des méchantes langues (*el rencor de las lenguas maliciosas*), qui semblent indiquer que Marina, plusieurs années avant sa maladie et sa mort, avait eu à souffrir douloureusement dans ses affections, n'avait point vu se réaliser ses rêves de jeune fille.

L'autre épître, dont le sujet est « la fondation de Venise », débute très agréablement. Mendoza trouve un moyen gracieux d'expliquer pourquoi il s'adresse à Peña et non directement à sa maîtresse ; il se compare au pauvre pèlerin de Rome ou de Compostelle, qui, uniquement préoccupé d'atteindre le terme de son pénible voyage, n'a d'yeux que pour le sanctuaire dont l'édifice se détache comme un point lumineux au milieu de la ville ; il s'approche, mais, saisi de confusion et de honte, il n'ose chercher la grande image ; il s'arrête devant une moindre, la première qui s'offre à ses regards, et il adore de loin les autels. « Tel moi, » dit Mendoza, « pénétré de la valeur de votre maîtresse, je me contente, dame Peña, d'être entendu de vous. » Ces quelques tercets, inspirés par un sentiment vrai, disent bien ce qu'ils veulent dire et font image ;

ils comptent parmi les meilleurs qu'ait jamais écrits ce fin lettré :

El pobre peregrino, quando viene
A Roma o a Santiago en romeria
Por voto expresso o devocion que tiene,
Va entre si discurriendo por la via
La gloria, religion y pïedad
Del proposito santo que le guia.
No le mueve grandeza de ciudad ;
Las casas o dineros o manjares
No le hazen mudar de voluntad.
Llegando, se presenta a los lugares
Sagrados y de mas veneracion,
Dende lexos adora los altares ;
Porque siendo de humilde condicion,
Ni se atreue ni puede, ya que quiera,
Offrecer mas de cerca su oracion.
Escoge en las imagenes de fuera
Una para rezar lo que le plaze,
Indigno de tocar a la primera...
Pues yo, señora Peña, etc.

Le reste n'a plus rien de commun avec Marina : D. Diego ne pense qu'à amuser ses deux lectrices par un tableau assez fantaisiste de l'histoire de la fameuse république, où les incidents célèbres, tels que le *sposalizio* du Doge avec la mer et les détails piquants de la *festa della Sensa,* comme on disait à Venise, tiennent une grande place.

Quand Mendoza écrivit-il son *In Memoriam* ? L'élégie « en la muerte de Dª Marina de Aragon »

ne contient rien qui permette de la dater avec quelque précision ; il est probable qu'elle est du même temps que le sonnet de Gonzalo Pérez. Outre le mérite de la forme, qui, comme il a été dit, est réel au moins dans quelques parties, cette pièce en a d'autres ; elle est la seule qui nous initie à la vie intérieure de Marina, qui analyse ses sentiments, qui précise les traits de son caractère, qui éclaire un peu, quoique trop faiblement encore, les causes de ses peines et de ses maux. Surprise par la mort au moment de son complet épanouissement, dans la fleur de sa beauté,

En el colmo, en la flor de hermosura
De arrebatada muerte salteada,

Marina a été aussi pleurée qu'elle avait été adulée pendant le peu d'années qu'il lui fut donné de vivre :

Fuiste, doña Marina, tan llorada
Quanto el poco que en esta luz viviste
Tu vida merecio ser alabada.

« Qui fut plus admirée et plus servie, qui le méritait mieux, qui en fit jamais si peu de cas ? » La mort impitoyable fut soudaine, inattendue :

Te arrebato delante nuestros ojos
En el tiempo que menos lo pensaste.

Et cette vie de peu de jours, si cruellement interrompue et brisée, suggère à Mendoza la comparaison maintenant rebattue — qu'un poète de nos jours éviterait ou qu'il chercherait au moins à renouveler par quelque trouvaille d'expression — de l'épi moissonné dans sa fleur, de la jeune pousse trop tôt coupée par une main imprudente, mais qui, au temps de Mendoza, caressait l'oreille novice des Espagnols non encore rassasiés des adaptations italiennes ou de l'imitation de la poésie classique :

Si el trigo no es maduro en el arista,
No corta el segador la mies en berza
Antes de la sazon venida y vista.
No pone en verde rama, aunque se tuerza,
La hoz antes de tiempo el hortelano,
Hasta que se endurece y toma fuerza.

Dans les tercets suivants, il s'applique à décrire les grâces captivantes de la jeune fille, à peindre les nuances délicates de sentiment qui apparaissaient dans sa *conversación*. Elle a une façon douce de décourager (*manso desengaño*) les trop entreprenants qui les oblige à l'aimer, malgré qu'ils aient perdu tout espoir de l'attendrir ; elle sait guérir les blessures que son simple aspect a causées. L'âme, l'allure et les pensées restent dignes du grand lignage dont elle descend. Mais à quoi bon invoquer l'histoire et rap-

peler le souvenir de tant de rois? Ce serait faire tort à ses mérites propres. « Quel abandon dans sa parole et quel à-propos ! Quelle clairvoyance, quelle sagesse, quelle simplicité ! On eût dit qu'elle montrait son cœur ouvert. »

¡ Que descuido en la habla, que concierto :
Que aviso, que prudencia, que llaneza !
Parecia mostrar el pecho abierto.

« J'ai quitté mon pays. » dit Mendoza, « le cœur triste, pour chercher au loin plus de gloire, plus d'autorité : mais le destin a tellement coupé les ailes de mon ambition que je me sens vaincu. J'aurais mieux fait de suivre tes traces, de me contenter d'une plus modeste existence, de ne pas te considérer comme le couronnement suprême d'autres efforts, mais de réaliser en toi seule mon bonheur. »

Sali triste de mi naturaleza
A buscar en provincias apartadas
Mayor reputacion, mayor grandeza.
Tienenme ahora los hados tan cortadas
De la gloria las alas que me canso ;
Mejor fuera parar en tus pisadas,
Correr con la fortuna bajo y manso
Y no tomar[1] por fin merecer verte,
Mas en verte poner fin y descanso.

A les prendre à la lettre, ces tercets signifient

1. Le texte de Knapp, au lieu de *tomar*, a *temer*, qui ne donne aucun sens.

que Mendoza avait vraiment aimé Marina et avait pensé l'épouser. « Heureux ceux qui, groupés autour de toi, t'ont aidée à franchir le terrible pas !... Heureux celui dont tu pris congé, qui entendit les paroles que tu prononças et à qui en mourant tu dis adieu ! Tu as souffert des peines sans fin, tu n'as vécu que peu d'années de vie, tu as lutté incessamment contre ta destinée, rien de ce que tu désirais ne t'a réussi. »

Infinitos trabajos, pocos dias,
Contino contrastar con la fortuna
Y salirte al reves quanto querias.

« Née sous un astre favorable, les gens t'adoraient comme une déesse, fortune à toi seule réservée. Les autres femmes qui t'observaient s'efforçaient de te ressembler, mais sentaient bientôt l'inutilité de leurs efforts et s'en étonnaient... L'Espagne entière a pris le deuil en apprenant ta mort, et jamais l'Èbre n'a tant crû par les pluies et les neiges que lui envoient ses montagnes que par les larmes que nous y avons versées. » Mendoza souhaiterait que l'art pût reproduire l'image de Marina et la fît en quelque manière revivre. Espoir vain : qui y réussirait ? Ni couleur, ni pierre, ni métal, ni génie ne pourrait atteindre ce degré de perfection ; et, d'ailleurs, « bien fou celui qui prétendrait ren-

dre la vie dans ce monde terrestre à celle qui dans l'autre jouit de la vie éternelle ! »

¡ O cuidado de loco perenal,
Querer en este siglo dar la vida
A quien vive en el otro ya inmortal !

L'élégie se termine en fait ici ; il eût mieux valu que Mendoza ne l'amplifiât pas de cette digression oiseuse sur Orphée qui affaiblit l'impression du morceau et éteint le lyrisme de bon aloi qui jusqu'alors avait soutenu le poète et lui avait inspiré des accents dont on ne saurait nier la sincérité ni l'éloquence. Savoir finir est un art qui n'est pas commun chez les poètes espagnols ; on peut leur appliquer en général ce que disait Gracián: « Todo se les va á algunos en començar y nada acaban ; inventan, pero no prosiguen... impaciencia de ánimo, *tacha de Españoles.* »

Que conclure de tout ceci ? Certaines expressions de l'élégie, je l'ai remarqué déjà, accusent de la part de Mendoza une affection plus que respectueuse, un attachement très réel et des regrets cuisants de s'être, à un moment de sa vie, éloigné de la jeune fille, d'avoir sacrifié à ses rêves ambitieux les années qu'il aurait dû consacrer à l'aimer et à la servir. C'est ce qu'on peut croire ; mais il faut aussi se méfier du style

poétique de l'époque, il faut éviter d'être dupe d'un langage conventionnel qui n'a que trop sévi depuis Pétrarque dans la poésie italienne et, à son exemple, dans la poésie espagnole. En l'absence d'autres témoignages plus probants, laissons donc dans la pénombre, dans un vague mystérieux, les relations de D. Diego et de D[a] Marina. Ne s'agirait-il que d'un amour de tête, d'un culte purement spirituel ? Ce genre d'érotisme ne conviendrait pas mal au dilettante affiné par la lecture des Grecs, par un commerce assidu avec les maîtres du platonisme et du pétrarquisme italien. Quoi qu'il en soit, l'amour de Mendoza, platonique ou non, lui a dicté quelques vers heureux, quelques pensées touchantes : n'en demandons pas plus. Sur d'autres points, l'élégie semble, au premier abord, assez explicite ; mais, à y regarder de près, le sens exact des mots qui semblaient le plus révélateurs nous échappe. Mendoza insiste sur les nombreux mécomptes de Marina, sur la longue lutte qu'elle soutint contre sa destinée : rien, dit-il, ne lui a réussi. Dans le concert d'hommages adressés à la fille d'honneur, il y en eut, sans doute, qui touchèrent son cœur un peu plus que d'autres, et au jeu des *galanteos de palacio* peut-être donna-t-elle des gages qui enchaînèrent sa liberté et lui valurent ensuite

de graves déceptions. Beaucoup de conjectures sont permises, mais il serait impertinent de les formuler. Contentons-nous de savoir qu'à partir au moins d'un certain moment la jeune fille ne fut pas heureuse ; rien ne lui réussit plus : *salióte al revés quanto querías !*

Et cependant sa vie eut aussi ses rayons de soleil, ses moments d'expansion, de gaîté franche et même d'espièglerie. La note attristée, presque lugubre par instants, de l'élégie de Mendoza ne nous rend pas du tout la Marina telle qu'elle se révéla à d'autres contemporains, et notamment à certain aventurier quelque peu picaresque, du nom de D. Alonso Enríquez de Guzmán, et qui se donnait à lui-même le sobriquet significatif de « gentilhomme déconfit » (*caballero noble desbaratado*[1]. Le personnage en question, se trouvant à Madrid en 1543, alla rendre visite à Dª María de Ulloa, retirée, en sa qualité de veuve, à Santo Domingo el Real et qui avait auprès d'elle trois de ses petites-filles, dont notre Marina. Dès que D. Alonso fut entré, la jeune fille, s'adressant à lui, dit à brûle-pourpoint : « Connaissez-vous les autels que Dª María de Ulloa a édifiés dans sa demeure ?

1. « Libro de la vida y costumbres de Don Alonso Enriquez, caballero noble desbaratado », dans la *Coleccion de documentos inéd. para la hist. de España*, t. LXXXV, p. 406.

— Non, » répondit l'autre. — « Et voulez-vous les voir ? — A votre disposition, » dit Alonso, pensant que ce serait pour un autre jour. Mais Marina, ordonnant à un page de prendre un flambeau et de les accompagner, conduisit D. Alonso de chambre en chambre, de corridor en corridor, jusqu'à l'autre bout de la maison. Un grand vent soufflait dans ces parages et menaçait d'éteindre la lumière. Alonso, de son naturel assez avantageux, se posa cette question : « Si cette lumière s'éteint, de deux choses l'une, ou bien je me tiendrai à distance et passerai pour un imbécile, ou bien je m'approcherai d'elle et, en ce cas, je lui manque de respect. » Et, interpellant le page, il lui recommanda de ne pas laisser la lumière s'éteindre. Marina dit alors : « Cela n'a aucune importance. » D. Alonso, de plus en plus ému, s'écria : « *Pecador de mí,* qu'est-ce que cela veut dire ? » Puis, arrivant aux autels, D. Alonso se jeta aux pieds de celui du milieu « qui invitait le mieux à la dévotion », et, après avoir récité un *Ave,* il adressa à la mère de Dieu cette prière : « Par la joie que tu ressentis lorsque l'ange t'annonça que le Seigneur était en toi, secours-moi dans cette détresse et réconforte-moi. » Soudain apparut une duègne comme descendue du ciel, car D. Alonso n'avait

pas souvenir de l'avoir vue parmi celles qui étaient au service de Dª María. « Soyez la bienvenue, Madame, » lui dit-il ; « par ma foi, sans vous nous étions fort seuls, et comme le diable ne dort pas... » A ces mots, la malicieuse Marina, qui s'était parfaitement rendu compte des sentiments de son compagnon, riposta : « Écoutez-moi, Don Alonso, et sachez bien qu'on n'a jamais rien fait de mal qu'à l'aide d'une duègne. » Le pauvre Alonso se retira assez penaud, et d'autant plus qu'ayant rendu compte de l'incident aux parents de Marina, la friponne, pour mieux narguer le cavalier, déclara qu'elle recommencerait une fois et cent fois la promenade seule avec lui et même plus seule encore : « Ce dont Dieu me garde ! » dit en finissant Don Alonso, non sans dépit : ce coureur d'aventures et de bonnes fortunes venait de recevoir une leçon supérieurement administrée et dont il dut se souvenir longtemps.

Voici en son jargon informe le récit du « gentilhomme déconfit » :

*Lo que me pasó con una dama en Madrid en el año de 1543, mes de mayo ; y porque es caso de admiracion y endiscrecion, y esta prohibido contarlo á los vivos, doy por testigo á la ilustrisima señora doña Maria de Mendoza y á la ilustre señora doña Francisca Sarmiento, su hermana, y al señor don Alvaro de Mendoza.*

Tiene atencion el caso de admiracion, porque repre-

sentándolo el auctor, que es al mismo que le acaeció, le tiemblan las carnes. Habeis de saber que en el dicho lugar está una señora de gran linaje y no ménos fama de honrada y cristianísima, que se llama Dª Maria de Ulloa, viuda, madre del Sr Conde de Salinas, la cual tiene en su casa tres nietas muy honradas y hermosas, de tierna edad, aunque no tan niñas que no se podrian ya casar. La una es hija del Conde de Ribagorza, en Aragon; llámase Dª Marina de Aragon. Es una dama que fué de la Emperatriz, nuestra Señora, que está en gloria, tan hermosa, tan discreta y valerosa que en verdad yo no hallo á qué la pueda comparar, sino es á la Ilma Dª Maria de Mendoza. Yendo yo á ver á su abuela y á estas señoras en Santo Domingo el Real, do real y santamente tiene hecha su casa y morada, que era noche, y me dijo esta Dª Marina, ángel o diablo, ó quien que es: « Sr D. Alonso, ¿habeis visto los altares de mi Sra Dª María de Ulloa en esta su casa? » Yo le dije: « No señora. » Respondióme: « Quereis que os los muestre? » Yo le dije: « Cuando Vmd. fuere servida, » creyendo fuera otra dia.

Luégo se levantó ligera y esparcida, y dijo à un paje: « Toma ese candelero. » Y mandole pasar adelante, y luégo á mí, y ella, y no más, y pasamos por muchas cámaras y recámaras y muchos corredores y ventanas por muy gran rato, andando cabe la lumbre muy gran viento, y en mi pensamiento tormento, y la casa como encantada, sola y grande, considerando ¡ pecador de mí! qué es esto ó qué ha de ser si la vela se apaga, porque si me desvío della, déjola sola y quedo necio y apocado; si me llego á ella, desacátome y desverguénzome. Yo decia al paje: « Mira no se te mate la vela. » Ella respondió: « No va nada en ello, Sr D. Alonso. » Yo entre mí: « ¡Oh, pecador de mí! ¿qué es esto? » Y ansí como llegamos á los altares, que son tres, fuíme al de medio, que me pareció más devoto, y recé un Ave María, como oracion más breve, y dije á una imágen de la Madre de Dios:

« Señora, por aquel gozo que sentiste cuando el Angel te trajo la nueva cómo el Señor era contigo, que me socorras en este trabajo, y me des gozo y alegría. » Entonces pareció una dueña, que juro por Dios que me pareció que bajaba del cielo, y que no lo dejo de creer ansí, porque he mirado por todas las dueñas de la S^ra^ D^a^ María de Ulloa, y no ví aquella otro dia que fuí con mi S^ra^ D^a^ María á comer allá, y estuve todo el dia con ellas. Entonces dije : « ¡ Oh, señora, seais muy bien venida, que á fé que estábamos muy solos sin vos, y como el diablo no duerme !... » Respondió la S^ra^ D^a^ Marina, que como discreta conoció mi temor, y como valerosa y generosa quiso gustar dél : « Mirá, S^r^ Don Alonso, hágoos saber que nunca se hizo mal recado sino con dueña. »

Contemplá, hombres humanos de carne y de hueso, qué tormento tan extraño, qué miedo tan grande, qué verguenza, qué corrimiento pasó por el pobre hombre ; y luégo di mucha priesa para volverme do estaba su agüela y primas, y el S^r^ D. Alvaro de Mendoza ; e no fué menester poca priesa, segun era léjos, y yo estaba penado y congojado, de lo cual dimos luégo cuenta á los dichos ; y despues otro dia [á] mi S^ra^ D^a^ María e la S^ra^ D^a^ Francisca, tornandole[s] á decir esta malvada esfozarda que entraria otra vez y otras ciento commigo tan sola y más, de lo cual me guarde Dios. Amen, amen.

Ce passage des Mémoires du *Desbaratado* a, en tout cas, le mérite de dissiper l'impression mélancolique que nous avait laissée l'élégie de Mendoza. On aime à penser que la jeune fille, dont les dernières années ont été obscurcies par des tristesses et des souffrances, a ri aussi, a plaisanté, a vécu des moments de vie joyeuse et folâtre ; il y a donc eu pour elle des jours heu-

reux comme il y a eu des jours sombres : destinée commune à beaucoup d'autres. C'est tout ce qu'il est permis de dire, et l'on commettrait une imprudence si l'on prétendait deviner davantage ; mais sachons gré au moins à son fervent adorateur D. Diego et à d'autres témoins d'avoir levé pour nous quelques coins du voile et de nous avoir montré, sous des aspects divers, la gentille âme espagnole de Doña Marina de Aragón.

---



# IV

# UNE COMÉDIE DE COLLÈGE

## « ATE RELEGATA ET MINERVA RESTITUTA »

IV

# UNE COMÉDIE DE COLLÈGE

## « ATE RELEGATA ET MINERVA RESTITUTA »

Dans le volume consacré au théâtre de l'Humanisme et de la Renaissance de sa belle histoire du drame moderne, M. W. Creizenach a récemment appelé l'attention sur une petite comédie latine de circonstance, intitulée *Ate relegata et Minerva restituta,* qui fut représentée à Alcalá de Henares devant le prince héritier Philippe, soit en 1539, soit seulement en 1540[1]. Le sujet de cette pièce, comme je me propose de le montrer, est — sous l'allégorie du triomphe de Minerve sur la méchante Ate et le médisant Momus — la réconciliation de l'Université d'Alcalá avec son patron, le cardinal-archevêque Juan Tavera. Le manuscrit qui nous l'a conservée porte le n° 8762 du fonds latin de la Bibliothèque nationale de Paris ;

1. *Geschichte des neueren Dramas,* Halle, M. Niemeyer, 1901, t. II, p. 80.

c'est un cahier de 41 feuillets du format petit in-4°, qui, outre l'*Ate relegata,* contient une partie des *Suppositi,* comédie latine de Juan Pérez de Tolède imitée de l'Arioste, et quelques vers latins en l'honneur du prince Philippe. Il semble bien que ce manuscrit soit autographe, car les corrections qu'on y note font tout l'effet de corrections d'auteur[1]. Pourquoi tout le contenu du manuscrit ne serait-il pas de Juan Pérez ? A première vue, cela semble assez probable et ce que nous savons de la carrière de cet humaniste parle en faveur de cette attribution.

Lorsque l'Université d'Alcalá se décida, vu la grande affluence des élèves, à dédoubler la chaire de rhétorique du successeur de Nebrija. Juan Ramírez de Tolède, dont l'enseignement avait obtenu un vif succès, le recteur et les professeurs portèrent leur choix d'abord sur Juan Fernández de Séville, qui passa bientôt à l'Université de Coïmbre, puis sur Juan Pérez de Tolède : « Hæc [altera cathedra rhetoricae] primum Ioanni Fernandio Hispalensi, cuius nunc doctrina Conimbricensis Academia permultum iuvatur, deinde Io. Petreio Toletano commissa

1. En tout cas, le manuscrit est d'une main espagnole, comme l'indiquent les graphies *bibrarem (vibrarem)*, *explevit (explebit)*, *obserbans (observans)*, *vicisitudo (vicissitudo)*, *discesi (discessi)*, *pertaessum (pertaesum)*, *fletat (flectat)*, etc.

est, iuveni ingeniosissimo, qui non ita pridem Complutum venerat, » nous dit Alvar Gómez[1]. En quelle année cette nomination eut-elle lieu ? Alvar Gómez ne l'indique pas, mais il va de soi qu'elle ne saurait être postérieure à l'année 1537 : Gallardo cite, en effet, un discours de rentrée manuscrit de Juan Pérez conservé à l'Escurial qui porte ce titre : *Joanis Petreii Toletani, Rhetoris Complutensis, Oratio Complutis* (sic) *in Studiorum initio habita, anno 1537*[2]. Juan Pérez mourut jeune, à l'âge de trente-trois ans, comme nous l'apprend une note accompagnant le distique que lui composa Luis de la Cadena, chancelier de l'Université et abbé de San Justo y Pastor, et qui se trouve parmi les pièces préliminaires des *Comœdiæ quatuor* de Juan Pérez imprimées à Tolède en 1574. Le distique et la note se lisent comme suit dans l'édition :

*Ejusdem [Ludovici Cathenae] Distichon, foribus templi affixum, dum idem efferretur.*

Effertur iuenis supra qui se extulit omnes,
Ingenio iuvenes eloquioque senes.

Mortem obiit anno ætatis suæ trigesimo tertio[3].

1. *De rebus gestis a Francisco Ximenio, Cisnerio, Archiepiscopo Toletano libri octo,* Alcalá, 1569, fol. 223.
2. *Ensayo de una Bibliotheca española,* nº 3419.
3. Il est question de la mort de Pérez dans une lettre de Luis

L'*Ate relegata* a dû être composée quelque temps après la mort de l'impératrice Isabelle (1er mai 1539); cela ressort d'un passage de la comédie où Minerve, s'adressant au prince Philippe, lui dit : « *Gratulor sanctissimae matris memoriae,* » puis de deux pièces de vers latins *in memoriam* insérées dans le manuscrit de Paris immédiatement après la comédie, dont la première porte l'adresse : « Principi Serenissimo obitum D. matris lugenti. » Or, en 1539, Juan Pérez exerçait son professorat, puisque ses *Progymnasmata Artis Rhetoricae*, imprimés à Alcalá par Juan Brocar, sont datés du mois d'avril 1539 [1]. Il vécut encore quelques années : en 1542 et en 1544, nous le voyons signer une épître et des vers latins en recommandation d'un traité de rhétorique et d'un ouvrage de théologie sortis des presses d'Alcalá [2] ; en 1544 aussi, il termine son poème en l'honneur de sainte Marie-Madeleine dont l'explicit du quatrième et dernier livre, rédigé par lui-même ou

de La Cadena, sans adresse et non datée, qu'a publiée D. Adolfo Bonilla, *Clarorum Hispaniensium Epistolae ineditae*, Paris, 1901, p. 40 (cf. *Bulletin hispanique*, t. IV, p. 276). A cette lettre sont jointes la copie du distique et celle d'une épitaphe qui figure également dans l'édition des *Comœdiæ quatuor*.

1. Gallardo, *Ensayo*, n° 3415, et Juan Catalina García, *Ensayo de una tipografía complutense*, Madrid, 1889, n° 165.

2. Juan Catalina García, *livr. cité*, nos 178 et 201.

par son frère Antonio, est ainsi conçu : « Ioannes Petreius Toletanus miro studio ac pietate erga Divam Mariam Magdalenam, hoc Poëma de eius laudibus aggressus, anno ætatis suæ XXV, mense XI, sæpe deinde intermissum ac sæpe repetitum absolvit tandem anno suæ ætatis XXXII eodemque ab orbe redempto MDXLIIII, VII Kalen. Septem., idque vouet ac dedicat eidem Sanctiss. Diuae, hoc qualiscunque (*sic*) munusculo sibi eam apud Christum Opt. Max. patronum adoptatam unice cupiens[1]. » Cette déclaration, combinée avec le renseignement fourni par Luis de la Cadena, nous enseigne donc que Juan Pérez mourut en 1545 : par cela même il est bien démontré qu'il a pu cinq ou six ans auparavant prendre la parole au nom de l'Université d'Alcalá dans une circonstance solennelle.

Au surplus, l'impromptu joué en présence du prince héritier répond tout à fait à certain côté du talent de Juan Pérez. On sait qu'il imita en

1. Ce passage, ainsi que le distique de Luis de La Cadena, ont été reproduits par D. Gregorio Mayans, dans sa notice sur Juan Pérez (*Specimen Bibliothecae Hispano-Majansianae... ex museo Davidis Clementis*, Hanovre, 1753, p. 117). D. Ramón Menéndez Pidal a bien voulu collationner les deux textes sur les éditions originales, qui n'existent pas à Paris. Mayans, dans sa notice, dit qu'Alvar Gómez a parlé de notre Juan Pérez dans une lettre adressée à Pedro Rua, que lui Mayans se proposait de publier. Il ne semble pas qu'il ait donné suite à ce projet.

latin trois comédies de l'Arioste et une de Piccolomini que son frère Antonio publia à Tolède en 1574 [1], et Alvar Gómez, sans préciser autrement, nous apprend qu'il égayait souvent l'Université par ses compositions comiques : « Lætam sæpenumero Academiam fecit facetissimis comœdiarum argumentis. » Il possédait aussi des aptitudes remarquables d'improvisateur : « Eius tam prompta erat et extemporalis ad dicendum facultas, tam amœno amne et perenni fluens tamque liquido et minime turbido, ut medio in Latio natus et eruditus, iudicio etiam Italorum, qui illum audierant, videretur, » ajoute encore Alvar Gómez [2]. Un autre de ses collègues, professeur de rhétorique aussi, Alfonso García de Matamoros, mentionne à son tour l'extrême facilité de Juan Pérez à improviser sur n'importe quel sujet : « Nec illi defuit extemporalis facultas, vel ultro et ex consuetudine declamanti, vel saepe etiam adventu procerum et virorum nobilium intercluso ; ubi non paratum aliquid et praemeditatum recitabat, sed de omni re pro-

1. Voyez la description de ce volume assez rare, dans Pérez Pastor, *La imprenta en Toledo*, Madrid, 1887, n° 337. Dans sa dédicace au recteur et aux professeurs d'Alcalá, Antonio Pérez dit qu'il publie ces quatre comédies « ex multis quas noster Petreius nobis reliquerat, in Academiaque Complutensi ediderat ».

2. *De rebus gestis*, etc., fol. 223.

posita, quam modo intellexisset, ornate et copiose, et incredibili quadam suavitate disserebat[1]. » Cela étant, il ne serait point surprenant que ses collègues l'eussent choisi pour souhaiter la bienvenue au prince Philippe et composer à cette occasion une sorte de divertissement littéraire, destiné à reconquérir au profit de l'Université les bonnes grâces du cardinal-archevêque Juan Tavera.

Ce personnage, outre ses fonctions archiépiscopales, remplissait celles de Grand Inquisiteur, et Charles-Quint l'avait investi, au moment de partir pour les Pays-Bas, en octobre 1539, de la charge de gouverneur des royaumes de Castille et de Léon : Tavera se trouvait donc à la tête de l'administration et du gouvernement, il remplaçait l'Empereur. En partant, Charles-Quint lui ordonna d'habiter le palais royal avec le prince Philippe et lui laissa des instructions avec les pleins pouvoirs qu'il avait coutume de laisser à l'Impératrice. Pendant les deux années que dura cette régence, nous dit son biographe, Pedro de Salazar y Mendoza, le cardinal ne sortit pas une heure de son diocèse ; il séjourna toujours soit à Tolède même, soit à Alcalá, soit à Madrid ou dans quelques autres localités de

1. *De adserenda Hispanorum eruditione*, dans *Alph. Garsiae Matamori Opera omnia*, éd. de Madrid, 1769, p. 54.

l'archevêché[1]. Ayant auprès de lui et sous sa garde le Prince héritier de la couronne, qui avait alors une douzaine d'années, on conçoit qu'il ait eu l'idée de lui montrer l'un des plus grands centres d'études de l'Espagne, la splendide fondation de Cisneros. J'ai dit plus haut que la visite pouvait se placer en 1539 : j'ajouterai ici qu'elle eut lieu, en tout cas, après la nomination de Tavera au poste de gouverneur des royaumes, qui est du commencement d'octobre, et, comme l'indique un passage de l'*Ate relegata*, très peu de temps après cette nomination : « Nostine, » dit Minerve à Mercure, « virum notissimum omnibus, merito suo praesulem optimum archiepiscopum Toletanum, *quem modo Caesar regni summae praefecit* » ? A la rigueur, le Cardinal et le Prince ont pu ne venir ensemble, pour la première fois, à Alcalá, que dans les premiers mois de 1540, et nous savons qu'ils y sont venus en effet, à cette époque, par une lettre du précepteur du Prince, Juan Martínez Siliceo, datée du 19 mars 1540, où ce dernier rend compte à Charles-Quint des progrès du royal élève :

En lo que toca á la enseñanza del Principe, digo que en latin va mucho adelantado, y antes de medio año,

1. *Chronico de el cardenal Don Juan Tavera*, Tolède, 1603, p. 225.

como creo, podrá pasar por si todos los historiadores que han escrito, por dificultosos que sean, á lo menos con poca ayuda de maestro; en el hablar latin ha arto aprovechado, porque no se habla otra lengua en todo el tiempo del estudio, y el uso le hará doto en el hablar tanto y mas que la leccion. El escribir en latin se ha comenzado; tengo esperanza que le sucederá mucho bien. *Los dias pasados estuvo su Alteza en Alcalá* y visitó á todos los letores, y oyó lo que leian, y puede creer V. M. que á todos los entendió, si no fué al que leia Hebrayco, y holgó tanto en los oir y entender lo que decian que ningun trabajo le fué todo el tiempo que los oyó, que serian mas de tres horas[1].

Comme Siliceo ne dit rien d'une comédie qui aurait été représentée ou récitée devant Philippe, il faut croire que ce n'est pas lors de cette visite que l'*Ate relegata* fut produite par son auteur : elle le fut probablement, ou un peu plus tôt, ou un peu plus tard.

L'intérêt de la composition, que je crois devoir jusqu'à preuve du contraire attribuer à Juan Pérez, réside surtout dans les allusions aux affaires intérieures de l'Université, aux rapports de ses membres avec l'archevêque de Tolède dont dépendait très étroitement la création de Cisneros. Les archevêques de Tolède étaient seigneurs au temporel et au spirituel d'Alcalá, ils nommaient le Corregidor et le

1. Modesto Lafuente, *Historia general de España* t. XII (Madrid, 1853), p. 381.

Vicaire général ; mais, d'autre part, les privilèges considérables que Cisneros avait obtenus de l'autorité pontificale en faveur de sa fille chérie, l'Université, suscitaient des querelles incessantes non seulement entre les étudiants et les représentants de l'Archevêque, mais entre ceux-ci et les membres du clergé qui à un titre quelconque pouvaient se réclamer de la juridiction du Recteur. Si un clerc immatriculé encourait l'excommunication du Vicaire général, il s'adressait au Recteur, lequel faisait intervenir les Conservateurs apostoliques de l'Université, et ceux-ci excommuniaient le Vicaire pour avoir attenté contre les privilèges de l'Université. Bref, c'était un conflit permanent : *fuero* universitaire, d'un côté, droits souverains des archevêques, de l'autre. L'histoire de ces luttes, souvent fort vives, sous les premiers successeurs de Cisneros, a été contée en détail par Alvar Gómez dans le livre VIII de sa biographie du Grand Cardinal et a été résumée, d'après cet ouvrage, par D. Vicente de la Fuente, dans le tome II de son *Historia de las universidades* (Madrid, 1885).

Tavera, ayant succédé à Alonso de Fonseca sur le siège de Tolède en 1534, voulut rétablir l'autorité assez ébranlée de son prédécesseur, qui avait beaucoup bataillé avec les universi-

taires et tenté, à ses dépens, de tirer parti des rivalités entre étudiants ultramontains et cismontains, c'est-à-dire entre Castillans et Andalous. Homme intègre, laborieux et consciencieux, mais d'un esprit étroit, intransigeant et assez intéressé, plus même, dit Alvar Gómez. qu'il ne convenait à un prélat de son rang, le nouvel archevêque Tavera n'était pas d'humeur à se laisser faire la loi par un recteur de collège. Son austérité ne s'accommodait pas non plus des fredaines des étudiants dont Fonseca, homme du monde et de mœurs faciles, ne s'était guère inquiété, et que Cisneros lui-même avait souvent tolérées et pardonnées. Il menaça l'Université de lui donner, comme à Salamanque, un *maestrescuelas* pour la ramener dans l'ordre. Ce projet et d'autres causèrent un gros émoi parmi les professeurs ; on discuta beaucoup des deux côtés, et, dans la chaleur de ces controverses, Tavera laissa échapper parfois des paroles assez blessantes et dures : « Cisneros n'a jamais rien fait de plus préjudiciable à la dignité du siège de Tolède qu'en fondant cette Université, » ou bien : « Si vous voulez quitter Alcalá : à votre aise ; la ville ne s'en portera pas plus mal, et moi je n'en demeurerai pas moins archevêque de Tolède et primat. » Les universitaires alors cherchèrent un appui à

Rome, mais le vieux cardinal continua avec opiniâtreté à défendre ses prérogatives, notamment en ce qui concernait la juridiction de l'ordinaire sur les clercs : il aurait peut-être obtenu gain de cause, lorsqu'une fièvre l'enleva le 1er août 1545. « Eius morte Academia respiravit et veluti longa tempestate iactatis lumen quoddam affulsisse visum est, » écrit avec une satisfaction non dissimulée Alvar Gómez. L'Université, ajoute-t-il, eut en lui un terrible adversaire, car ses qualités de probité et de sagesse donnaient lieu de croire qu'il jugeait plus équitablement et voyait mieux ce qui était à faire que les autres. L'*Ate relegata* est d'avant la période aiguë de la lutte ; elle a été écrite précisément au début de ces querelles. Le Cardinal a déjà manifesté des intentions inquiétantes, mais il est permis d'espérer que de bons procédés et des compliments bien tournés le ramèneront à des sentiments plus doux ; la paix peut être conclue sous les auspices d'un prince royal, il faut en profiter. Voilà ce que devait penser l'improvisateur en composant son *Dialogus*, dont je reproduirai le prologue, qui donne le canevas de la pièce.

Ate, noxae [1] et maleficii dea, Minervae invidens, quam in Complutensi Academia honorifice collocatam videbat,

1. J'ai partout remplacé les *e* cedillés par *ae*.

ut eam inde excludat dat operam, confert cum Momo, maledicentiae deo, consilia, ut ambo communi opere illi apud patronos struant calumniam et persuade[a]nt illam esse Cardinali Toletano infestam. Id egre ferentem Minervam recreat Mercurius, detectis insidiis, et ambo illam iniuriam ulcisci destinant et de sceleratis pœnas sumere. Adest Apollo qui a Iove nuncium perfert, ut Ate in Turcas et Barbaros relegetur. Ea relegata, in Momum etiam saevire volentibus Vulcanus adest, a Iove cum mandatis id fieri prohibens. Fit mentio de nuptiis Minervae cum Mercurio, quod postquam illa diu detrectaverit, tandem ea ratione convincitur, ut Mercurius illam apud Cardinalem commendet diligenter. Ad illum euntibus offert se Princeps Serenissimus. Ex opinato[1] ac mutato consilio illum adeunt, illum salutant, illi gratulantur, productis etiam Gratiis ad actionem gratiarum. Claudit totam actionem Vulcani convivium.

La première scène se passe entre Minerve et Mercure. La sage déesse paraît fort mécontente et très agitée. Après de longues pérégrinations, elle avait enfin et à grand'peine découvert un séjour où elle pouvait se promettre une vie heureuse et tranquille, et voici qu'on la regarde de mauvais œil, que l'on conspire contre son repos. A Mercure, qui se présente à sa vue et qui s'étonne de cette mauvaise humeur, elle raconte ses infortunes. Depuis son départ forcé d'Athènes, cité livrée maintenant aux Barbares,

1. *Ex opinato*, expression empruntée à un mauvais texte de Quintillien; il faut *ex inopinato* (voyez Forcellini, s. v. *opinatum*).

elle a erré de côté et d'autre ; sa visite aux Brahmanes et Gymnosophistes de l'Inde lui a causé une première déception, et elle en veut beaucoup à ces menteurs de Strabon et de Philostrate de lui avoir tant vanté cette sagesse orientale, qui est une pure farce. Puis, confiante dans la rumeur publique, qui proclamait que la philosophie avait élu domicile en France, elle s'est rendue à Paris ; elle n'y a entendu que des bavards parlant un jargon inintelligible. Trompée de nouveau, elle a pris la route de l'Italie ; là, subsistaient bien quelques vestiges du beau temps des lettres, mais la guerre et le bruit des armes l'emportaient sur tout le reste, et Minerve comprit qu'elle ne serait honorée en ce lieu que comme déesse guerrière. Ce fut alors qu'on l'informa de ce que venait d'instituer en Espagne ce héros digne de l'immortalité, le créateur du collège d'Alcalá, vrai temple de Minerve. Aussi y est-elle accourue, et la réception qui lui fut faite dépassa toutes ses espérances. « Je resterai donc ici quelque temps, » se dit-elle. Tout ce récit est d'un tour assez agréable et spirituel.

*Mercurius*. Quas, quaeso te, adivisti nationes ? — *Minerva*. Iam scies. Audieram primum nescio quos Bragmanos et Gimnosophistas apud Indos qui philosopharentur mirabiliter de tota rerum natura. Eo igitur ubi me

contulissem, reperi omnia meras fabulas, ut male saepe sim precata Straboni et Philostrato et reliquis fabulatoribus qui me suis mendaciis eo perpulerunt. — *Mer.* Hinc tantum itineris frustra emensa ? — *Min.* Imo vero remensa, nam excepit me quidam rumor omnia studia philosophica ad Gallos demigrasse ibique Lutetiae Parisiorum enatas ipsas Athenas. Ego cupiditate incensa, citatissimo cursu eo contendi, promittens mihi omnem illam antiquam felicitatem. — *Mer.* Quid igitur ? An non invenisti ? — *Min.* Inveni genus quod[d]am philosophorum inauditum mihi, o Mercuri, garrulum quidem, loquax et obstreperum, sed quorum linguam non magis quam ranarum intelligerem. Latine se illi loqui dicebant. Ego si bene olim Romanos novi, non magis latine loquebantur quam graece. Itaque cum intelligere non possem linguam, inde disces[s]i male me habens. — *Mer.* Atqui, aiunt, nunc ibi et graeca et latina studia florere, si unquam alias foelicissime. — *Min.* Aiunt, sed ego semel delusa non ausim repetere. Itaque inde exclusa decrevi Italiam invisere ipsamque urbem Romam, si quae starent vestigia litterarum. Inveni quidem nonnihil quod me remorari posset, sed cum omnia bellis streperent atque armis infestarentur, magis me colebant ea parte qua bellis praesum quam litteris. Interea natus est ille heros immortalitate dignisssimus qui hoc Complutense liceum erexit, qui hanc domum mihi sacravit totamque istam molem instruxit magnifico litterarum omnium apparatu. Ego continuo ubi id rescivi, huc advolo summa alacritate. Reperi omnia ex sententia, excepta sum humanissime, culta honorificentissime et ab illo heroe supeditata sunt omnia copiose ; nam et complures reperi alumnos meos viros egregios, sum[m]a eruditione praeditos, doctrinis omnibus excultos. Itaque perlubens hic mansi aliquandiu.

« Eh bien, dit alors à Minerve le messager des dieux, puisque tu es maintenant satisfaite et

que tu vis dans un milieu où l'on te vénère, que te manque-t-il et pourquoi témoignes-tu cette inquiétude ? — Tu connais, n'est-ce pas, l'éminent prélat, l'archevêque de Tolède, auquel César vient de remettre le gouvernement de ces royaumes ? — Sans doute, j'habite constamment dans sa demeure, et quand je considère la vigueur de son esprit, j'ai honte de moi-même. Mais as-tu donc affaire à lui ? — Ah ! Mercure, on me dit qu'il m'est hostile. — Comment ? Et qui t'a dit cela ? — Ate et Momus. — De jolis garants ! Ne te souvient-il pas qu'Ate a révolutionné le ciel, que Jupiter, la saisissant par les cheveux, l'a précipitée sur la terre ? Ne sais-tu pas que Momus trouve toujours de qui médire et que Jupiter lui-même n'est pas à l'abri de ses traits ? — Oui, tu dois avoir raison : ces méchants m'ont trompée, il faut que je me venge. Cherchons-les et faisons-leur payer cher leurs méfaits. »

La scène II est un monologue de Momus, et c'est l'un des meilleurs morceaux de la pièce. Momus s'ennuie, voilà six ans qu'il rôde autour du Collège, épiant ce qui pourrait servir de pâture à sa médisance, et rien ne lui est apparu. Que faire ? « Mais ce grand prélat n'offrirait-il pas quelque morceau à mordre ? Sa sobriété excessive, sa dureté envers lui-même, son tra-

vail acharné : voilà bien des défauts. A table, voyez-le, comme il boit peu, et encore ce peu n'est-il que du vin dilué. Je hais ces abstinents, ces buveurs secs. Est-ce là une table archiépiscopale ? Ailleurs, je vois des évêques qui festoyent comme il convient. Sainte abstinence, dira-t-on ; non, je dis moi : pure hypocrisie... Mais j'y réfléchis, en critiquant, je loue. Cette vie n'était-elle pas celle des premiers pères dont on nous prêche l'exemple ? Allons, il faut chercher autre chose. J'ai trouvé. Les grands personnages comme celui-ci doivent, on le sait, s'entourer d'une nombreuse clientèle de gens du monde, de brillants parasites, de flatteurs, d'histrions, d'oisifs qui leur font cortège et sur lesquels ils répandent leurs faveurs. Il n'y a que l'avare qui choisit ceux qu'il gratifie : le propre du grand seigneur consiste à répandre au hasard ses bienfaits. Or, celui-ci n'a dans son entourage que des hommes semblables à lui-même : sages, sérieux, modestes... Je fais encore fausse route ; je cherche à le ridiculiser, et c'est de moi qu'on rirait. Attention, j'aperçois un côté faible par où je pourrai le happer. Il consacre tout son temps aux affaires publiques, au gouvernement de l'État, au Conseil, à l'examen d'une infinité de questions épineuses. Ne ferait-il pas mieux de se donner des

loisirs, de vivre pour lui-même, après avoir tant vécu pour les autres ?... Oui, mais je fais ici l'éloge de la paresse, et l'on trouvera plus de gens pour admirer ses excès de travail que pour l'en reprendre. J'enrage, j'étouffe. Avoir tant cherché en vain ! Mais, ô bonheur ! voici venir Ate, la déesse de la discorde, mon amie bien chère, qui sait toujours fournir des sujets à ma raillerie. Ces jours derniers, elle m'a dit qu'elle se proposait d'expulser Minerve d'Alcalá et qu'elle avait découvert le moyen de la brouiller avec le Cardinal. »

*Momus*. Quis unquam Momo defuturum putaret quod reprehenderet ? Sex iam totos annos in his aedibus versor aliquid affectans, inhians, observans quod reprehendam. Nihil occurrit nisi frigidum, fictum, ineptum denique quod me pudeat reprendere. Atqui solebam ego facile reperire quod morderem, quod subsanarem, quod lacerarem, praesertim in aulis principum, quae res mihi dabat ad risus et san[n]as argumentum amplissimum ; sed quoniam nihil aliud licet, reprehendam profecto vel sandalium Veneris. Licebit invenire colorem aliquem. Quid ? Iste pontifex tam parvo utitur victu, tam tenui. Quid ? Tam sobrius in se ipsum est defraudans genium suum seque duriter tractans, negotiis totos dies confectus. Ubi ad prandium ventum est, sorbilat vini haustulum eumque dilutissimum. Odi istos abstemios atque potores semper sobrios, semper siccos. Sane non habet illet caenam pontificiam. Video ego alios episcopos laute epulantes et splendide. Hipocresis ista est, non sanctimonia. Sed, miserum me ! non satis quadrat hoc maledictum. Sic magis laudo dum vituperare conor, nam hic

erat victus priscorum patrum quorum nos oportet im(m)itatores esse. Investigandum est aliud. Habeo optimum. Oportet viros principes atque primarios nobiles familiam habere refertam lautis hominibus, elegantibus parasitis, assentatoribus, mimis, saltatoribus ociosis qui subserviant ad ostentationem, magnificentiam, apparatum, in quos vel temere profundat opes suas et pascat innumeram turbam. Avaritia est deligere cui benefacias ac non passim temere dissipare pecuniam. Hic autem omnes habet sui similes, cordatos, graves, modestos. Quanto satius erat esse multos qui loquerentur ad gratiam, a quibus suas laudes audiret ? Sed nihil agis, Mome, desipis profecto dum nimium affectas quod rideas. Te ipsum ridendum praebes ; sed non potest effugere. Inveni quod rodam. Totos dies impendit publicis negotiis, administrandae reipublicae, habendo senatui, cognoscendis innumeris causis. Non oportebat illum vacare sibi aut ocium aliquando agere aut sibi vivere, cum hactenus vixerit omnibus ? Sed, miserum me ! haec ociosorum est vita et eorum qui sub praetextu contemplationis consulunt voluptatibus suis. Quanto satius est homines hominum causa natos esse iuvandae et instituendae reipublicae gratia nullum laborem detrectare ! Magis est mirandum quod ferre totum onus possit, quam reprehendendum quod velit. Crucior, dirrumpor ; dolet tantum laboris, tantum insidiarum frustra insumptum. Alio mihi dimigrandum est. Vellem nunc habere ubi exerceam dentes ; sed ego huc deam Atim venientem video. O charum caput qua nulla mihi benevolentius convenit, nulla est amicior ! Dea est illa discordiae, calumniae, delationum, rixarum, hanc egregie charam ut oculos habeo, nam sug[g]erit mihi semper quod rideam, dum alios inter se odiis et litibus committit et usque ad sanguinem pugnas conserit. Modo mihi dixit nescio quid se instruere quod Minervam ex hoc Complutensi domicilio extruderet, ubi illa impense delectatur, atque ad eam rem viam reperisse commodissimam, ut

Cardinalis animum quantum posset alienaret ab ea atque irritaret; sed vereor ut possit facere. Sed per me non stabit, quominus illi omnem meam commodem operam. Hic tamem prius lubet illam paulisper audire maledicentem, nam ea mihi sum[m]a est voluptas.

Après un court monologue d'Ate, les deux fauteurs de discorde se mettent à converser. Ate explique à son complice pourquoi elle est venue à Alcalá. La réconciliation de l'Empereur et du Roi Très Chrétien a ruiné ses projets ; elle comptait sur le voyage de Charles à travers la France pour susciter des troubles, exaspérer les haines anciennes, mais tout a tourné contre elle, les deux souverains sont maintenant amis, et le Génie de César qu'elle a rencontré à Paris, après l'avoir durement apostrophée, l'a saisie par sa chevelure et lancée par-dessus les Pyrénées : « C'est pourquoi, dit-elle à Momus, tu me vois boiter. » Ate, en Espagne, n'a pas perdu son temps ; elle a vite flairé un nouveau motif de discorde. C'est elle qui a persuadé Minerve que le cardinal lui en voulait ; il faut maintenant exciter le cardinal contre l'Université. « Et comment t'y prendras-tu ? dit Momus. — Je lui prouverai que toutes ces affaires universitaires sont indignes de lui, que tout ce qu'on enseigne à Alcalá est inepte, que la dialectique et la philosophie ne servent à rien, que la théologie est

passée de mode, que l'étude des langues présente de grands dangers. — Et tu crois qu'un homme comme lui se laissera convaincre par tes raisons ? — J'ajouterai que l'importance prise par l'Université, ses richesses et ses privilèges vont à l'encontre des droits de l'archevêque, que cette Université n'est plus qu'un asile pour les scélérats et les contempteurs des lois. — Comment, parce que trois ou quatre étudiants ont été punis par leur recteur, tu parles du mépris des lois ? Il importe au bon fonctionnement des universités et aux intérêts des gens de bien qu'elles aient leurs privilèges et leurs statuts particuliers. Quelles lois a-t-on violées, quels homicides, quels sacrilèges a-t-on commis ? Quoi, parce que quelques clercs auront coupé des choux ou cueilli des pommes dans le jardin d'autrui, on dira que l'ordre public est menacé ! Les universités ne doivent pas être régies par des magistrats du dehors, même si de cette entorse au droit commun devaient résulter quelques inconvénients. — Eh bien ! je tâcherai de provoquer sa jalousie, en lui montrant que la splendeur de l'Université obscurcit la sienne propre. — Tu ne réussiras pas ; il n'est pas de ceux qui souffrent de la gloire des autres. — On dirait vraiment que tu cherches à me contrecarrer en tout ! — Non, je voudrais seulement t'éviter de fausses

démarches. Je ne désire rien plus que d'avoir, grâce à toi, des sujets d'exercer ma moquerie sarcastique. Au surplus, éloignons-nous d'ici ; l'endroit n'est pas propice. Mêlons-nous à la foule de ces beaux seigneurs qui se croient au-dessus de l'humanité : ceux-là excitent toujours ma verve. — Mais, que vois-je ? Minerve et Mercure, accompagnés d'Apollon, viennent à nous. Préparons-nous, Momus, aide-moi et sers mon dessein. » Voici, dans le texte latin, les passages les plus curieux de cette scène :

*Momus*... Quid illi [Cardinali] dices ? Qua oratione uteris ? — *Ate*. Primum haec omnia Complutensia sordida esse et vilia et indigna quod ille prove[h]at suo favore ; nam nil aliud sunt quam nugamenta quaedam dialectica et philosophica inepta et sine ullo usu in vita. Tum theologicis studiis minime est opus, consenuit iam isthaec disciplina et minime grata est vulgo, tum linguae suspectae sunt et interim perniciosae. Denique, ita rem tractabo, ut verissima videatur. — *Mo*. Quasi vero is ille est qui facile verbis capiatur ac non norit calumniam a veritate distinguere ! Ego tibi nunc pro illo respondeo : omnem istam orationem experientia refutat, nam videmus, postquam haec gimnasia erecta sunt, barbariem pulsam ex Hispania, sacrarum litterarum florere studia (uberrimum sacrae doctrinae pabulum), cum vix antea unus aut alter reperiretur qui plebem instrueret, tum linguae ita excoluntur ut nunc pueri in utraque lingua praestent quod mirentur senes. Quid habes ad haec quod respondeas ? — *Ate*. Sine me progredi. Addam non expedire nec esse tutum satis eius gloriae aut nomini tantas hic opes in medio coalescere, exultare illos impune et in

aliena ditione exercere imperium, nam hic nihil aliud quam asylum nefariis hominibus erectum qui, contemptis legibus et magistratibus, in publico grassentur. — *Mo*. Qua de causa ? Quod tres aut quatuor scolastici a suo magistratu puniantur, quae hic violantur leges cuius dignitas aut imperium imminuitur ? Haec fuit bonorum immunitas et studiorum libertas ut haberent privatas leges privataque instituta, etiam si nonnulli facinorosi ac sediciosi homines reperirentur. Tamen hi in studiorum et bonorum gratiam suis erant dedendi magistratibus, sed quam multos, quaeso te, huius modi reperisti ? Quos vidisti excitatos tumultus ? Quas leges violatas ? Quam rempublicam eversam ? Quae homicidia ? Quae sacrilegia ? Quae stupra ? Quod teneros caules alieni fregerit horti[1] quispiam aut poma decerpserit, haec sunt nefaria illa et in quae, si non animadvertatur, actum sit de republica ? Nescis dis[s]olvi conventus studiorum si alienis magistratibus liceat in ipsa exercere imperium, etiam si quis in ipsis parum dignus reperiatur ? Quam multi mali bonorum gratia tollerantur !

De la rencontre d'Ate et de Momus avec les dieux naît un conflit des plus vifs. Minerve, au paroxysme de la colère, interpelle Apollon : « J'espère bien, lui dit-elle, que Jupiter t'a chargé de précipiter Ate dans le Tartare. — Elle y ira sans doute, mais un peu plus tard ; Jupiter veut d'abord qu'elle travaille au triomphe du christianisme, il veut qu'elle se rende chez

1. Souvenir des vers d'Horace (*Satires*, I, 3, v. 115-117) :

Nec vincet ratio hoc, tantundem ut peccet idemque
*Qui teneros caules alieni fregerit horti*
Et qui nocturnus sacra divum legerit.

les Turcs et les Barbares pour y semer la discorde et les amener à se détruire eux-mêmes. Après, l'Empereur n'aura plus qu'à monter au ciel, laissant au prince Philippe, délices du genre humain, la charge de maintenir les glorieuses conquêtes de son père et de régir ses peuples. » Mais Minerve ne s'apaise pas, et, apercevant Ate, elle s'élance sur elle, lui déchire le visage et la traîne par les cheveux sur le sol : « Langue impudente, qui as calomnié le cardinal en nous le représentant comme notre ennemi, tu expérimenteras aujourd'hui que la colère de la fille vaut celle du père. » Les autres dieux applaudissent, et Apollon célèbre sur la lyre la défaite et le châtiment d'Ate. Reste Momus ; mais, au moment où les dieux s'apprêtent à lui infliger la peine qu'il mérite, voici qu'apparaît Vulcain, qui leur enjoint, au nom de Jupiter, d'épargner le médisant : Momus, de par la volonté du maître de l'Olympe, doit aller à Rome, où il trouvera de quoi se repaître. Jupiter estime que les mortels ont besoin d'un censeur malveillant, d'un critique acerbe pour les rappeler de temps à autre à l'ordre : la crainte de la médisance est chose salutaire. Momus saute et danse de joie, il devient jovial : « Dis donc, Minerve, pourquoi n'épouserais-tu pas Mercure ? Ce serait la consommation de votre triomphe. — Ne vous

l'ai-je pas dit ? riposte la déesse, tant que ce chicaneur sera là, nous ne pourrons pas être tranquilles. — Eh, dit Apollon, Momus n'a pas si tort. — Plût aux dieux, s'écrie Mercure, qu'il parlât sérieusement ! » Et les plaisanteries d'aller leur train. Minerve, après avoir traité ses interlocuteurs d'impudents, finit par s'adoucir ; elle prête l'oreille aux raisons d'Apollon : « Faut-il donc, dit le dieu, que la sagesse demeure stérile, ne vaut-il pas mieux qu'elle procrée ? Et de plus, s'il t'arrivait malheur, si tu mourais sans postérité, Jupiter serait contraint d'extraire une nouvelle Minerve de son cerveau. » L'argument de Mercure semble aussi la toucher : « Je t'épouse sans dot. » Elle se décide enfin, mais sous la condition que Mercure la réconciliera avec le cardinal. Mercure y souscrit d'autant plus volontiers qu'il sait à quel point le prélat est bien disposé : « S'il en veut ici à quelques-uns, tu es hors de cause. Comment le plus lettré des hommes ne s'entendrait-il pas avec la protectrice des lettres ? » Il est décidé que tous iront présenter leurs hommages au cardinal, et déjà les dieux l'aperçoivent couvert de sa pourpre et assis sur son trône. Mais qui est auprès de lui ? « C'est, disent Mercure et Minerve, le Prince sérénissime. Oh ! imprévoyants que nous sommes ! Nous n'avons rien

préparé, pas le moindre discours, pas le plus petit compliment qui soit digne d'une telle personne. — Ne vous tourmentez pas, répond Apollon ; vous avez une excuse toute prête, vous n'étiez pas prévenus. »

Après cette scène, nous avons une série de discours adressés par Minerve, par Mercure, par Apollon, Vulcain et Momus au Prince et au cardinal, qui n'offrent pas grand intérêt. Toute cette prose oratoire, toutes ces protestations de dévouement et de fidélité, tous ces panégyriques très enguirlandés de fleurs de rhétorique, ne contiennent aucune allusion à des détails précis du différend entre le prélat et l'Université. Il suffit de dire que la députation, à laquelle se joignent trois Grâces, implore la protection des deux hauts personnages et les invite à présider aux noces de Minerve et de Mercure, qui coïncideront avec la réconciliation des universitaires avec leur patron. En revanche, la fin du *Dialogus* est assez divertissante. Vulcain veut que la fête se termine par une copieuse libation, il veut faire déguster par ses compagnons les crus renommés de San Martin [1] et

1. Il s'agit du vin de San Martin de Valdeiglesias (province de Madrid), qu'on appelait par excellence *vino del santo*. Voyez des allusions à ce cru citées par Clemencin dans son *Don Quijote*, t. IV, p. 230, et qu'il serait facile de multiplier.

de Santorcaz [1], bien supérieurs, à son avis, au nectar divin.

*Minerva.* Et vobis quidem, o Gratiae, agimus gratias pro isthac tam benevola opera et officiosa : sed nunc quid reliquum est ? — *Apollo.* Quid aliud quam ut huic nubas et in cœlum redeamus, ut ibi nuptiae celebrentur opulentissime ? — *Vulcanus.* Imo vero hic sedebitis paululum, nam animus est vos omnes potione recreare iucundissima, quam si degustetis, dicetis omne nectar prae hac esse contemnendum. Scitis quam sim egregius pocilator et patinarum instructor. — *Momus.* Quid vult sibi Vulcanus, quid lauti ab hoc expectare possumus ? — *Vul.* Sedete, dii festivissimi, dii amicissimi, sede, tu Minerva, atque istum omitte, sede, tu Mercuri, et tu Apollo. Vos deinde, virgines bellissimae. Tu Mome, sedeto, sed vide ne quid perturbes. Gustabitis potionem omnium suavissimam, ac primum, tu, o Minerva, quae nova nupta es eademque bellatrix, accipe ne pudeat. — *Mi.* Accipio ne tuum videar non exhilarare convivium. O Iupiter pater, quid hac potione potest esse suavius ? Nos dii cum simus hac caremus voluptate ? Quidnam istud est, o Vulcane ? — *Vul.* Haec est potio qua utuntur mortales, vinum appellant. — *Mi.* O liquorem divinum, et non poterit in cœlum importari ? — *Vul.* Non. Corrumpitur in via. Accipe, tu Mercuri ; hoc te poculum reddet dissertiorem quam es. — *Mer.* Et lubens, tametsi saepe alias bibi, nam quoties me Iupiter mittit in terras aut a terris redeo in cœlum, semper iter delecto ad salutandum divum

1. Le *sanctus Torquatus* du texte désigne évidemment Santorcaz, bourg du district judiciaire d'Alcalá, où les archevêques de Tolède possédaient un palais et peut-être des vignes. Quevedo, dans un sonnet, intitulé *Gabacho tendero de zorra contínua*, mentionne « las bodegas d'Ocaña y *Santorcaz* » (*Poesías*, éd. Janer, n° 431).

Martinum quam tu bene nosti. — *Vul.* O nomen mihi gratissimum, sed sanctum Torquatum cur praetermittis ? Age, bibe, tu Apollo, rubicundior eris, age. — *Apo.* Iam diu est quod non gustaram ex quo in terris exulebam, sed memini me dum servarem pecus Admeti regis oves et boves vino commutasse. Nunc minime miror si poetae istud bibentes in furorem agantur poeticum. — *Mo.* Non immerito, o Vulcane, tibi Iupiter hoc dedit muneris, ut in convivio pocula ministrares, qui ita sis ad omnem civilitatem institutus, ut nunquam non genu fle[c]tas. — *Vul.* Tu nondum potus incipis esse dicax ? Non ego tibi ministrabo telum contra me, nam si vinum biberis, quis te feret, cum sobrius sis tam maledicus ? Agite vos, virgunculae. — *Eufrosina.* Apage. — *Vul.* Bibendum est vobis. — *Eu.* Minime, o Vulcane. — *Vul.* Fieri non potest aliter. — *Eu.* Emoriemur citius. — *Vul.* Vel pharmacum putate quod vobis devorandum sit ? — *Eu.* Quis feret improbitatem tuam ? Degustabimus. — *Vul.* Hoc appellas degustare quae ciathum exhauseris ? Vos deinde sequimini ? Tu, Mome, quaere qui tibi propinet. — *Mo.* Malefacis, Vulcane, nam si ebrius in te dixero, tribuetur ebrietati. — *Vul.* Nolo te irritare, imo vero quo mihi parcas propinabo. Ego posthac decrevi officinam meam, quae in Sicilia est, huc transferre in monticulum aliquem vicinum Sancto Martino, ne toties mihi tantum spatii percurrendum sit, dum sitiens anhelansque ab usque Aetna monte huc propero. Nunc quid reliquum est quam ut, refectis iam viribus, iter agrediamur quod nobis restat longissimum ? Ego interim hunc ciathum exhaurio, nam ad iter hoc uterculo utcunque ero satis instructus. — *Mer.* Discedamus. — *Mo.* Omnia haec vestra mihi videntur praepostera, o Mercuri, nam oportebat has alas et talaria Vulcano claudicanti commodares. — *Mer.* Facetum habemus in via comitem. Nos properemus. Tu vero, Princeps serenissime, vale ; vos reliqui, valete et plaudite.

Cette scène bachique termine fort joyeusement la comédie, qui comme toutes les comédies de collège a de temps à autre des passages assez languissants et ternes ; ceux que j'ai reproduits permettront, je pense, d'apprécier suffisamment le talent de l'auteur, dont l'ouvrage, tout de circonstance, ne mériterait guère d'être publié en entier. La comédie latine n'est ni très abondamment ni très brillamment représentée dans la littérature espagnole[1] : raison de plus peut-être pour ne pas omettre d'en décrire, au moins en passant, un des spécimens les mieux réussis.

1. Voyez, à ce sujet, une note de D. Adolfo Bonilla, dans J. Fitzmaurice Kelly, *Historia de la literatura española*, p. 229.

# V

# HISTOIRE DE DEUX SONNETS

# V

# HISTOIRE DE DEUX SONNETS

## I

Parmi les sonnets des *Antiquitez de Rome,* de Joachim Du Bellay, publiés pour la première fois à Paris, chez Frédéric Morel, en 1558, figure celui-ci qu'on me permettra de reproduire d'après l'édition originale[1] :

Sacrez costaux, et vous sainctes ruines,
Qui le seul nom de Rome retenez,
Vieux monuments, qui encor soustenez
L'honneur poudreux de tant d'ames divines,
Arcz triomphaux, pointes du ciel voisines,
Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,
Las, peu a peu cendre vous devenez,
Fable du peuple et publiques rapines !

1. Depuis la publication de cette petite étude, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France,* M. Joseph Vianey a disserté avec beaucoup d'érudition sur les sources latines et italiennes des *Antiquitez de Rome* (*Bulletin italien* de Bordeaux, t. I, p. 187).

Et bien qu'au temps pour un temps facent guerre
Les bastimens, si est-ce que le temps
Œuvres et noms finablement atterre.
Tristes desirs, vivez donques contents :
Car si le temps finist chose si dure,
Il finira la peine que j'endure.

Il y avait lieu assurément — et surtout à cause du dernier vers qui sent son Pétrarque — de tenir *a priori* ce sonnet pour une traduction de l'italien. Toutefois cette hypothèse paraît avoir été écartée par les éditeurs de Du Bellay depuis que M. de Montaiglon a trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (franc. 884, anc. 7237[2]) quelques vers italiens fort semblables à ceux de ce sonnet, vers qu'il a considérés comme nous représentant très probablement un exercice de Du Bellay lui-même, qui se serait ainsi essayé à mettre dans la langue du pays où il passa plus de quatre ans (1552-1556) le sujet de sa composition française[1].

Voici les vers italiens tels qu'ils se lisent dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale au verso du feuillet chiffré aujourd'hui 329. Ma transcription diffère un peu de celle de M. de Montaiglon, mais cela n'importe guère :

1. *Hvit sonnets de Ioachim Dv Bellay, gentilhomme angevin publiés pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale.* Paris, mars 1849, p. 15-17. (Extrait du journal *L'Amateur de livres*, et tiré à 50 exemplaires.)

Superbi colli e uoi sacre ruine
Che l'gran nome di Roma ancor tenette
Hai che miserando hauette
Di tante anime excelse e peregrine

Teatri archi colossi opre diuine
Triumphal pompe gloriose et liete
Et fatti al volgo vel favola al fine

Cosi si ben un'tempo al tempo guerra
Fanno l'opre famose a passo lenti
Il nome et le grandezze il tempo aterra
Viuro dunque tra miei martir contenti

M. de Montaiglon a parfaitement vu qu'il se trouvait là en présence d'un sonnet incomplet et estropié : « Je ferai remarquer aussi qu'en restituant le vers évidemment sauté dans la seconde strophe, celle-ci, réunie à la première, forme les deux premiers quatrains d'un sonnet. » Mais le savant maître a eu tort d'ajouter : « Ce serait alors un essai non venu, et à la fin duquel, au lieu de deux tercets, Du Bellay, encore peu maître de l'instrument, n'a su écrire que quatre vers ».

Non, le plus ou moins d'adresse et d'expérience de Du Bellay n'est pas en cause, et l'explication proposée des lacunes de la pièce en question ne saurait être admise, par la raison fort simple que ces vers italiens ne sont pas de Du Bellay : ils appartiennent à un sonnet célèbre, et qui passe pour l'œuvre d'un personnage assez connu, Baldassar Castiglione, l'auteur du *Cortegiano*.

Reste à montrer que Du Bellay, pendant son séjour en Italie, a pu connaître le sonnet. Il a pu le connaître, c'est certain ; il a pu même le lire dans un livre imprimé, dans le recueil intitulé *Delle rime di diversi nobili huomini et eccellenti poeti nella lingua thoscana... Libro secondo,* et publié à Venise, pour la première fois, en 1547, par les soins de Gabriel Giolito de Ferrari[1].

Voici le texte du sonnet italien, non pas d'après l'édition princeps de 1547 que je n'ai pas vue, mais d'après une réimpression de l'année suivante :

Superbi colli, e uoi sacre ruine,
Che'l nome sol di Roma anchor tenete ;
Ahi che reliquie miserande hauete
Di tante anime eccelse e pellegrine !
Theatri, archi, colossi, opre divine,
Triomphal pompe gloriose e liete,
In poco cener pur conuerse sete
E fatte al uulgo uil fauola al fine.
Cosi si ben' un tempo al tempo guerra
Fanno l'opre famose, a passo lento
E l'opre e i nomi insieme il tempo atterra.
Viuro dunque fra miei martir contento,
Che se'l tempo da fine a ciò ch'è in terra,
Darà forsi anchor fine al mio tormento[2]

1. La dédicace du recueil est datée de Venise, 20 mars 1547.

2. *Delle rime di diversi nobili huomini... nuovamente ristampate libro secondo.* In Vinegia. Appresso Gabriel Giolito de Ferrari. 1548. Fol. 132 (Bibl. Nat., Yd 6882).

Tel est le sonnet bien complet et correct dont M. de Montaiglon avait retrouvé quelques fragments assez altérés. Il suffit de le comparer à celui de Du Bellay pour se rendre compte immédiatement du rapport qui les lie : Du Bellay a suivi très exactement l'italien, et le seul passage où il s'en écarte un peu est le dernier tercet dont les rimes sont autrement disposées que dans l'original : *dee,* au lieu de *dcd.*

Dans le recueil de Venise, le sonnet *Superbi colli* est anonyme et classé parmi les *incerti* ; mais dès la seconde moitié du XVI^e siècle, au moins, les lettrés italiens l'attribuent sans hésitation à l'auteur du *Cortegiano*. Ainsi, Gabriel Fiamma, qui en reproduit le premier tercet dans le commentaire de ses *Rime spirituali,* fait précéder sa citation des mots : « como scrive leggiadramente il conte Baldassar Castiglione ne'suoi versi[1]. » Antonio Beffa Negrini n'est pas moins affirmatif : « Il conte (Castiglione)... compose alcune di quelle poche rime volgari, che, secondo il Giovio, gli acquistarono il nome di ottimo poeta, e fecero ch'egli si lasciesse addietro i poeti stati fin allora del primo grido. Tra le quali fu il sonetto seguente... da noi frapposto quì, per essere stato dato

1. *Rime spirituali del R. D. Gabriel Fiamma.* Venise, 1575, p. 292.

in luce sotto il nome d'Incerto nel 2° libro delle Rime di diversi autori :

*Superbi colli, e voi sacre ruine...* [1] »

Lorsqu'au XVIII[e] siècle, divers érudits s'occupèrent de réunir et de publier les œuvres diverses de Castiglione, ils n'omirent pas d'insérer notre sonnet dans leurs recueils. Les frères Volpi notamment, ces savants et consciencieux éditeurs, l'impriment dans leur édition des *Opere volgari e latine del conte Baldessar Castiglione, novellamente raccolte* (Padoue, 1733, p. 326), et l'accompagnent d'un commentaire où ils se réfèrent à Negrini et à Fiamma. De même, Pierantonio Serassi, qui, une trentaine d'années après les Volpi, réédite les œuvres variées de Castiglione, suit, en ce qui nous touche, l'exemple de ses prédécesseurs ; il donne le sonnet, et dans son édition des *Poesie volgari e latine del conte Baldessar Castiglione* (Rome, 1760, p. 42), et dans celle des Lettres et autres œuvres du même auteur (Padoue, 1771, t. II, p. 225), en l'entourant d'un commentaire tiré en grande partie de celui des Volpi. De tels témoignages pourraient sembler suffisants, mais il faut signaler une autre tradition.

1. *Elogi historici di alcuni personaggi della famiglia Castigliona, gia raccolti da Antonio Beffa Negrini et hora dati in luce da Francesco Osanna.* Mantoue, 1606, p. 410.

Un auteur du XVII[e] siècle, Giovanni Cisano, dans son *Tesoro di Concetti poetici,* adjuge le sonnet à Giovanni Guidiccioni[1]. Ce que vaut l'affirmation de Cisano, je l'ignore. Je constate que les Volpi et Serassi n'en ont point tenu compte. Ne l'auraient-ils pas connue ? En tout cas, ils n'en font point mention. Plus récemment, M. Vittorio Cian, dans son excellente édition du *Cortegiano,* réclame aussi pour son auteur les *Superbi colli,* sans donner à entendre qu'il ait conçu au sujet de cette attribution le moindre doute[2]. Pour ma part, je n'ai aucun argument décisif à apporter à ceux qui croient le sonnet de Castiglione, mais il me semble qu'on pourrait au moins induire d'un passage du *Cortegiano* (livre IV, § 36, p. 388 de l'éd. Cian) que le grand courtisan était vraiment pénétré de la majestueuse

1. Voyez les *Opere di Monsignor Giovanni Guidiccioni nuovamente raccolte e ordinate a cura di Carlo Minutoli,* Firenze, 1867, t. I, p. 117. L'éditeur, après avoir réimprimé le sonnet en se référant à Cisano, ajoute : « Oggi è comunemente attribuito a Baldassar Castiglione (Castigione, *Opere,* Padova, Comino, 1733, 4°, e Roma, Pagliarini, 1760, 12) ; nè qui riportandolo è mio pensiero di fraudarne il vero autore. » — Le *Tesoro* de Giovanni Cisano a été imprimé en deux petits volumes compacts à Venise, en 1610 ; c'est dans la *Parte prima,* à la p. 825, que se trouvent, sous la rubrique *Fabriche antiche ruinate,* les deux quatrains et le premier tercet des *Superbi colli* précédés des mots : *Del Guidicioni.*

2. *Il Cortegiano del conte Baldesar Castiglione,* éd. Cian, Firenze, 1894, p. 165, note 16.

grandeur des ruines antiques ; il y parle, en effet, en connaisseur intelligent et convaincu, des anciens, « di che si vedeno tante reliquie a Roma ed a Napoli, a Pozzolo, a Baie, a Civita Vecchia, a Porto, ed ancor fuor d'Italia, e tanti altri lochi, che son gran testimonio del valor di quegli animi divini ». Au surplus, il est avéré que notre sonnet fut composé plus de dix ans avant son insertion dans le recueil de Giolito en 1547. On le trouve en effet visé dans un capitolo de Giovanni Mauro d'Arcano qui a pour sujet la disette (*carestia*) et qui fut imprimé, avec ceux de Berni et d'autres, pour la première fois, à ce qu'il semble, en 1537[1]. Voici le passage du capitolo qui nous intéresse ; je l'emprunte à l'édition de 1538 (*Tutte le terze rime del Mauro, novamente raccolte et stampate. Per Curtio Navo e fratelli, 1538*), qui est à l'Arsenal :

> *Superbi colli et voi sacre ruine,*
> Che co i miei piedi indegnamente calco,
> Et voi *anime eccelse et pelegrine,*
> S'io men uo solo a piedi, et s'io caualco,
> Canto la carestia et uoi m'udite,
> Che del suo vero honor nulla difalco.

Mauro étant mort le 1er août 1536, il faut en conclure que le sonnet *Superbi colli*, imprimé

1. *Rime, poesie latine*, etc., de Francesco Berni, éd. Vergili, Florence, 1885, p. XIII.

sans nom d'auteur dans les *Rime* de 1547, était célèbre, dès 1536 au moins, parmi les gens de lettres et même dans le grand public; sans cela l'allusion du Mauro n'eût pas été comprise.

Mais à Du Bellay ne s'arrête pas l'histoire des *Sacrés coteaux*. Comme tous les grands sonnets italiens, celui-ci a passé en Espagne où il a été traduit et imité. La première traduction castillane que j'en connaisse est celle de Gutierre de Cetina, l'un des *hendécasyllabistes* de la seconde période de l'imitation italienne, et cette traduction a ceci de remarquable que Cetina a transporté à Carthage ce qui chez l'Italien est dit de Rome. Le poète s'adresse, non pas aux sept collines, mais au mont où fut Carthage :

Ecelso monte, do el romano estrago
Eterna mostrarà vuestra memoria ;
Sobervios edificios, do la gloria
Aun resplandece de la gran Cartago ;
Desierta playa, qu'aplazible lago
Fuiste lleno de triunfos i vitoria ;
Despedaçados marmoles, istoria
En quien se lê cual es del mundo el pago ;
Arcos, anfiteatros, baños, templo,
Que fuistes edificios celebrados,
I aora apena vêmos las señales ;
Gran remedio a mi mal es vuestro exemplo,
Que si del tiempo fuistes derribados,
El tiempo derribar podra mis males [1].

1. Publiée dans son *Garcilato* commenté (Séville, 1580, p. 216), par Fernando de Herrera qui le fait précéder du texte

Une autre traduction, très littérale cette fois, est due à un poète aragonais qui a vécu à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, Andrés Rey de Artieda, et qui s'exprime ainsi :

*A la potencia del tiempo.*

Sacros collados, sombras y ruynas,
Que mostrays la que Roma vn tiempo ha sido,
Y de los hombres que han prevalecido
Conservays las memorias peregrinas ;
Arcos, theatros, fabricas divinas,
Que en cenizas el tiempo ha conuertido,
Ya vuestra pompa se acabo y ruydo
Que el nombre dilato y fuerças latinas ;
Y assi puesto que al tiempo hizistes guerra,
Todo lo acaba el curso y mouimiento
Del aligero tiempo quando cierra.
Viuire, pues, con mi dolor contento,
Que, si con todo el tiempo da por tierra,
Tambien dara al traues con mi tormento [1].

Après ces essais sérieux, on pouvait s'attendre à trouver des parodies du genre burlesque. Nous en trouvons une, en effet, dans les œuvres que

italien pris dans l'édition de Venise et qu'il attribue, lui aussi, à Castiglione. Le sonnet de Cetina a été réimprimé, d'après Herrera, par Adolfo de Castro, *Poetas líricos de los siglos XVI y XVII* (Bibl. Rivadeneyra), t. I, p. 46. et par D. Joaquín Hazañas y La Rua, *Obras de Gutierre de Cetina*, Séville, 1895, t. I, p. 96.

1. *Discursos, epistolas y epigramas de Artemidoro, sacados a luz por Micer Andres Rey de Artieda*, Saragosse, 1605, p. 102. Rey de Artieda donne aussi le texte italien, mais ce texte diffère assez de celui de Venise. A noter, en outre, qu'il attribue le sonnet, non pas à Castiglione, mais à Luigi Alamanni.

le *monstre* de la littérature espagnole, Lope de Vega, s'est amusé à faire paraître, en 1634, sous le pseudonyme de Tomé de Burguillos, et cette parodie à nos yeux présente un intérêt particulier, puisqu'après une fugue en Espagne, elle va nous ramener chez nous, dans notre littérature française. Lope-Burguillos travestit donc de la sorte les nobles et mélancoliques pensées du comte Balthasar :

*A imitacion de aquel soneto : Superbi colli.*

Soberuias torres, altos edificios,
Que ya cubristes siete excelsos montes
Y agora en descubiertos orizontes
A penas de auer sido dais indicios :
Griegos liceos, celebres hospicios
De Plutarcos, Platones, Xenofontes,
Teatro que le dio rinocerontes,
Olimpias, lustros, baños, sacrificios,
Que fuerças deshizieron peregrinas
La mayor pompa de la gloria humana,
Imperios, triunfos, armas y dotrinas ?
O gran consuelo a mi esperança vana !
Que el tiempo que os boluio breues ruinas,
No es mucho que acabasse mi sotana [1].

Il n'est pas de Français, je l'espère du moins, auquel ce dernier vers et cette soutane râpée ne rappellent aussitôt « le pourpoint percé par le

1. *Rimas humanas y divinas del licenciado Tome de Burguillos*, Madrid, 1634, fol. 5vo. La cacophonie du dernier vers *(cacabasse)* a-t-elle été voulue ?

coude » de Paul Scarron, qui en vient très directement. Qu'on compare plutôt les deux défroques :

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Piramides, tombeaux dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature !
Vieux palais ruinez, chefs-d'œuvres des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Collisée, où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnoient tablature,
Par l'injure des ans vous estes abolis,
Ou du moins la plus part vous estes démolis !
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.
Si vos marbres si durs ont senty son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un meschant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ? [1]

De Castiglione à Scarron la route est longue, et l'on ne voit pas très bien de prime abord ce qui aurait pu rapprocher le magnifique gentilhomme du facétieux cul-de-jatte. Ils se sont rejoints cependant, et grâce à un Espagnol ! C'est le triomphe de l'union latine.

1. *Les Œuvres burlesques de M. Scarron*, 3e partie, Paris, 1651, p. 62. Le rapprochement entre les sonnets de Lope et de Scarron a été fait par L. Lemcke, *Handbuch der spanischen Litteratur*, Leipzig, 1855, t. II, p. 446, par M. Émile Roy, *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, 1891, p. 161, et sans doute par d'autres.

## II

A propos de la reproduction, dans la revue *Au quartier latin* (numéro de la mi-carême de 1896), d'un fort agréable sonnet de M. Henri Meilhac, qui commence ainsi :

Un sonnet, dites-vous ? Savez-vous bien, Madame,
Qu'il me faudra trouver trois rimes à sonnet ?...

le *Journal des Débats* des 20 et 23 mars 1896 rappelait que notre spirituel écrivain n'a point été le premier à s'essayer au jeu plaisant de définir dans un sonnet l'art d'assembler selon « les rigoureuses lois » les quatorze vers du petit poème, et il nous signalait, sans en nommer l'auteur, d'abord un sonnet français tiré du *Dictionnaire portatif des rimes françaises* de P.-A. de Lanneau (Paris, 1829) :

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un sonnet, et je m'en désespère...

puis, d'après la communication d'un correspondant, un sonnet espagnol de Lope de Vega, modèle direct du premier :

Un soneto me manda hacer Violante,
Que en mi vida me he visto en tal aprieto...

Il n'y a rien à redire à ces rapprochements curieux, sinon qu'ils auraient gagné en précision si le collaborateur du *Journal des Débats* avait consulté, par exemple, la *Monographie du sonnet* de M. Louis de Veyrières (Paris, 1869-1870, 2 vol. in-12) : là il aurait vu que le premier sonnet imité de Lope de Vega (*Doris, qui sait qu'aux vers...*) appartient à Régnier Desmarais. Mais M. de Veyrières lui-même n'a pas épuisé le sujet, et comme ces questions de généalogie littéraire ou de parenté entre écrivains ne deviennent intéressantes qu'à la condition d'être exactement documentées, j'espère que le lecteur ne m'en voudra pas de lui exposer l'histoire aussi complète que possible de cette filiation.

Avant Lope de Vega, et toujours dans le domaine de la littérature espagnole, nous avons deux autres pièces qu'on pourrait bien tenir pour le point de départ ou les premiers essais du sonnet-définition, si elles ne sont pas, comme tant de pièces espagnoles, un pastiche de quelque composition italienne antérieure qui reste à découvrir. On trouve le premier de ces sonnets, sous le nom de Diego de Mendoza, au fol. 65 v° d'une anthologie très connue du commencement du XVII^e^ siècle, la *Primera parte de las Flores de poetas ilustres de España*, compilée

par Pedro de Espinosa et imprimée à Valladolid en 1605[1] :

Pedis, reyna, un soneto : ya le hago ;
Ya el primer verso y el segundo es hecho.
Si el tercero me sale de provecho,
Con otro verso el un quarteto os pago.
Ya llego al quinto. España, Santiago !
Fuera, que entro en el sexto ; sus, buen pecho !
Si del septimo salgo, gran derecho
Tengo a salir con vida deste trago.
Ya tenemos a un cabo los quartetos.
Que me dezis, señora ? no ando bravo ?
Mas sabe Dios si temo los tercetos ;
Y si con bien este soneto acabo,
Nunca en toda mi vida mas sonetos !
Ya deste, gloria a Dios, he visto el cabo.

Le sonnet en question appartient-il vraiment au célèbre homme d'État, érudit et poète ? On en doute. Il est à remarquer en effet que la pièce n'apparaît ni dans les manuscrits de ses œuvres poétiques ni dans le choix qui en fut publié à Madrid en 1610. Aussi les derniers éditeurs andalous des *Flores* d'Espinosa n'ont-ils pas hésité à l'adjuger à un homonyme, le capitaine Diego de Mendoza de Barros[2]. L'autre son-

1. Voyez dans le *Catálogo de la biblioteca de Salvá,* sous le n° 240, la description de ce très rare volume dont certains exemplaires ont des cartons.

2. *Primera parte de las Flores de poetas ilustres de España ordenada por Pedro de Espinosa. Segunda edicion dirigida y anotada por D. Juan Quirós de los Ríos y D. Francisco Rodríguez Marín,* Séville, 1896, p. 368.

net, à peu près contemporain et que ces mêmes éditeurs ont rapproché du premier, est l'œuvre de la muse badine de Baltasar del Alcázar.

Yo acuerdo revelaros un secreto
En un soneto, Inés, bella enemiga,
Mas por buen órden que yo en este siga,
No podrá ser en el primer cuarteto.
Venidos al segundo, yo os prometo
Que no se ha de pasar sin que os lo diga ;
Mas estoy hecho, Inés, una hormiga
. . . . . . . . . . . . . . . . [1]
Pues ved, Inés, qué ordena el duro hado,
Que teniendo el soneto ya en la boca
Y el órden de decillo ya estudiado,
Conté los versos todos, y he hallado
Que por la cuenta que á un soneto toca,
Ya este soneto, Inés, es acabado.

Le petit exercice fut goûté. Lope de Vega, qui alors, vers 1605, entrait précisément dans sa période de grande production, et volontiers happait au passage les idées d'autrui capables de donner du piquant et de la variété à ses propres ouvrages, n'oublia pas le sonnet de Mendoza qu'il dut lire plus d'une fois dans les *Flores* d'Espinosa, le recueil à la mode, et où lui-même figurait en bonne place avec plusieurs poésies lyriques.

Toutes les anthologies modernes, depuis le

1. Les points sont dans l'édition (*Ensayo de una biblioteca española* de Gallardo, t. I, col. 75).

*Parnaso español* de López de Sedano et les diverses éditions des *Poesías selectas* de Quintana jusqu'à la *Colección de autores selectos latinos y castellanos* (Madrid, 1849), estimable manuel scolaire, et jusqu'aux « Morceaux choisis » que perpètrent annuellement les éditeurs d'Espagne ou d'Amérique, toutes ces compilations reproduisent un sonnet de Lope de Vega fait sur le patron de celui des *Flores* d'Espinosa, mais, bien entendu, sans nous dire où elles l'ont pris. Un Anglais fort heureusement a remédié à la négligence des anthologistes espagnols en désignant avec précision le parage du fameux morceau [1]. Il se lit, nous apprend lord Holland, au milieu environ de l'acte III de la *Niña de plata* [2], pièce du genre historico-romanesque, et non des meilleures de cette catégorie, que Lope composa au mois de juin 1613, et livra à l'impression en 1617 dans la *Novena parte* de son théâtre. Lord Holland juge le sonnet « very happily introduced », ce qui ne sera pas l'avis de tout le

1. *Some Account of the lives and writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro*, Londres, 1817, t. I, p. 229.

2. Cette pièce a été traduite en français par Damas-Hinard, sous le titre *La belle aux yeux d'or*, dans le tome II de son *Théâtre de Lope de Vega* (Bibliothèque Charpentier). A la place du sonnet original de Lope, Damas-Hinard a mis l'imitation de Régnier Desmarais. La *Niña de Plata* a été réimprimée, avec une bonne notice de Menéndez Pelayo, dans le t. IX (Madrid, 1899) des *Obras de Lope de Vega publicadas por la R. Academia Española*.

monde. A vrai dire, il ne tient par rien du tout au sujet du drame, et le personnage qui le récite, le gracioso Chacon, valet du jeune premier don Juan, pourrait, dans la scène où il cherche à distraire son maître, lui débiter aussi bien n'importe quelle autre calembredaine. Chacon conte qu'il a fait quatre fois œuvre de poète, que ses trois premiers essais ne lui ont valu que d'être rossé et conspué, mais qu'avec le quatrième, qui fut un sonnet, il a gagné une belle gratification. « Voyons ce sonnet, dit don Juan. — Aurez-vous la patience de l'écouter ? — Mais, oui. — Alors je commence. — Le sujet? — Le sujet, c'est le sonnet lui-même » :

Un soneto me manda hazer Violante,
Que en mi vida me he visto en tal aprieto.
Quatorze versos dizen que es soneto :
Burla burlando van los tres delante.
Yo pense que no hallara consonante,
Y estoy a la mitad de otro quarteto ;
Mas, si me veo en el primer terceto,
No ay cosa en los quartetos que me espante.
Por el primer terceto voy entrando,
Y parece que entre con pie derecho,
Pues fin con este verso le voy dando.
Ya estoy en el segundo, y aun sospecho
Que voy los treze versos acabando.
Contad si son quatorze y està echo[1].

1. Je suis ici, non pas l'édition princeps de la *Parte IX*, de 1617, que je n'ai pas sous la main, mais la réimpression de Barcelone, 1618.

Les critiques espagnols se sont extasiés sur cette aimable plaisanterie. López Sedano, qui qualifiait déjà de « fameuse invention » le sonnet attribué à Mendoza d'où procède celui de Lope de Vega, ne peut contenir son enthousiasme en parlant du second. Le talent de Lope éclate, dit-il, dans cette pièce, aussi remarquable par le charme des expressions que par la facilité du style. Quel dommage qu'on ne puisse aussi reconnaître au grand poète le mérite de l'invention ! Quoi qu'il en soit, sa copie l'emporte de beaucoup sur le modèle, etc., etc.[1]. Martínez de la Rosa, qui avait le goût plus sûr que Sedano, s'exprime aussi avec plus de modération. Il estime que Lope a « plaisanté heureusement et spirituellement en perfectionnant un thème ingénieux qui avait été traité avec un médiocre succès par Mendoza[2] ». J'avoue, pour ma part, ne pas sentir autant que ces critiques la supériorité écrasante du sonnet de Lope : les deux morceaux me semblent aller de pair, ou peu s'en faut. Au surplus, leurs auteurs n'ont pas dû croire, j'imagine, qu'ils avaient créé des chefs-d'œuvre.

1. *Parnaso español*, Madrid, 1776, t. IV, p. v des notes à la fin du volume.

2. *Anotaciones á la Poética*, dans les *Obras* de Martínez de la Rosa, éd. Baudry, t. I, p. 198.

L'Espagne ne tarda pas à exporter son produit dans les pays avoisinants où la marque de Lope eut si longtemps la faveur du public et prima toutes les autres. Le sonnet de Lope a-t-il été imité en Italie? C'est une question que je ne suis pas en mesure de résoudre. On attribue à Marino[1], grand admirateur du poète castillan, une traduction de ce badinage, mais je l'ai cherchée en vain dans plusieurs *scelte* de sonnets et dans quelques recueils du cavalier Giambattista. J'ajoute que le biographe de Marino, M. Mario Menghini, ne signale pas cette traduction parmi les emprunts de son auteur au riche trésor de Lope[2]. Renvoyons cette recherche aux savants italiens qui étudient maintenant avec tant de zèle les relations littéraires entre les deux Péninsules, et occupons-nous seulement de la France.

Ici, il importe d'abord de faire justice d'une accusation gratuite qu'on a portée contre nous. Nous nous serions parés des plumes du paon : nous aurions voulu ravir à l'Espagne cette trouvaille de génie. C'est ce que déclare López

1. Lord Holland, *Some Account of the lives and writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro*, t. I, p. 230, et H. Welti, *Geschichte des Sonettes in der deutschen Dichtung*, Leipzig, 1884, p. 137.

2. *La vita e le opere di Giambattista Marino*, Rome, 1888, p. 125.

Sedano : « Les Français ont prétendu s'approprier la gloire de la fameuse invention, l'attribuant à certain poète moderne : ils se seraient épargné cette erreur s'ils avaient lu nos célèbres poètes. » Si par le « poète moderne » Sedano a entendu parler de Régnier Desmarais, il s'est trompé du tout au tout. Non, l'on n'a pas pu en France attribuer sérieusement le « sonnet du sonnet » à cet excellent connaisseur des littératures italienne et espagnole, par la bonne raison que non seulement Desmarais n'a pas dissimulé son emprunt, mais qu'il l'a proclamé bien haut, comme faisait Corneille quand il s'inspirait des dramaturges espagnols. A la longue, sans doute, le sonnet français extrait des œuvres du poète et publié dans une foule de « Morceaux choisis » a fait oublier l'original : il suffisait toutefois de recourir aux *Poésies françoises de M. l'abbé Regnier Desmarais, secrétaire perpétuel de l'Académie françoise* (Paris, 1708), pour y trouver à la page 91 l'aveu ingénu de la pure vérité. Le morceau s'y présente ainsi :

Sonnet imité de Lope de Vegue

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un sonnet, et je m'en désespère.
Quatorze vers, grand Dieu ! le moyen de les faire !
En voilà cependant desjà quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rime ; mais,
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons, les quatrains ne m'estonneront guère,
Si du premier terset je puis faire les frais.
Je commence au hazard, et, si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la Muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.
J'entame le second et ma joie est extrême,
Car des vers commandez j'achève le treizième,
Comptez s'ils sont quatorze, et voilà le sonnet.

Maintenant que nous avons vengé la mémoire de Régnier Desmarais et mis sa bonne renommée à l'abri des imputations calomnieuses du critique espagnol, il nous faudrait cependant donner raison à ce dernier, si, au lieu de Régnier Desmarais, il avait prétendu viser Voiture, qui a sur la conscience une imitation inavouée, moins littérale il est vrai, mais pourtant évidente, du même sonnet de Lope ; j'entends sa définition bien connue du rondeau.

RONDEAU

Ma foy, c'est fait de moy, car Isabeau
M'a conjuré de luy faire un rondeau.
Cela me met en une peine extreme.
Quoy treize vers, huit en eau, cinq en eme !
Je luy ferois aussi-tost un batteau.

En voila cinq pourtant en un monceau.
Faisons en huict, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratageme
Ma foy, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau ;
Mais cependant je suis dedans l'unziéme,
Et si je croy que je fais le douziéme.
En voila treize ajustez au niveau.
Ma foy, c'est fait![1]

Voiture, qui séjourna à Madrid en 1633, put, à la rigueur, y recueillir de la bouche même du vieux Lope le morceau qu'à son retour il transposa en français : il aurait bien fait d'en indiquer l'auteur.

Je ne poursuivrai pas l'histoire des imitations du sonnet espagnol ou de ses succédanés français dans les littératures anglaise et allemande : on trouvera à ce sujet des informations suffisantes dans le livre sur Lope de Lord Holland[2], et dans celui de M. Henri Welti[3]. Je terminerai en reproduisant le sonnet de M. Meilhac qui a servi de prétexte à cette petite dissertation et qui clôt aimablement le cycle du badinage d'origine espagnole :

Un sonnet, dites-vous ? Savez-vous bien, Madame,
Qu'il me faudra trouver trois rimes à sonnet ?
Madame, heureusement, rime avec âme et flamme,
Et le premier quatrain me semble assez complet.

1. *Poésies de Monsieur de Voiture*, p. 68. A la suite des *Œuvres* du même, Paris, 1650, in-4°.

2. *Some Account*, etc., t. I, p. 230, et t. II, p. 225.

3. *Geschichte des Sonettes*, p. 137.

J'entame le second ; le second je l'entame
Et prends, en l'entamant, un air tout guilleret,
Car, ne m'étant encor point servi du mot âme,
Je compte m'en servir et m'en sers en effet.
Vous m'accorderez bien maintenant, j'imagine,
Qu'un sonnet sans amour ferait fort triste mine,
Qu'il aurait l'air boiteux, contrefait, mal tourné...
Il nous faut de l'amour, il nous en faut quand même;
J'écris donc en tremblant : je vous aime ou je t'aime,
Et voilà, pour le coup, mon sonnet terminé.

---

# VI

# SOLDATS ESPAGNOLS
## DU XVII[e] SIÈCLE

## VI

# SOLDATS ESPAGNOLS DU XVIIe SIÈCLE

La littérature espagnole est, on le sait, assez pauvre en mémoires ; cela tient à ce que les Espagnols, par un sentiment mêlé de pudeur et de dédain, une certaine retenue hautaine, n'ont jamais aimé à se raconter. A quoi bon entretenir les autres de ses pensées intimes ou des incidents quelconques de son existence? Si ce qu'un de nous a fait est sans importance appréciable et n'a rien changé au cours des choses, pourquoi prendre la peine de le révéler au public? Voilà ce que se disent volontiers nos voisins, peu curieux d'analyse psychologique, et voilà pourquoi il est si difficile de se représenter exactement l'ancienne société espagnole, de pénétrer dans sa vie quotidienne, d'apprécier les mobiles qui faisaient agir ces hommes dont souvent un abîme nous sépare. Quand un Espagnol se décide à parler d'événements auxquels

il a été mêlé, il évitera le plus possible de décrire les sensations qu'il a éprouvées sous le coup de ces événements, il tendra à rester *impersonnel* ; ou bien, s'il s'est trouvé très directement mis en cause, son récit prendra alors la tournure d'un plaidoyer et en offrira tous les inconvénients : plus de mémoires en ce cas, mais des états de services rendus, des revendications à perte de vue, des factums interminables à l'appui de ses prétentions. En un mot, se disséquer devant le public uniquement pour se donner à soi-même ce plaisir, ouvrir aux autres son cœur ou son cerveau et les admettre dans le sanctuaire de sa conscience, est un procédé qui paraîtra volontiers à l'Espagnol indélicat ou puéril, et pour lequel il éprouvera toujours une instinctive répugnance. Même dans le genre de la confession littéraire, de l'analyse psychologique en forme de fiction, la littérature péninsulaire jusqu'à nos jours ne fournit presque rien : un Richardson, par exemple, est impossible à concevoir en Espagne.

Soyons donc heureux et reconnaissants quand un chercheur exhume par hasard une relation historique où l'auteur a vraiment mis quelque chose de son for intérieur, une autobiographie digne de ce nom, et où, à côté de faits plus ou moins intéressants, se détache avec quelque

précision la personnalité du héros. On a publié dans ces dernières années en Espagne trois autobiographies de soldats qui se recommandent en tout cas par une grande sincérité et, l'on peut bien dire, au moins pour les deux premières, par un cynisme inconscient, qui en font des documents humains d'une réelle valeur et des plus instructifs.

## I

Nous commencerons par celle d'un capitaine Alonso de Contreras, dont les prouesses en tout genre avaient déjà excité l'admiration d'un fin connaisseur, Lope de Vega, qui, dans la dédicace d'une de ses pièces[1] à l'aventureux capitaine, nous en donna un résumé assez alléchant. Le récit complet, rédigé par Contreras lui-même, a été publié par un érudit de mérite, D. Manuel Serrano y Sanz[2].

Très représentatif de son temps, de son pays et de sa catégorie sociale, cet Alonso de Contreras naquit à Madrid, en 1582, l'aîné de seize enfants, et de parents de condition fort modeste,

1. *El Rey sin reino*, tragicomédie insérée dans la *Parte XX* des *Comedias de Lope de Vega Carpio* (1630).

2. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, livraison de juillet-septembre 1900.

mais qui étaient tenus pour vieux chrétiens, ce qui, plus tard, lui facilita ses preuves pour entrer dans l'ordre de Malte. Son tempérament tout à la fois violent et froid se révèle de bonne heure. Étant à l'école, il tue un de ses camarades, fils d'un alguacil ; après l'avoir jeté à terre, il le frappe d'abord dans le dos, puis comme il lui semble que l'enfant n'a pas de mal, il le retourne (*boca arriba*) et lui plante son couteau dans le ventre. Après quoi, il va se cacher chez sa mère ; mais l'alguacil arrive et découvre sous un lit l'assassin de son fils ; il le prend et le traîne en prison. Là se trouvent d'autres garnements qu'on a arrêtés aussi ; cette marmaille fait un tapage d'enfer, chacun accusant l'autre du meurtre. Enfin, l'enquête aboutit, notre Alonso est convaincu et condamné, vu son âge tendre, à un an d'exil à cinq lieues de la capitale. Il s'exécute et tout ce qu'il trouve à dire sur son exécrable forfait tient en une ligne : « Monsieur l'alguacil demeura sans son fils qui mourut au troisième jour. »

Et le voilà lancé dans la vraie vie picaresque ; d'abord galopin de la cuisine du cardinal archiduc Albert qu'il suit aux Pays-Bas, il gravit ensuite quelques degrés et passe au service d'un capitaine qui l'emmène en Italie, où il sert de page à un officier catalan en garnison à Palerme.

Dès lors s'ouvre devant lui la carrière de soldat d'aventure, de marin et de pillard, qu'il mènera la plus grande partie de sa vie et surtout dans le bassin oriental de la Méditerranée. Le premier livre de ses mémoires est consacré au récit de ses exploits et aventures au service de l'ordre de Malte. On a de la peine à se retrouver dans tous les menus incidents de ces campagnes, entreprises en apparence pour purger la mer des corsaires barbaresques, mais où chacun tirait de son côté et faisait son profit comme il l'entendait, aux dépens des infidèles comme des chrétiens ; notre homme brouille souvent les événements, il n'est pas très sûr des dates ni des noms, il raconte sans art, mais non sans talent ; surtout, mérite bien appréciable, il ne délaye pas et le détail pittoresque qui éclaire une situation ou un personnage lui tombe assez naturellement de la plume.

Certaines parties du deuxième livre présentent peut-être plus d'intérêt. Rentré en Espagne, Contreras obtient, grâce à des protections, qu'on le nomme enseigne et lui donne une compagnie à lever. Au cours de cette opération, une fille publique, pensionnaire d'une *putería* de Cordoue, qui l'avait vu maltraiter un alguacil, s'éprend de son beau courage et s'offre à vivre avec lui. Pour le rassurer, elle lui affirme « qu'il

n'y a pas, dans toute l'Andalousie, de femme de plus grand profit qu'elle, comme en pourrait témoigner le tenancier de la maison publique d'Écija. » Contreras, au premier abord, est un peu surpris, « mais, dit-il, comme je l'aimais bien, rien de ce qu'elle me dit ne me parut mal; au contraire, je trouvai qu'elle s'était fort bien comportée en venant ainsi me chercher et me solliciter. » Il la prend donc et marche avec sa compagnie sur Lisbonne, à travers l'Estremadure. « Je la conduisais plus cérémonieusement que si elle avait été fille d'un gentilhomme, et, à vrai dire, à qui ne savait pas qu'elle avait passé par une maison publique, elle imposait le respect, car elle était jeune, jolie et point sotte. » Cette association ne laisse pas que de procurer certains ennuis à notre enseigne. Son capitaine, fort de son grade, veut avoir part aux faveurs de la belle qui se rebiffe : d'où scène de violence, fausse couche de la femme, intervention de l'enseigne qu'on a prévenu et qui, furieux, frappe son supérieur. On arrête Contreras et on le mène à Madrid, où il réussit cependant à expliquer sa conduite et obtient d'aller rejoindre sa compagnie à Badajoz ; il y retrouve l'Isabelle, rétablie et exerçant son métier dans la maison publique du lieu. Touchante rencontre, mais de nature à étonner un peu divers témoins qui dénoncent

cet officier au corregidor « comme le plus grand rufian d'Espagne ». Contreras a quelque peine à se défendre de mériter ce fâcheux sobriquet, car les apparences le condamnent : « Monsieur le Corregidor, quand on ne connaît pas les gens, on ne les offense pas, et je lui expliquai qui j'étais. » L'autre s'excuse et ils deviennent les meilleurs amis du monde. Enfin, le couple arrive à Lisbonne, où le fameux D. Cristóbal de Moura accueille fort bien l'enseigne et le gratifie. Sa mission remplie et la compagnie qu'il avait levée réformée, Contreras, toujours accompagné de l'Isabelle, revient en Espagne, à Valladolid, qui fut la dernière étape de la malheureuse créature. Son oraison funèbre par Contreras est encore plus brève que celle du jeune camarade assassiné : « Elle mourut en fonction. Dieu ait son âme ! »

Autre incident assez scabreux et qui finit d'une façon tragique. Se trouvant en garnison à Monreale près Palerme, Contreras, alors en très bonne forme, — « estaba yo entonces buen mocetón y galán, que daba envidia, » — y fait la connaissance d'une jeune femme espagnole, veuve d'un magistrat. La dame, fort appétissante et assez riche, s'entiche du capitaine et, malgré sa pauvreté, l'épouse. Tout va bien pendant un an et demi, mais intervient un *ami* qui détourne

facilement la jolie Espagnole de ses devoirs. Averti par un petit page, qui lui demande naïvement : « Monsieur, en Espagne, les amis baisent-ils les femmes de leurs amis ? », Contreras lui réplique : « Pourquoi demandes-tu cela ? » — « Parce que, répond le page, un tel baise madame, et elle lui a montré ses jarretières. » Alors Contreras, pour maintenir son *punto*, impose silence au page : « Oui, mon ami, cela se fait en Espagne ; et sinon, X... ne le ferait pas : mais n'en dis rien à personne, et si tu le vois recommencer, préviens-moi pour que je lui en parle. » L'autre recommence, en effet, et Contreras surprend les coupables : « Je les trouvai ensemble un matin et les tuai ; » — dans le manuscrit ces derniers mots sont surchargés de la correction : « et ils moururent. — Dieu les ait reçus au ciel, si dans cette passe ils se sont repentis ! »

Rentré en Espagne pour solliciter quelque emploi et s'étant mis dans un mauvais cas en blessant un notaire royal, Contreras commence à se dégoûter du métier : « no más Corte ni Palacio ; » et il décide de se retirer du monde, il se fera ermite. C'était alors une carrière comme une autre et même plus lucrative qu'une autre, au dire de Cervantes. Rapidement il se procure tout l'attirail de l'emploi : cilice, disciplines,

sac, cadran solaire, livres dévots, semences, un crâne et une petite bêche, et se met en route pour bâtir son ermitage sur les pentes du Moncayo en Aragon. Et voilà le capitaine Contreras transformé en Fray Alonso de la Madre de Dios! Le nouveau genre de vie lui réussit; il en est ravi: « Je jure que si l'on ne m'en avait pas tiré comme on l'a fait, j'y serais encore et accomplirais force miracles. » Une grave imputation, fondée sur quelques paroles dénaturées et grossies, l'en tire à son grand détriment: Contreras est accusé d'avoir voulu se faire proclamer roi des Morisques d'Espagne! L'accusation reposait uniquement sur le fait qu'étant alférez il avait, traversant le bourg de Hornachos en Estremadure habité par des Morisques, découvert un dépôt d'armes dissimulé dans la cave d'une maison. Cette découverte, dont il informa alors le commissaire de la compagnie et que les deux hommes jugèrent prudent de ne point divulguer, fut néanmoins connue de quelques soldats qui en parlèrent. L'affaire couva plusieurs années, mais le peuple surexcité, affolé par le fanatisme de quelques conseillers de Philippe III qui avaient juré d'en finir avec la race musulmane, accueillait avec avidité tous les bruits sinistres que ces conseillers et des membres du haut clergé répandaient à dessein sur un projet de

soulèvement général des Morisques. Tout devenait prétexte à suspicion, tout ce qui se produisait d'un peu extraordinaire était immédiatement interprété comme ayant trait à la fameuse conspiration. Comment Contreras, pour avoir simplement découvert ce dépôt d'armes, put être impliqué dans un interminable procès, soumis à la torture, retenu longtemps en prison, c'est ce qu'il faut lire dans ses mémoires pour se former une idée de la crédulité stupide de la masse, de l'exaltation des agents du pouvoir, de l'incohérence et de l'incapacité inouïes de l'administration sous le règne de Philippe III. L'on pouvait savoir déjà par bien d'autres témoignages à quel point la façade encore imposante de la grande monarchie cachait de hontes et de misères ; mais nulle part, je crois, n'éclate autant qu'ici, dans ces pages écrites sans aucun parti pris de dénigrement par un aventurier qui ne songe qu'à lui, l'irrémédiable déchéance, l'affaissement complet d'une nation qui cinquante ans auparavant tenait encore tête à l'Europe. Amusants comme un roman picaresque par ses croquis de mœurs, ses petits aperçus très nets de tel ou tel compartiment du monde espagnol, les mémoires de Contreras confirment tout ce qui dans ces fictions plaisantes pouvait nous sembler grossi à dessein, transfiguré par

l'imagination : il n'est rien raconté dans le *Guzman de Alfarache* ou dans l'*Estebanillo* sur les vices de la classe dirigeante, l'arbitraire et la vénalité des ministres qui ne trouve son pendant dans le récit historique de notre capitaine Contreras.

Beaucoup d'autres traits non moins instructifs, non moins parlants, mériteraient d'être relevés dans ce journal intime. Il en est qui nous découvrent le caractère du narrateur, mélange curieux d'intelligence pratique, d'aplomb imperturbable et de vigueur. Voici, dans une circonstance assez périlleuse, un exemple de son savoir faire et de son sang-froid. Nommé capitaine d'infanterie espagnole, on le charge d'embarquer sur les galions à Sanlúcar un renfort qu'il devait conduire à Porto-Rico, attaqué par les Hollandais. Ce renfort se composait de la plus basse canaille d'Andalousie. Contreras a toutes les peines du monde à garder ses hommes à bord et, quand vient le soir, à les envoyer coucher. A ses exhortations, dites d'un ton amical, ils répondent en se gaussant : « Sommes-nous des poules pour nous coucher de jour ? F... nous la paix ! » Contreras réfléchit quelques instants, puis en appelle un qui lui paraît assez brave et lui propose à brûle-pourpoint de le faire sergent. L'homme, flatté de la distinction et plus con-

tent encore de la solde qu'il entrevoit, accepte. Contreras alors l'envoie à terre chercher les insignes de son nouveau grade. Rentré à bord, muni de sa hallebarde, le capitaine l'apostrophe : « Vous n'êtes plus ce que vous étiez et prenez garde que chez un gradé le délit devient trahison. Dites-moi, sergent, quels sont les plus mauvais sujets et les plus dangereux ? — Mais ce sont tous des malheureux ! Seuls Calderón et Montañés valent à peu près quelque chose. — Bien, répond Contreras, quand nous les ferons coucher, trouvez-vous ici avec votre épée dégainée. — Mais, par Dieu ! un bâton suffit. — Non, les soldats qui manquent au chef se punissent à coups d'épée. » La nuit venue, Contreras donne l'ordre de descendre et les hommes répondent comme de coutume. « Alors moi, dit Contreras, qui me tenais près de Calderón, je levai mon épée et lui en donnai un tel coup sur la tête, qu'on voyait couler sa cervelle, et je criai : « Ah ! canailles, insolents ! En bas ! » En un clin d'œil, tous descendirent dans leur couchette comme des moutons. Quelques-uns disaient : « Monsieur le Capitaine, Calderón se meurt. » Et moi je répondis qu'on le confessât et le jetât à la mer, tandis que j'ordonnai à d'autres de le soigner. Puis je fis mettre aux fers le Montañés ; après quoi, plus personne ne bou-

gea : personne dans toute la traversée ne se permit même un *nom de Dieu* ! car celui qui jurait, je le postais debout, une heure durant, avec un morion de trente livres sur le chef et une cuirasse qui en pesait autant. »

Une autre anecdote nous montre Contreras en présence des plus puissants du jour, leur tenant tête et se faisant rendre justice. Revenu d'une mission au Maroc où il avait rendu d'importants services, il se présente à la cour et obtient une audience du jeune roi Philippe IV, en présence de son *valido* D. Baltasar de Zúñiga. Après l'audience, le ministre lui ayant demandé ce qu'il voulait, Contreras répond que le Conseil l'a proposé pour commander une flotte. « Bien, dit D. Baltasar, on vous donnera cela et une petite gratification. » Le lendemain, le ministre lui remet, en effet, un ordre pour le président du Conseil des Indes et un billet : « Prenez cela et ayez patience. Sa Majesté en ce moment est un peu gênée : *no puede mas en materia de maravedis.* » Contreras, d'un beau geste, veut rendre le billet ; il le garde néanmoins, après s'être fait un peu prier, et va porter l'ordre au président des Indes, qui le reçoit fort mal. A la vilaine figure (*cara de hereje*) que lui fait ce président, notre capitaine comprend de suite qu'il réserve la place à un autre. Bon,

se dit-il, et il retourne à l'audience du Roi, où il renouvelle l'exposé de ses services et annonce que le président n'a pas exécuté l'ordre. Philippe IV, ennuyé, mais ne sachant trop que répondre, lui arrache sa pétition et le plante là. Assez décontenancé, Contreras ne se tient pas cependant pour battu. Il va porter ses doléances chez le premier ministre et se rencontre à la porte avec le président des Indes. Hardiment, il force l'entrée et, s'adressant à D. Baltasar, lui dit : « Je supplie Votre Excellence de demander à M. le Président s'il est satisfait de moi. — Mais oui, répond le Président, Contreras est un bon soldat ; nous l'avons envoyé à Porto-Rico et il s'y est très bien conduit. — Eh bien, puisque je suis un si brave homme, pourquoi ne m'avez-vous pas nommé, alors que le Roi vous l'ordonnait et que Son Excellence vous le signifiait par un autre papier ? — Mais, c'est fait ! — Non, dit Contreras, en se tournant vers le ministre, non, il vous trompe, comme il m'a trompé. — Mais, riposte l'autre, je vous répète que c'est fait. » Et D. Baltasar ayant insisté, disant que la volonté du Roi devait s'exécuter, le pauvre président ne put plus dire un mot, et, sortant en chancelant, il tomba tout de son long avant d'arriver à la rue. On n'eut que le temps de le porter chez lui, où, après avoir

repris quelques instants connaissance, il expira. Contreras regretta alors de l'avoir un peu trop vivement bousculé. « Il demeura sans vie, mais moi je demeurai sans mon commandement. » Don Baltasar, en effet, profita de l'accident pour retirer à Contreras sa faveur, prétextant qu'il avait causé la mort d'un haut fonctionnaire et bien heureux de se débarrasser ainsi d'un solliciteur si extraordinairement tenace. L'histoire pourrait être vraie, car D. Fernando Carrillo, président du Conseil des Indes, mourut en effet le 23 avril 1622, au début du règne de Philippe IV, à une date, par conséquent, qui répond bien à celle qu'indique le narrateur ; mais je pense qu'il serait imprudent d'en garantir tous les détails. Contreras a dû broder sur des souvenirs un peu confus, et sans s'en douter lui-même. N'arrive-t-il pas à nos « cadets de Gascogne » de croire souvent aux histoires stupéfiantes qu'ils nous racontent ?

Pour terminer cet aperçu des mémoires de notre soldat, je citerai les quelques mots qu'il consacre à ses relations avec Lope de Vega. Capitaine réformé et réduit à rentrer à Madrid en assez piteux état, — comme il dit, *pobre pretendiente en la Corte*, — le grand dramaturge le rencontre. « Sans m'avoir jamais vu de sa vie, il me conduisit chez lui en disant : Mon-

sieur le Capitaine, avec des hommes comme vous on partage son manteau. — Nous vécûmes en camarades plus de huit mois, lui me donnant à dîner et à souper, et même des vêtements. Dieu le lui paye ! Et non content de cela, il me dédia une comédie, *El Rey sin reino,* qui figure dans la vingtième partie de son théâtre et qui est inspirée par l'accusation qu'on porta contre moi à propos des Morisques. » Être célébré de son vivant par le premier poète de l'Espagne et voir quelques-unes de ses prouesses exposées au public des théâtres, où le nom de Lope faisait toujours *cour pleine,* voilà qui n'a pas dû déplaire au fougueux aventurier !

## II

La seconde autobiographie, dont nous devons la mise en lumière à D. Antonio Paz y Melia[1], le très savant conservateur du département des manuscrits de la bibliothèque de Madrid, n'a pas le charme de la première, quoiqu'elle abonde en petits faits curieux et mérite d'être lue par quiconque désire pénétrer dans la vie espagnole du XVII[e] siècle et en connaître un peu plus que

1. *Vida del soldado Miguel de Castro* (1593-1611), *escrita por él mismo.* Madrid, Murillo, 1900 (*Bibliotheca hispanica*).

l'écorce. Contreras n'était pas écrivain, mais il donnait naturellement un tour assez heureux à ses souvenirs, ne s'écoutait pas trop parler et savait parfois résumer une situation en quelques phrases concises et fortes qui font tableau. L'autre soldat, Miguel de Castro, qui n'a pas plus d'art ni de science, est, en outre, incapable d'exprimer intelligiblement une idée quelle qu'elle soit. Ses discours sont diffus, enchevêtrés, par moments inextricables, et sans aucune saveur de langage ; en revanche, il a quelques prétentions au style et se hasarde à tirer de certaines circonstances de sa vie des moralités qui deviennent sous sa plume un effroyable galimatias. Il n'importe ; il faut le lire pour s'instruire. Comme il met tout sur le même plan et conte avec une prolixité inouïe des détails infimes, on peut recueillir dans son récit une grande quantité de renseignements précis sur toutes sortes de choses : costume, armement, cuisine, mœurs de la soldatesque en Espagne et en Italie, coutumes populaires, personnel de la prostitution, etc., etc.

La plus grande partie de sa vie active s'étant passée à Naples, c'est Naples surtout, le Naples des vice-rois espagnols qui revit dans ces pages. Soldat de fortune comme Contreras, il a toutefois plutôt combattu sous les étendards de Vé-

nus que sous ceux de Mars, et ses conquêtes ne se sont guère étendues au delà du milieu féminin très abondamment fourni de la grande cité et de ses alentours : si Contreras était lui surtout un hardi *aventureux*, Castro mériterait l'épithète qu'un romancier du jour a accolée à son héros ; il se nommerait bien *Miguel l'Avantageux*. Les « histoires de femmes » tiennent une place très prépondérante dans le livre et il en est pour tous les goûts : beaucoup sont agrémentées d'enlèvements, de poison, de procès et de violences de tout genre, qui témoignent à la fois de la licence effrénée de ces aventuriers qui se prétendaient les maîtres du pays, de la vénalité admise, reconnue. presque affichée des fonctionnaires espagnols ou italiens et de l'avilissement de la population indigène, subissant sans révolte le joug de l'étranger et capable seulement d'exploiter les vices de ses gouvernants. Tout cela sous le ciel bleu de la baie, dans ce merveilleux décor de féerie, au milieu des chants, des rires, des danses de Piedigrotta et autres lieux, où Pulcinella étalait sa bruyante gaîté aux yeux étonnés et charmés des Espagnols qu'il tirait de leur dédaigneux *sosiego*.

Les aventures de Miguel de Castro ne se laissent guère analyser, d'abord parce qu'elles sont généralement en elles-mêmes d'une grande

banalité, et ensuite parce que l'auteur ne sait jamais mettre en relief les quelques traits qui les rendraient supportables et permettraient de les raconter après lui. Son récit, je le répète, ne vaut que par le menu détail, par les observations prises sur le vif qu'il y a consignées et qu'il faut butiner péniblement dans sa prose aussi désordonnée qu'insipide. Çà et là, quand il ne parle plus de ses exploits galants et note ce qu'il a vu et ce qui se passait autour de lui, on le suit mieux.

M. Paz y Melia a très bien indiqué les parties de ces mémoires que l'historien pourra mettre à profit; il a signalé notamment la description minutieuse que Castro nous a donnée de la cour du vice-roi comte de Benavente, alors *régnant* à Naples, car régner est bien le mot, ces représentants de la Majesté Catholique astreignant leurs officiers et leurs domestiques aux rites d'une étiquette qui n'avaient rien à envier à ceux de la *casa de Borgoña*. Rien de curieux et de comique, par exemple, comme le récit du curage du cautère de Son Excellence, qui se pratiquait en grande cérémonie, soir et matin, et nécessitait, outre la présence du chirurgien, un nombreux personnel muni de tout un attirail de lames d'argent percées de trous, de pois chiches, de feuilles de lierre, etc., qu'apportaient, hiérar-

chiquement, — on pourrait presque dire hiératiquement, — je ne sais combien de gentilshommes de la chambre, de camériers et de laquais. Pour un peu, Castro nous aurait fait assister à la même cérémonie dans les appartements de la comtesse ; il se contente toutefois de dire : « Et Madame la Comtesse a aussi deux cautères, l'un au bras, l'autre à la jambe. » Tenons-lui compte de sa réserve. A côté de cette magnificence, de cette profusion de serviteurs, de cette pompe royale, Castro dévoile des habitudes misérables, des manies de petit bourgeois avare. « La première chose que fait le valet de chambre est de regarder si les bas de Son Excellence sont en bon état, et, s'il y a quelque reprise à y faire, on les donne au ravaudeur qui vient pour cela chaque matin ; car le comte a cette manie que, bien qu'il possède des milliers de chausses, de bas et de pourpoints, il ne se trouve à l'aise et mis à son goût que dans des vieilleries : aussi ordonne-t-il de raccommoder tout ce qu'il porte, au point qu'on ne reconnaît plus de quelle étoffe étaient primitivement faits ses vêtements. »

En matière d'étiquette, Castro relate encore un incident qui se passa lors du remplacement du comte de Benavente par son successeur, le comte de Lemos, et qui, motivé par cette éter-

nelle question du traitement dû aux diverses catégories de nobles titrés, eût pu avoir les plus graves conséquences. Le comte de Lemos, à son arrivée, n'ayant donné que de la *Merced* à D. Juan de Zúñiga, fils du comte de Benavente, bien que ce jeune homme fût fils aîné de la seconde femme du comte, marquis de Gajanejo et membre du Conseil collatéral, le D. Juan lui riposta par un *Señoría*. « Il me semble qu'on appelle les Grands Excellence, » dit alors Lemos. « Celui qui ne me traite pas comme il doit, je le traite comme il mérite, » répondit l'autre. A ces mots, le comte lui tourna le dos et entra dans l'appartement des dames. Mais les paroles prononcées et accompagnées d'autres plus vives ayant amené une dispute au dehors entre D. Juan et quelqu'un de la suite du comte, le bruit en parvint à l'intérieur du palais. « Quel est ce vacarme ? » dit le comte de Benavente. « C'est sans doute votre fils, répondit Lemos, qui m'a manqué de respect. Il ignore les usages, mais quand on ne sait pas, on apprend et on s'observe. » — « Mon fils, répliqua Benavente, a bien agi, et vous fort mal en ne le traitant pas comme vous le deviez. Et je ne vois pas pourquoi, car vous n'êtes pas sans savoir ce que la maison des comtes de Lemos doit à la mienne. Sans doute vous rêvez des choses impossibles. »

Le comte de Lemos mit alors la main à son épée, et Benavente en fit autant : il fallut qu'une des dames présentes s'interposât et calmât les deux vice-rois prêts à se jeter l'un sur l'autre pour ces manquements au code sacré des *cortesías*.

Ni Castro ni Contreras ne relèvent à nos yeux la société de leur temps, ils la peignent telle qu'elle était, et leur indifférence ou leur absence d'indignation en présence de beaucoup de choses répréhensibles dont ils parlent, montre que leur niveau moral ne s'élevait pas très haut. En revanche, nulle hypocrisie en leurs discours ; ils ne se donnent pas pour meilleurs qu'ils n'ont été ; ils se vantent volontiers d'actions que dans l'intérêt de leur mémoire il eût mieux valu taire et en disent même plus qu'ils n'en ont fait. Cette sincérité les rend, en somme, l'un et l'autre assez sympathiques, et l'on se prend, par moments, à admirer chez ces natures vigoureuses et prime-sautières l'abondance de la sève, l'entrain, l'esprit d'entreprise, la force d'endurance : de belles qualités viriles, à coup sûr, et qui les auraient peut-être conduits à accomplir de grandes choses, si l'ère des grandes choses n'avait été close pour l'Espagne. L'État ne vivait plus qu'en raison du prestige ancien et de la force acquise ; ses organes fonctionnaient mal : mais il restait encore des hommes.

## III

Comme troisième spécimen du genre de littérature trop négligé par les Espagnols, nous avons à présenter les mémoires de D. Félix Nieto de Silva, marquis de Tenebrón[1]; encore est-il bon d'observer que ce personnage ne mit la main à la plume que pour accomplir un acte de pure dévotion, pour rendre un solennel hommage à la Vierge qui le protégea et à l'intervention continue de laquelle il attribue tout ce qui a pu lui arriver en bien ou en mal pendant tout le cours de son existence. Son livre, dédié en effet à la Vierge de la Peña de Francia, image célèbre d'un sanctuaire des environs de Salamanque, semble au premier abord un recueil de miracles. Il est divisé en chapitres assez courts, tous invariablement terminés par la pieuse formule : *Bénie soit la Vierge de la Peña de Francia et sa miséricorde !* quels que soient d'ailleurs les incidents qui s'y trouvent relatés et dont quelques-uns méritent peu à coup sûr d'être placés sous un si auguste patronage.

Cadet d'une très bonne famille noble et destiné

1. *Memorias de don Felix Nieto de Silva, marqués de Tenebrón*, publiés pour la *Sociedad de bibliófilos españoles*, par don Antonio Cánovas del Castillo, Madrid, 1888, 1 vol. in-8°.

tout jeune au métier des armes, ce grand refuge des *segundones*, — comme on nomme les cadets en Espagne — notre don Félix, né à Ciudad-Rodrigo en 1635, ne dut certes pas à l'exemple de son frère aîné, don Luis, ce sentiment religieux si vif, cette absolue soumission à la Vierge qui l'accompagnèrent dans toute sa carrière et dictèrent toutes ses actions, du moins ses actions réfléchies.

Un vrai bandit titré que ce don Luis, qui fut vicomte de San Miguel, chevalier de Calatrava, gentilhomme de Philippe IV et, pour comble, *corregidor*, c'est-à-dire juge et administrateur royal à Zamora pendant trois années consécutives ; jamais homme de son rang n'abusa plus insolemment de sa naissance et de ses charges. Qu'on lise, dans la publication de M. Cánovas, le mémoire en vingt-huit articles où l'évêque de Zamora expose au roi les méfaits du représentant de l'autorité et de la loi. Vierges déflorées, religieuses poursuivies par-delà la grille du couvent, épouses enlevées de force du lit conjugal, maris bâtonnés et exilés, femmes galantes appelées de Madrid et de Valladolid et publiquement affichées, insultes au clergé, à la milice et aux *regidores* de l'endroit, abus de pouvoir de tout genre, violations de domicile, vénalité, etc., etc., voilà ce dont il est très explicitement parlé dans cet

étrange document. Néanmoins ce scélérat reste en fonctions, il achève tranquillement les trois années de son mandat ; tout le monde tremble devant lui, et les commissaires, que la ville veut envoyer à la cour pour se plaindre, n'osent pas partir et se dérobent. Il faut enfin que l'évêque, après avoir épuisé les moyens de conciliation, — jusqu'à offrir de prêter sa propre litière pour y cacher une maîtresse du corregidor qui causait un trop grand scandale — il faut que l'évêque prenne lui-même la défense de ses ouailles, et cela seulement après l'expiration des trois années de cette belle administration. Et nous ne sommes qu'en 1654, cinq ans avant la paix des Pyrénées, à une époque où le pouvoir royal était encore debout et où la grande machine gouvernementale fonctionnait encore régulièrement ! Voilà ce que le retour aux affaires publiques de la haute aristocratie — si sagement écartée par Philippe II — et le gouvernement des favoris ont fait de l'Espagne.

Tout autre nous apparaît le frère cadet, don Félix. Ses mémoires le dépeignent comme un bon gentilhomme, scrupuleux dans l'accomplissement de ses devoirs de soldat ou de magistrat, très dévot, ainsi qu'il a été dit, et par conséquent un peu crédule, mais point contemplatif ; se préoccupant, quand il le faut, de son avance-

ment et ne négligeant pas, pour la gloire de la vie future, ses intérêts terrestres. En somme, un Espagnol pur sang avec beaucoup de qualités et quelques défauts de la race. Sa période de fougue, il l'eut comme tout le monde, mais ne la prolongea pas trop longtemps : par-ci, par-là des galanteries et quelques coups d'épée donnés à bon ou à mauvais escient. Don Félix glisse sur ses frasques de jeunesse, ses *mocedades,* comme on dit là-bas : aussi bien ne pouvait-il décemment en rapporter l'honneur à sa sainte patronne. Il se maria jeune, étant encore officier de cavalerie, et, à ce qu'il dit, moins par goût que pour obéir à Celle qui présidait à ses destinées. « Il plut à Notre-Dame de me tirer de la condition de célibataire, qui est terrible, et de m'inciter à me marier, chose alors entièrement contre ma nature ; mais quand Dieu aide par l'intermédiaire de sa glorieuse mère, il n'est difficulté dont on ne triomphe ni penchant qu'on ne change. » Il se fit à cette nouvelle vie et y prit goût, à tel point que par deux fois il renouvela l'épreuve. De ses trois femmes, il parle en termes sinon tendres, ce qui serait peu espagnol, tout au moins en termes suffisamment amicaux.

Les mémoires de don Félix Nieto de Silva sont essentiellement militaires. La première période de sa vie, il la passa tout entière à guer-

royer en qualité de capitaine, puis de mestre de camp, sur la frontière de Portugal. Depuis la révolution de Portugal de 1640, qui brisa violemment les liens que Philippe II, soixante ans auparavant, avait réussi à nouer entre les deux États péninsulaires, les Espagnols, pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu, et les Portugais, pour défendre leur indépendance, bataillèrent une trentaine d'années et parfois avec acharnement. Guerre mal conduite et peu glorieuse pour l'Espagne, qui y usa ce qui lui restait de généraux, de soldats et de ressources, et eut en fin de compte l'humiliation de ne pouvoir réduire ceux qu'elle appelait des rebelles. Grâce à l'impéritie des généraux espagnols ou plutôt du gouvernement, qui bien souvent paralysait leurs efforts, et grâce aussi à l'appui que le Portugal trouva auprès de plusieurs puissances étrangères, ce recoin (*rincón*), si convoité des Espagnols et dont ils ne parlent guère sans dépit, leur échappa définitivement. Nieto de Silva n'a cure de politique : point de réflexions dans ses mémoires sur les causes et les conséquences de cette guerre. Il ne voit que ce qui se passe sous ses yeux et ne compte que les coups qu'il a donnés ou reçus. A l'entendre, il en donna et reçut beaucoup, il en donna même plus qu'il n'en reçut. C'est bien possible, et, quand on a fait la part de l'imagi-

nation méridionale, qui voit un peu plus grand que nature, il faut convenir de bonne foi que les récits de Nieto de Silva ont un réel accent de sincérité. S'il lui est arrivé parfois de forcer un peu la dose, croyez bien que ce n'est pas pour se vanter, car, après tout, il se montre plutôt modeste, mais c'est qu'il est profondément convaincu que les choses se sont ainsi passées. Rapportons-nous-en donc à lui, et bénie soit Notre-Dame de la Peña de Francia qui sut accomplir en sa faveur de si beaux miracles.

Ce qui donne un charme particulier à ces mémoires militaires, c'est qu'on les sent dictés par un homme qui aimait son métier, qui avait un vif sentiment de l'honneur et des devoirs qu'impose la dure profession des armes. Qu'on en juge par ce joli récit d'une capitulation. Les Espagnols cernés par les Portugais ont été contraints de s'enfermer dans l'église du bourg de Lumbrales et de s'y fortifier. Là, rien absolument à manger ni à boire; les soldats d'ailleurs, en entrant, ayant aussitôt vidé les bénitiers pour apaiser leur soif. On passe ainsi un jour et une nuit sans rien prendre et sans pouvoir sortir, l'ennemi ayant barricadé les rues avoisinantes.

Le matin vint et nous ressentîmes une grande joie en voyant poindre un gros d'infanterie, environ six bataillons, car nous crûmes qu'ils venaient nous secourir, et

nous commençâmes donc à préparer notre sortie. Mais ce n'était pas ce que nous pensions ; ces gens étaient un renfort qui venait à l'ennemi, de sorte que nous nous trouvâmes encore plus mal qu'auparavant. La soif nous tourmentait au point que la lampe qui brûle devant le très saint Sacrement s'étant éteinte faute d'huile, mon lieutenant s'en approcha et but l'eau qui s'y trouvait ! Les hommes et moi n'en pouvions plus et déjà l'ennemi battait la chamade ; mais nous ne lui répondions point. Nous demeurâmes ainsi jusqu'au soir. A ce moment et tandis que moi et d'autres capitaines conversions avec le général, vint le lieutenant du comte de Fontaine, qui était avec nous, et dit au général :

« Que Votre Seigneurie y prenne garde ; si vous ne faites pas battre la chamade, les hommes le feront ; ils n'en peuvent plus. »

Et effectivement c'était vrai, car rien que pour parler il fallait faire des efforts. Nous voyant donc en cet état et sans espérance d'être secourus, il nous parut à tous qu'il convenait de répondre aux appels de l'ennemi. Ainsi fut fait, et l'on décida que deux capitaines de l'ennemi entreraient par une échelle dans notre fort, comme otages, tandis que deux des nôtres iraient capituler. Cela conclu, entrèrent Cárlos de Torres et le fils de Pedro Jaques de Magallanes, et le général m'ordonna de sortir, moi et le baron d'Andelot. Je voulus me refuser à sortir, mais le général ne le permit pas. Je sortis donc, contre mon gré, et ledit baron avec moi. Le général me dit alors qu'il mettait son honneur entre mes mains, que je devais bien penser à ce que je ferais, et que la capitulation ne devait pas être mise par écrit, mais devait être traitée de gentilhomme à gentilhomme. Je pense qu'il discourut bien.

Nous sortîmes, et comme le baron était bourguignon, et que la faim et la soif étaient grandes, je lui dis :

« Monsieur le baron, attention ! Si les ennemis vous

offrent à boire et à manger, n'acceptez pas. Gardez-vous du diable ! »

Il promit de se bien comporter. Nous arrivâmes tous deux seuls auprès des ennemis. Beaucoup d'officiers vinrent à notre rencontre, et moi, qui avais été prisonnier et m'étais souvent battu contre eux, j'en connaissais plusieurs. Nous nous saluâmes. Puis le lieutenant général de la cavalerie s'approcha de moi et me dit :

« Le seigneur Pedro Jaques m'envoie pour que vous me disiez ce que vous voulez. »

Il me parut que si je ne conférais pas avec le général en personne, je n'obtiendrais pas d'aussi bonnes conditions, et je lui répondis :

« Le seigneur Pedro Jaques sait-il que c'est moi qui suis sorti ? »

Il dit :

« Oui, monsieur. »

Et moi :

« Cela ne peut-être, car je le tiens pour un gentilhomme fort courtois, et s'il avait su que don Félix de Silva était sortit, il ne m'aurait pas envoyé ce message. Ainsi, dites-le-lui, parce que, si je ne puis parler à Sa Seigneurie, il ne me restera qu'à retourner à mon fort. »

Il s'en fut avec cette réponse, puis revint me disant que le seigneur Pedro Jaques me priait de venir le voir. J'y allai, et après nous être salués, il me demanda ce que je voulais. Je lui dis :

« Je viens seulement savoir ce que Votre Seigneurie veut. Mon général, ayant entendu les chamades répétées que Votre Seigneurie a fait battre, m'a envoyé pour savoir ce qu'il en est. »

Il se mit à rire et me dit :

« Ce que je veux, c'est de vous conduire à Lisbonne, qui est une très agréable ville. »

Il me semble que je devais faire contre mauvaise fortune bon cœur et, en riant, je lui dis :

« Votre Seigneurie doit être très riche.

— Et quelle nécessité y a-t-il de richesses ?

— Oui, des richesses, et beaucoup. Les hommes, voyez-vous, qui sont enfermés là-bas, vous ne les sortirez qu'en morceaux. Or, m'est avis que d'ici à Lisbonne les piliers de vos églises doivent valoir quelque chose.

— N'ayez crainte, répondit-il, et, comme vous pouvez le voir, j'ai déjà ordonné de donner l'assaut. »

C'était vrai, parce qu'ils avaient préparé quantité d'échelles, liant les plus courtes aux autres, et l'infanterie travaillait à cela avec ardeur.

Je me pris à rire et lui dis :

« Je ne vous crois pas assez sot pour vouloir nous accorder cette faveur.

— Et pourquoi pas ?

— Seigneur Pedro Jaques, tous ici nous sommes soldats. Ce qui nous cause du dommage, c'est votre mousqueterie. L'assaut nous serait très agréable, car seulement ainsi nous pouvons vous maltraiter, ayant les armes qu'il faut pour cela, tandis que pour vous atteindre où vous êtes, nous ne les avons pas. Si vous êtes de mon avis, laissez-moi partir et commencez l'opération ; vous verrez ce qui en résultera. »

Nous conversâmes ainsi longtemps, et certes, pendant toute cette discussion, la très sainte Vierge m'enhardit et me soutint, car je réussis. A la fin, il me dit :

« Eh bien, que voulez-vous qu'on fasse ?

— Nous sortirons du fort et vous y entrerez, à cette condition que vous ne toucherez pas à la propriété des habitants, et que chacun de nous, de son côté, s'en ira dans son pays.

— Et quel avantage obtenons-nous ainsi ?

— La gloire de nous avoir fait rendre le fort, n'est-ce donc rien ?

Enfin, après bien des débats, il fut arrêté que le général et nous tous, capitaines de cavalerie, nous sortirions

avec nos armes et nos chevaux, que les soldats abandonneraient leurs chevaux et les armes offensives, mais garderaient les défensives, qu'il ne serait touché à rien de ce que les habitants avaient avec eux dans l'église, que nous pourrions nous retirer en toute sécurité à Sailices, et qu'eux se rendraient le lendemain en Portugal.

Magallanes dit alors :

« Écrivons la capitulation. »

Je répondis :

« Non, cette capitulation se traite de gentilhomme à gentilhomme.

— C'est bien, j'en parlerai à mes officiers et vous aviserai. »

Il s'en fut et je restai causant avec les officiers de ma connaissance. Mon compagnon, le baron d'Andelot, en sa qualité d'étranger, ne parlait pas bien et peut-être ne comprit-il rien à notre conférence, de sorte qu'il acquiesça à ce que je traitai. Ici, un incident plaisant. Quelqu'un ayant offert au baron un verre de vin, lui, altéré comme il était, s'avança pour le prendre. A ce moment je le regardai et aussitôt il se rappela la remontrance que je lui avais faite quand nous sortîmes. Il se contint et ne le prit pas. Et bien des années après, il me dit :

« Dieu vous pardonne ce verre de vin que vous m'avez empêché de boire ! »

Pedro Jaques de Magallanes m'envoya dire que tous étaient d'avis d'accepter la capitulation et que je pouvais me retirer. Nous partîmes et remontâmes par l'échelle dans le fort pendant que les otages en sortaient. Je rendis compte de la conférence, et l'on ne saurait croire combien le général et les autres se réjouirent, car nul ne s'attendait à une telle capitulation. Nous ouvrîmes la porte et sortîmes en la forme qui avait été arrêtée. Quand mon lieutenant sortit, je me trouvai à côté de Pedro Jaques. Je lui dis :

« Voici mon lieutenant. Votre Seigneurie voudra bien lui permettre de sortir avec son cheval, car il doit être préféré aux autres. »

Et lui, le plus gracieusement du monde :

« Bien, bien, qu'il sorte. »

Il sortit donc comme les capitaines, et même un mien page fut autorisé à garder ses armes offensives.

En toute cette affaire, que j'ai contée littéralement comme elle eut lieu, parce qu'elle est extraordinaire, chacun a pu se convaincre que non seulement la Vierge de la Peña de Francia me garda du danger des balles, mais aussi me rendit capable d'obtenir une capitulation si inespérée, car tous, considérant l'état dans lequel ils se trouvaient, auraient accepté de recevoir des vivres et de se constituer prisonniers; mais, avec l'aide de Notre-Dame, j'eus la bonne fortune que j'ai dite.

*Bénie soit la Vierge de la Peña de Francia et sa miséricorde !*

Nieto de Silva, sans manifester une grande animosité à l'endroit des Portugais, ne manque pas cependant de les railler parfois, de tourner en ridicule leur vanité que de récents succès rendaient encore plus grosse. On comprend la mauvaise humeur des Castillans se voyant battus par le chétif voisin que depuis longtemps ils étaient habitués à traiter de très haut. Aussi quelle occasion de rééditer et de multiplier les plaisanteries dont les livres espagnols du XVII^e^ siècle sont pleins sur l'incommensurable orgueil, les vaines fumées *(humos)* du *fidalgo* portugais ! Notre capitaine, qui a sur le cœur d'avoir été

malmené par plus petit que soi, sait placer à propos un mot piquant. Chacun se venge comme il peut.

Me trouvant prisonnier en la place d'Almeida, je dînai un jour avec le lieutenant général Manuel Freire de Andrade. Nous étions plus de vingt à table, parce qu'en ce moment les troupes du Miño étaient venues secourir la place. Parmi les convives figurait un Carlos de Tavora, frère du comte de San Juan, qui savait peu de chose. Or, voici qu'à propos de lettres qu'il avait reçues de chez lui, il se mit à vanter extraordinairement la valeur de la nation portugaise et à conter qu'une femme de Tras os Montes avait accompli une prouesse plus grande que celle de la *Fornera* [1]. Tout le monde lui dit :

« Et qu'a fait cette femme ? »

Il me répondit :

« Les Galiciens entrèrent dans son village pour le piller, mais elle en tua plus de douze. Grande est la valeur des Portugais. »

Tous me regardèrent, et je vis bien que j'étais tenu de répondre. Je lui dis donc :

« Ah ! seigneur Miguel Carlos, comme on voit bien que vous êtes jeune et que vous avez peu vu le monde, puisque vous louez et vantez tant cela.

— Vous avez donc vu mieux ?

— Oui, je connais à Madrid une femme qui a tué plus de deux cents hommes, et là-bas, on ne considère pas que ce soit une grande prouesse. »

Lui ne comprit pas, mais Manuel Freire saisit la plaisanterie qui lui plut, et il en rit, et comme il en rit, tous rirent. Miguel Carlos devint tout rouge, pendant que

1. Il s'agit de la fameuse boulangère portugaise qui, à la bataille d'Aljubarrota (1385), tua, dit-on, plusieurs Castillans avec la pelle de son four.

moi je continuai à manger sans plus parler de cela. C'est ainsi qu'avec cette bagatelle, je me tirai d'affaire.

Et ne croyez pas que le bon Nieto de Silva oublie ici sa patronne. Les petites comme les grandes choses sont toujours ramenées dans son livre à la grande dispensatrice. Elle sait ce qu'il faut, suivant les occasions. Tout à l'heure, elle avait fait de son esclave un fin diplomate, et la voilà maintenant qui lui suggère un heureux propos de corps de garde, pour triompher d'un vantard et d'un fâcheux. « Même en de telles choses opère l'influence de la très sainte Vierge, car il semble que sans elle on ne trouverait pas le mot pour rire. »

Mais l'histoire la plus divertissante des mémoires de Nieto de Silva et qui nous découvre le mieux le fond du personnage est celle de l'âme de sa première femme. Marié en secondes noces, nommé par le roi gouverneur des îles Canaries, et sur le point de se rendre à son poste, notre don Félix apprend un jour par une vieille servante de sa première femme que l'âme de celle-ci est apparue en Estremadure à une jeune fille et qu'elle sollicite instamment la faveur de voir son ancien époux. Pourquoi ? C'est ce que nous ne savons pas. Peut-être était-elle jalouse. Convenons d'ailleurs que l'âme de doña Jerónima

de Cisneros y Moctezuma y mit des formes ; d'autres seraient venues tirer les pieds du pauvre don Félix pendant son sommeil ou lui auraient causé d'autres désagréments. Il est vrai que la doña Jerónima avait été non seulement la première femme, mais aussi la cousine de son mari, ce qui peut passer en certains cas pour une circonstance atténuante. Fort intrigué de cette sollicitation posthume, don Félix fit ce qu'en pareille occurrence doit faire un bon catholique : il alla trouver son confesseur pour lui demander conseil.

Je lui dis ce qui se passait, en l'avertissant que mes occupations exigeaient ma présence à Madrid et ne me permettaient pas d'aller là-bas ; que s'il convenait à cette âme de me parler, j'étais prêt, mais que, puisqu'il m'était si difficile de me rendre en Estremadure, et à elle, si facile de venir à Madrid, qu'elle vînt et que je lui parlerais. Mon confesseur me donna raison, et me dit : « Répondez cela. »

Je le fis, mais la servante me répondit, à son tour, que l'âme prétendait qu'elle n'avait pas la permission d'aller à Madrid, et qu'elle estimerait infiniment la politesse que je lui ferais en venant la voir.

Là-dessus don Félix tergiverse et ne part pas ; il espère que les choses en resteront là. Mais l'âme, au lieu de se calmer, devient plus pressante ; il faut qu'il vienne avant la Toussaint, car ce jour-là l'âme doit retourner au sein du

Seigneur, et, si don Félix n'arrive pas à temps, elle en demeurera inconsolable. « Cette lettre me donna un coup », dit le bon mari. De nouveau il consulte son confesseur, qui cette fois change d'avis. « C'est un cas très curieux. Laissez toutes vos affaires et partez pour l'Estremadure. Une fois là, ayez soin de m'écrire en détail ce qui vous arrivera avec cette âme. » Don Félix part et arrive à Alcántara, où on le met en présence d'une jeune fille appelée María, le *sujet*, comme on dirait aujourd'hui en matière d'hypnotisme. L'Estremadure, on le sait, fut au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle une pépinière d'illuminés et de visionnaires : l'âme errante de doña Jerónima était donc sûre de trouver là qui se chargerait de ses intérêts et communiquerait ses intentions. Malheureusement il est plus facile de faire parler les âmes... à distance que de les montrer. Don Félix, qui s'est déplacé tout exprès, croit pouvoir exiger de la María mieux que des révélations ; il voudrait voir et toucher. « Si elle ne peut pas me parler et si je ne peux pas la voir, pourquoi m'a-t-elle appelé avec tant d'instance ? observe-t-il très justement. Dis-lui qu'elle me parle ; elle sait que je l'ai bien aimée et que je lui ai fait une gracieuseté en venant. Ce serait mal de sa part de se moquer de moi. » Il a beau insister, rien ne se montre, et la María trouve toujours

une raison quelconque pour se dérober et répond évasivement. De guerre lasse et ne pouvant rien obtenir, il se décide enfin à s'en retourner à Madrid, sans savoir ce qu'il doit penser de l'incident, se doutant toutefois un peu qu'il a pu être victime d'une hallucinée ou d'une coquine. Mais voici que, quelques années plus tard, étant alors gouverneur de Cadix, une grave accusation est portée contre lui : ses ennemis le dénoncent comme complice d'une tentative d'assassinat sur la personne de don Juan, frère naturel du roi, tentative qui eut lieu le jour de la Toussaint. « Oh ! joie ! s'écrie don Félix ; mais ce jour-là j'étais en Estremadure cherchant l'âme de ma femme ! Quel excellent alibi à invoquer ! » Et en effet il trouve des lettres qu'il avait écrites à cette époque, surtout celle qu'il adressa à son confesseur pour l'informer des réponses de la María et que ce confesseur, homme soigneux, avait précieusement conservée. Armé de ces pièces, il confond ses accusateurs et regagne la faveur du souverain qu'il avait un instant perdue. Dès lors, don Félix ne doute plus, ce qu'il avait jugé pouvoir être une supercherie lui apparaît maintenant comme un nouveau miracle ; tout a été disposé par la Vierge, qui s'est servie de l'âme de doña Jerónima pour l'attirer hors de Madrid à un moment où sa présence à la cour lui aurait fait

courir danger de mort. Et voilà à quoi peut servir l'âme d'une défunte épouse. Qui l'eût jamais cru?

A la chasse aussi, il n'est pas inutile d'avoir une bonne patronne qui veille sur vos jours et vous défend du plomb de voisins maladroits ou trop pressés. Don Félix va nous en fournir la preuve.

J'avais à Cadix une garenne auprès de la Porte de Terre, où j'allais de temps à autre, l'après-midi, tirer des lapins. Un beau-frère du marquis de Villacampo, qui se nommait don Francisco Portillo, me dit que la chasse de nuit, à la lampe, était chose très divertissante et qu'à Chiclana, il connaissait un homme qui s'y entendait à merveille. Je lui dis de le faire venir et que nous sortirions une nuit à la garenne pour essayer de cette chasse. Ce qui fut dit fut fait. L'homme vint avec sa lampe de fer-blanc, qui est munie d'une anse et qu'on alimente en y jetant du liège : de cette façon, il y a toujours une flamme vive qui stupéfie le gibier, et on le tire ainsi arrêté. Ce soir-là, nous soupâmes et sortîmes dans mon carrosse, et l'ayant laissé à la Porte de Terre, nous prîmes nos escopettes, don Francisco et moi. L'homme alluma sa lampe et nous nous mîmes en chasse. Je tuai quelques lapins, parce que l'homme à la lampe allait devant, moi après lui et don Francisco derrière moi. Et aussitôt que l'homme voyait un lapin, il me disait : « Doucement, voici un lapin ! » Je regardais par-dessus son épaule, et lorsque je voyais le lapin, je le tirais. Certes, on passe ainsi un bon moment.

Une fois, l'homme s'arrêta, et me dit : « Un lapin ! » Je regardai par-dessus son épaule droite et ne le vis pas. L'homme me dit : « De l'autre côté ! » Je me tournai

vers son épaule gauche et ne le vis pas non plus, parce qu'il avait dû passer de l'autre bord. L'homme, qui le vit, me redit : « De l'autre côté ! » Je me retournai alors vers la droite au moment où don Francisco Portillo, qui m'avait vu passer du côté gauche, aperçut le lapin et le tira. Passer, moi, du côté droit et, lui, tirer, cela ne fit qu'un, en sorte que la poudre me laissa plus noirs que la poix au moins huit doigts de ma casaque, par derrière, ainsi que ma valone, et le coup me passa si près de l'oreille, que j'en demeurai étourdi. Mais, bénie soit la très sainte Vierge, ni un plomb, ni un grain de poudre ne me touchèrent à la tête ou à l'oreille. Je me retournai et lui dis : « Qu'est-ce ? » Et don Francisco, croyant m'avoir touché, commença à s'excuser, tout confus. Je compris alors ce qui était arrivé et lui dis :

« Don Francisco, ne vous tourmentez pas, vous ne m'avez fait aucun mal. »

Ce qui sauva notre héros en cette aventure, ce fut, nous dit-il, un vêtement de la Vierge, que peu de temps auparavant il avait fait demander au sanctuaire de la Peña de Francia et qui arriva chez lui le jour précisément de cette expédition nocturne dont les conséquences auraient pu être si tristes. Avis donc aux chasseurs de lapins.

Le dernier poste que remplit don Félix, poste à la fois administratif et militaire, fut celui de gouverneur d'Oran. Nommé en 1688, il passa à Oran ses dernières années. Le paragraphe qui clôt ses Mémoires est daté du 25 novembre 1690, et nous savons qu'il mourut, dans son

gouvernement, le 10 février de l'année suivante. Là encore, sur la terre d'Afrique, entouré de mille dangers et toujours sur la brèche pour défendre cette possession espagnole contre les attaques incessantes des Arabes, sa foi le soutint et ne l'abandonna jamais. Peu de temps après son arrivée, il donna même un témoignage éclatant de sa profonde piété. Il associa, pour ainsi dire, la Vierge de la Peña de Francia à la défense de la place, priant le roi — qui était alors Charles II — de faire célébrer en Espagne, au sanctuaire de la Vierge, une grande fête afin d'obtenir son aide et sa protection.

Sa Majesté, avec son habituelle piété et bonté, ordonna que cette fête eût lieu et que le corregidor de Salamanque, accompagné de tous les habitants de la contrée, se rendît au sanctuaire de Notre-Dame. On y manda un prédicateur de Salamanque. La fête qu'on célébra là, comme en témoigne une lettre du corregidor que me communiqua le comte d'Oropesa, coûta mille ducats, et jamais, disait la lettre, ou n'avait rien vu de semblable en ce pays. Le roi aussi m'avisa qu'il avait accédé à ma demande. Cette nouvelle me remplit de joie et me persuada que rien de fâcheux ne se passerait à Oran.

Il eût été peut-être plus immédiatement utile d'envoyer à Oran des soldats et des canons; mais Charles II, tout aussi pieux que son subordonné, trouvait sans doute plus simple et moins coûteux de s'en remettre à Notre-Dame de la

Peña. Une bonne *romería* valait, à ses yeux, l'envoi d'un corps expéditionnaire. Cette confiance absolue et naïve dans l'intervention de la Divinité présentait au reste ce petit avantage qu'on s'irritait moins des revers, qu'on acceptait avec soumission, presque avec indifférence, les échecs répétés qu'éprouvaient à peu près partout les armes du Roi Catholique. « Dieu et sa glorieuse mère l'ont voulu » : ainsi se consolait-on. Fatalisme chrétien, qui n'avait rien à envier à celui des musulmans.

De tels principes, assurément peu faits pour relever une nation en train de déchoir, ne ruinaient pas d'ailleurs toute énergie individuelle. Il restait encore, dans cette Espagne de la fin du XVII[e] siècle, quelques vaillants officiers, quelques zélés et intègres administrateurs, quoi qu'en dise Ruy Blas. Don Félix Nieto de Silva fut un de ceux-là : bon chrétien, bon soldat et bon serviteur de son roi, il mérite à tous égards notre sympathie. C'est aux heures sombres qu'il est le plus difficile de comprendre exactement son devoir ; sachons-lui gré donc d'avoir accompli courageusement une tâche souvent ingrate et ne rions pas des sentiments un peu puérils parfois, mais après tout respectables, qui le guidèrent dans sa conduite.

---

VII

# UN GRAND D'ESPAGNE

## AGENT POLITIQUE DE LOUIS XIV

# VII

## UN GRAND D'ESPAGNE

### AGENT POLITIQUE DE LOUIS XIV

Lorsqu'en 1688, le comte de Rebenac, ambassadeur en Espagne, reçut de Louis XIV l'ordre de constituer un parti français à la cour du Roi Catholique, à l'effet d'assurer au Dauphin la succession éventuelle de la monarchie espagnole, l'un des premiers personnages de marque qui se mirent à la disposition de l'ambassadeur fut le duc de Caminha, descendant, par sa mère, d'une illustre maison portugaise établie en Espagne. Le grand-père et l'oncle maternels de ce personnage, don Luis et don Miguel de Meneses, marquis de Villa Real, ducs de Caminha et Comtes d'Alcoutim, embrassèrent la cause de l'Espagne, lors de la Révolution qui, en 1640, proclama l'indépendance du Portugal et chassa du territoire lusitanien les représentants du gouvernement de Philippe IV : aussi furent-ils l'un

et l'autre décapités à Lisbonne, le 29 août 1641, par les insurgés portugais.

Don Miguel de Meneses avait une sœur, doña María Brites, qui se réfugia en Espagne, où elle épousa don Pedro Portocarrero, huitième comte de Medellin. En approuvant ce mariage d'une Portugaise restée fidèle au parti espagnol, fille et sœur de deux martyrs, avec un des principaux officiers de sa cour, Philippe IV assura à María Brites, par décret du 24 décembre 1641, la possession à perpétuité de ses titres portugais de marquise de Villa Real, de duchesse de Caminha et de comtesse d'Alcoutim, qu'elle tenait de son père et de son frère décédés[1]. Satisfaction platonique, car les fiefs eux-mêmes demeurèrent naturellement aux mains des Portugais, qui en confisquèrent les revenus. En 1668, quand fut conclue la paix entre le Portugal et l'Espagne, la reine régente d'Espagne, Marie-Anne, réclama pour la duchesse et son mari la restitution et la jouissance de leurs biens situés en Portugal[2]; mais les Portugais ne consentirent à se dessaisir des fiefs confisqués qu'à la condition que ceux qu'ils traitaient en transfuges viendraient résider dans leur ancienne pa-

1. L. de Salazar, *Casa de Lara*, t. III, p. 303.

2. Voy. A. Cánovas del Castillo, *Estudios del reinado de Felipe IV*. Madrid, 1888, t. I, p. 379.

trie. Or, cette condition n'ayant pas été remplie par les descendants des deux décapités de 1641, il en résulta que le fils et héritier de María Brites, notre duc de Caminha, se vit frustré de tout ce qui aurait dû lui revenir du chef de sa mère. Il se trouva donc de bonne heure dans une situation fort gênée et qui le rendait accessible aux tentatives d'embauchage d'un diplomate chargé par son souverain de lui créer des partisans en Espagne.

D'après ce que lui-même déclare dans une lettre adressée à Louis XIV, après la réussite de l'affaire de la succession, le duc de Caminha avait déjà rendu des services au prédécesseur de Rebenac, au marquis de Feuquière, qui occupa l'ambassade de France à Madrid de 1685 à 1688[1]. Mais ce fut surtout à partir de 1688 et pendant l'ambassade de Rebenac, que le rôle du très besoigneux grand seigneur se dessina et qu'il commença d'entrer en relations suivies et secrètes avec notre ministre. Voici en quels termes ce dernier rend compte à Louis XIV de sa première entrevue avec Caminha :

Le duc de Caminia, gentilhomme de la chambre du roy d'Espagne, a désiré de me voir en secret, mais estant obligé à garder beaucoup de mesures, il n'a pu venir

1. Le marquis de Feuquière était le père du comte de Rebenac.

chez moi par un degré desrobé que de soir depuis quatre jours. Il y demeura prez de trois heures pendant lesquelles il m'entretint de force particularités qui regardent le Roy, la Reyne et les ministres. Il est mal satisfait du comte d'Oropesa[1], comme de tout le monde. Son dessein est d'estre fait conseiller d'État par le moyen de la Reyne d'Espagne. C'est le seul homme que j'aye veu en Espagne raisonner juste sur l'advenir au cas que le Roy d'Espagne meurre sans enfans légitimes. Je ne luy respondis pas un mot sur ce sujet... M. le duc de Caminia, Sire, n'est pas sur le pied d'un homme qui doive parvenir aux grandes dignitez par l'obstacle invincible qu'il trouve dans la haine du comte d'Oropesa, son parent et autrefois son amy. Cependant, il a beaucoup d'esprit et marque du jugement dans ses discours. Peut estre que sa conduite n'y correspond pas, comme il arrive a la pluspart des Espagnols. Il est informé de tout ce qui se passe de plus secret dans le cartier du Roy et s'est engagé à m'en advertir. Il l'a desja fait sur quatre ou cinq choses assez considérables[2].

Rebenac, on le voit, n'exagérait pas l'importance du personnage, qui ne lui paraissait pas destiné à occuper jamais des emplois de premier ordre ; mais il le recommande à défaut d'autres, et parce qu'en somme il se rend utile. Au moment de rentrer en France, après la mort de Marie-Louise d'Orléans, et pour conserver à son maître au moins un agent quelque peu sûr dans cette cour si hostile, Rebenac n'omit pas de re-

1. Alors premier ministre de Charles II.
2. Ministère des Affaires étrangères. Correspondance d'Espagne, t. LXXV, fol. 80 v° (Lettre du 23 septembre 1688).

commander encore le duc à Louis XIV, en réclamant pour lui un secours d'argent qui le lierait mieux à la cause qu'il s'est déclaré prêt à défendre.

« La personne à qui j'ay présenté le portrait de Vostre Majesté a depuis quelque temps redoublé ses avis sur ce sujet et il a esté inconsolable de ce qui vient d'arriver[1]. Jamais Vostre Majesté ne peut avoir en Espagne un serviteur plus affectionné pour son service, plus naturellement ennemy de tous ceux qui sont contre vos interests, ny mieux informé que celuy-là. On luy a fait ressentir par un nouveau retranchement de ses pensions qu'on le vouloit pousser a bout, et, tout grand seigneur qu'il devroit estre, on ne luy a laissé qu'une subsistance si courte, que Vostre Majesté feroit une chose digne de sa générosité, si elle vouloit bien y pourveoir par quelque gratification reglée : 1000 ou 12 cens pistoles qu'elle luy donneroit présentement luy seroient un secours nécessaire en luy en faisant espérer la continuation de fois a autre. J'ose suplier tres humblement Vostre Majesté de les luy accorder, comme la depence la plus utile qu'elle puisse faire pour son service, soit qu'il y ayt paix ou guerre avec l'Espagne, cet homme ayant toutes les qualitez d'un serviteur dont on peut atendre des services très importants[2]. »

Jusqu'ici Caminha avait laissé l'ambassadeur parler pour lui dans les dépêches adressées au roi ; mais un moment vint où il lui parut nécessaire de faire passer sous les yeux de Louis XIV un

1. Mort de la reine Marie-Louise.

2. Ministère des Affaires étrangères. Correspondance d'Espagne, t. LXXV, fol. 460 (Lettre du 20 février 1689).

exposé complet de sa situation, des services qu'il pouvait rendre et de la récompense qu'il en attendait. Cet exposé, rédigé dans une forme impersonnelle et qui a toutes les apparences d'avoir été écrit par quelque commis de la chancellerie de Rebenac, ne fut toutefois envoyé en France qu'après le départ de l'ambassadeur, comme il ressort de son contexte. Une copie d'une indiscutable authenticité nous en a été conservée parmi les papiers du comte, qui remplissent une partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, franç. 9045, et c'est cette copie que nous reproduisons en l'annotant quelque peu [1].

AU ROY

Sire,

Si l'on considere attentiuement la conduitte que le Duc de C. a tenüe depuis trois ans dans les differentes conjonctures d'affaires qui regardoient directement le seruice de Vostre Majesté, et dans celles qui regardoient aussi plus particulierement les interrestz de la Reyne d'Espagne [2], on trouuera qu'il est en droit non seulement d'esperer que Vostre Majesté luy faira l'honneur d'agréer encore ses seruices, mais qu'il peut aussy se promettre auec justice une reconnoissance digne de la liberalité d'un si grand, d'un si magnanime et d'un si genereux monarque ; puisqu'en effet, depuis ce tems là, il n'a rien

1. Le mémoire occupe dans le ms. 9045 les pages 421 à 429.

2. Marie-Louise d'Orléans, fille aînée de Philippe duc d'Orléans et de Henriette d'Angleterre, née à Paris le 27 mars 1662, mariée à Charles II d'Espagne, en 1679, morte à Madrid le 12 février 1689.

negligé de tout ce qu'il a crû pouuoir contribuer à la satisfaction de Vostre Majesté et à la conservation de cette illustre princesse.

A la verité, Sire, c'est toujours avec beaucoup de repugnance quand vn cœur genereux est obligé de mettre en auant ses seruices passés, aussy n'est-ce pas l'intention du Duc de s'y arrester, mais il y a souuent des occasions ou lon ne peut se dispenser de le faire, sans se faire en même tems un tort considerable dans les conjectures et les jugements qui s'en peuuent faire pour l'auenir; et comme c'est de ces antecedents que l'on doit tirer des consequences et que le Duc est toujours dans une ferme resolution de continuer ses seruices (V. Majesté l'ayant pour agreable), il luy plaira aussy d'auoir la bonté de permettre qu'il soit dit icy, en passant seulement, que, sans les intrigues du Duc qui eut l'adresse de gagner trois voix dans le Conseil, jamais l'innocence de Madame Cantin[1] n'auroit esté reconnüe, et, sans l'entremise de sa sœur[2] qu'il fit agir puissament aupres du Marquis de Manssera[3] son mary, jamais la restitution des 500 mille escus de Cadiz[4] n'auroit esté accordée qu'à la force.

1. Nicolle Duperroy, veuve de Jean Quentin, chirurgien à Paris, fut la nourrice de Marie-Louise d'Orléans et suivit cette princesse en Espagne. Remariée à un sieur de Viremont, qui avait le soin des chevaux de selle de la reine, elle fut accusée avec son mari, en 1685, d'avoir tenté d'empoisonner Charles II. On la mit à la question, puis on se contenta de l'expulser. Des renseignements sur son procès se trouvent dans les notes aux *Mémoires de la cour d'Espagne* par le marquis de Villars, éd. de la Bibliothèque elzévirienne, p. 317 et suiv. On la nommait en Espagne *la Cantin*.

2. Dª Juliana Teresa de Meneses Portocarrero, sœur du duc de Caminha, mariée au marquis de Mancera.

3. D. Antonio Sebastian de Toledo, deuxième marquis de Mancera, grand-maître de la maison de la reine Marie-Anne d'Autriche.

4. En 1684, le gouvernement d'Espagne avait ordonné la

Ces deux exemples, Sire, sont assez considerables et parlent assez en fauueur du Duc pour qu'on ne puisse doutter de son zele et de ce qu'il est capable de faire pour le seruice de Vostre Majesté dans des affaires encore plus importantes, lorsque l'occasion s'en présentera, et aussy il seroit inutile d'en dire d'auantage, Vostre Majesté ayant esté suffisamment informée des auis qu'il donnoit continuellement, ou il donnoit a connoître le veritable genie de la cour d'Espagne et les intentions de ses principaux ministres, en quoy il ne s'est jamais guiere trompé.

Il ne s'agit donc plus maintenant que de sçauoir ou buttent ses desseins et en quoy consistent ces services importans qu'il est capable de rendre, s'il s'engage tout à fait au party et qu'on luy en fournisse les moyens. Il ne pretend pas pourtant blesser en cela son honneur, car tant s'en faut qu'il ait jamais songé à aucun attentat ; il aime fort son prince, mais estant persuadé, comme il est, de son infirmité et qu'on n'en doit point attendre de succession, en ce cas il ne croit pas que ce soit commettre une infidélité envers luy que de s'interresser pour la justice du legitime successeur, rendant par auance à Monseigneur le Dauphin[1] un hommage qui luy est deü, en taschant par touttes sortes de voyes à dètruire le

confiscation de cinq cent mille écus d'effets appartenant à des marchands français sur la flotte des Indes, sous prétexte qu'ils avaient contrevenu aux ordonnances du royaume qui interdisaient aux étrangers de trafiquer avec les colonies espagnoles. Louis XIV, pour défendre les intérêts de ces marchands, fit faire une démonstration navale devant Cadix, et un accord intervint le 10 juin 1686. Voir deux mémoires relatifs à cette affaire dans le ms. de la Bibliothèque Nationale, Franç. 9045, p. 315 et suiv.

1. Louis de France, surnommé le Grand Dauphin, né à Fontainebleau, le 1er novembre 1661, mort à Meudon, le 14 avril 1711. En vertu des droits de sa mère, Marie-Thérèse d'Autriche, il pouvait être considéré comme héritier présomptif de la couronne d'Espagne.

party allemand qui se fortifie tous les jours à Madrid, et qui prendra encore plus de corps à l'arriuée de la nouuelle Reyne [1] par tous ceux qui en espèrent une succession.

Il est vray qu'a présent l'entreprise en parroist difficille, mais lorsque l'experience de quelques mois aura désabusé le peuple et qu'il sera question de songer serieusement à un successeur, s'il se trouuoit un homme qui eüt assez de resolution et de courage pour représenter avec vigueur dans l'assemblée des Estats et dans le conseil le véritable interrest des peuples, leur faisant connoître qu'ilz ont toujours esté malheureux soubz la domination d'Austriche et qu'infailliblement, en prenant ce party, ilz s'attireroient une guerre continuelle et s'exposeroient à perdre leurs priuileges et leurs franchises et à estre traittés comme des sujets rebeles, au lieu que se soumettant à la France, ne pouuant pas, aussy bien, s'en deffendre ni par force ni par justice, ilz seroient traittés comme de fideles vassaux, maintenus dans tous leurs droits et s'assureroient pour toujours du repos et d'une tranquilité qui ne pourroit jamais estre interrompüe par aucune puissance : il ne seroit pas difficile alors d'en venir à bout et de faire declarer Monseigneur le Dauphin, ou l'un de ses filz, Prince des Asturies [2]. C'est là ce que le Duc s'est proposé de faire et la véritable raison pour laquelle il n'a jamais esté de sentiment qu'on déclara la guerre à l'Espagne, quelqu'auantage qu'on en put tirer, son unique objet ayant toujours esté de menager ce tout pour Monseigneur, et c'est assurement la plus grande affaire à quoy l'on puisse jamais songer.

Pour y bien reussir, il seroit très important de fournir

1. Marie-Anne de Neubourg, née le 28 octobre 1667, mariée le 4 mai 1690 à Charles II d'Espagne. Le second mariage de ce roi fut décidé trois mois après la mort de Marie-Louise, et officiellement publié à Madrid le 15 mai 1689.

2. Titre qui fut donné à l'héritier de la couronne en Espagne dès la fin du XIVe siècle.

au Duc les moyens d'obtenir promptement une place dans le Conseil d'Estat et de ne rien espargner pour cela. La Reyne s'en estoit autrefois meslée et elle en connoissoit assez la consequence, mais elle n'oza pas alors presser l'affaire de crainte de se rendre elle même suspecte par son trop d'empressement pour le Duc.

A present que cet obstacle est leué, si lon pousse la chose avec vigueur et que l'interrest engage Monsieur et Madame de Mandsfeld[1] a y employer la faueur des deux Reynes[2], il n'y a point de doutte qu'on l'obtiendra. Le Duc ÿ a desja disposé Madame de Mansfeld, et c'est la plus seure guide qu'il puisse prendre pour y arriuer et pour dissiper en même temps tous les soubzons et touttes les difficultez qui s'y pourroient rencontrer; car quoy qu'on puisse alleguer qu'il n'a jamais eü d'employ, on n'ignore pas qu'il a assez de capacité et de meritte pour s'acquitter dignement de celluy cy et qu'il a de plus cette preéminence en Portugal d'estre né conseiller d'Estat. Enfin il y en a plusieurs autres en Espagne qui ont esté créés du tems de la Reyne Mere, sans avoir jamais eu aucun poste ni aucune autre preeminence semblable. Outre que Madame de Mandsfeld ayme l'argent, le Duc s'est acquis les bonnes graces d'une dame qui la possede entierement et qui sçaura fort bien luy donner le tour pour le luy faire encore trouver meilleur ; il seroit fascheux de ne pas proffiter d'une si belle disposition et de laisser passer une occasion si favorable. Le marquis de Manssera, grand maître de la maison de la Reyne Mere, ne neglige rien cependant pour maintenir le Duc son beau-frère dans l'estime et dans la grace de sa maîtresse, a qui celuy cy fait continuelement sa cour et menage ses adherans pour les auoir à sa deuotion ; et comme personne ne

1. Henri-François comte de Mandsfeld, ambassadeur extraordinaire de l'Empereur à Madrid, de 1683 à 1691.

2. La reine Marie-Anne de Neubourg et la reine mère Marie-Anne d'Autriche.

connoit les intentions du Duc, ilz seront peut estre tous bien ayses de luy rendre ce seruice dans la croyance de le pouuoir attirer par ce moyen là a leur party et de s'en servir puis apres pour y engager plus fortement le comte de Baños[1] son amy, celuy cy ne faisant rien que par l'organe du Duc, qui ne le perd presque point de veüe, dans celle qu'il a de proffiter des confidences que le Roy son maître luy fait journellement, estant certain qu'il ne luy cache rien.

Pour ne pas perdre tous ces avantages, le Duc se voyant obligé, par le retardement de ce qu'on luy auoit fait esperer, de se retirer a ses estats, ne se trouuant pas avec les moyens de se mettre en despense pour parroistre au mariage du Roy Catholique, suiuant sa qualité et son rang, il a encore engagé le comte de Baños a luy faire un prest considerable, estant fort persuadé qu'on ne le laissera pas dans l'engagement, apres tant d'auances faittes, et que ses propositions seront bien receües.

Il s'est d'autant plus fortifié dans cette opinion par la maniere obligeante avec laquelle Monsieur le comte de Rebenac, quelques jours avant son depart de Madrid, ayant sceu l'embarras ou il se trouuoit, luy enuoya une bourse de 500 pistolles que le Duc ne voulu pas néanmoins receuoir et s'en excusa, disant qu'il n'estoit pas juste de l'incommoder à la veille de son depart et qu'il attendroit bien encore quinze jours ou trois semaines pendant lesquelles il luy pourroit faire sçauoir la resolution de Vostre Majesté, ne croyant pas alors pouuoir demeurer dauantage a la cour sans estre assuré de se pouuoir mettre en equipage pour le mariage.

Tout cela, Sire, fait connoistre que l'intention du Duc

1. D. Pedro de La Çerda y Leiva, troisième comte de Baños, premier écuyer du roi Charles II. « C'est l'amy intime du duc de Caminia », écrit Rebenac à Louis XIV, à la date du 23 septembre 1688 (Aff. étr. Correspondance d'Espagne, t. LXXV, fol. 82 v°).

geurs français se servent souvent quand ils parlent de cette partie du costume espagnol. Il serait vraiment curieux que le trait le plus caractéristique de l'habillement de nos voisins au XVII[e] siècle fût d'origine étrangère [1] !

La réforme de 1623 ne contenta pas tout le monde. D'abord, elle causait un préjudice sérieux, non seulement aux marchands de linge fin et de dentelles, mais à certains industriels, notamment à ceux qu'on appelait « ouvreurs » ou « ouvreuses de cols » (*abridores de cuellos*) dont le métier très fructueux [2] était expressé-

en portoient de petits tout simples ou de petites fraizes semblables à celles d'un veau, *nous avons, au commencement, porté des rotondes de carte forte sur lesquelles un collet empesé se tenoit estendu en rond en manière de théâtre.* » Il s'agit donc d'une mode fort antérieure au milieu du XVII[e] siècle, et, en effet, il est dit dans la *Seconde partie du Dictionnaire françois* de Richelet (1679) qu'« il y a 50 ans qu'on ne porte plus de rotonde ». On la portait en France dès les premières années du XVII[e] siècle, comme en témoigne la huitième satire de Régnier *(il monstre sa rotonde)* publiée en 1608.

1. Un auteur du XVIII[e] siècle donne sur l'apparition de la golille en Espagne ce renseignement dont j'ignore la source et par conséquent la valeur. « En el año 1623 se vieron las primeras golillas en España, y noticioso de la novedad el Consejo Real mandó emplazar al artífice, y examinado, reconocidos los instrumentos de que usaba, y vistas dos golillas, que alli tambien se llevaron, se mandaron quemar publicamente y fué desterrado el golillero. Despues se contemplaron de menos gastos y mas duracion que los cuellos, lechuguillas y valonas, por cuyas razones se permitió continuara la moda « (Felipe Rojo de Flores, *Invectiva contra el luxo*, Madrid, 1794, p. 98).

2. « Abrir el cuello, componerle, como oy dia se haze, de

par la liberté que leur donnait le traitté cy dessus mentionné.

C'est pour cette raison mesme que le Duc se trouue aujourd'hui avoir si peu de bien, son pere ayant perdu par sa faute les estats qu'il avoit en Portugal et engagé la plus part des revenus de ceux qu'il possedoit dans l'Estremadure, ou sa comté de Medellin seulement luy rapportoit plus de 80 000 ducats, dont le Duc n'en retire pas a présent 12 000, et le comte d'Oropessa[1] d'ailleurs luy ayant fait perdre par la derniere reforme qui se fit des finances, il y a environ deux ans, les pensions dont il jouissoit en Castille, qui estoient assignées sur des fonds dont le revenu est presentement employé pour les necessitez de la chose publique, sans que depuis ce tems là on aie songé à les lui reassigner autre part.

Voilà l'estat et la disposition ou se trouve le Duc. Sa naissance est assez connue; son nom est Dom Pierre Damien de Menesses, Portocarrero et Noroña, duc de Camiña, comte de Medellin et d'Alcoüitin, Marquis de Villareal, commandeur de l'ordre d'Alcantara, gouverneur perpetuel et seigneur des villes de Santarem, Leyria, et seigneur des sept bourgs de..., grand eschanson de la maison du Roy[2], capitaine d'une compagnie de 100 gentils-hommes des gardes-nobles de Castille et gentilhomme de la chambre. Il est grand d'Espagne de la premiere classe, marié à la 2e fille du duc de Cardonne[3] (le duc de Medinaceli[4] ayant espousé la 1re), et est au-

1. D. Manuel Joaquin Alvarez de Toledo, huitième comte d'Oropesa, premier ministre de Charles II, de 1685 à 1691.

2. Ce grand officier se nommait en espagnol *repostero mayor.* Sur la charge du *repostero mayor,* voir L. de Salazar, *Advertencias históricas,* p. 40.

3. Le duc de Caminha épousa en 1662 Da Teresa Maria Manuela d'Aragon y Sandoval, fille de D. Luis d'Aragon, sixième duc de Cardona.

4. D. Juan Tomas Lorenzo de La Cerda, huitième duc de Medinaceli, premier ministre de Charles II, de 1680 à 1685.

jourd'hui allié aux meilleures maisons de toutte l'Espagne. Avec toutes ces qualités, il est pauure, parcequ'il a toujours préféré l'honneur à l'interest : une marque infaillible de cela, c'est que depuis qu'il s'est voué au seruice de Vostre Majesté, il n'a jamais pretendu aucun poste, quoy qu'on luy en ait offert des plus considerables en Italie et aux Indes, ou il pouuoit s'enrichir en peu de temps, ses pensés ne tendant à d'autre fin qu'à celle d'entrer dans le Conseil d'Estat, pour venir plus facilement a bout de son grand dessein et travailler avec plus de succez a la satisfaction et a la gloire du plus grand roy du monde et du plus digne de regner.

C'est dans cette confiance, Sire, et que Vostre Magesté luy fera l'honneur d'agréer ses seruices, qu'il a pris la hardiesse de dépescher cet esprès (ne pouuant faire confiance d'aucun autre) pour representer ce que dessus auec tout le respect et la soumission possible, suppliant tres humblement Vostre Majesté d'auoir la bonté d'y vouloir faire les reflexions que demande une affaire de cette consequence et d'ordonner ensuite ce qu'elle jugera estre le plus conuenable pour son service.

Ce qui advint de la supplique de Caminha ne nous est pas connu. Aussi bien, les relations diplomatiques entre l'Espagne et la France ayant été rompues pendant dix ans, de 1689 à 1698, Louis XIV ne pouvait tirer grand parti des avis secrets du duc, qui, n'étant pas membre du Conseil d'État, n'exerçait d'ailleurs aucune influence directe sur la marche des affaires. Peut-être lui fit-il tenir quelques secours d'argent, mais il ne le pensionna point, et le pauvre Caminha dut attendre la reprise des relations officielles et ré-

gulières entre les deux puissances pour s'insinuer dans les bonnes grâces du nouvel ambassadeur de France, marquis d'Harcourt, et lui prôner les services que, contre récompense honnête, il ne manquerait pas de rendre à la cause française. Il est question du duc dans plusieurs lettres d'Harcourt, qui intercède en sa faveur, conseille au roi de lui venir en aide, non pas qu'il attache beaucoup d'importance aux allées et venues du personnage, mais parce qu'il convient à la réputation de Louis XIV en Espagne de ne pas abandonner ses clients quels qu'ils soient.

« Le duc de Cameniez *(sic)* vient ici en secret, à son ordinaire... Le duc de Cameniez est un homme de soixante ans, dont les biens sont confisqués en Portugal depuis le changement de domination. Il est des anciens grands de ce pays ci, extrêmement pauvre, fort mordicant et ennemi des Portugais et des Allemands. Dans cette dernière conversation, il me dit qu'il ne savait que devenir en cas de la mort du roi d'Espagne, qu'il priait Votre Majesté de l'assurer de quelque chose en ce cas-là, qu'il avait toujours eu un commerce secret avec les ambassadeurs de Votre Majesté, aussi bien qu'avec moi, et qu'il espérait qu'elle aurait quelques bontés pour lui. Votre Majesté me donnera ses ordres là-dessus[1]. »

1. Lettre d'Harcourt à Louis XIV du 6 janvier 1700 (C. Hippeau, *Avènement des Bourbons au trône d'Espagne*, Paris, 1875, t. II, p. 174). Le commencement de la lettre prouve que cette entrevue n'avait pas été la première.

Louis XIV n'en donna aucun, et c'est pourquoi Harcourt revint à la charge :

« A propos du duc de Cameniez, Votre Majesté ne m'a point fait l'honneur de me répondre sur ce que j'en ai écrit. Cependant cet homme est malheureux, et du moins faudrait-il lui faire entrevoir quelque chose[1]. »

La nouvelle requête n'eut sans doute pas plus de succès que la première, et l'ambassadeur comprit qu'il était inutile d'insister. Le fait est qu'il ne mentionne plus le solliciteur dans sa correspondance ; nous apprenons seulement par une lettre de Blécourt, chargé d'affaires après le départ d'Harcourt, que Caminha fut un des premiers grands qui accoururent à l'ambassade de France le 1er novembre 1700, jour du décès de Charles II, pour annoncer au représentant de Louis XIV la fameuse clause du testament qui instituait le duc d'Anjou héritier de la couronne d'Espagne[2].

Après l'événement, et dès 1701, eut lieu la grande curée. Tous les membres de l'aristocratie espagnole qui prétendaient avoir soigné les intérêts du nouveau souverain, et plus encore ceux qui avaient travaillé contre lui, se jetèrent aux pieds de Louis XIV, — le vrai roi d'Espagne

1. Lettre du 24 février 1700 (C. Hippeau, *l. c.*, t. II, p. 194).
2. Lettre de Blécourt à Louis XIV, du 1er novembre 1700 (C. Hippeau, *l. c.*, t. II, p. 293).

alors, en attendant que Philippe V eût pris possession de sa couronne — protestant tous de leurs « anciens » services et de leur dévouement, et sollicitant qui une ambassade, qui une présidence de conseil, qui tout autre emploi de considération.

Parmi toutes les suppliques adressées à Louis XIV, qui ne sont pas des monuments bien dignes de la fierté castillane, celle de Caminha, datée de Madrid, 12 mai 1701, ne fait pas trop mauvaise figure. Il y expose en termes convenables ses titres, compare le régime bourbonien au Nouveau Testament qui a brisé les tables de l'ancienne loi et demande, pour salaire de tant d'années vouées à la préparation de ce qui vient de réussir si heureusement... la présidence du Conseil des Indes [1]. Une telle prétention, semble-t-il, n'avait rien d'excessif. Caminha au moins pouvait se prévaloir de beaucoup d'efforts, de beaucoup de manèges et de bonnes intentions. Mais, comme il arrive d'habitude en de telles occurrences, ce sont les tièdes et les ennemis même qu'on choye d'abord au détriment des fidèles, qui eux, on le sait, attendront patiemment leur tour. Caminha n'eut pas sa présidence. Reçut-il quelque autre récompense ou compen-

1. Lettre autographe du duc à Louis XIV (Aff. étr. Corresp. d'Espagne, t. LXXXIX, fol. 125).

sation ? C'est ce que l'histoire ne dit pas. En tout cas, il ne joua aucun rôle sous le règne du premier prince espagnol de la maison de Bourbon, et quand il mourut, en 1708[1], il ne se trouvait guère en meilleure situation qu'au temps du dernier roi autrichien.

1. Sousa, *Hist. genealogica da casa real portugueza,* Lisbonne, 1742, t. IX, p. 277. On ne voit pas clairement dans ce livre si c'est Caminha ou sa femme qui mourut en 1708.

---

# VIII

# LA GOLILLE

## ET L'HABIT MILITAIRE

# VIII

# LA GOLILLE ET L'HABIT MILITAIRE

Ces deux termes, que je prends ici comme synonymes de costume espagnol et de costume français, symbolisent en quelque sorte la lutte qui s'établit et se poursuit en Espagne pendant tout le XVIIIe siècle entre le vieil esprit national et les nouveautés venues de l'étranger. Le mot *golilla,* diminutif de *gola*, et qui se traduirait le mieux en français par « gorgerette », désignait ce carcan de carton recouvert de toile qui emprisonnait le cou des Espagnols et commença à être en usage dans le premier tiers du XVIIe siècle. « Au lieu de rabat », dit un voyageur étranger qui visita la Péninsule en 1669, « ils estiment une espèce de rotonde faite de carton, sur lequel est tirée une toile empesée et façonnée de plusieurs pinces, qu'ils appellent *golille* ; c'est une invention bien incommode et qui contraint fort, comme le reste de leurs vêtements.

Elle vous fixe le mouvement du col et de la tête et vous rend l'air grave malgré que vous en ayez[1]. »

L'invention de ce tour de cou fut la conséquence des fameuses ordonnances (*Capítulos de reformación*), promulguées en février 1623, au début du règne de Philippe IV, et qui, dans la pensée de quelques naïfs, devaient ramener les Espagnols à la simplicité des mœurs antiques. Ces ordonnances proscrivaient, entre autres choses, les beaux cols engommés, godronnés, empesés à la poudre d'azur, parés de dentelles, et leur substituaient de simples cols de toile unie (*valonas llanas*)[2]. Un contemporain, qui parle de l'arrivée des wallones (*venida de valonas*), nous décrit d'une façon plaisante la figure ridicule de beaucoup de cavaliers tout honteux d'exposer aux regards indiscrets leur pomme d'Adam

1. *Voyages faits en divers temps en Espagne, en Portugal*, etc. Amsterdam, 1699, p. 75. L'auteur de ce récit est un nommé Martin, apothicaire du prince de Condé, que Gourville emmena avec lui en Espagne en 1669 (Voy. les *Mémoires de Gourville*, éd. Lecestre, Paris, 1894-95, t. I, p. 260).

2. « Mandamos que todas y qualesquier personas de qualesquiera estado, calidad o condicion que sean, ayan de traer y traygan valonas llanas, y sin invencion, puntas, cortados, deshilados, ni otro genero de guarnicion, ni adereçados con goma, polvos azules, ni de otro color, ni con hierro... » (*Capitulos de reformacion que Su Magestad se sirve de mandar guardar por esta ley para el govierno del Reyno*, Madrid, 1623).

*(nueces de garganta),* que la mode antérieure des grandes fraises leur permettait de dissimuler [1]. Quevedo aussi, dans un romance pétillant d'esprit, *(Yo, cuello azul, pecador...),* insiste à son tour sur certaines tares fâcheuses que les wallones mettaient trop en évidence *(Desenvainen, pues, las nueces... Y el lamparón ande en cueros)* ; il termine par un vivat en l'honneur de la réforme et une mort aux colporteurs de toile fine *(Vivan las santas valonas Y mueran los mercan lienzos)* [2] » ! Un artisan ingénieux dont le nom ne nous est pas connu imagina alors l'appareil devenu célèbre plus tard, destiné à servir de support au col et qu'on appela du nom de *golilla,* parce qu'il rappelait les gorgerons *(golas)* de l'ancien costume de XVI^e^ siècle [3]. Peut-être s'inspira-t-il d'une mode française, car la golille ressemblait beaucoup à notre *rotonde* [4], et c'est de ce terme-là que les voya-

1. Notes de Juan de Manjarres, citées par J. E. Hartzenbusch, *Comedias de Calderón* (Bibl. Rivadeneyra), t. IV, p. 667$^b$.

2. *Poesías*, éd. Janer, n° 494. Dans la nouvelle édition de Séville des *Obras completas* de Quevedo (t. II, p. 324), on lit *mercan-lienzos.* Cette expression n'est pas un mot composé, c'est le cri des colporteurs qui passent de maison en maison : *¿ mercan lienzos ?*

3. Luís Fernández-Guerra y Orbe, *D. Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza,* Madrid, 1871, p. 409.

4. Les *Lois de la galanterie françoise* de 1644 (citées par J. Quicherat, *Histoire du costume en France*, p. 495) remarquent ceci à propos des *collets* : « L'on a dit qu'au lieu que nos pères

Mais il doit le faire sans donner aucun ordre et son exemple suffira pour accoutumer ses sujets à s'habiller comme lui[1]. » La complaisance de Philippe V ne dura pas longtemps et il ne se conforma pas au conseil de son grand-père de ne rien réformer par ordre. Au mois de juillet 1701, la golille était interdite à toutes personnes autres que les magistrats des corps suprêmes[2]; dès ce moment s'affubler de la fameuse rotonde équivalait à un crime de lèse-majesté ou tout au moins exposait le délinquant au mécontentement de la nouvelle Majesté Catholique.

Ce fut alors que la golille et l'habit espagnol devinrent comme la cocarde des partisans de l'Autriche, de ceux qui boudaient le régime français. Parmi les grands, il y en eut qui marquèrent leurs mauvaises dispositions ou leur froideur en n'acceptant pas la réforme : tel un duc de Medina Sidonia, décrit par Saint-Simon et qui du vivant de son père, grand écuyer de Philippe V, ne voulut jamais s'habiller à la française, préférant s'abstenir de paraître au palais et, chose plus étonnante encore, renon-

1. C. Hippeau, *Avènement des Bourbons au trône d'Espagne*, Paris, 1875, t. II, p. 425 et 452.

2. *Gazette d'Amsterdam*, citée dans le Saint-Simon de M. de Boislisle, t. IX, p. 138. Dès lors *el golilla* devint le sobriquet du robin.

çant à se couvrir comme grand d'Espagne plutôt que de se soumettre à un décret qu'il affectait de tenir pour non avenu[1]. D'autres grands, bien que sincèrement ralliés à la maison de Bourbon et attachés à la personne de Philippe V, regrettaient la disparition d'une chose de la vieille Espagne et traitaient la question de la golille comme une affaire de sentiment[2]. Par exemple, le marquis de Villafranca, l'un des plus chauds partisans du duc d'Anjou et dont Saint-Simon fait ce magnifique portrait : « Espagnol jusqu'aux dents, attaché aux maximes, aux coutumes, aux mœurs, aux étiquettes d'Espagne jusqu'à la dernière minutie ; courageux, haut, fier, sévère, pétri d'honneur, de valeur, de probité, de vertu ; un personnage à l'antique[3]. » Nommé grand maître de la Cour, il dut subir et bien à contre-cœur la réforme qui froissait ses convictions les plus intimes. Cette mauvaise langue de Louville nous dépeint

1. Saint-Simon, éd. Boislisle, t. IX, p. 138.

2. L'ami du progrès et des lumières, l'honnête Père Feijoo, raille ces regrets puérils ; ¿ « A qué propósito... traernos á la memoria con dolor los antiguos bigotes españoles, como si hubiéramos perdido tres ó cuatro provincias en dejar los mostachos ?... Lo mismo digo de las *golillas*. Los estranjeros tentaron á librar de tan molesta estrechez de vestído á los españoles, y lo llevaron estos tan mal, como si al tiempo que les redimian el cuerpo de aquellas prisiones, les pusiesen el alma en cadenas. » (*Obras escogidas* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 70).

3. Saint-Simon, éd. Boislisle, t. VII, p. 259.

assez plaisamment le désespoir du pauvre marquis victime de la nouvelle étiquette : « Vous vous plaignez de l'ennui du Roi Catholique ! Donnez-moi donc de quoi l'amuser. Ne voulez-vous pas qu'il se contente pour cela de la vue du marquis de Villafranca, pour qui c'est une même chose de lui arracher le cœur ou de conseiller au Roi d'ôter sa golille et de manger en public[1]. » D'autres au contraire estimaient que le nouveau régime devait apporter des changements profonds dans la vie nationale et que l'occasion était bonne de se débarrasser d'un accoutrement incommode et que seul un attachement aveugle à la tradition avait maintenu jusqu'alors. Un grand non moins respectable par son caractère que Villafranca et que Saint-Simon compare à Bayart[2], le marquis de Villena, duc d'Escalona, se distingua au premier rang des réformateurs : « De sa vie, il n'avoit porté golille, ni l'habit espagnol ; il le disoit insupportable, et partout fut, toute sa vie, vêtu à la françoise. Cela s'appeloit en Espagne *à la flamande* ou *à la guerrière,* et presque personne ne s'habilloit ainsi[3]. » Dans une très belle lettre

1. *Mémoires secrets sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne,* Paris. 1818, t. I, p. 162.
2. Saint-Simon, éd. Boislisle, t. VII, 266.
3. Saint-Simon, éd. Boislisle, t. VIII, p. 190.

à Louis XIV où, un mois après la mort de Charles II, il trace comme le programme du gouvernement qui doit ouvrir à l'Espagne une ère de prospérité et de reconstitution, il exprime, entre autres, le vœu que le jeune souverain favorise « la milice par des paroles et des effets, louant les exercices militaires et les nobles qui montreront affection au service, *abandonnant l'habit de golille pour les gens de robe et de plume et prenant pour la noblesse celui des soldats*[1] ».

D'autres que les Espagnols s'intéressaient également au changement de costume. Dès que l'acceptation par Louis XIV de la couronne d'Espagne pour son petit-fils fut connue et qu'on apprit en France qu'un prince français présiderait aux destinées de la nation voisine, nos industriels se préoccupèrent de tirer parti de la circonstance pour exporter leurs produits. Un mémoire de 1701 relatif à « quelques moyens pour le rétablissement du commerce » nous prouve qu'ils ne perdirent pas de temps : « Il seroit encore à désirer », y lisons-nous, « qu'on pût inspirer au nouveau roi d'Espagne le dessein d'obliger ses sujets de s'habiller à la françoise

1. C. Hippeau, *Avènement des Bourbons au trône d'Espagne*, t. II, p. 320.

et de quitter la golille. Ce seroit le moyen d'abroger, en ce pays-là et dans tous ceux dépendant de l'Espagne, l'usage des bayettes d'Angleterre dont il se débite pour des millions toutes les années aux sujets de cette couronne[1].» Sinon Philippe V lui-même, du moins quelques-uns de ses conseillers purent trouver leur intérêt à pousser à l'abandon, si profitable à la manufacture française, de l'ancienne défroque espagnole.

Un autre incident momentanément plus grave que celui de la golille, parce qu'il s'agit cette fois d'une pièce du costume féminin, se produisit peu de temps après l'arrivée de Philippe V et menaça d'aliéner à sa femme Marie-Louise de Savoie les bonnes grâces des dames espagnoles. C'est la princesse des Ursins, *camarera mayor* de la nouvelle reine, qu'il convient ici d'entendre : mieux que personne, elle nous expliquera la mésaventure qui arriva au vertugadin espagnol, dénommé à cette époque *tontillo*[2] et

1. A. M. de Boislisle, *Correspondance des contrôleurs généraux des finances avec les intendants des provinces*, t. II (Paris, 1883), p. 482.

2. La meilleure description de cette espèce de panier est celle de Terreros : « *Tontillo*, especie de adorno que usan las mujeres encima del brial, ó debajo de la basquiña, á lo que ellas dicen para añadir gracia ; pero, á la verdad, si la naturaleza las hubiera hecho tan anchas como parecen, no saldrian si no llenas de empacho al público. En España se usan las caderillas que son de

qui avait succédé à l'ancien *guarda-infante* décrit par M^me d'Aulnoy. A la date du 14 juin 1702, M. de Blécourt, ministre de France, resté à Madrid pendant que le Roi et la cour étaient allés au-devant de la Reine, notifia à la princesse la dangereuse agitation des dames de la capitale : « Le bruit court que la Reine veut faire changer l'habillement des dames et qu'elle souhaite qu'elles quittent les *tontillos*. Ce seul bruit, Madame, fait de la peine à toutes les dames de la première qualité et autres... l'exécution en seroit pire et pourroit aliéner l'amour que tout le monde a pour Sa Majesté. » La princesse, qui n'était point femme à se laisser intimider par cette insurrection de jupons, répondit assez vertement au timoré Blécourt :

Alagon, le 17 juin 1702.

... Sa Majesté n'ordonne nullement que les Dames suivent sa manière de s'habiller ; elle leur laisse une entière liberté de porter le *tontillo*, de se coeffer à leur fantaisie et d'avoir des queues de la longueur qu'elles voudront ; elles peuvent mesme reprendre le *guarda-infant*, s'il leur plaît. Pour ce qui regarde Sa Majesté,

dos aros, y el tontillo comun que es de cinco á siete. Como todas las modas parecen periódicas, esta en la substancia es antigua, mudando el nombre de *guardainfante* en el de *tontillo* » (*Diccionario castellano*, Madrid, 1786-88, s. v.). Il y avait aussi un *tontillo* pour les vêtements d'homme. Moratín dans la *Mogigata* (acte I^er, sc. 3, éd. de 1806), parle de la « *eterna casaca de tontillos* ».

elle retranche le *tontillo* de l'habit espagnol qu'elle porte ; elle veut avoir les cheveux frizés sur la teste ; cela plaît au roy, et une queue trop longue l'incommode : elle souhaite mesme que les Dames du palais s'y conforment, parce que ayant à la servir, elles s'embarrassent fort avec le *tontillo* et plus encore avec leurs longues queues, qui font toujours une poussière qui luy fait beaucoup de mal à la poitrine. Elle est estonnée que la mode d'aujourd'huy paroisse aux dames de Madrid une chose si privilégiée qu'il ne luy soit pas permis d'en réformer ce qui luy paroist incommode et mesme ridicule. Du temps de la reyne Louise, les queues n'estoient presque qu'à fleur de terre, et la reyne douairière a réformé la toque que les vefves portoient. Sa Majesté conclud sur ces exemples qu'il n'y a rien de fixe dans l'habillement espagnol, et qu'elle peut fort bien, en usant seulement du droit que l'usage autorise, adjouter ou retrancher ce qui luy paroist à propos...

Et le même jour, elle écrivait à peu près sur le même ton à M. de Torcy :

... Je dois, ce me semble, Monsieur, vous rendre compte d'une autre affaire que M. de Blécourt croit importante, et qui néantmoins ne me le paroist point du tout... L'habit que la reine porte est le mesme que celuy que S. M. a envoyé à Mme la duchesse de Bourgogne, hors qu'elle en a retranché le *tontillo*, et qu'elle ne veut pas ses queues si longues. Elle a souhaité que les femmes qui la servent s'y conformassent, parce que le *tontillo* les empeschoit de l'approcher surtout à sa toilette, et que ces formidables queues font dans ces chambres qui ne sont point frottées une poussière qui luy fait beaucoup de mal à la poitrine. Elle a laissé aux autres une entière liberté de s'habiller comme elles voudront. A Barcelone et à Saragosse, presque toutes les dames ont pris cette

mode, voulant luy faire leur cour en suivant son exemple. Je sçais aussy qu'à Madrid plusieurs se sont fait faire des habits conformes. Mais il est vray qu'il y en a quelques-unes à qui cela ne plaist pas. Ce sont sans doute les femmes des hommes qui croyent que le salut de la monarchie consiste dans la conservation de la *golille*. Peut-estre y a-t-il plus de malice que d'entestement dans la teste de ces gens-là...

Blécourt, en recevant la lettre un peu vive de la princesse, comprit qu'il avait fait un pas de clerc et dut regretter de s'être mêlé de cette histoire de paniers. Il crut nécessaire de s'en expliquer avec M. de Torcy :

Madrid, le 24 juin 1702.

... Je crains d'avoir fait mal ma cour à Madame la Princesse des Ursins, en luy mandant ce qu'on disoit icy sur l'habillement des Dames. Vous en jugerez par la response qu'elle m'a faite. Je n'oseray plus luy dire ce qui viendra à ma connoissance, à moins que vous ne me l'ordonniez ; mais mes intentions sont bonnes. Il faudra que les Dames pour estre à la mode quittent le *tontillo*, qui empesche qu'on ne leur voye les pieds et les jambes quand elles s'assoient à terre, comme c'est la coutume icy, et c'est un crime de les montrer. Il y a des maris assez extravagants pour dire qu'ils aymeroient mieux voir leurs femmes mortes que ce qu'on leur voye les pieds...

M. de Torcy, lui, donnait raison à Blécourt ; il informa Mme des Ursins que l'affaire du *tontillo* avait été portée devant Louis XIV et que le

grand roi conseillait de temporiser, de ne rien brusquer, tout en laissant à la jeune reine la liberté de ne pas s'embarrasser de ce panier muni d'une queue aussi encombrante ; Louis recommandait de se conformer à l'exemple du roi d'Espagne qui tolère la golille et qui même la porte à certains jours :

Marly, le 3 juillet 1702.

... M. de Blécourt n'est pas le seul qui ait escrit au sujet de l'habillement de la reyne. On en regarde en Espagne le changement comme une affaire très importante, et il en estoit desja venu des advis sérieux au roy, avant que je receusse vostre dernière lettre; S. M. m'avoit mesme ordonné de vous en escrire. Elle ne croit pas que la reyne doive changer un habit qui luy est commode ; mais il semble en mesme temps qu'il faut donner quelque consolation à la nation, alarmée mal à propos de ce changement, et qu'il est bon, pour cet effet, de se conformer à ce que le roy d'Espagne a fait en arrivant à Madrid ; comme il a laissé à tout le monde la liberté de paroître devant luy avec la golille, que luy-mesme a porté de certains jours l'habit espagnol... [1].

Lous XIV ne savait donc pas alors que la golille était définitivement condamnée ou tout au moins rabaissée dans l'estime même des Espagnols par l'attribution exclusive qui en était faite, sur l'ordre du souverain, aux gens de robe, de

1. *Mme des Ursins et la succession d'Espagne. Fragments de correspondance publiés par M. le duc de la Trémoille*, Nantes, 1903, t. II, p. 56, 57, 61, 64 et 65.

plume et à ce qui correspondait en Espagne à notre classe moyenne ou tiers état[1].

Les progrès de la mode française nous sont attestés à mesure que l'on avance dans le XVIII^e siècle. « En 1707, l'habit *de militar* était déjà généralement adopté », dit un auteur espagnol[2], et dix ans plus tard un *État présent d'Espagne* constate ceci : « Ce n'est chez certaines gens que la nécessité qui les oblige à porter encore des gonilles (*sic*), parce que cet habit est de beaucoup moindre dépense ; mais il est très sûr qu'on les quittera insensiblement et que dans quelques années de paix on n'en verra plus gueres. [3] » Une autorité plus grave et en quelque sorte officielle confirme pleinement ces déclarations ; je veux parler de l'Académie espagnole qui dans le tome IV de son dictionnaire (1734) annonce la déchéance de la golille : « C'est une mode qui fut introduite il y a environ cent ans pour les hommes ; elle n'est plus suivie aujourd'hui que par les magistrats (*ministros togados*), les avocats, les alguacils et quelques particuliers (*alguna gente particular*)[4]. »

1. Saint-Simon, éd. Boislisle, t. IX, p. 138.

2. Felipe Rojo de Flores, *Invectiva contra el luxo*, Madrid, 1794, p. 102.

3. *Etat présent d'Espagne*, Villefranche, 1717, p. 8.

4. Cette définition, légèrement modifiée dans des éditions subséquentes, figure encore dans le Dictionnaire de l'Académie de 1899 (13^e édition), où l'on n'est pas peu surpris de lire :

Chose à noter : tandis qu'avec la nouvelle dynastie, l'Espagne évoluait et divorçait avec le passé, beaucoup de marques extérieures de l'ancien régime, usages et costumes, se conservaient et se continuaient à la cour impériale. L'empereur Charles VI se souvint toute sa vie qu'il avait disputé la couronne espagnole à Philippe V, et s'il avait pu l'oublier, les Espagnols qui l'accompagnèrent à Vienne, les Cifuentes, les Galve, les Haro, les Sástago, sans parler de plusieurs Catalans, entre autres le fameux marquis de Rialp, qui tous formaient une *camarilla* redoutable et puisaient largement dans le *bolsillo secreto*, le lui auraient rappelé[1]. Il mit une certaine coquetterie à ne rien supprimer de l'étiquette espagnole, introduite par Ferdinand Ier, qui le reportait au temps de sa jeunesse où on le saluait les jambes croisées et lui donnait à boire à genoux[2] ; il l'exagéra plutôt. Joh. B. Kuchelbe-

« *Hoy* (!) usan de este adorno los ministros togados y demás curiales ». Voilà un article qu'il faudra mettre au point dans la prochaine édition.

1. Marco Foscarini, *Storia arcana*, Florence, 1843, p. 14 et 76.

2. « Quell' incrociar di ginocchia nel salutare, quel metterne uno a terra nel presentar la coppa da bere, e certe altre foggie di simil fatta, allettavano l'animo giovanile dell' Arciduca, e viè più gli riuscivano grate a fronte della ruvidezza de' suoi Tedeschi » (M. Foscarini, *l. c.*, p. 44). Kuchelbecker nous dit que la *révérence espagnole* était exigée, d'après le cérémonial viennois, devant l'empereur et les membres de la famille impériale (*Allerneueste Relation*, p. 403).

cker, dans son *Allerneueste Relation vom Römisch-Kayserl. Hofe* de 1732, nous informe que le cérémonial de la cour de l'empereur est un mélange de « grandezza » tempérée par la solidité allemande, qui corrige heureusement ce qu'il y a de capricieux dans le point d'honneur espagnol; mais laissons-le parler en son jargon :

Wenn man erweget, wie die Spanische *Caprice* in allen Sachen auf das *Point d'honneur* und Ansehen gerichtet; so ist leicht zu erachten, dass diese *Passion*, wenn solche mit einer würcklichen *Solidité* verknüpffet wird, durchgänglich einen vortrefflichen und vollkommen guten *Effect* hat. Dieses letztere nun findet man am Kayserlichen Hofe in der That; dahero auch das erstere von demselben vollkommen wohl secundiret wird, also, dass sich zu der Hoheit und Majestät des allergrösten Monarchens die Spanische *Grandezza* am allerbesten schicket, zumahl, da es allhier höchst vernünfftig temperiret ist, und man solches auch nach der Zeit und dem Ort, wo der Kayserl. Hof residiret, einrichtet.

Sous Charles VI, le costume de service, à la cour, était à l'espagnole pour tous, depuis les grands officiers jusqu'aux pages et aux laquais. Les ministres et les chambellans avaient le manteau espagnol de soie ou de drap noir, suivant leur rang; la livrée, également noire avec des passements jaunes, comportait le manteau noir court et le pourpoint passementés de jaune. Telle était la tenue à Vienne ; mais à Laxenbourg ou à la Favorite, l'empereur tolérait que

la cour suivît la mode allemande. Au couronnement du roi des Romains, l'étiquette exigeait aussi le costume espagnol. En 1764, lors du couronnement de Joseph II, la Gazette de Madrid note que le maréchal de la cour portait un « vestido negro á la española antigua[1] ».

Nous avons vu plus haut que le point de départ de la révolution qui s'opéra dans le vêtement en Espagne, et qui eut d'assez notables conséquences sociales et économiques, fut un changement d'uniforme militaire au temps de Philippe IV. « L'armée passe avant tout », comme dit le sainete : *Privilegiada es la tropa* ! Le clinquant de la soldatesque séduit même les plus pacifiques, et le moins guerrier des hommes aime parfois à se donner l'air martial : le succès remporté par l'habit à la française auprès de la société espagnole s'explique donc par ceci qu'il fut d'abord recommandé à la nation par l'armée qui l'exposa à l'admiration des civils. Et comme il était arrivé en France pour la *cravate*, dont le nom équivalent de *Croate* rappelait celui d'une troupe étrangère au service de nos rois, en Espagne de même il fut d'usage pendant toute

1. On pourrait signaler d'autres souvenirs espagnols dans les usages de la cour de Vienne : Marie-Thérèse, par exemple, appelle encore *ayo* le gouverneur de ses fils (*Briefe der Kaiserin Maria Theresia an ihre Kinder und Freunde*, publ. par A. von Arneth, Vienne, 1881, t. Ier, *passim*).

la durée du XVIII[e] siècle d'appeler *militaire* l'habit copié sur celui des soldats français ; *vestir á la militar* ou *de militar* signifia sans plus porter la casaque, la cravate et le tricorne ; mais il faut distinguer un peu les époques.

Au commencement, l'expression se prenait, il va de soi, plus au pied de la lettre, car la plupart de ceux qui renoncèrent à l'ancien costume le firent en conséquence de la guerre qui ensanglanta l'Espagne, pendant les premières années de Philippe V, et qui contraignit des hommes de toutes catégories à prendre les armes et à s'enrôler. C'est ce que nous donne à entendre un historien sévillan dans sa relation des événements qui se passèrent en Andalousie l'an 1702 : « Les exercices militaires que motivèrent ces événements commencèrent à déshabituer la jeunesse de l'habit de golille qu'elle conservait encore, à cause qu'il était incompatible avec l'agilité que réclamaient les évolutions de la guerre[1] ». Une fois accoutumée à un vêtement plus commode et dégagé et qui en outre lui donnait l'air plus martial, il n'est pas surprenant qu'après la conclusion de la paix cette jeunesse ne tînt point à l'abandonner pour en reprendre un, qui, mal vu du roi et de la

1. Justino Matute y Gaviria, *Anales de Sevilla*, Séville, 1887, t. I, p. 23.

noblesse, couvrait maintenant le corps d'un tabellion ou d'un alguacil. Aussi arrive-t-il fréquemment que l'on confonde à cette époque et pendant la première moitié du siècle l'habit à la française ou l'habit *militaire* avec l'uniforme des soldats, — ce que d'ailleurs nous avons déjà vu faire au marquis de Villena — ou, pour mieux dire, que l'on attribue à ceux qui adoptent la mode nouvelle l'intention de se remonter socialement, parfois même de dissimuler une condition réputée humble ou vile sous des dehors prétentieux et trompeurs[1].

Cette tendance se remarque, par exemple, dans les *Sueños morales* du Dr Diego de Torres qui reflètent si exactement l'esprit de l'époque. Tandis que le docteur inspecte les divers quartiers de Madrid accompagné de Quevedo, — qui est pour Torres ce que Virgile est pour Dante — voici qu'une sorte de monstre lui barre le passage. Torres s'arrête pour l'examiner et nous le décrit en ces termes : « Son habit était *militaire,* ce qui donnait à penser que telle était sa profession ; il tenait à la main un bâton à pom-

1. D. Luís Francisco Calderón Altamirano décrit dans son livre intitulé *Opúsculos de oro, virtudes morales christianas* (Madrid, 1707) l'habit à la française (*casaca con faldas, chupa, botones de gigante bulto,* etc.) porté par ses contemporains : d'où Sempere conclut que l'usage en était général déjà en cette année 1707 (*Historia del luxo,* Madrid, 1788, t. II, p. 146).

meau d'argent qui servait plus à autoriser sa personne qu'à soutenir son corps... Qui penses-tu qu'il soit ? » demande-t-il à Quevedo. Ce dernier, ignorant des changements qui se sont produits depuis son départ du monde, répond bonnement : « Un officier, s'il faut en croire les indices de son habit et du bâton qu'il tient. » Jadis oui, mais maintenant non, se dit intérieurement Torres, qui continue : « Par là, tu te rendras compte de la confusion où nous vivons et de l'étrange mixture que l'on tolère. Cet homme que tu estimes un membre honorable de l'État est maître de chapelle de la gueule... Il est cuisinier. » Et après que les deux amis ont déploré qu'un tel déguisement couvre un si vil métier, Torres conclut en disant : « Tous, ou la plupart, portent ou l'épée de cérémonie ou le bâton à pommeau d'argent, ce qui les fait prendre pour des militaires, tolérance indigne, puisque ce qui sert de marque distinctive honorable à un capitaine ou à un colonel et de récompense pour ses actions glorieuses est porté par un homme méprisable, excrément de la République[1]. »

Avec le temps, la signification primitive du mot disparut à peu près complètement : de 1760 environ jusqu'à la fin du siècle, *vestir de mi-*

1. *Suenos morales*, éd. de Salamanque, 1752, p. 74.

*litar* veut dire simplement être en tenue de ville, porter l'habit à la française, le long gilet, la cravate, le jabot, le tricorne, la perruque, etc.[1], ensemble qui est l'antithèse de la grande cape et du chapeau retroussé, conservés par les gens du peuple et une partie de la classe moyenne à Madrid et dans les provinces[2]. Et le nouveau costume citadin, malgré son nom, se distingue si bien de l'uniforme des soldats que les étrangers

1. Felipe Rojo de Flores décrit ainsi un *vestido de militar* confectionné dans la première moitié du siècle : « casaca con tontillos (coussinets pour faire bouffer l'habit aux hanches), manga bastante ancha, vuelta redonda, multitud de ojales y botones de cabeza de Turco, chupa larga hasta cubrir las rodillas, de seda, brocado, raso, ú otra estofa igual, ó diversa tela que la de la casaca con proporcionado número de botones, pues quando esto expongo, cuento en una (que presumo se hizo en el año 1723 o'1724) seis docenas de botones muy pequeños, anuque no ignoro que en los principios eran los botones demasiado gruesos los calzones justos, ó como se suele decir, calzas atacadas, abundantes tambien de botones, rematando las boquillas con unos lazos ó cintas, que muchas veces se tapaban con el barulé (le replis du bas sur le genou, c'est le français *bas roulé* ; on disait anciennement *rouler ses bas*, les retrousser sur la culotte de manière qu'ils fassent un bourrelet autour du genou) de las medias. La peluca era blonda con moños, camisola muy ancha, de la qual se descubria mucha parte por el pecho y muñecas : corbata larga, sombrero chambergo, ó á la chamberga, que era redondo, sin picos, zapatos ajustados con lazos de seda, ó evillas chicas redondas de acero y tacones altos. » (*Invectiva contra el luxo,* Madrid, 1794, p. 102.)

2. Entre autres par l'hidalgo campagnard. D. Juan Antonio de los Heros Fernández, qui nous trace le portrait du « country squire » castillan de son temps (1775), le montre *embozado en su capa* ; voy. ses *Discursos sobre el comercio* dans le *Semanario erudito,* t. XXVI, p. 155.

n'omettent pas dans leurs relations de voyage à travers l'Espagne de noter le sens particulier qu'on attache dans ce pays au mot *militar* : « Lorsque l'Espagnol quitte l'habit espagnol pour l'*habit militaire*, c'est ainsi qu'on nomme en Espagne l'habit français, il choisit les couleurs les plus vives », dit Peyron [1]; et John Talbot Dillon, parlant de l'épée de cérémonie ou *espadin* qui a remplacé la longue épée de Tolède, accompagnement obligé de l' « old Spanish dress », remarque aussi que ce que l'on nomme « a military dress » tient lieu de l'ancien vêtement noir universellement porté avant le XVIIIe siècle [2]. Mais, comme il est naturel, ceux mêmes que leur condition oblige de monter leur garde-robe à la française, ne renoncent pas pour cela au costume national ; ils ont ainsi deux tenues qu'ils mettent suivant les circonstances : « Les grands eux-mêmes, écrit Baretti, en 1760, portent quelquefois ces vilaines *capas* pour se déguiser. Celui qui a une *capa* a aussi ses cheveux cachés sous un bonnet de coton, ou sous un filet de soye, et le *sombrero* par-dessus, c'est-à-dire un chapeau rabattu [3]. » Il restait donc toujours

1. *Nouveau voyage en Espagne fait en* 1777 *et* 1778, Londres, 1782-1783, t. II, p. 149.
2. *Travels through Spain,* Londres, 1780, p. 135.
3. *Voyage de Londres à Gênes*, trad. de l'anglais, Amsterdam, 1777, t. II, p. 317.

dans les classes supérieures un goût inné pour les choses du cru. Tout Espagnol aimait à s'envelopper dans la cape traditionnelle, à en relever un pan pour se cacher le visage et à rabattre sur ses yeux le chapeau mou ou la *montera*[1]. Dans une casaque ou une redingote, quel que fût son rang, il se sentait mal à l'aise et comme endimanché. Souvent aussi l'ajustement dit *militaire* manquait de goût et d'harmonie. « Le *vestido militar,* qui est l'habit européen, mais mal fait..., en général sied très mal aux Espagnols... On voit souvent un grand d'Espagne avec un habit brodé et des bas de laine ou des souliers malpropres ou une perruque mal peignée et une queue[2]. »

La compétition qui régna assez longtemps entre l'habit français et la cape espagnole fait aussitôt penser à la fameuse émeute qui éclata à Madrid au mois de mars 1766, et dont le motif apparent fut une ordonnance relative précisément aux capes et aux chapeaux retroussés, que

1. « Depuis trois jours j'ai un rhume de cerveau affreux ; mais je m'enveloppe dans mon manteau espagnol, avec un bon grand chapeau détroussé sur mon chef, ce qu'on appelle être en *capa y sombrero*, et quand l'homme, jetant le manteau sur l'épaule, se cache une partie du visage, on appelle cela être *embossado* » (Lettre de Beaumarchais à son père, dans L. de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, Paris, 1856, t. I, p. 144).

2. *État d'Espagne en* 1765 (Bibl. Mazarine. Ms. 1910, p. 138).

cette ordonnance proscrivait ou tout au moins dont elle réglementait le port d'une façon qui déplut fort au peuple madrilène. Les chefs du *motín* avaient d'autres raisons d'être mécontents, mais ils profitèrent de la mauvaise humeur que provoqua l'ordonnance pour exciter la populace contre l'un des ministres italiens de Charles III, le marquis Squillace, promoteur de certaines réformes urbaines, assurément utiles et judicieuses mais qui avaient le tort de troubler dans leurs habitudes séculaires les Espagnols peu enclins à se laisser faire la loi par des étrangers. L'émeute fut assez sérieuse et faillit même un moment compromettre la majesté du trône et la personne du souverain. Heureusement les jésuites, qui servent toujours en ces circonstances, payèrent pour tous et l'ordre fut restauré. Je n'ai pas à insister ici sur les incidents et les conséquences de cette révolte [1], mais il me paraît à propos de donner à connaître quelques passages d'un document de l'époque qui vise la substitution du costume français au costume espagnol et qui rentre donc dans notre sujet. Le document en question est la réponse des procureurs du Conseil de Castille au premier projet

1. On peut consulter le récit très circonstancié de D. Manuel Danvila, *Reinado de Carlos III*, t. II, p. 298.

de l'ordonnance de 1766[1]. Quoique défenseurs très décidés de l'autorité royale, les *fiscales* soutinrent avec une réelle indépendance leur opinion et ne dissimulèrent point les difficultés d'exécution d'un règlement qui violentait des coutumes établies et qui risquait d'autre part de porter atteinte à l'industrie nationale. Les motifs allégués, dans la réponse des *fiscales*, pour combattre certains articles de l'ordonnance sont, en premier lieu, la forte dépense qu'occasionnera la nouvelle tenue même aux personnes aisées que l'ordonnance a surtout en vue, puis les sentiments d'envie que suscitera dans les classes inférieures l'accoutrement prescrit aux gens du tiers état, car il est à prévoir que chacun voudra rivaliser avec eux et s'élever à leur niveau. Enfin, tout n'est pas à condamner, disent les *fiscales*, dans l'héritage du passé. Ce qui a si longtemps existé a sa raison d'être ; la cape, notamment, surtout si on la ramène à des dimensions moindres, à celles qui avaient cours jadis, est un vêtement pratique, répondant bien à son objet et difficile à remplacer.

Al Decreto de S. M. para la prohivicion de capas, los Señores del Consejo en plena junta mandaron que se guardase y cumpliese lo que el Rey ordenava, y para

1. Une brève analyse de ce *Dictamen de los fiscales del Consejo* se trouve dans le livre de Danvila, t. II, p. 310.

que se excutase pasò luego à los fiscales. Madrid, 24 de febrero de 1766.

*Respuesta.* Los fiscales del Consejo, en vista de la Real orden que prohive el sombrero redondo y capas largas y embozo, dando otras providencias para evitar disfraces, las que se les ha pasado de orden del Consejo, dicen :

Que en su execucion con toda la extension que comprehenden encuentran barias dificultades, como es la distincion de personas que en ella se contiene (cuio discernimiento daria lugar à graves confusiones como se ha empezado à experimentar en los primeros ensayos hechos en la corte)... Hay reparo respecto de los caminantes que necesitan del abrigo del sombrero redondo contra la inclemencia de los temporales... Tiene tambien incombeniente el inclinar à toda la Nacion al trage militar, que no es propio de los Españoles, con lo que se aumentaria el luxo de los naturales. Hay el reparo de que estendiendo à todo el reyno la prohivicion y nuevas reglas, se consumirian los paños y telas extrangeras en lugar de las bastas de que regularmente se hacen las capas, que son de fabricas del pais, dandose al mismo tiempo ocasion à que pierda la balanza el comercio entre nosotros notablemente y ganen en ella los extrangeros con el despacho de sus paños finos....

Estas dificultades y otras de esta naturaleza se han ofrecido desde luego à los fiscales, à quienes para su execucion ha acordado el Consejo pleno se les pase la citada R[l] orden, y les parecia necesaria su explicacion y decision antes de proceder à formar el vando, por tener enlace necesario con la execucion... Madrid 28 de febrero de 1766.

Los fiscales, en vista de la R[l] orden de S. M. para que se prohiva por vando el uso de las capas largas y sombreros redondos, teniendo presente su anterior respuesta, y lo acordado por el Consejo pleno en 3 de este mes,

para que propongan lo que tengan por combeniente en este asumpto, dicen : Que es muy propio de la R[l] atencion prescrivir reglas combenientes para que el trage comun sea innocente y nada propio à ocultar y disimular excesos...

Previene la R[l] orden, en primer lugar, que la gente civil y de alguna clase y distincion use precisamente de capa corta ó redingot, peluquin ó pelo propio con sombrero de tres picos.

Es bien dificultoso comprehender à punto fixo qual es esta gente civil y de alguna clase ó distincion, por que todos en su concepto se atribuyen este dictado, y es una fortuna de la Republica que qualquiera se halle bien con su condicion y la tenga por distinguida.

El calificar numerica y determinadamente las gentes que comprehenden esta clase es asumpto capaz de perturbar todo el Reyno y dar ocasion à procedimientos juridicos de indiscrecion, de venganza ó de codicia que ocasionen una general conturbacion, como la practica acaba de demostrarlo en la Corte en los primeros ensayos de esta probidencia, en que se prendia con indiscrecion y sin dar termino para la observancia de la providencia...

La providencia se halla expuesta à semejantes incombenientes, si se extiende à todo el Reyno ; tal vez aquellos son mas perjudiciales à la Republica que el daño mismo que se va à remediar del disfraz, porque los desordenes de una commocion general contra el trage actual son mui temibles, si no se nivela la observancia con madurez y reflexion, ciñendose à lo que sea factible y necesario unicamente.

Otro daño aparece de que aspirando la mayor parte de los hombres à sobresalir en distinciones, muchos se querràn bender por tales, adoptaràn el trage de militar y crecerà el luxo con daño irreparable del estado y del erario mismo, porque todos los que gozan sueldo con

este motivo se daràn à la profusion ó luxo, disiparàn el ingreso de sus salarios, rentas y emolumentos con abandono de sus hijos, exigiràn mayores derechos los que viven en sus tareas, como son agentes, escribanos, notarios y otras personas de juzgados y oficinas, pues en la segunda parte de la orden se mira como gente comun y ordinaria la que no vista el trage de militar.

El paño fino, las telillas, mucha parte de las sedas, los espadines, las evillas, las medias, las camisolas, los encages de bueltas, los sombreros finos y los reloxes, todo esto por la mayor parte son generos que se introducen de fuera del Reyno y forman el bestuario y ornato de la gente de militar, comprehendidas en la primera clase de las dos que contiene la Real orden...

Las capas usuales generalmente son de fabricas ordinarias de España que mantienen un gran numero de operarios ; estas fabricas se iràn cerrando à proporcion que el trage militar se buelva trage nacional y se entable el uso de los redingots con el progreso que indica. Los pueblos no deben abandonar el vestuario que es de un uso immemorial en ellos, basta poner en aquel trage las moderaciones combenientes de que luego se aràn cargo los Fiscales para lograr con ellos la R[l] intencion de quitar todo disfraz ó abuso en el uso.

Los menesterales mismos y aun los labradores dexarian su actual moderado bestido y entregados al luxo se aria la nacion tributaria de las estrangeras enteramente, con impotencia de pagar las contribuciones...

Todas las familias de una pequeña renta tienen pages, que es otra clase de gentes que tambien abandonan sus provincias natibas, visten de militar y ya son impropios para las artes y la cultura de los campos, pudiendo aorrarse un gran numero de estos, si el luxo no huviese entablado esta especie de servidumbre... Habiendo en la sola clase de pajes un numero prodigioso en el Reyno que usan el bestido militar, deven tambien usar el redingot

y peluquin en lugar de la capa. Este consumo solo va à aumentar el luxo y el gasto à una cantidad excesiva, si no se declaran reducidos à la segunda clase...

Mandase en la Real Orden que nadie use de embozo y à los contraventores se impongan penas en el vando. El embozo, quando se tapa la cara, es un acto natural para resguardarse del frio y ceñirse la ropa talar al cuerpo. Es una abitud ó costumbre general de la nacion y bien dificil impedirlo ni castigarlo, si no se aclara. El embozo de suio no disfraza, porque con sombreros de tres picos, peluquin y capa qualquiera es conocido, aunque lleve abrigado parte del rostro, por ser moralmente imposible que le oculte del todo.

En todas las provincias de Europa se usan capas cortas, y el embozo en esta conformidad no tiene pena establecida en las leyes. El juez ó ministro de justicia esta por su ministerio autorizado para mandar desembozar à qualquiera y reconocerle. Si no se distinguen estas particularidades, se incidiria en el incombeniente de causar al pueblo, sin fruto, incomodidad, y castigar el abrigo...

El uso del sombrero de tres picos es de poco incombeniente, porque este no aumenta gasto ni luxo, dura mas que el redondo, aunque no hace el mismo abrigo en las calles de Madrid y capitales, no siendo en tiempo de llubia.

En el resto del Reyno no es combeniente hacer esta prohivicion, por no haber tal abuso y necesitar las gentes de tragineria, labradores en el campo y otros usarlos para livertarse del agua y del sol, ademas de no resultar excesso ni causas que impelan à privarles de su traxe natural.

Al que ba de camino o paseo retirado, à cavallo ó à pie, no se le puede impedir baje las alas para defenderse del sol u del agua. Seria à la verdad contra la humanidad que la ley impidiese el abrigo comun y continuo de las gentes por un remoto recelo de que se oculte un delin-

cuente, y seria un medio de que los delincuentes se fingiesen ministros de justicia para prender y robar à los caminantes, aparentando haverles encontrado con sombrero redondo.

El uso de peluquin ó pelo propio contribuye à desterrar el gorro que por lo comun es fabrica del Reyno y hace la ocupacion de muchos obreros. De noche el gorro sirve de gran abrigo à personas enfermizas o delicadas. Va metido dentro del sombrero y no contribuye à disfraz, y el ayre sutil de Madrid por la noche pide este abrigo... Qualquiera sugeto de buena crianza huie de presentarse actualmente con gorro en las concurrencias. Hubiera muchas dificultades en pesquizar si aquel à quien se encuentra con gorro es de la primera ó segunda clase de personas distinguidas en la Real Orden. Esta no ennumera las gerarquias que estan contenidas en cada una, ni en el vando se pueden distinguir tampoco, solo en los theatros se puede privar que nadie vaya de gorro en Madrid, porque de este modo la gente del pueblo se quedaria destinada à su oficio en su casa, y aun se puede prohivir su uso de dia para las concurrencias y paseos de corte y publicos.

De aqui resulta que no se ha de precisar al uso del peluquin o pelo propio à ninguna de las clases, antes se les deve dejar en su livertad. La moda obra con mas eficacia que la ley. El genero humano tiene una particular adhesion à inclinarse à lo prohivido, y asi solo por lo tocante à la Corte se podia declarar el gorro como trage permitido à las personas bulgares, sin poner otra pena. Basta esta en el pundonor de los Españoles para desterrarle y que en los paseos y theatros se prive siempre.

La capa es una especie commoda de vestido decente. Viene en substancia à obrar el efecto de la casaca y se diferencia muy poco del redingot, no siendo en las echuras.

Las capas muy largas son de nueba introduccion è inutiles, porque en las piernas no es mui del caso su abrigo, y se miraron en la citada consulta del Consejo de 31 de agosto de 1745 como verdadero disfraz, con que lo estimado en la Real Orden en esta parte es mui arreglado. Verdad es que desde aquel año ha cundido la capa larga en todo el Reyno generalmente y la reforma es mas dificil y pide tiempo y medios.

Al contrario las capas cortas heran el trage general de la nacion hasta el principio del siglo con ropilla y espada. Esta especie de ropa la permite S. M. en la Real Orden y la prohivicion termina à la capa larga de moderna imbencion, como la R[l] Orden lo aclara. Ocasiona un gasto superfluo ; el que tiene capa larga nada gasta en acortarla, y para lo subcesivo se viste con economia, consiguientemente la prohivicion de la capa larga puede ser general para todo genero de personas en la Corte, Sitios Reales, pueblos de universidades y capitalès, porque en esto la nacion buelbe à su trage y deja una superfluidad à la economia, nada grata à la vista è inutil al abrigo.

La imposicion de penas en el vando debe ser muy circunspecta por todas consideraciones, especialmente por estar adoptado este trage casi por la maior parte de los pueblos populosos de la nacion...

Por estas razones crehen los fiscales se puede ordenar el vando con declaracion de que el sombrero redondo se prohiva absolutamente en la Corte, Sitios Reales, capitales de provincia y pueblos donde hay universidades, dentro de las poblaciones que comprehenda el vando...

Que en adelante las capas que se hicieren, despues del termino del vando, sean cortas, de modo que falte una quarta poco menos para llegar al suelo...

Que las capas y sombreros que en adelante se hagan [sean] de paño y fabricados en el Reino precisamente y lo mismo los redingots que se usaren en adelante...

Que no se hable de peluquin ni gorro en el vando, por-

que este ultimo no es disfraz verdaderamente, salbo dentro de la Corte, en los concursos y paseos publicos donde se podra prohivir el gorro de dia y en los theatros, aunque sea de noche.

Que se proponga à S. M. que seria mas aceptable el vando si al tiempo que se habla de sombreros y capas reconoce el pueblo que la orden ó ley que se le anuncia promuebe la economia general y la sobriedad y promueve las fabricas del Reyno, porque de salir el reglamento de sombreros y capas separadamente, tal vez no parecerà obgeto por si solo suficiente para una intimacion tan solemne...

Los fiscales han expuesto sus reflexiones encaminadas à que tengan efecto las reales intenciones con el decoro devido à la Mag$^{d}$ y sin que la nacion conozca que sela obliga cohartivamente à mudar su actual trage y bea que lo que se manda es con gravissima causa... Madrid, 4 de marzo de 1766[1].

Les *fiscales* avaient bien raison et leur consultation respire la modération et le bon sens : il eût été sage d'en tenir plus de compte. Mais les conseillers de Charles III et ce souverain lui-même tenaient à faire acte d'autorité et ils passèrent outre, tout en tempérant un peu certaines mesures prescrites dans le projet et que les fiscales avaient trouvées particulièrement inopportunes. L'ordonnance fut publiée le 10 mars 1766[2], et les agitateurs qui n'attendaient que ce prétexte donnèrent le signal de la révolte.

1. Bibl. Nat. de Paris, Fonds Espagnol, ms. 424, fol. 155.
2. Elle se lit dans la *Novísima Recopilación,* ley 13. tit. 19, lib. 3.

Après que l'émotion, due à ce que l'on a appelé la « journée des capes » se fut calmée, grâce surtout à la conduite énergique du comte d'Aranda qui sut réparer en peu de temps les maladresses commises, cape et casaque demeurèrent néanmoins en présence et continuèrent à se regarder de travers. Mais l'antagonisme entre la vieille Espagne et la nouvelle n'est plus si acharné, il se réfugie dans la littérature et n'inspire plus guère que les auteurs de sainetes ou les écrivains moralistes qui rédigent des revues dans le genre et sur le modèle du *Spectator* d'Addison et d'autres publicistes anglais ou français. Si l'on veut, par exemple, mesurer le terrain perdu à la fin du XVIII^e^ siècle par la golille, l'un des emblèmes de l'espagnolisme d'antan, il suffit de comparer la définition donnée dans le *Diccionario castellano* de Terreros (1786-88) à celle que nous avons relevée dans le dictionnaire de l'Académie de 1734 : les « quelques particuliers » fidèles à la golille que signalait encore l'Académie ont disparu, le col de carton n'est plus porté maintenant que par certains fonctionnaires d'ordre inférieur[1] et

1. Notamment par l'alguacil : « Pardiez ! (dijo el otro) no me habeis pintado En trage que un tiempo fué muy señoril, y agora le viste solo un alguacil ? » (Tomas de Iriarte, *El Retrato de golilla* ; fábula XXXIX. Les *Fábulas literarias* de Iriarte sont de l'année 1782). Les avocats toutefois plaident encore en golille,

par des artisans dans quelques cérémonies ou processions[1] : « El dia de hoi la trahen casi solamente los ministros, y algunos otros oficiales ó menestrales en funciones publicas. »

On sait que vers la fin du siècle, il se produisit dans haute société espagnole, et avec la tacite approbation de l'héritier présomptif de la couronne, le prince qui devint Charles IV, une sorte de réaction nationaliste dirigée contre les principes un peu cosmopolites du gouvernement éclairé de Charles III ; la « quality », comme on disait en Angleterre, affecta des allures populacières, l'on vit des hommes de condition s'habiller en *guapos* andalous ou en contrebandiers, de

mais ils voudraient ne pas la produire ailleurs qu'au tribunal. Il résulte d'un document conservé dans les archives du Palais Royal à Madrid (*Toros*, legajo 2), qu'a bien voulu me transcrire D. Ramón Menéndez Pidal, que les avocats de Madrid pétitionnèrent en 1789 pour ne pas être astreints à assister « en golille » à la proclamation de Charles IV, parce qu'à leur avis ce costume est ridicule à cheval et qu'ils risquent d'être confondus avec les officiers de justice de catégorie inférieure : « No pueden menos de manifestar à V. M. que este traje sole està introducido para la asistencia personal en los tribunales, y que si en estos es de decoro y seriedad, en otros actos, y con particularidad en el de la Proclamacion, que es de gala y gozo, puede hacer un aspecto nada bisible y respetuoso, cediendo tal vez, por el numeroso concurso y analogía que tiene con el de los ministros inferiores de justicia, en desdoro de los que lo bisten por solo honor. »

1. Déjà du temps de Diego de Torres, on affublait de l'habit de golille le personnage de Judas dans la procession du jeudi saint (*Sueños morales*, éd. de Salamanque, 1752, p. 32).

grandes dames copier les *majas* de Lavapiés et de Maravillas. La garde-robe d'un élégant se composa alors de trois « suits » : cape et réseau pour les cheveux (tenue du matin); habit à la française ; puis, pour aller aux *toros* l'après-midi, un habillement complet de *majo*[1]. Ce *majisme,* qui indignait l'éminent Jovellanos et lui dicta sa fameuse satire à Arnesto, ne réussit pas à la vérité à remonter le courant et à ressusciter des choses et des idées qui fatalement devaient finir, mais il éveilla dans les classes supérieures un certain goût pour les manifestations spontanées de l'âme populaire, pour les produits non sophistiqués du terroir et de la race ; car, comme dit Paca la Salada des *majas* de son temps en les comparant aux bellles dames des salons obligées par leur rang de sacrifier aux modes étrangères :

Estas son las que han quedado
Legítimas españolas,
Porque las de los estrados
Sólo son un quid pro quo
De francés y de italiano.

1. « Habia dia de tres metamorfósis en los caballeros. Capa y cofia á la mañana, á lo militar despues y á la tarde de majo para ir á los toros » (José Somoza, *Usos, trajes y modales del siglo XVIII,* dans les *Poetas líricos del siglo XVIII* de la Bibl. Rivadeneyra, t. III, p. 457).

Avec la Révolution française et toutes les secousses politiques et sociales qui en furent la conséquence en Espagne, s'évanouit le peu qui subsistait encore d'un des signes les plus représentatifs de l'ancien vêtement espagnol : la pauvre golille, dont l'emploi se trouvait déjà fort réduit en 1789, n'est plus maintenant qu'un déguisement ou une affectation d'archaïsme.

Pendant la première moitié du dernier siècle, elle ornait parfois, concurremment avec une fraise non moins vieillotte, le cou de l'alguacil qui, dans certaines cérémonies, précédait un corps constitué, l'*alguacil de traje*, pour employer l'expression usuelle. Personnage assez ridicule et dont même les écrivains nationaux les moins suspects d'*extranjerismo* se plaisaient à railler l'accoutrement hétéroclite et bigarré, « encyclopédie assez complète de costumes et chronique des modes depuis le bon alcaide Hernando de Alarcón jusqu'à nos jours[1]. » Cet alguacil est encore celui qui introduit la *cuadrilla* dans l'arène où ont lieu les courses de taureaux ; il représente aux yeux satisfaits de la multitude un

1. Bonifacio Gómez, dans *Los Españoles pintados por sí mismos*, Madrid, 1843, t. I, p. 250. — Il est à remarquer que l'expression *traje de golilla*, au XIX[e] siècle, désigne en général l'ancien costume espagnol et non pas spécialement un costume comportant la golille.

dernier souvenir de la sombre élégance et de la braverie un peu triste de l'Espagne autrichienne.

Seule de toutes les pièces du vieil ajustement espagnol, la cape n'a pas péri. En s'allongeant dès le XVIII[e] siècle pour mieux couvrir et protéger le corps contre l'air pénétrant et pernicieux des hauts plateaux de Castille, elle témoigne toujours de la force de résistance de l'esprit national quand il a la conscience d'être dans le vrai ; les ordonnances somptuaires du « roi éclairé » ne l'ont pas atteinte, elle a même eu la satisfaction de survivre à l'*habit militaire* qu'on voulait lui substituer et qui est allé rejoindre les perruques, les souliers à boucles et les tricornes, pendant qu'elle, la cape, continue d'abriter dans ses plis l'Espagne de tous les âges et de toutes les conditions. Les amis de la couleur locale peuvent se rassurer, la cape n'est pas près de mourir.

---

# IX

# FERNAN CABALLERO

## D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

## AVEC ANTOINE DE LATOUR

# IX

## FERNAN CABALLERO

### D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

### AVEC ANTOINE DE LATOUR

Mon intention n'est pas, à propos d'une correspondance de Fernán Caballero avec l'un de ses meilleurs et plus fidèles amis, de raconter à nouveau sa vie[1] : deux écrivains espagnols, D. Fernando De Gabriel y Ruiz de Apodaca[2] et D. José María Asensio[3], se sont déjà acquittés de cette tâche avec piété et diligence, et ont bien dit sur la femme et sur l'auteur ce qu'il y avait

1. Cette correspondance, qui m'a été communiquée par M. Albert de Latour, neveu et héritier d'Antoine de Latour, appartient aujourd'hui à l'Université de Chicago.

2. *Ultimas producciones de Fernán Caballero. Estar de mas, relación, y Magdalena, obra inédita, precedidas de una noticia biográfica escrita por el Excelentísimo señor Don Fernando De Gabriel y Ruiz de Apodaca.* Sevilla, Gironés y Orduña, 1878.

3. *Fernán Caballero y la novela contemporánea*, étude publiée en 1893 dans le tome Ier des *Obras completas* de Fernán Caballero *(Colección de escritores castellanos)*.

de plus essentiel à dire. Mais je voudrais, avant de montrer ce que les lettres à Latour nous apprennent de nouveau en nous introduisant dans l'intimité du célèbre romancier, insister un peu plus que ne l'ont fait ses deux biographes sur les origines, la famille et l'éducation de Cécile Böhl de Faber. Cette femme, en effet, qui occupe une place considérable dans la littérature espagnole du XIX[e] siècle, nous offre, au point de vue moral et intellectuel, la combinaison ou la résultante du génie de plusieurs nations. Allemande et Allemande du Nord par son père, Espagnole par sa mère [1], Irlandaise par sa grand'mère maternelle, et, je n'hésite pas à le dire et pense pouvoir le prouver, Française jusqu'à un certain point par la première culture de son esprit, elle semblait plutôt destinée à garder dans sa façon de penser et d'écrire un certain éclectisme, quelque chose de cosmopolite répondant aux circonstances de sa naissance et de l'éducation qu'elle reçut. Il n'en a pas été ainsi,

1. Sa mère, qui fut élevée en Angleterre (N. H. Julius, *Lebensnachricht über J. N. Böhl von Faber*, t. II, p. 644, de la traduction allemande de Ticknor). On peut lire dans le tome IV (Séville, 1857) de la *Revista de ciencias, literatura y artes*, une traduction du *Manfred*, de Byron, « por la madre de Fernán Caballero ». — Le nom de Larrea qu'elle portait est basque, mais j'ignore si le grand-père maternel de Fernán naquit dans des Provinces.

et quoique l'on puisse, je crois, démêler sans trop de peine dans ses écrits, ses habitudes intellectuelles et ses sentiments, ce qui revient aux diverses nationalités dont elle se réclame, elle n'en est pas moins devenue une Espagnole intransigeante, plus entière et plus *neta* que beaucoup d'autres d'origine exclusivement péninsulaire et dont le sang ne contient aucune goutte de sang étranger. Exemple à ajouter à beaucoup que l'on connaît de la facilité avec laquelle la race allemande se laisse absorber et s'assimile vite les qualités et les défauts d'une autre race : l'Allemand ne se défend pas et ne conserve pas longtemps sa marque *urdeutsch* lorsqu'on le transplante loin des forêts de la Germanie.

Ce que l'on possède de plus certain et de plus précis sur l'enfance et la jeunesse de Cécile Böhl se trouve dans des lettres adressées par son père à plusieurs membres de la famille Campe, particulièrement à Joachim-Henri Campe, qui fut l'éducateur et le père spirituel de Jean-Nicolas Böhl, à l'épouse du célèbre philanthrope, à Auguste Campe et à sa femme ; de nombreux extraits de cette correspondance forment presque toute la trame d'une biographie anonyme du père de Cécile : *Versuch einer Lebensskizze von Johan Nikolas Böhl von Faber. Nach seinen eigenen Briefen (als Handschrift gedruckt)*, s. l.,

1858. Impr. de F.-A. Brockhaus, à Leipzig[1]. Les biographes espagnols de Fernán Caballero n'ayant pas utilisé cette source précieuse de renseignements, il me paraît convenable d'en extraire ce qui peut servir à fixer quelques traits de celle qui achèvera de se décrire dans ses lettres à Latour[2].

Marié au printemps de 1796 à Francisca Javiera de Larrea, Böhl, qui désirait conduire sa femme et sa belle-mère en Allemagne, abandonna à son frère Gottlieb la direction de la maison de commerce de Cadix et partit pour la Suisse dans l'automne de la même année. Ce fut à Morges, petite ville sur le lac de Genève et appartenant à cette date au canton de Berne, que Dª Francisca mit au monde, le 25 décembre 1796, sa première fille, qui reçut au baptême, administré par le curé d'Échallens, la paroisse catholique la plus rapprochée, le nom de sa grand'mère paternelle Cécile. Böhl parle à Campe à cœur très ouvert des deux femmes. Chez sa belle-mère, l'Ir-

1. Cette biographie est attribuée à Élise Campe, née Hoffmann, par l'auteur de l'article *Böhl von Faber* de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, qui, dans sa notice, a surtout résumé le *Versuch*.

2. Il importe aussi de ne pas négliger la notice biographique sur Jean-Nicolas Böhl, insérée par le Dr Julius dans le tome II de sa traduction de Ticknor.

landaise, il loue l'esprit d'ordre et les qualités de bonne ménagère qui lui ont permis de s'accommoder d'une situation de fortune fort étroite, mais le catholicisme fougueux de Mme de Larrea, — Böhl était alors protestant, — qui s'alarme beaucoup de certaines vélléités d'indépendance de Frasquita, lui paraît assez intempestif. Au physique, dit-il, « mère et fille ont été quelque peu disgraciées par la nature quant au visage, mais elles sont bien faites, quoique petites. Ma femme est très brune, a d'abondants cheveux noirs, de gentils yeux, de beaux sourcils, un vilain grand nez, une grande bouche, mais des lèvres rouges et de bonnes dents ». Bien douée intellectuellement, mais trop romanesque, au gré du pratique et posé Hambourgeois, Böhl trouve que sa Frasquita manque de volonté pour « plier le sentiment trompeur sous le joug de la raison et pour répondre à l'idéal qu'il s'est fait d'une femme ». Le séjour en Suisse avait déjà désagréablement impressionné les pauvres Gaditanes ; ce fut bien pis encore en Allemagne où les deux femmes, dépaysées et déconcertées par une langue qu'elles n'entendaient point, des usages inconnus et une religion raisonneuse et froide, s'étiolèrent bientôt d'une façon inquiétante[1] ; Böhl comprit qu'il ne

1. Quoi qu'en ait dit Fernán Caballero dans une lettre à

fallait point prolonger l'expérience et reprit, avec sa famille, avant l'hiver de 1797, le chemin de Cadix, mais à travers la France, M^me^ de Larrea ayant eu peur du voyage par mer : ce fut pendant cette longue et fatigante pérégrination que la jeune Cécile poussa ses premières dents.

Dès 1798, Jean-Nicolas note attentivement, dans ses lettres, les progrès de sa fille aînée, preuve qu'il prenait une grande part à son développement : « J'ai réussi, dit-il, à force d'attention, à arrêter net chez elle les pleurs ou les mouvements d'humeur ; aussi n'est-elle à charge à personne et commence-t-elle à savoir se dominer. Elle est remarquablement forte, se porte maintenant très bien, mais parle encore peu ; je n'y attache aucune importance, car je déteste tout indice de précocité. » Ce père, si clairvoyant et dévoué à ses devoirs au point même d'empiéter sur ceux de la mère, que son caractère ne rendait sans doute pas très propre au rôle d'éducatrice, ce père, chef d'une grande maison de commerce et, après la mort

Latour, que j'aurai l'occasion de citer, il résulte de quelques passages du *Versuch* (p. 29 et 33) que Böhl l'amena en Brunswick avec sa mère et sa grand'mère auprès des Campe. Il est naturel qu'elle ait oublié cet incident de son premier séjour en Allemagne ; elle n'avait alors que quelques mois.

de son frère Gottlieb en 1801, chef unique, tendait, lui aussi, à se perfectionner, à étendre le cercle de ses connaissances, à augmenter de toutes façons son bagage intellectuel. Nous le voyons s'appliquer aux mathématiques, à l'astronomie et à la mécanique, lire des livres de médecine ; — « j'ai malheureusement aussi le désir d'étudier la nouvelle chimie de Lavoisier », écrit-il dans une de ses lettres ; — il ne néglige pas non plus la littérature ; il veut *rafraîchir* son latin et apprendre l'italien pour lire Pétrarque dans l'original. La littérature espagnole l'intéresse aussi, naturellement, surtout l'ancien théâtre, « dont ni la langue ni l'esprit ne sont plus du tout compris aujourd'hui ; on ne veut entendre que du Kotzebue ou son *imitatorum pecus*. Madrid, Dieu soit loué, en possède trois : Comella, Zavala et Valladares ». Et le voilà qui met par écrit, en forme de lettres, ses réflexions sur la décadence du théâtre national et l'injuste oubli où sont tombées les pièces des Lope et des Calderón. Un de ses amis « lui joua le tour » d'en faire imprimer une dans un journal de Madrid, indiscrétion qui lui valut les plaisanteries de ses collègues du commerce : « Je replaçai mes papiers dans mon secrétaire, attendant une meilleure occasion. » Et il ajoute : « Les bons esprits ne manquent pas ici à Cadix,

et j'ai réussi à faire goûter à divers amis l'esthétique de Kant et de Schiller. » Mais, malgré le succès de ses affaires commerciales, que consolida encore sa nomination au poste de consul de Hambourg en 1802, malgré son acclimatation de plus en plus complète en Espagne où l'attachaient tant d'intérêts, Böhl nourrissait toujours le dessein de retourner en Allemagne et d'y finir sa vie. Ce fut dans cette intention qu'il fit, en 1805, l'acquisition du bien noble de Görslow en Mecklembourg, sur le Schweriner-See, où il comptait bientôt installer sa famille et l'y élever dans le calme de la vie champêtre. La Frasquita s'acclimaterait-elle cette fois ? Non, elle ne s'acclimata point, et au bout de quelques mois de séjour le mal du pays l'obligea de regagner au plus vite sa chère Espagne ; la famille alors se sépara : la mère et ses deux plus jeunes filles partirent pour Cadix ; Böhl demeura à Görslow avec les deux autres enfants, Cécile et Jean, dont il confia l'éducation à une gouvernante de Liège et catholique qui les instruisait en français. Propriétaire d'un bien noble qu'il administrait avec compétence, mais non sans tracas ni sans mécomptes, il convenait à la nouvelle situation de Böhl qu'il s'anoblît ; c'est ce que comprit et c'est ce que lui facilita, en 1806, le second mari de sa mère, le conseiller privé Martin Jacob

von Faber [1], en l'adoptant et en lui donnant son nom. Notre Jean-Nicolas n'en fut pas plus fier pour cela ; il conte avec simplicité, et en homme qui ne se fait guère d'illusions sur la valeur des titres, son élévation dans la hiérarchie sociale que les circonstauces rendaient à peu près nécessaire. « Ma condition, dit-il, de propriétaire terrien m'a décidé à m'anoblir. La chose a pu s'effectuer sans frais ni démarches par l'adoption du nom et des armes de mon beau-père, le conseiller privé von Faber, à qui j'ai, d'ailleurs, par là, causé un véritable plaisir. En Mecklembourg, je m'appelle donc Böhl von Faber; mais à Hambourg et dans toutes mes affaires commerciales, je reste Jean-Nicolas Böhl, comme devant. »

La guerre, l'invasion de l'Allemagne par les armées de Napoléon troublèrent moins qu'on ne serait porté à le croire son existence, soit dans sa terre de Görslow, soit à Hambourg auprès de sa mère, et, en ce qui concerne ses intérêts commerciaux, il manifeste dans ses lettres qu'il craignait plutôt la piraterie anglaise que les Français. De 1806 à 1813, il reste en Allemagne, et cette période de sa vie, c'est-à-dire

1. Ce conseiller J. von Faber avait épousé la veuve Böhl le 10 décembre 1787 (Communication du Dr Franz Eyssenhardt, directeur de la bibliothèque de Hambourg.)

les occupations intellectuelles qui la remplirent et l'impression qu'il en reçut opérèrent un changement profond dans ses idées morales et religieuses qui aboutit à sa conversion au catholicisme. Attiré et conquis par la poésie et la musique du moyen âge allemand — au point qu'il s'était fait une collection de vieux *Lieder* qu'il chantait le soir au piano, — il passa de là à l'étude des grands mystiques, les Eckhart et les Tauler, dont il admirait fort « l'art de dire brièvement, sobrement et clairement tout ce que les modernes nous exposent avec redondance, et comme s'ils l'avaient inventé ». De nombreuses lectures d'ouvrages de controverse, le commerce avec les écrits de Fr. Schlegel, son amitié avec le Dr Julius et, sans doute aussi, comme l'indique son biographe, le désir, après son retour en Espagne, de ne plus vivre hors de la communauté des fidèles et d'abattre la barrière morale qui se dressait entre sa femme et lui, décidèrent ce bon père et ce bon mari à l'acte d'abjuration qu'il accomplit en août 1813 à Schwerin, peu de temps avant de s'embarquer pour l'Espagne avec sa fille.

Cécile, pendant ces années si troublées, avait continué son éducation, non plus avec la gouvernante liégeoise, mais dans un pensionnat

français de Hambourg. A ce propos, Böhl écrit un jour à ses amis : « Ma fille Cécile, qui a déjà treize ans, me donne beaucoup de soucis. Elle est à Hambourg dans une pension tenue par une ancienne dame de Saint-Cyr, qui, sans doute, n'est pas plus mal que bien d'autres, mais qui laisse tout de même beaucoup à désirer. » Il ajoute quelque temps après que Cécile a fait sa première communion avec un prêtre français dont l'excellent enseignement lui a inculqué de bons principes « pour toute sa vie ».

Böhl, qui, comme il le dit, « tournait le dos à sa patrie au moment où un brillant avenir s'ouvrait pour elle », trouva la ruine en Espagne : rien ne put être sauvé de la puissante maison de commerce fondée par son père, et il dut, pour subvenir aux besoins des siens, entrer dans une compagnie d'assurances. Entre temps, il revenait à la littérature, lisait surtout les vieux poètes espagnols dont il devait plus tard former un recueil, cette *Floresta* qui reste un de ses meilleurs titres à la reconnaissance des lettrés. Mme Böhl de Faber, de son côté, heureuse d'avoir reconstitué une vie de famille et regagné un mari purifié par sa conversion, l'entourait de ses soins, le produisait dans la société de Cadix où les *tertulias* de Da Francisca étaient le centre du parti royaliste conserva-

teur[1]. Un train très modeste suffisait à la mère, qui, trois ans après le retour de Böhl, mariait sa première fille. « Ma femme, écrit-il le 6 avril 1816, est heureuse dans son pays et se contente du nécessaire ; ma fille aînée Cécile se marie avec un beau capitaine de grenadiers, âgé de vingt-huit ans, qui l'emmène pour trois ans à Porto-Rico. Ma seconde fille, Aurore, est une gentille petite créature, mais très délicate, ce qui nous cause de gros soucis. La troisième souffre toujours de la hanche et boite beaucoup : ce n'est pas consolant ! » Quant au fils Jean, il était demeuré en Allemagne et son père le destinait à l'agriculture, la carrière commerciale lui semblant alors trop compromise.

Autour de cette famille très attachée aux idées de l'ancien régime, autour de cette Espagnole *rancia,* dont la guerre napoléonienne avait exaspéré le patriotisme, et de cet Allemand anti-français, aussi bien par ce qu'il avait vu et souffert en Allemagne que par les tendances de son esprit et ses sentiments intimes, s'agitait et s'éveillait une société imbue d'autres principes, lasse des vieux errements, et à laquelle l'inva-

1. D. Fernando De Gabriel nous dit de Frasquita qu'elle cultiva la littérature non sans succès sous le nom de *Corine*. J'ai cité plus haut sa traduction du *Manfred*, et il paraît qu'elle écrivit après son retour d'Allemagne quelques brochures sur certaines questions du jour (*Versuch*, p. 77).

sion française, tout en l'opprimant et la molestant, avait ouvert de nouveaux horizons. Böhl déteste cette *Afteraufklärung,* ce prurit de copier les sophismes français, de vouloir paraître « éclairé », de se distinguer du peuple, qui seul, à ses yeux, conserve encore le pur génie national. « L'état d'esprit des Espagnols du jour est déplorable, » dit-il ; et de plus en plus il se réfugie dans l'étude de l'ancienne poésie castillane[1] ; il amasse des livres, quoiqu'il ait peu d'argent : « mais vous êtes aussi collectionneur, » écrit-il au Dr Julius, « et vous savez qu'on peut avoir faim huit jours pour attraper une vieille romance ! » En 1820, il peut enfin présenter une copie de sa *Floresta* à l'Académie espagnole, qui lui octroie en retour le titre de membre honoraire ; la distinction lui fait plaisir, surtout parce qu'elle contristera ses adversaires, les partisans de la littérature raisonneuse, qui est la mort de la poésie, de l'enthousiasme, de tous les beaux sentiments !

Sans vouloir entrer ici dans la discussion des idées de Böhl sur la littérature espagnole et apprécier la valeur de ses publications, il me pa-

1. D'après Adolfo de Castro, Böhl aurait appris du *sainetista* gaditan Juan González del Castillo à goûter les classiques de la littérature espagnole (*Poetas líricos de los siglos XVI y XVII* de la Bibl. Rivadeneyra, t. II, p. XXX).

raît toutefois à propos de rappeler que ses principaux contradicteurs furent deux hommes qui ont acquis plus tard une assez grande notoriété, D. José Joaquin de Mora et D. Antonio Alcalá Galiano. J'aurai tout à l'heure à parler du premier qui, après avoir combattu le père, patronna chaudement la fille, lui servant en quelque sorte de parrain littéraire, traduisant même un roman qu'elle avait écrit d'abord en français. Le second a consigné dans ses mémoires l'impression qu'il avait reçue de ses rapports avec M. et Mme Böhl auxquels il fut présenté à Cadix. Le passage ne manque pas d'intérêt et éclaire bien le caractère entier et combatif de Da Francisca.

En esto apareció una tertulia de igual naturaleza, pero en que predominaban opiniones diametralmente opuestas [1]: la de la señora doña Francisca Larrea, mujer del ilustrado aleman D. N. Bohl de Fauer, literato, buen escritor en nuestra lengua y apreciabilísimo, visto á todas luces. Su mujer, á quien acababan de dar licencia los franceses para pasar á Cádiz desde Chiclana, donde residia durante los meses primeros del sitio, era literata y patriota acérrima, pero de las que consideraban el levantamiento de España contra el poder francés como empresa destinada á mantener á la nacion española en su antigua situacion y leyes, así en lo político como en

1. Alcalá Galiano avait parlé précédemment du salon de Da Margarita López de Morlá, où se rencontraient Quintana, Gallego, Toreno et d'autres notabilités littéraires et politiques.

lo religioso, y aún volviendo algo atrás de los dias de Cárlos III, únicos principios y sistema, segun su sentir, justos y saludables. Fuí yo presentado en casa de la señora de Bohl; pero por mil razones no hube de agradarle, ni ella por su parte, á pesar de su mérito, se captó mi pobre voluntad. Lo cierto es que la ví una vez y despues fué mi suerte (ya en 1818) entrar con ella y su estimable marido en agrias contiendas literarias en que hubieron de ingerirse con poco disimulo cuestiones políticas, no sin grande peligro mio en aquellas horas; acrimonia de que hoy me pesa al hacer á aquellos dos ilustrados consortes la debida justicia[1].

Et Alcalá Galiano ajoute en note que Fernán Caballero doit aux doctrines de ses parents « *et plus particulièrement* de sa mère » les idées qu'elle a depuis défendues dans ses romans.

A ces souvenirs d'un différend encore plus politique que littéraire, auxquels se mêlent des regrets si courtoisement exprimés, je puis, grâce à la parfaite obligeance de M. James L. Whitney, bibliothécaire à Boston, joindre ceux de Fernán Caballero, qui furent communiqués, par l'entremise de M. Guillaume Picard, à Ticknor[2], lequel désirait alors se procurer les écrits polémiques de Böhl.

1. *Recuerdos de un anciano*, Madrid, 1878, p. 176.

2. La copie des deux lettres écrites par Fernán Caballero au sujet de son père, à l'adresse de Ticknor, se trouve dans un exemplaire de la *Floresta*, appartenant à la Bibliothèque publique de Boston.

He visto que el eminente escritor Dn. George Ticknor desea tener las controversias que sobre Literatura Española sostubo mi padre con sus amigos Vargas Ponce, y Cavaleri, contra Dn. José Joaquin de Mora, y Dn. Antonio Alcalá Galiano. En primer lugar, debo advertir que el asunto es una cosa hoy tan vieja, tan completamente deslucida y juzgada en la opinion pública que carece enteramente de interés, como el A. B. C. en un (museo) ateneo. Asi es que mi padre, ni se acordaba de ello, ni le ponia precio, ni he hallado dicha polémica entre sus libros y papeles. Hay mas, los adversarios muy agrios (como lo son todos los que no llevan razon) llegaron á ser insultantes, por lo cual y por haber vuelto á ser, como lo era antes de la polémica, Dn. José Joaquin de Mora, amigo de una familia á la que debia favores, asi como por haber tanto él como Galiano (que son hoy de los primeros y mas sábios literatos de España) trocado sus ideas de entónces en las opuestas, esto es decir, en las mismas que entonces mantenia mi padre, se echó, como se suele decir familiarmente, tierra á esta, por muchos estilos, desagradable polémica, que nada podria ya enseñar, reconocido en España, como en el mundo entero, á Schlegel como uno de los primeros jueces en literatura, y no pudiendo sino poner en una luz, desventajosa por todos estilos, á hombres del saber y gran mérito que han adquirido despues, como Dn. José Joaquin de Mora y Dn. Antonio Alcalá Galiano, nuestro embajador en Portugal. Vmd. conocerá que habria poca delicadeza en nosotros, aun cuando poseyésemos la tal polémica, que no puede añadir nada á la fama de mi padre de conocedor de los primeros de la Literatura Española, y si favorecer poco á dos hombres eminentes, de los cuales uno es íntimo amigo, y al que yo, en mi particular, debo favores, no siendo el menor el precioso prefacio que escribió para la Coleccion de Cuentos y Poesias populares que reuní y publiqué. Mi padre no ha impreso mas que

3 tomos de poesias con el nombre de *Floresta*. Fué en Alemania (Hamburgo). No se hallan ya completos, pues habiendo yo querido ofrecérselos al Sor. Duque de Montpensier, me enviaron el 1° y 2° tomo sin el 3°, y el tomo del *Teatro español anterior á Lope de Vega*. Mi padre tenia el 2° preparado para imprimirse. Se lo di á Hartzenbusch, por si se podia imprimir en Madrid, pero no ha podido ser, pues aquí hay aun poco gusto por la poesia antigua ! Tengo en mi poder vorradores muy confusos de una historia de la « poesia española » que habria dado sima á la reputacion de literato de mi padre, pero la muerte, por eterna desgracia nuestra, le impidió ponerla en limpio. Espero que he contestado á vmd. ampliamente, y solo me resta dar á vmd. y al eminente literato Mr. Ticknor las gracias por el interés que demuestran en los trabajos de un literato tan sabio como modesto, tan sencillo como admirable. Soy de vmd su mas agradecido y seg° Serv$^{or}$. Q. S. M. B.

Fernán CABALLERO.

De esta su casa. Alcázar, 28 julio 1861.

Loin de moi la pensée de trouver quelque chose à reprendre dans cet écrit : n'est-il pas parfaitement naturel qu'une fille exalte ainsi la mémoire d'un père si digne à tous égards de reconnaissance et de vénération ? Et, certes, les travaux estimables de Böhl méritent qu'on les loue ; mais il me semble assez peu équitable de les louer, comme on l'a fait, aux dépens d'autres qui, dans leur genre, les valent bien. On oppose volontiers la *Floresta* aux *Poesías selectas* de Quintana ; on note chez Böhl une compréhen-

sion plus large de la poésie castillane qui l'a conduit à admettre des œuvres de beaucoup de poètes qui brillent par leur absence chez Quintana, dont le recueil plus restreint ne donne qu'une idée incomplète de cette longue et belle floraison poétique. Cela encore, sous certaines réserves, pourrait être admis [1] ; mais on oublie un peu trop que le choix de Quintana vaut surtout par les aperçus, les jugements littéraires qui s'y lisent et qui sont, quelque opinion qu'on ait des tendances de l'auteur, des morceaux de critique d'une valeur incontestable. Ce que nous réservaient les « brouillons très confus » de l'histoire de la poésie espagnole que Cécile a trouvés dans les papiers de son père, nous ne le savons pas : je ne pense pas toutefois qu'ils eussent relégué dans l'oubli les belles dissertations de son émule. Laissons donc à chacun le mérite de ce qu'il a voulu faire. Quant au *Teatro español* de Böhl, il a pu, à côté des *Orígenes* de Moratin, rendre quelques services : aujourd'hui et depuis assez longtemps, il est devenu négligeable. En somme, ce qui restera du docte Hambourgeois et ce que l'histoire littéraire aura

1. Je dois rappeler qu'on a reproché à Böhl d'avoir parfois remanié, sans en prévenir le lecteur, les textes anciens qu'il publiait. Il me souvient, en effet, d'avoir noté quelques-unes de ces altérations.

à rechercher dans ses écrits, ce sont quelques pages de ses polémiques de la troisième partie du *Pasatiempo crítico en defensa de Calderon y del teatro antiguo español,* où l'auteur, beaucoup plus instruit des littératures allemande et anglaise qu'on ne pouvait l'être alors en Espagne, a semé des idées fécondes, a rompu avec d'anciens préjugés auxquels ses adversaires, si hardis et novateurs en politique, demeuraient obstinément attachés.

Dans les années qui suivent, la correspondance de Böhl avec ses amis d'Allemagne se ralentit beaucoup ; nous apprenons cependant par les raccords du biographe quelques détails concernant Cécile. En 1820 ou 1821, la jeune femme, déjà veuve de son premier mari, le capitaine Antonio Planells, mort à Puerto-Rico, vint à Hambourg visiter sa grand'mère. « On l'eût volontiers retenue, dit l'auteur du *Versuch*, mais elle était alors déjà fiancée en secret avec un gentilhomme sévillan, et la séparation eût, d'autre part, trop coûté à Böhl qui aimait à s'entretenir avec elle, non seulement de ses projets littéraires, mais des souvenirs de leur séjour dans le cher Görslow. » Rentrée donc au bercail, Cécile épousait, le 26 mars 1822, un officier aux Gardes Espagnoles, D. Francisco Ruíz del Arco, marquis de Arco Hermoso, d'une famille

de robe anoblie au siècle dernier[1]. Ce mariage remontait socialement la famille, mais la situation des parents restait assez précaire. Böhl dut quitter son entreprise d'assurances pour se charger de la gérance d'une grande maison de vins anglaise, Duff Gordon and C°, et ces nouvelles fonctions l'obligèrent à transporter son domicile de l'autre côté de la baie, au Puerto de Santa María. « Qui m'eût dit, dans mes premières années d'établissement à Görslow, que je deviendrais sur le tard un marchand de vins ? » s'écrie le pauvre Jean-Nicolas. Mais il ne se laissa point abattre ; sa nature germanique conservait toujours un grand fond de fraîcheur et lui faisait trouver de la poésie partout ; la belle végétation andalouse, la vue des oranges et des grenades le transportaient dans un monde idéal et lui rendaient plus supportable le contact journalier avec le réel. Les lettres de ses dernières années, malgré certaines impressions tristes résultant de l'âge, de l'éloignement de son fils et d'un accident qui le priva de l'usage d'une de ses jambes, sont encore assez sereines ; il se plaît à y parler de ses filles. Sur Cécile, il exprime un jour cette jolie pensée : « Sa jeunesse en Allemagne demeurera toujours pour

1. Le titre, octroyé à D. Francisco Javier del Arco, doyen de la R. Audiencia de Contratación de Indias, date de 1757.

elle le souvenir d'un monde de fées. » Les autres s'étaient aussi mariées : « Aurore vit très heureuse à Cadix avec un excellent mari et une petite fille de quatre ans. Angèle vivait en France fort agréablement avec son mari, et sa santé s'était fortifiée. A la révolution de juillet, ce mari a été destitué par ses sous-officiers ; il se trouve maintenant à Paris et espère regagner son emploi, tandis que sa femme vit avec nous en attendant que le sort de son colonel[1] se décide. » Lui-même continue à explorer la vieille littérature castillane ; après la *Floresta de rimas antiguas castellanas* imprimée à Hambourg, de 1821 à 1825, sous la surveillance de son ami Julius (et dont une seconde édition des deux premières parties porte les dates de 1827 et 1843, alors que la troisième partie ne fut jamais, que je sache, réimprimée), il réunit les éléments de son *Teatro español anterior á Lope de Vega,* qui parut également à Hambourg, en 1832. Puis il éprouve la douce satisfaction de voir sa fille aînée, qu'il avait depuis longtemps initiée à ses travaux

1. Gabriel-Henry Châtry de la Fosse, né à Caen le 13 juillet 1779. Engagé en 1800 au 9e dragons, il fit plusieurs campagnes de l'Empire, notamment la campagne d'Espagne en 1808. En 1830, il commandait le 13e chasseurs, où éclata une révolte qui fut attribuée à son extrême sévérité. Admis à la retraite avec le grade de général en 1848, il mourut, je crois, dans cette même année.

et dont il cultivait soigneusement le goût, s'éprendre à son tour aussi de la littérature d'imagination et s'essayer dans une nouvelle de mœurs espagnoles qu'elle voulut écrire en allemand, et dont il importe de dire quelques mots, les biographes de Fernán Caballero ne l'ayant mentionnée qu'en passant[1].

Ce premier ouvrage de notre Allemande espagnolisée, envoyé par son père en septembre 1833, à Hambourg, ne fut présenté au public que sept ans plus tard, dans le numéro du 15 août 1840 des *Literarische und Kritische Blätter der Börsen-Halle*, où il occupe les pages 737 à 743.

En voici exactement le titre :

Sola
oder
Wahrheit und Schein
Eine spanische Erzählung
Von
einer in Deutschland erzogenen Spanierin
Sevilla 1833[2].

1. D. Fernando De Gabriel dit que cette nouvelle « écrite par elle en allemand, en 1831, fut publiée à Hambourg sous le titre de *Sola* » (*Ultimas producciones de Fernan Caballero*, p. XIX). Il n'y a ici d'inexact que la date : 1831, au lieu de 1833 ; mais M. Asensio aggrave un peu l'erreur en disant que la nouvelle « fut imprimée à Hambourg en 1831 ». (*Obras completas de Fernán Caballero. Novelas*, t. I, p. 75.)

2. Je dois la connaissance de ce début de Fernán Caballero à l'obligeance du Dr Franz Eyssenhardt, qui a bien voulu me prêter le volume des *Literarische Blätter* où il a été inséré.

Une note de la rédaction placée sous ce titre nous informe de ce qui suit : « L'auteur de cette nouvelle est une Espagnole de qualité qui a été élevée en Allemagne. Il aurait été bien facile à la rédaction de débarrasser la langue si vivante de ce morceau de quelques solécismes ; mais ce que la nouvelle eût ainsi gagné en correction, elle l'eût perdu doublement par ce que nous lui aurions ôté de fraîcheur dans l'exposition, de vie et de naïveté. Il nous a donc paru préférable de l'imprimer telle qu'elle nous a été envoyée. » En effet, il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour noter dans le style de la nouvelle de nombreuses impropriétés, que n'eût certainement pas commises Jean-Nicolas Böhl, preuve qu'elle ne passa point par sa censure, ou tout au moins qu'il ne jugea pas à propos de la corriger, préférant laisser à sa fille le mérite d'avoir réussi toute seule à marquer ce trait d'union entre les deux pays, à écrire des « choses d'Espagne » en langue allemande.

Le nom de *Sola*, comme nous en avertit une note à la fin de la nouvelle, est l'abréviation de *Soledad*, « nom fréquent en Espagne, car il est une des advocations de la Vierge ». Ici, il s'applique à une malheureuse créature, fruit des amours coupables et clandestines d'une jeune fille de qualité et d'un officier pauvre. Inés de

Luna, qui s'est laissée séduire, joint à l'orgueil invétéré de sa race un cœur sec et dur. Pour ne pas déroger et par crainte d'avouer sa faute, jamais elle ne consentira à permettre que García demande sa main. Aux reproches de son amant, qui la supplie de ne pas vouer à l'abandon et à l'infamie le gage de leur amour, elle répond froidement qu'il s'en charge. García se retire désespéré et meurt peu de temps après. Nous retrouvons Sola dans une sorte de caravansérail de Séville, dont l'une des pensionnaires, pour gagner les quelques piastres qu'on donne à celles qui élèvent des orphelins, a été la prendre aux enfants trouvés. Injuriée, battue, soumise aux plus mauvais traitements et exposée aux plus mauvais exemples, Sola amasse de terribles rancunes et se pervertit ; elle nous apparaît, quelques années plus tard, en fille, fille de bas étage, effrontée, gouailleuse et disputant quelque amant de rencontre à une autre femme de son espèce. Celle-ci se venge et l'infortunée Sola est trouvée un matin à l'entrée d'une ruelle borgne mortellement blessée d'un coup de poignard. Elle meurt, après qu'un prêtre lui a apporté quelques consolations ; l'alcalde alors fait porter le cadavre devant la prison publique, dans la pensée que quelqu'un viendra le reconnaître. A ce moment passe un carrosse, celui, bien en-

tendu, de l'ancienne Inés devenue marquise de Santa Fé : « Voyez, dit-elle à ses filles en apercevant le cadavre de la prostituée, voyez le résultat des mauvaises mœurs ; ne vous plaignez donc plus de la sévérité avec laquelle je vous élève : la responsabilité des parents est immense ! Si cette malheureuse avait eu une mère plus attentive, elle ne serait pas là, démonstration palpable des conséquences du crime. » Puis elle ordonne au cocher de continuer et de s'éloigner de cet affreux spectacle ; elle-même détourne ses regards avec horreur et dégoût. Et pourtant... « ce sang, ce crime, cet abandon, cette mort pesaient sur cette tête altière ; car elle était sa mère ! »

On retrouve là le ton et les procédés du roman-feuilleton de l'époque, des romans français qui devaient être la lecture habituelle de Cécile. Ne se met-elle pas, d'ailleurs, sous la protection d'Eugène Sue, dont le passage suivant sert d'épigraphe à sa nouvelle ? « J'ai toujours été convaincu qu'il y avait une autre logique à suivre que celle des drames et des romans, où d'ordinaire l'auteur anticipe sur la justice divine et paie largement ici-bas, chacun selon ses œuvres, inutilisant ainsi l'espoir ou la crainte des joies et des peines éternelles promises après la mort, en arrêtant le compte du bon et du méchant sur

terre, en parodiant dans ce monde un ciel et un enfer, qu'il peuple à son gré. Et j'ai vu là une profanation de cette haute pensée du christianisme, qui considère cette vie comme une épreuve, comme un problème, dont il appartient à Dieu seul de donner la solution exacte. »

Toutefois, à côté du drame trop sommaire et trop noir, du romanesque un peu puéril, se révèlent dans ce petit écrit des qualités descriptives et une tentative de reproduire la réalité qui annoncent le talent caractéristique du futur Fernán Caballero. La peinture du caravansérail de la Puerta del Osario où est martyrisée Sola, un de ces *gallineros* ou *corrales de vecinos* sévillans où grouille, dans une inquiétante promiscuité, tout un monde de petits métiers, de miséreux et de truands, a beaucoup d'entrain : Luís Montoto a donné depuis plus de détails et décrit plus minutieusement et en observateur érudit ces ruches humaines[1], mais Cécile les avait déjà fait voir et en avait bien reproduit la vraie couleur. Et dans ce cadre, elle sait déjà placer quelques-uns de ces *cuentos* dont elle tirera si grand parti plus tard, entre autres une bonne histoire de *cuernos,* que voici :

L'alcalde d'un village qui devait recevoir un infant de

1. *El Folk-lore andaluz,* Séville, 1882-83, p. 118 et suiv.

Castille se trouvait dans un grand embarras. Pour le fêter comme il convenait, le brave homme eut l'idée d'ériger à l'entrée du village un arc de triomphe, bien que l'infant fût de sa nature aussi pacifique qu'un bœuf de labour. Malheureusement, on ne trouvait rien dans le village qui pût servir à ériger l'édifice : point d'arbre à une lieue à la ronde, point de planches, ni de cordes, ni de couleurs, ni de peintres. Alors, dans sa grande perplexité, il lui vint une idée lumineuse. « Mes bons amis », dit-il aux commissaires de la fête, lesquels étaient le boucher et un ânier, « l'abattoir est plein d'une quantité de cornes ; nous allons en fabriquer l'arc de triomphe. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et il en résulta vraiment une belle mosaïque de cornes édifiée avec grand art. Ces cornes regardaient en haut, regardaient en bas, regardaient à gauche et regardaient à droite ; elle vous insultaient, elles vous terrifiaient. Les hommes les contemplaient la bouche ouverte ; les femmes s'en offensaient. Mais quand l'infant arriva, il se mit à rire de tout son cœur et demanda à l'alcalde qui avait eu cette idée originale. L'alcalde, flatté et tout joyeux, lui répondit, montrant d'abord l'arc, puis son front : « Altesse, tout cela s'est trouvé là. »

Deux ans à peine après cette modeste et assez heureuse tentative de montrer l'Andalousie, ses gens et ses mœurs au public du Nord, le malheur s'abattait de nouveau sur la jeune femme. Presque coup sur coup, elle perdait son second mari et son père. La mort du premier affecta même sa santé : « Notre chère Cécile est veuve pour la seconde fois depuis un an, » écrit Böhl le 20 mars 1836, « la mort de son bon mari a

gravement altéré sa santé. Elle pense bientôt entreprendre un voyage et accompagner sa sœur, la générale de La Fosse, à Paris. Comme je voudrais me joindre à elles ! » Le souhait ne devait pas être exaucé : l'excellent homme mourait quelques mois plus tard, le 9 novembre 1836, au Puerto de Santa María. Quel chagrin intense et profond pour sa fille, qui perdait en lui non seulement le meilleur des pères, mais son tuteur spirituel, une âme élevée et droite, une intelligence cultivée, vigoureuse, nourrie vraiment de la meilleure substance et sachant la faire fructifier ! Le culte qu'elle garda toute sa vie pour la mémoire de ce père et qui apparaît souvent dans sa correspondance montre combien déchirante dut être la séparation et quel vide elle causa dans la famille d'Espagne, réduite aux deux filles, Cécile et Aurore, et à la mère, qui ne survécut que deux ans à son mari. Je ne dirai rien maintenant du troisième mariage de Cécile, car j'aurai l'occasion d'en parler en analysant sa correspondance avec Latour ; mais il me semble utile ici, après ce rapide aperçu biographique tiré essentiellement de sources d'information allemandes, de rechercher, si possible, comment s'est formée la personnalité morale et littéraire de Fernán Caballero, jusqu'à quel point l'on peut discerner, et l'action des races qui se sont

mêlées chez elle, sans se confondre tout à fait, et les influences de l'éducation et du milieu.

Ce que lui a donné l'Allemagne, par son père, appartient d'abord au domaine du sentiment : c'est la poésie, la poésie intime et profonde de la race germanique dont elle est imprégnée et qui se glisse peu ou prou dans tout ce qu'elle écrit, romans ou lettres ; et j'ajouterai le sens, le flair de la poésie partout où elle existe à l'état latent, qui lui a permis pour ainsi dire de la retrouver, de la faire jaillir là où l'on ne se doutait guère qu'il y en eût : un lointain souvenir de la *Feenwelt* dont parlait Böhl vit toujours en elle, et les ondines du Schweriner-See chantent encore doucement au fond de son cœur. Mais il y a plus : l'ordre, le sens pratique, la bonne méthode dans la conduite de la vie, et ce bel équilibre de ses facultés qui l'empêche de trop extravaguer, comme le feraient d'autres femmes, quand certaines passions l'agitent, voilà des traits qui peuvent se réclamer de l'origine allemande et de la discipline paternelle. L'Espagne, en revanche, se montre dans sa piété si vive, sa foi brûlante, son catholicisme si intense, dans la haine aussi qu'elle a vouée, non pas du tout à la France, qu'elle aime au contraire et admire, mais aux Français de Napoléon, à Napoléon lui-même, qu'elle déteste à la fois comme Alle-

mande et comme Espagnole, et en tant que fille de celle qui avait eu à endurer le joug de l'envahisseur[1]. En ce qui concerne toutefois ses sentiments religieux, il me semble que l'Espagne n'est pas seule responsable. Il y a dans son catholicisme quelque chose de doctrinaire et de batailleur, qui trahit une lutte ou le souvenir d'une lutte ; elle a dû penser souvent à la conversion de son père, cette victoire remportée sur l'hérésie, à laquelle les femmes de la famille pouvaient bien croire qu'elles avaient contribué. Et qui sait si sa mère, dans sa jeunesse en Angleterre, n'avait pas eu à souffrir aussi du contact des protestants ? Sans compter qu'elle s'est beaucoup inspirée de nos polémistes et doctrinaires français, de Bonald entre autres. Tout cela fait de sa religion quelque chose de plus complexe que le catholicisme ingénu des trois quarts des Espagnols, si tranquillement convaincus de l'excellence de leur foi qu'ils n'éprouvent pas le besoin de la défendre, qu'ils n'éprouvent surtout pas celui d'attaquer les autres croyances. Reste maintenant la France, qui a

1. Mme Böhl, en 1810, fut surprise à Chiclana par un détachement français. D'après son mari, elle n'eut guère à souffrir de cet incident, le général qui logeait chez elle s'étant montré fort courtois ; mais, ajoute-t-il, « ses sentiments patriotiques sont si exaspérés qu'elle voudrait se voir à cent lieues de l'Espagne. »

exercé, je le crois, une grande influence sur son esprit, qui lui a donné un certain tour, qui a en partie formé l'écrivain et même un peu plus que l'écrivain. L'institutrice belge de langue française et la dame de Saint-Cyr se retrouvent chez Cécile Böhl. A la dernière, elle a pris avec une langue assez pure qu'elle écrit facilement, un ton d'ancien régime, quelque chose d'aisé et de tout à fait « comme il faut », dont on sent qu'elle a conscience et qui lui donne le pas sur beaucoup de femmes espagnoles, surtout sur certaines femmes auteurs, d'éducation moins raffinée et dont le tact n'égale pas le talent. Enfin, toute sa vie, elle a surtout lu du français. Dans sa jeunesse et avec son père, elle avait sûrement abordé les grands auteurs allemands du XVIII[e] siècle et s'en était assimilé quelques parties, et de cette période subsistent dans sa mémoire certains restes, notamment des *Lieder* qu'elle a dû entendre chanter ou qu'on lui aura fait réciter ; mais, le lien qui l'attachait à l'Allemagne une fois rompu, l'âge et les nouvelles relations aidant, elle se tourne de plus en plus vers la France, qui lui fournit sa pâture habituelle : des romanciers qui l'amusent ou dont elle discute avec vivacité les tendances immorales, des publicistes qui la tiennent au courant des questions palpitantes, des critiques littéraires qui

l'instruisent et au jugement desquels elle attache un grand prix. La *Revue Britannique* et le *Correspondant*, revues où écrit Latour et par conséquent bien pensantes, plus tard aussi la *Revue des Deux Mondes*, lui apportent ce qu'il lui faut pour entretenir son activité intellectuelle et renouveler ses idées. Chose assez surprenante : cette Espagnole ombrageuse, toujours prête à exalter son pays, à proclamer toutes ses gloires, a peu pratiqué les écrivains nationaux. Sauf Cervantes qu'elle paraît connaître assez bien, sauf quelques livres dévots, les œuvres les plus célèbres de sainte Thérèse entre autres, sauf quelques poètes de la *Floresta* de son père et quelques drames de l'ancien répertoire, la riche littérature espagnole de tous les temps ne tient pas une grande place dans ses préoccupations : elle l'avoue, d'ailleurs, de bonne grâce, dans une de ses lettres à Latour[1]. La littérature anglaise non plus ne lui est pas familière : si elle a sans doute lu Walter Scott, les grands romanciers contemporains ne l'intéressent pas et il semble bien qu'elle ne leur a rien emprunté. L'antipathie que lui inspiraient la politique de

1. Latour, dans un de ses articles, avait écrit : « Les Espagnols aiment beaucoup leurs poètes qu'ils ne lisent pas. » Là-dessus, Fernán s'écrie : « ¡ Qué verdad, qué verdad, empezando por mí ! Pero, ¿ quién lée tanto, tanto, tanto ? »

l'Angleterre et plus que tout la propagande protestante fomentée en Espagne par cette puissance a rejailli sur la littérature anglaise et l'a rendue à ses yeux suspecte. De l'Italie, elle aurait dû au moins goûter les écrivains catholiques modernes, par exemple Manzoni ; mais la langue l'arrête, cette polyglotte, quelque étrange que cela paraisse, ne lisait pas l'italien !

Quoi qu'il en soit, cette femme, remarquablement douée par la nature, dressée par une éducation très supérieure à celle des femmes espagnoles de son milieu, instruite aussi par une expérience assez complète et parfois cruelle de la vie, peut se risquer à écrire. Elle est armée, elle ne manquera pas de sujets ; si elle a senti fortement, si elle sait voir, le passé et le présent lui fourniront ample matière à des récits capables d'intéresser ou d'émouvoir, et si, d'autre part, l'art ou le métier ne reste pas trop au-dessous de l'inspiration, la gloire l'attend et l'Espagne moderne comptera un grand romancier. Je ne voudrais pas décider en ce lieu si Fernán Caballero a vraiment conquis cette place à laquelle il semble qu'elle pouvait prétendre ; je préfère de beaucoup la laisser se décrire elle-même et se révéler à nous sous les divers aspects de sa nature de femme et d'écrivain.

La correspondance de Fernán Caballero avec

Antoine de Latour embrasse une période de vingt années (1856-1876) : très active et suivie jusqu'en 1868, cette correspondance se ralentit après la révolution de septembre et en raison des événements politiques qui troublèrent la vie des deux écrivains. Tout contribuait à rapprocher l'Espagnole du Français : les fonctions de M. de Latour auprès du duc de Montpensier, qui le rendaient l'intermédiaire obligé entre la petite cour du palais de San Telmo et le monde extérieur ; l'amour, le dévouement que chacun d'eux témoignait à cette branche d'Orléans-Bourbon de la famille royale d'Espagne, puis une grande communauté de sentiments et d'idées sur beaucoup de questions essentielles politiques, sociales, religieuses et littéraires. Avec une Espagnole pur sang, peut-être Latour se serait-il moins bien entendu, mais ce qu'il y avait encore de cosmopolite ou d'exotique chez Cécile Böhl facilita beaucoup leurs relations et établit des points de contact par où leurs natures, assez différentes d'ailleurs, se rejoignirent. Catholiques et royalistes, ils l'étaient tous deux, mais Antoine de Latour tempérait, par son libéralisme de bon aloi, ce qu'il y avait de trop entier et de trop fougueux dans les credo de son amie, et celle-ci, sans précisément lui faire de concessions, subissait cependant cette influence modératrice. En

littérature, par contre, ils marchaient en parfait accord. Poètes, chacun à sa façon, puisque Cécile ne versifia jamais, ils aiment le même genre de poésie, celle des romantiques catholiques ; enthousiastes et vibrants, ils s'intéressent surtout à la littérature romanesque et passionnelle, même quand elle s'égare, même quand ils la jugent coupable et dangereuse. Avec son goût sûr, nourri par de bonnes études et les relations qu'il entretenait avec beaucoup de nos meilleurs écrivains, Latour, esprit plus ouvert que vigoureux, plus souple et délicat qu'original, se prêtait donc fort bien à devenir le conseiller littéraire, le guide et comme l'impresario d'une femme auteur, qui désirait, non pas tant par vanité que poussée par la noble ambition de réhabiliter son pays, se produire sur un plus grand théâtre, atteindre par la France le public européen. Et c'est bien là ce qu'il fut pendant ces vingt années. Si Cécile s'en rapporte à ses amis espagnols, les Fermín Apezechea, les Fernández Espino, les De Gabriel et les Cavanilles, et les consulte sur divers détails de forme, sur les côtés en quelque sorte extérieurs ou accessoires de sa littérature, elle aime à en discuter avec Latour les intentions, le fond même, elle aime à recueillir son avis et ses jugements sur la réussite de ses desseins, elle le prend pour confident

des entraves qu'elle s'impose volontairement et qui ne lui permettent pas de tirer de certaines situations tout ce qu'elles comportent ; elle va même jusqu'à dire un jour que Latour seul s'intéresse vraiment à ce qu'elle fait : « Solo, solo su marido de V., » écrit-elle à Mme Fanny de Latour, « se interesa real é inteligentemente en lo que yo escribo, y preciso es ser escritor para poder graduar á que punto esto se agradece ». Amitié et confiance réciproques, qui pendant cette longue liaison ne faiblirent jamais ; bel exemple d'une intimité où le cœur trouva autant de satisfaction que l'esprit, et à laquelle, il importe de le rappeler, Mme Fanny de Latour eut une part considérable, car Fernán Caballero témoigna toujours à la *media naranja* de son ami l'affection la plus vive et la plus tendre.

Pour donner une idée de la richesse et de l'extrême variété de ce commerce épistolaire, il convient d'en grouper les informations sous quelques rubriques. J'indiquerai donc successivement ce qu'on y peut apprendre sur les origines et certains incidents de la vie de Fernán Caballero ; sur les formes multiples qu'elle sut donner à cet impérieux besoin d'agir qui l'anima constamment ; sur ses travaux littéraires et tout ce qui s'y rapporte, éclaircissements, discussions, récriminations ; sur ses rapports avec

quelques écrivains de son temps, ses émules ou ses critiques; sur ses opinions enfin, ses amitiés et ses antipathies. D'autres choses seront omises, les détails de la politique espagnole, notamment, qui, comme bien l'on pense, tiennent assez de place dans ces lettres, puis tout ce qu'elle raconte de ses relations avec *les ducs* de Montpensier, surtout avec l'infante María Luisa, pour laquelle elle professait un véritable culte, en un mot, la chronique de San Telmo, curieuse à coup sûr et pleine de jolis traits, mais que seuls des Sévillans qui furent mêlés à ce monde disparu seraient capables d'apprécier à sa juste valeur.

A plusieurs reprises, celle que, pour simplifier, j'appellerai désormais Fernán[1], a été amenée à parler de ses antécédents de famille, de sa naissance et de son père, soit pour documenter son ami, qui prenait un si vif plaisir à parler d'elle dans nos revues, soit pour réfuter des erreurs commises par ses traducteurs ou certains essayistes. Ses adversaires politiques surtout ne manquaient pas, pour atténuer l'effet de ses écrits dans un pays où le sentiment national est

1. Personne, à ma connaissance, n'a expliqué pour quel motif Cécile a choisi comme pseudonyme ce nom de Fernán Caballero, qui est celui d'une petite localité de la province de Ciudad Real dans la Manche.

si chatouilleux, de souligner son origine allemande. Cette manœuvre l'irritait et un jour elle demanda à Latour d'y couper court ; il ne s'agit, lui dit-elle, que de supprimer, dans un prologue qu'il écrivait pour l'une de ses nouvelles, « deux mots sans intérêt et qui font allusion à mon sang allemand ». Et elle s'explique à ce propos en toute franchise :

Aunque, como Cecilia, mucho me honro de ello, como Fernan lo siento, porque desprestigia y aminora el *españolismo* y lo *genuino* de mis escritos. Ya el baron Wolf, con referencia á V., dice que *pertenezco* á Alemania. Los liberales de aqui, que me rechazan, me negarán el derecho de ciudadania en mi querida España, y uno de mis traductores habiendo leido lo que V. y Wolf han escrito, saca una biografia de mi padre, contando que ha sido educado por el famoso Campe y que es el Juanito del Robinson (y esto es cierto), pero en seguida pone una biografia mia apócrifa, inventada, diciendo que he pasado mi vida casi toda en Brunswik (donde nunca he estado) y miles disparates[1] !

Sur le dernier point, le séjour en Brunswick, sa mémoire, nous l'avons vu, ne l'a pas exactement servie ; le reste dit fort bien pourquoi cette origine allemande, dont elle ne tirait personnel-

1. Dans mes citations, je respecte l'orthographe de Fernán, qui n'est pas des plus académiques ; par exemple, elle écrit quelquefois *s* pour *c* ou *z*, à l'andalouse. Son accentuation laisse aussi à désirer ; je l'ai un peu régularisée, sans m'astreindre cependant à toutes les règles actuelles.

lement que de l'honneur, gênait son rôle d'écrivain espagnol et de défenseur des idées traditionnelles. Que nul ne pût suspecter malignement son caractère d'Espagnole *legítima* ; voilà ce qui lui importait, et puisqu'il lui fallait passer condamnation sur le lieu de sa naissance, elle se consolait, dit-on, en pensant qu'elle avait été au moins conçue en Espagne! Avec l'âge et l'éloignement, l'Allemagne finit par se perdre dans la brume des vieux souvenirs, elle n'en retient plus guère que l'image de son père vénéré toujours présente à son esprit. Souvent, elle aime à rappeler les travaux de Böhl, parfois aussi quelque trait de sa méthode d'éducation, qui ne s'accommodait point, paraît-il, de certaines puérilités trop admirées des mères. Parlant d'un enfant prodige dont une petite coterie tambourinait extrêmement les vers précoces et assez sots, elle écrit :

Cuando yo tenia su edad, y alguna mas, solia componer algunas cosillas que á mi madre hacian gracia y que llevaba á mi padre, que, sin leerlas, las tiraba y me decia : « Tonterias, tonterias : no pierdas en esto el tiempo, que debes emplear en estudiar y coser. » ¡Oh, bendito mil veces aquel sabio y buen padre! Ahogó en su germen ese amor propio y vanidad infantil que crece con la edad y ahoga á su vez el buen sentido y la modestia.

Si la figure de sa mère ne se montre pas dans ces lettres, nous y voyons d'autres membres de

sa famille, sa sœur Aurore surtout, qu'elle chérissait, dont elle ne pouvait souffrir d'être séparée : « Je désire bien qu'Aurore, à qui Paris ne convient pas, nous revienne... je suis jalouse de Paris et, comme Andalouse, j'aimerais bien le poignarder! » écrit-elle à M[me] de Latour — cet « ange de la famille », comme elle la nomme, qu'elle entoura pendant sa dernière et cruelle maladie des soins les plus dévoués et dont elle annonça la mort à son amie en quelques paroles empreintes d'une tendresse profonde : « El angel de la familia está en su patria; un ataque cerebral (hijo de su enfermedad) se la ha llevado en pocas horas. La familia queda sin angel, sin corazon, pues ella lo era, y sin consuelo. »

Des deux premiers maris, nous n'entrevoyons guère qu'une silhouette rapide : diverses raisons, mais par-dessus tout sa très grande délicatesse, lui interdisaient ce sujet, même dans le secret d'une correspondance intime. Elle n'aimait point qu'on cherchât dans ses romans les personnalités qu'elle pouvait y avoir mises, qu'on prétendît retrouver sous tel ou tel de ses héros ou héroïnes une part d'elle-même et de sa vie. Latour, si discret, ne mérita jamais les reproches qu'elle adresse à d'autres, surtout à des journalistes hostiles. Une fois, cependant, il lui sembla que son ami en avait écrit un peu trop, qu'il

avait imprudemment soulevé un coin du voile qui protégeait l'histoire de son cœur; elle le querelle affectueusement, mais le récompense en même temps par une confession générale de son début dans la vie, qu'il n'a pas dû regretter beaucoup d'avoir provoquée. C'était à propos du roman *La Farisea* :

Pero quiero reñir un poco con V. ¿Porqué saca V. siempre mi persona, mezclando asi un poco de acibar á tan dulce miel? Si yo he hecho (et pour cause) á mi heroina Americana, ¿para qué decir que he estado yo en América, y menos que no gusto hablar de ello? ¿Me ha oido V. hablar de ninguna de las demas situaciones de mi vida? ¿He hablado nunca de Alemania ni de la opulenta y brillante casa de mi abuela en que me crié como *enfant gâté* con todas las delicias y mimos posibles? ¿He hablado de mi estada primera en Cadiz y el Puerto donde fuy *enfant gâté* del público? ¿He hablado de mi venida á Sevilla con un hombre ideal[1] con el que fuy idealmente feliz y murió adorandome y bendiciendome? No, pues entonces ¿qué estraño tiene no hablase de una época, aunque es la mas interesante de mi vida? Es porque cual nadie pienso como el que dijo : *le moi est odieux*. Y nobstante, de ninguna época podria yo sacar mas vanagloria ; pero, para hacerlo, tendria que hablar mal de dos personas (lo que jamas he hecho ni haré). Callo sobre este triste *début* de mi vida. Yo entonces, bien lo puedo decir, era *buena,* como quien salia de una pension francesa establecida en Alemania, y pude sacar de mi corazon y de mi experiencia el *début* en la vida que he dado á la Clemencia de mi novela. Despues, adoptada

1. Son second mari, le marquis d'Arco Hermoso.

casi por hija y con los mayores estremos de cariño por el Capitan general y su muger, que era amiga de mi madre, estube llena de mimos y lisonjas hasta el anhelado instante de regresar al seno de mi familia. A mi marido, hermoso joven de 25 años, esperaba un bello porvenir; pero á los pocos meses de casado murió de repente apoyada su cabeza en mi pecho. Fué la primera vez que vi la muerte, y lo creia dormido! Me arrancaron de alli y llevaron contra mi voluntad en casa de la amiga de mi madre donde estube á la muerte. En la carta que escribió el Capitan general á mi padre le decia que una sola cosa habia envidiado en su vida, y era la de haber tenido una hija como la suya. — Aqui tiene V. *en gros* algo ó el resumen de mi estada en Puerto-Rico; terribles padeceres que sufrió un alma que á poco mas de 16 años[1] no podia, no sabia, no tenia fuerzas para soportarlos en un pais estraño y mal sano, y que, á no haber sido por mis generosos amigos, me habrian costado la vida...

Le troisième mari, au contraire, qu'elle épousa en 1837, deux ans après la mort du marquis, et que Latour a pu connaître puisqu'il ne mourut qu'en 1859, ce D. Antonio Arrom[2] de Ayala, originaire de Ronda, occupe beaucoup

1. Cécile se rajeunit : elle épousa le capitaine Planells en 1816, c'est-à-dire à vingt ans.

2. On écrit plutôt *Arron* : toutefois, dans l'acte même de naissance de D. Antonio, produit par M. Asensio, il y a une fois *Arrom* et une fois *Arron*. Quant à Cécile, elle signe toujours : *Cecilia Bohl* (et non *Böhl*) *de Arrom*. Les Espagnols prononcent difficilement le *ö* allemand. Nous avons vu plus haut qu'Alcalá Galiano écrivait aussi *Bohl* ; on trouve même l'orthographe *Wol* (Angel M. de Barcia, *Catálogo de retratos de la Biblioteca Nacional*, Madrid, 1901, p. 727).

Fernán et son nom revient souvent dans ses lettres. Plus jeune qu'elle de dix-huit ans, atteint d'un terrible mal, la phtisie, que des soins intelligents, divers traitements et des voyages réussirent à conjurer, cet intéressant malade trouva dans l'union avec une femme de cœur telle qu'était Cécile un immense soulagement à ses misères. Le malheureux fit ce qu'il put pour répondre au dévouement de celle qui lui avait donné sa main et qui le soigna longtemps comme un enfant. Lorsque Cécile perdit une bonne partie de la petite fortune paternelle déposée dans des maisons de banque étrangères, Arrom travailla courageusement à réparer ce désastre. Nommé consul d'Espagne en Australie, il se lança dans des entreprises commerciales qui, si elles avaient réussi, auraient rétabli les affaires de la famille ; mais Arrom, voué au malheur, ne put lutter contre sa destinée. En avril 1859, au moment de regagner sa lointaine résidence et se trouvant à Londres, il apprit la ruine complète de ses entreprises due à l'infidélité d'un associé. Le coup était trop rude pour un organisme affaibli, la raison elle-même s'égara et dans le désespoir, accru par l'isolement où il se trouvait, que lui causa l'affreuse nouvelle, l'infortuné se tua. Une découpure d'un journal anglais, que j'ai trouvée dans les papiers de Latour relate l'incident

en termes qui dénotent chez la victime un trouble cérébral évident :

SUICIDE. — On Thursday a gentleman, said to be the Spanish Consul for Australia, shot himself in Blenheim Park.

It appears that on his person were found three letters, one addresed by him to the landlady of the Bear Hotel, Woodstock, where he has been staying since Tuesday last, and another addressed to the Duke of Marlborough. The third is evidently addressed to him. The address on this letter is « Don Antonio Arom de Ayala, Spanish Consul for Australia. Tavistock Hotel, Covent-garden ». In his letter to the Duke of Marlborough he begs that his grace will pardon him for selecting his park for a place in which to end his life, and observes that he has a feeling which may be a childish one, that objects that he should die in cultivated fields, where cottages are, and railroads cross, and signs of life exist, therefore he has selected Blenheim Park for this purpose, and prays that the Duke will cause him to be buried at the spot where he has died, and cause a cross to be put up to note the place, according to the Spanish custom.

Cette recherche de la solitude, ce désir de se soustraire au brouhaha de la grande cité et de mourir dans la tranquillité imposante d'un parc seigneurial ont quelque chose de délicat et de touchant qui laisse entrevoir une âme peu ordinaire. L'on peut penser quelle immense douleur envahit la malheureuse femme et la terrassa lorsque lui furent communiqués petit à petit les motifs et les circonstances de cette mort volon-

taire, si terrifiante pour une épouse chrétienne. La conviction, toutefois, que son mari « marqué par le destin » est irresponsable, que la maladie et l'isolement en dérangeant ses facultés lui ont ôté tout moyen de raisonner ses actes, le secret espoir peut-être que cette âme s'est sauvée par un appel suprême à la miséricorde divine, permirent à Fernán de supporter ce nouveau et écrasant malheur, lui donnèrent la résignation et la force suffisantes pour ne pas s'abandonner complètement, pour lutter, au contraire, avec une vaillance admirable et se refaire une vie. Sous le coup de la nouvelle, elle ne put rien écrire d'intime ; peu à peu elle se ressaisit et envoya à son ami, le 31 mai 1859, un long récit du tragique événement et des souffrances morales qui l'accablent, obligée comme elle l'est, de dissimuler la vérité : en un mot de tout ce qu'elle ressent et de tout ce qu'elle prévoit dans l'avenir. J'en détache quelques passages.

Mi marido nació marcado por la fatalidad y con su sello en su palida frente ! En vano he consagrado gran parte de mi vida y todas mis facultades materiales y morales en contrarestarla... Pocos dias despues de escribirme una carta en que me decia, contento, que todo quedaba arreglado y que dentro de pocos dias se embarcaba, recibe la noticia que su compañero de Sidney ha cargado un barco y se ha fugado con todo, dejándolo no

solo arruinado, sino lleno de compromisos. Su ya tan padecida cabeza se monta y pierde la razon, la sangre fria, la resignacion, que yo, como hice otras veces, le hubiera imbuido si hubiese estado á su lado. Pero estaba solo, solo, sin una cara amiga, en aquel triste Londres cuyo negro cielo vierte desconsuelo. Vuelve solo como salió, mojado y trastornado, y me escribe (el 13): « Mi buena y querida Cecilia, cuando recibas esta mi última carta ya habrás recibido el cruel golpe que mi atroz destino, mi flaqueza, mi razon extraviada y esa atraccion irresistible del abismo me fuerzan á darte. La consideracion de que si yo permanezco en este mundo solo es para causarte pesadumbres, y que mas vale una grande que acabe con ellas de una vez, es lo que me decide. Hija mia, que 22 años de miserias y penas te ha costado el casarte conmigo! Y por remate, para que el resto de tus dias lo pasases cuidando de un loco, pues siento á la locura apoderarse de mi pobre cerebro con su mano de hierro. Qué corona de martirio vas á llevar al cielo, santa y querida criatura... » El 14: « Otra cruel noche sin pegar los ojos! Mi cabeza que me se parte de dolor; mi juicio que me se va... es preciso acabar. En mis momentos lucidos, veo el gran pecado que voy á cometer poniendo fin á mis dias, pero creo que Dios me perdonará. Sino, ¿porqué no me da fuerzas y juicio, porqué esta sed de muerte? esta enagenacion mental que me arrastra al precipicio sin poderla vencer? Dios misericordioso, tened piedad de mi! Amen, Señor de los afligidos! »

Esta carta recibo, la leo y no muero de dolor, porque el dolor es una *agonia sin muerte*! El luto de Fernan Caballero está salpicado de la sangre de un infeliz suicida! Y tengo que disimular ante el mundo... porque ignore que sepa yo tan lugubre y cruel final del hombre cuya elevada alma, cuyo sano é inocente corazon se hallaban como doradas aves de altas esferas en las bajas y crimi-

nales masmorras de los negocios de los hombres. Mi dolor, mi verguenza y mi completa ruina, hija de la suya, no me dejan mas refugio que un tranquilo convento. No es esto, como creen mi familia y amigos, un rapto de exaltacion, de lo caido de mi ánimo, de mi alejamiento del mundo. No seré monja, seré una señora recogida en un retiro, como Me Recamier y otras muchas...

L'idée de renoncer au monde, de chercher paix et consolations derrière les grilles d'un couvent était bien naturelle chez une femme de sentiments si pieux et abattue par un tel désastre moral et matériel ; mais ses parents et ses amis comprirent tout de suite que Fernán n'avait pas le tempérament d'une recluse et que la monotonie du cloître, avec ses renoncements et ses strictes obligations, répugnerait vite à sa nature si vivante et si sociable, à l'activité et à l'agilité de son esprit. Elle-même le sentait bien : « Je ne serai pas religieuse, mais une dame confinée dans une retraite. » C'était encore trop, et sa sœur Aurore, qui la connaissait bien, le dit très clairement à Latour en le priant d'agir pour détourner Fernán de son projet : « Ma sœur a toujours été faite pour charmer la société ; la société la distrait et elle s'y complaît, comme le soleil, s'il était une créature sensible, jouirait de ce qu'il éclaire, de ce qu'il embellit et surtout des bienfaits qu'il répand autour de lui. Elle manquerait à la société et nous ne devons

pas la laisser s'enfouir dans l'obscurité... Une fois que la religion aura rasséréné son âme, elle se trouvera mille fois mieux auprès de sa famille et de ses nombreux amis que chez de bonnes religieuses, qu'elle connaîtrait à peine et qui sur quantité de points ne la comprendraient pas : elle vivrait ainsi dans une double solitude spirituelle, très concevable à coup sûr, mais à laquelle il faut être poussée par une vocation particulière que Dieu ne concède qu'à peu d'âmes. » Fernán se rendit bientôt à ces raisons : ne pouvant s'absorber dans la contemplation ni surtout réduire la belle indépendance dont elle avait si noblement usé jusqu'alors sous le joug d'une règle, elle préféra accomplir sa destinée dans le monde, luttant, travaillant et écrivant, d'autant mieux que les supérieures des couvents où elle aurait pu entrer — et cela sans doute à l'instigation de ses parents et de ses amis — refusaient de l'accueillir en « dame recluse », ou bien lui inspiraient une certaine aversion ; elle déclina, par exemple, et assez catégoriquement, l'offre du roi de l'admettre au couvent de S. Pascual à Aranjuez gouverné par la fameuse Sor Patrocinio : elle ne voulait à aucun prix aliéner sa liberté d'action.

He tenido cartas de Ochoa con generosas ofertas del Rey, sea para llevarme á las Salesas, Calatravas ó bien

S[t]-Pascual en Aranjuez, donde está de priora Sor Patrocinio. Esto último nunca lo hubiese admitido, aunque Sor Patrocinio me inspira gran respeto, á pesar de lo que la calumnian y que ella desea que yo vaya allá; pero con razon ó sin ella se mezcla su nombre en la política y no es mi genio ni son mis ideas para asociarme á este asunto ni perder mi propia é independiente atmosfera. Si volviese á escribir, se diria que era bajo una influencia estraña: prefiero la de Santa Teresa, y

Aussi bien, voyez-le, vous entendrez sa voix
Du fond de l'Alcazar, morne couvent des rois,
Que dans un cloître solitaire...

L'Alcázar de Séville ! Voilà qui nous rappelle un des grands bonheurs qui illuminèrent une existence parfois si triste et si semée de mécomptes et d'infortunes. On sait que la reine Isabelle concéda à Fernán Caballero un appartement dans son royal Alcázar, dans la partie de ce palais qu'on appelle le *Patio de banderas*. Sujette fidèle et royaliste éprouvée, elle pouvait certes, sans rien sacrifier de son indépendance, recevoir une telle faveur, d'autant mieux que cette faveur ne coûtait rien au budget de la nation et qu'en l'acceptant Fernán restait seulement l'obligée de la reine. Elle vint donc, à la fin de l'année 1856, s'installer dans cette demeure historique, si pleine de grands souvenirs particulièrement chers à son cœur d'Espagnole et d'Andalouse. Sans la mort de son mari, qui

la surprit si douloureusement dans ce merveilleux séjour, les douze années qu'elle y passa, jusqu'à la révolution de 1868, compteraient à coup sûr parmi les plus heureuses de sa vie.

Ses occupations — car cette femme à la fois ardente et pratique conserva jusque dans ses dernières années une faculté de travail et un besoin d'activité étonnants — ses occupations soit charitables, soit littéraires, prenaient tout le temps qu'elle ne consacrait pas aux hôtes de San Telmo, à quelques amis éprouvés et aux membres de sa famille résidant à Séville. Dans les œuvres de charité, d'éducation et de moralisation, qu'elle dirigeait sous le patronage de l'infante duchesse de Montpensier, s'accusent bien les traits essentiels de son caractère : l'ordre, la méthode, le sentiment des convenances, la dignité. Et jamais ce bel ensemble de qualités morales ne s'est mieux fait jour, n'a plus complètement éclaté qu'à propos d'un incident assez curieux que j'appellerai « l'affaire des communiantes ». Le cardinal-archevêque de Séville, sur une indication sans doute du duc de Montpensier, qui se souvenait des usages de France, avait manifesté le désir que les petites communiantes pauvres assistassent à la cérémonie vêtues de blanc. On dépêcha à Fernán une dame d'honneur de San Telmo pour l'informer de ce

désir, qui, ainsi exprimé, ressemblait un peu à un ordre. Elle y fit sur-le-champ, à son ami Latour, la réponse que voici :

La generala Thierry acaba de estar aqui á decirme de parte de SS. AA. RR. que, en vista del deseo del señor Cardenal, y porque asi lo habia hecho en Cordova, deseaban que las niñas que fuesen á comulgar fuesen vestidas de blanco, y para eso, segun yo entendi, que se reunieran las señoras para vestirlas. Fué tal el susto que esto me dió, que exclamé : « Señora y amiga ! yo demito mi cargo, porque sé la impresion que esto va á causar y el sin fin de negativas que voy á llevar. » Ademas, debo decir, aunque siento decirlo, que veo tales inconvenientes á esta idea que son inumerables. V. sabe que tanto en la alta como en la baja esfera *je connais mon monde*, incluso la parte del clero. Las inovaciones son aqui antipáticas y mucho mas lo son en materias de culto y de religion. Lejos de aumentar á la solemnidad del acto, lo va desolemnizar, siendo aqui el color que se prescribe en la Iglesia á las mugeres el negro y el que generalmente se gasta por modestia y decoro, pues como dice el pueblo : *lo negro honra vivos y muertos*. Las gentes cultas dirán que todo se quiere hacer á la Francesa hasta el comulgar, y las del pueblo soez que aunque en cuaresma dura el carnaval, y habrá aquello de las 11 mil vírgenes, etc., etc. Pues, entre V. ahora por el enorme é inutil gasto ! Por mi cuenta, aunque todavia no lo sé de fijo, pasarán quizas de 300 las que comulguen : ponga V., por bajo, un vestido blanco, unos con otros de 8 baras, genero á 3 r^s^, serán de siete mil r^s^, sin contar que con este vestido se necesita zapatos nuevos, velo y taca blanca ó pañuelo. ¿ Donde sube eso ? Habrá madre que no sepa hacer un vestido adecuado. Las niñas, alborotadas con una compostura que nunca han tenido, estarán mas dispuestas á pensar en ella que no en el acto á que van á concurrir.

Esos vestidos no les podrán servir despues para nada, sino para enaguas blancas, que les durarán poco. Lo que la costumbre hace en Francia bonito y sencillo, aqui eso mismo llenará á todos de sorpresa y tendrá mucho de teatral, de lo que me parece debemos huir, tratándose de lo mas pobre y humilde de la sociedad, y aseguro á V. que eso va á hacer mal efecto, y dar mucho pábulo á la crítica entre los que con tanto empeño la buscan en todos los actos religiosos. Una vez establecida esta inovacion, todos los años habria que hacer este enorme gasto. He ido á ver al señor Cardenal y le he hecho presente todas estas razones, y mi empeño con V. es que me haga el favor de hacerselas presente á S. A. R. el Ser^mo^ señor Infante, porque yo no quisiera que su A. R. me creyese bastante atrevida para contradecir su deseo y voluntad, que tanto respeto y honro, á no ser que poderosas razones, que puede que ignore S. A., me lleven á ello en favor de la Institucion...

On conviendra qu'il n'était pas possible de se mieux tirer d'un pas quelque peu difficile. Et quelle heureuse combinaison de bon sens pratique qui descend au détail précis, de connaissance profonde de l'état d'âme des diverses classes, de tact parfait, de fermeté digne et franche, mais qui n'exclut pas le respect ! Il faut croire que son plaidoyer pour le noir contre le blanc triompha aisément des velléités princières et archiépiscopales et qu'elle obtint vite gain de cause. Je ne connais pas la réponse que lui fit Latour, mais un joli quatrain, qu'il écrivit lui-même au dos de la lettre de Fernán, nous

indique assez quelle solution fut donnée à l'affaire :

Les enfants qui vont recevoir
A San Pablo le saint dictame
Pourront être vêtus de noir
Et n'auront de blanc que leur âme.

Si Fernán, comme on vien de le voir, sait défendre ses idées, elle sait non moins bien défendre ses amis, venir en aide aux faibles et aux éclopés en obtenant de ses puissants protecteurs, ou la réparation de certaines injustices, ou des faveurs qui remettront dans le droit chemin quelque pauvre égaré, préviendront une ruine, sauveront une âme. Très écoutée au Palais, elle devait être assaillie de prières et de pétitions ; mais sa droiture et son intelligence la mettaient à l'abri des intrigants, elle n'intercédait que pour ceux qui lui paraissaient dignes de son appui. Et alors, il faut la voir à l'œuvre ! Fernán est une solliciteuse hors ligne, qui trouve du premier coup le mot juste, le trait qui provoque la sympathie, l'argument qui va au cœur et fait ouvrir la main. Sa correspondance est pleine de ces requêtes où l'art de demander prend des tours charmants et atteint souvent la perfection du genre. Voyez, par exemple, comment elle réussit un jour à intéresser Latour au sort précaire d'un ami, rien qu'en lui racontant

sur son compte une petite histoire amusante. La lettre est en français et ses légères incorrections ne la déparent nullement : le naturel triomphe ici de la grammaire.

Il faut absolument que je vous fasse part d'une nouvelle qui me trotte de la tête au cœur comme une petite souris. Il s'agit de mon ami C... Il avoit une place ; il étoit fort content, car il est modeste. La solde étoit de 18 piastres ; il en donnoit huit à un créancier ; il déjeunoit à la *Fonda de Colon,* calle de la Luna, pour un real ; son déjeuner se composoit d'une tasse de soupe. Son dîner, qui lui coûtoit 3 r[s], se composoit de soupe, *olla,* un *principio* et un *postre.* Il lui restoit un real pour le tabac à fumer. Cela alloit bien, il étoit content. Voilà un monsieur qui arrive de Madrid et lui enlève sa place, sa *canongia* ! Que va-t-il devenir ? Il reste calme, se tait et espère en Dieu.

Arrive un domestique avec un jolit petit billet de femme élégante. « Où êtes-vous ? où vous cachez-vous ? Il y a six jours que je vous cherche. Venez, venez me voir, je brûle de vous embrasser. » C... court et se trouve bientôt dans les bras de sa bien-aimée nièce. « Tu es ici, ma petite chère Asuncion ? — Oui, je suis mariée à un ingénieur qu'on a destiné ici. Je suis chez mon oncle. — Quel oncle ? — Mais votre beau-frère, le frère de mon père. — Et qui est ton oncle ? — Mais le général G... ; il sait votre triste situation ; il va tout faire pour l'adoucir ; il va en parler à ce petit gouverneur qu'il ne peut souffrir. Il est si bon mon oncle !... Mais vous avez une cravate qui est déchirée ! Otez-la, je vais la coudre, la raccommoder. Envoyez-moi votre linge, j'en aurai soin. Je vous préviens, mon bien-aimé oncle, que si vous m'arrivez avec une tache sur vos habits, je ne vous recevrai pas. Quand j'aurai ma maison, vous

viendrez vous établir chez nous. — Ton oncle G... t'aime donc beaucoup? — Oui, mais ce qu'il aime le mieux au monde, ce qu'il aime avec passion, c'est ce pauvre enfant malade, la fille de celle qu'il a perdue, et puis les Infants, les Srs Srs ducs de Montpensier. »

Ah! pour cela, dis-je à C...., il n'aime pas des ingrats. Le jour ou la veille du bénéfice des pauvres, j'ai entendu LL. AA. RR. faire le plus grand éloge du général, et je lui racontai la scène qui eut lieu quand l'Infant demanda si on lui avoit envoyé une loge.

Voilà une drôle, mais agréable petite aventure! Je vous connais, Monsieur et ami, je crois qu'elle vous intéressera et qu'elle vous amusera comme à moi. Sera-t-il enfin arrivé à bon port, notre pauvre Tantale?

On sait quel amour Fernán Caballero professa toute sa vie pour les animaux, quelle pitié lui inspiraient leurs souffrances, quelle indignation les mauvais traitements que leur infligent tant d'hommes brutaux. M. Asensio a conté à ce sujet une jolie anecdote et notre correspondance fait souvent allusion au rôle de protectrice des bêtes que s'était assigné Fernán et qu'elle remplissait consciencieusement, même au risque de heurter certains préjugés. Elle, la farouche Espagnole, qui eût volontiers, en principe, défendu la théorie du *bloc,* qui admettait tout de la vieille Espagne, l'Inquisition, les moines, tous les fanatismes, elle a pourtant eu le courage de protester contre une des institutions nationales les plus tenaces, les *corridas de toros*! Vis-à-vis

de Latour, pour sauver l'honneur et ne pas se donner l'air d'être plus éclairée que ses compatriotes, elle prend, à la vérité, quelques précautions : « Je ne suis pas seule à penser ainsi », lui dit-elle, « croyez-moi, surtout en théorie, tous les gens d'une certaine éducation protestent contre les *corridas* ; ils y vont par un entraînement qu'ils déplorent ». Le *surtout en théorie* ne manque pas de piquant. Ce qu'elle ne pardonnait à personne, en revanche, ce qu'elle condamnait énergiquement et sans atténuation d'aucune sorte, ce sont les cruautés inutiles dont les gens du peuple accablent d'inoffensifs animaux. Un jour, parlant à Latour du travail cérébral qu'elle s'impose et qui la fatigue beaucoup, elle compare joliment sa pauvre tête aux innocentes victimes des *arrieros* andalous : « Yo trato á mi cabeza como nuestros crueles arrieros á sus pobres, cansados y debiles asnos : arre, arre, sin piedad. »

Le travail, son refuge, la meilleure diversion à ses peines et aussi son devoir pressant, l'accablait parfois au point de lui arracher quelques plaintes : « Je suis bien lasse ! De quoi ? De tout ! L'homme est *écartelé* par l'esprit qui l'élève, et par la matière qui le rabaisse », écrit-elle à M^me^ de Latour ; mais son robuste tempérament reprenait vite le dessus et elle revenait

avec entrain au labeur quotidien, qui, surtout après la mort de son mari, consista en grande partie à écrire pour vivre, afin de s'assurer l'existence modeste, mais indépendante qu'elle voulait, s'étant refusée à rien demander à l'État ni à sa famille. En 1864, elle perdit même une petite pension, en vertu d'une mesure administrative assez arbitraire. Cet incident, bien loin d'abattre cette femme de soixante-huit ans, accrut son courage :

Me han quitado mi pènsion; solo la disfrutarán aquellas cuyos maridos hayan servido 15 años, medida justa si no fuese retroactiva. No me importa mucho. Amo la pobreza, no de imaginacion ni de palabra sino en realidad. No admitiré, no, las ofertàs ó mas bien los *ruegos* de mi opulenta familia de indemnizarme. Creo que el que recibe, *sea de quien sea*, pierde su *verdadera y noble* independencia, y aunque nada tengo de liberal, la estimo mas que nada en este mundo. Como V. ha dicho muy bien, V. que es mi mejor amigo de corazon y literario, me veo precisada á escribir para los periódicos literarios...

Et voilà qui nous amène à parler de sa littérature. Les questions littéraires, qu'elles se rapportent à ce qu'elle écrit ou à ce qu'écrivent les autres, tiennent une place prépondérante dans ce long commerce épistolaire et fourniront au futur historien de la littérature espagnole du XIXe siècle un trésor de renseignements précieux. Je ne veux que cueillir çà et là quelque indica-

tion, quelque pensée caractéristique, afin de donner une idée de ce qu'on y pourra chercher.

Fernán a souvent des vues justes et pénétrantes sur la littérature espagnole, en général, plus particulièrement, comme bien l'on pense, sur le genre qu'elle cultive à sa façon et voudrait marquer de sa marque ; et quand la passion religieuse ou politique ne domine pas son jugement, quand elle reste dans le domaine purement littéraire, comme elle saisit bien et définit heureusement certaines qualités ou certains défauts du génie espagnol ! « On peut bien dire ici de la poésie, ce qu'on dit de l'esprit à Paris, qu'elle court les rues. » Ou cette pensée vraiment profonde et si finement exprimée sur la passion qui se mêle, en Espagne, à tous les sentiments et parfois les dénature : « En España hay siempre mezclado á los sentimientos algo de pasion que los desfigura y da otro caracter, como sones de una música militar al canto sencillo del ruiseñor. » Ou encore cette remarque sur la difficulté qu'éprouvent les Espagnols à ne pas se guinder, à rester naturels en écrivant : « Es cosa rara, pero lo mas dificil para los Españoles es la naturalidad ; asi escriben mejor novelas históricas que novelas de costumbres. »

Elle-même se juge assez bien ; elle sait en tout cas très exactement ce qu'elle veut, ce à

quoi elle tend, et ne se dissimule pas les invraisemblances qu'on peut reprocher à tel de ses romans où certaines situations impliqueraient des dénouements autres que ceux que lui imposent ses tendances moralisantes ; d'autre part — on ne s'en étonnera pas — elle ne semble pas disposée à admettre que ses récits, à cause précisément de ces tendances et pour d'autres raisons encore, puissent paraître ennuyeux. Elle voulait être simple, — « mi prestigio asi como mis gustos están en la sencillez » — naturelle, vraie ; et, en effet, beaucoup de ses personnages qu'elle nomme à Latour sont des copies exactes d'êtres qui ont existé et qu'elle a connus. Jusqu'ici rien de mieux, et il est juste de dire qu'elle a atteint cette vérité, ce *rendu,* ou qu'elle nous oblige à y croire, nous en donne l'illusion. Mais elle voulait encore être « morale », et alors son cas devient, littérairement parlant, plus compliqué et plus difficile à défendre ; car si en prétendant prêcher telle ou telle vertu, convertir le lecteur à ses idées, elle fausse un caractère ou arrête le développement normal d'un individu, elle cesse par là même d'être vraie et naturelle, au moins dans une certaine mesure. C'est ce qu'elle n'aime pas à reconnaître, quoiqu'elle le sente, peut-être. Ses concessions à la morale l'ont, à son avis, simplement privée

d'effets dramatiques qui eussent rendu ses livres plus intéressants; mais ce sacrifice lui était dicté par sa conscience, elle ne le regrette pas. Voyez, par exemple, ce qu'elle dit à propos de *Lady Virginia* et de *No transige la conciencia*[1] :

Conozco que esta idea moral de respetar la inocencia evitando exponer un hecho que inevitablemente le abre los ojos, me pone muchas trabas, me quita recursos dramáticos, me fuerza, como en Ismena y Virginia, á sacrificar la *donnée*, que me expongo á una justísima crítica, y á pesar de eso, no me parece que debo sesgar. « Tus escritos huelen á limpios », me decia Ochoa en una epistola familiar que me escribia en el *Heraldo*, firmándose *El lector de las Batuecas*; no quiero desmerecer de este elogio. No hay literatura en lo serio mas casta que la española; no quiero ser yo la que la modernize en otro sentido...

El asunto de que se compone, — la nouvelle *No transige la conciencia* — como el de casi todas, es un hecho cierto, complicado con un adulterio lo que lo hace mas dramático é interesante, pero he sacrificado tan patético y romanesco incidente á la moral y á mi afan de merecer siempre para mis pobres escritos, en punto á estas cosas, su *inmaculadidad* (qué terminacho !)...

Parfois, les critiques qui ne veulent pas entrer dans ses vues, qui feignent de ne pas comprendre ses intentions ou les comprennent mal, la mortifient et l'agacent. Toujours à pro-

1. Ces deux nouvelles ont paru pour la première fois dans la *Revista de ciencias, literatura y artes* de Séville ; la première, en 1857, dans le tome IV ; la seconde, en 1856, dans le tome II.

pos de *Lady Virginia,* elle eut avec son ami D. Fermín Apezechea une petite discussion assez divertissante dont elle rend compte à Latour.

Como las madres dan á sus hijas mis novelitas á leer desde que tienen 10 años, me he propuesto que no les den la idea de que pueda haber niños nacidos fuera de matrimonio y aun menos que les puedan tener mugeres casadas sin que sean los maridos de estas sus padres. Asi inventé, para evitar este escollo, la *donnée,* que con muchísima razon halla V. innaceptable y preferi mil veces incurrir en esta justa crítica que el no respetar la inocencia. Yo me decia : espero que conocerán que la horrible situacion de la marquesa es debida á un adulterio que Fernan da á entender sin patentizarlo ; pero Fermin tubo cuidado de quitarme esta esperanza, añadiendo de su cabeza á mi relacion estos inconcevibles renglones : « Aquellas relaciones tan peligrosas en las cuales no llegué á traspasar *todos mis deberes.* » — « Pero, Señor, le decia yo, si lo que deseo es cabalmente que el lector crea á L. Virginia mas culpable de lo que yo, por respeto á la inocencia, lo hago ! Mi historia con esta perentoria declaracion no es probable. — Si lo es, se han visto casos semejantes, y asi es mas moral. — Señor, si quiero que L. V. sea una gran pecadora ! — No es menester ; está mejor asi. — Pero, Señor, ¿ no ve V. que eso de *todos sus deberes* despierta en las jovenes la idea que hay aun otros deberes que el de guardar su fé y su corazon ? » Nada le combeció y la desgraciada frase que me quitaba toda esperanza de ser adivinada se puso.

En somme, elle désire que les petites filles n'y comprennent rien et que les personnes d'âge

sachent lire entre les lignes. Procédé dangereux, car il y a partout des petites filles très précoces et curieuses, et précisément le mystère qu'elle laisse planer sur certaines situations risque de les intriguer bien plus qu'elle ne le croit. Il ne faut pas jouer avec le feu, et c'était l'opinion du sage D. Fermín. Mais elle, ayant beaucoup vécu, aimé, souffert, ne se résignait pas facilement à ne pas toucher aux grandes passions : seulement dès qu'elle a posé ses personnages, elle s'effraie elle-même des sentiments et des actes qu'il serait logique de leur prêter ; elle atténue alors autant que possible, elle se dérobe aux conséquences de ses prémisses : sa mission morale la rappelle à l'ordre. « Je veux faire un plat succulent avec du riz, du lait et du sucre, et même en y mettant un brin de cannelle je ne ferai jamais que de l'*arroz con leche,* » dit-elle un jour à son ami, non sans quelque léger dépit peut-être et sous le coup d'un article de la *Revue d'Édimbourg,* où l'on traitait ses romans d'insipides.

Sur plusieurs de ses romans, la correspondance nous apporte de curieuses informations et qui rectifient parfois ce qu'en ont dit ses biographes. Ainsi nous savions bien que *La Gaviota,* la première publication espagnole de Fernán, avait été écrite d'abord en français, mais

nous ne savions pas que ce fut José Joaquín de Mora qui en fit la traduction en castillan. Fernán nous l'affirme, ajoutant, ce qui n'était pas connu, qu'elle écrivit *La Familia Alvareda* premièrement en allemand.

Cuando dice V. que escribi la novela en francés, diré á V. que fué, no para imprimirla, sino por si acaso la queria leer algun estrangero, como escribí *La Familia Alvareda* en aleman, como de tal suerte estaba persuadida que nadie *nacional* podia pasar aqui, ni lograr mas que la burla y la calificacion de chabacano, ganso y ordinario, vulgar y trivial. Mora que la leyó fué el que se empeñó en publicarla, y él la tradujo.

Peut-être, par amitié pour Mora, a-t-elle un peu exagéré la part de collaboration qu'il lui apporta; mais de toutes façons cette part fut grande et il y a lieu d'en tenir compte dans tout jugement sur le style au moins de la nouvelle. De son côté, Mora, par discrétion sans doute et délicatesse, n'en a rien dit et dans un charmant billet adressé à Fernán, en 1849, peu après la publication de la *Gaviota* dans *El Heraldo,* que nous ont conservé les papiers de Latour, il se déclare simplement l'*éditeur* de son amie.

Desde que se ha metido V. á palaciega, no hai forma de arrancarle siquiera los buenos dias. ¿Diga V., niña, tan absorta se halla V. con su infanta y sus besamanos y sus moños y sus jaleos que no encuentra cinco minutos para decirle buenos ojos tienes al que ha tenido la honra

de ser editor de sus obras? ¿Qué buena ocurrencia habria sido, al insertar cierto nombre en las columnas del *Heraldo*, añadirle un (¹) y al pie de la columna : « (¹) la autora de la interesante novela la *Gaviota* ! » Mais, n'ayez pas peur : el secreto está hermeticamente guardado, como se guardará el de la *Familia Alvareda*, la cual saldrá á luz cuando se retire de la escena la insoportable *Ana Maria* [1]. A proposito, la tal familia me ha gustado casi tanto como el pajaro. Es un cuadro perfecto y acabado, cuya publicacion añadirá nuevos laureles á los que ya adornan las sienes de mi amigo Fernan.

J'ai hâte d'en venir aux jugements qu'elle porte dans ses lettres sur les écrivains espagnols contemporains, amis et adversaires. Droite et franche, se sentant d'ailleurs en pleine sécurité avec Latour, qui partageait beaucoup de ses idées, elle dit très ouvertement ce qu'elle pense de l'un ou de l'autre et sans les ménagements qu'elle eût observés en toute autre occurrence. Quelque chose de la combativité de la mère revit dans la fille dès qu'il s'agit de ce qui leur tenait au cœur à toutes deux, de leur credo politique et religieux, mais dans les questions littéraires Fernán est plus portée à la modération et à l'indulgence. Sans réussir à être tout à fait impartiale, ce qui serait beaucoup demander à une femme, elle consent à admirer le talent

1. Quelque roman feuilleton publié dans le journal *El Heraldo*.

partout où il se trouve, déplorant à vrai dire qu'il ne marche pas toujours escorté de la vertu et des sains principes ; et, en revanche, même chez les bien pensants, elle fustige impitoyablement la médiocrité, la vulgarité, le manque aux convenances et la prétention. Nulle envie d'ailleurs ni sotte jalousie, aucun sentiment haineux ni mesquin ; mais quelques vives ripostes quand on la froisse ou la touche aux points sensibles, quelques malices de bon aloi, spirituelles sans méchanceté. Voyons d'abord quelques amis et coreligionnaires.

Celui qu'on a appelé une « âme jumelle » de Fernán, Antonio de Trueba, le doux conteur, le barde inspiré des Provinces Basques, occupe souvent, comme bien l'on pense, le peintre des mœurs andalouses, d'autant plus que Latour l'appréciait fort, peut-être un peu au-dessus de sa valeur, et s'occupait de faire connaître ses écrits en France. Fernán le goûtait aussi, car tous deux travaillaient à la même œuvre, cherchant l'un et l'autre à rapprocher la littérature du peuple, à la retremper dans la tradition nationale ; toutefois, sa sympathie et son admiration ne vont pas jusqu'à lui dissimuler les défauts et les faiblesses de son allié : une certaine mièvrerie surtout et des affectations assez puériles qui déparaient parfois le style de l'au-

teur des *Cuentos color de rosa*. Ses critiques, inspirées par une amitié sincère, portent juste :

Remito á V. el *Cuento color de rosa* de Trueba ; siento que abuse de las *sonrisas* y de la palabra *bendito,* que yo he puesto en uso en literatura. Tiene menos malicia que yo, y por eso es menos precavido para evitar dar *prise* á nuestros contrarios en ideas y estilo...

Pienso como V. que la especialidad de Trueba es *les cordes douces* ; su idea en su cuento lo es y para hacerlas mas dulces toca (anque no muy bien) las que con ellas contrastan para hacer mas dulces las primeras...

No he leido su *Juan Palomo*... no quiero ya leerlo sino en francés, porque estoy segura que me gustará mas que en español, desapareciendo así los diminutivos de que abusa mucho Trueba. Tacto, tacto es, y no talento, lo que falta á nuestros buenos novelistas...

Bien vu et bien dit. — Un autre émule de Trueba, qui fit son apparition dans le monde littéraire sous le patronage de Cañete, en 1866, le poète catalan Melchior de Palau, l'intéresse vivement. Elle profite de la publication de ses *Cantares*[1] pour rompre une lance en faveur de la poésie populaire authentique et réfuter avec énergie son ami Cañete, qui avait osé écrire que les chants populaires ne sont que des chants dus à des poètes de profession répétés par le peuple et dégénérés ! Ici elle se sentait sur son terrain ;

1. *Cantares de D. Melchior de Palau, precedidos de un prólogo por D. Manuel Cañete,* Madrid, impr. de M. Galiano, 1866.

aussi parle-t-elle avec une conviction entraînante : *no transige la conciencia.*

Nada toma el pueblo de poesias cultas que ni oye ni sabe, y el libro que nos recomienda (les *Cantares* de Palau) toma del pueblo sus ideas, su género, sus expresiones, sus santos y cosas... toma su *sans façons* en el decir, sus modismos, sus palabras, eso sí, y nobstante, yo, tan identificada con el pueblo, conozco al instante lo que es genuino y lo que es imitado. La espontaneidad, la fé, la sencillez, los *defectos* le faltan ; es cosa *mejor,* pero no es aquella ; son niños bien educados y no niños sin educacion, y estos me gustan mas. Por eso decia yo á V. que Cañete se contradice de una hoja á otra en su prólogo y afirma lo que no es ni será, y es que el pueblo cantará las coplas de Palau. Nunca ! asi como no pronunciará á la Madrileña. Cada uno sabe lo que sabe, y yo en el humilde y *ordinario* estudio del pueblo sé mas que Cañete. Bastaria la *chocantísima* inovacion de Palau de hablar de *besos,* para reconocer que no es de la casta musa popular que canta sus amores á las puertas de los padres y madres de sus novias. *Jamas* he oido al pueblo asociar esa palabra sino en sus cariños á los *niños.* La *retenue* y decente severidad de este pueblo la expresa bien este su refran : « Entre santa y santo, pared de cal y canto. »

Je ne suis pas sûr pourtant qu'il n'y ait pas une bonne part de vérité dans l'opinion soutenue par Cañete, et que partagent plusieurs folkloristes de nos jours, mais le plaidoyer *pro domo* de Fernán méritait bien d'être entendu : il part du cœur ; c'est la mère qui défend son enfant.

Avec les femmes, même celles qui n'étaient

pas de l'*otro bando*, elle se tenait peut-être un peu plus sur la défensive. Il ne serait pas exact de parler ici de rivalité, car Fernán avait l'âme trop élevée pour déprécier le mérite des autres femmes écrivains qui se produisaient à côté d'elle [1]. Aucune, à vrai dire, ne lui portait précisément ombrage, car les plus éminentes s'exerçaient dans d'autres genres ; mais elle se montre peut-être plus attentive à leurs défauts, elle les surveille davantage et leur pardonne moins, ne fût-ce que pour l'honneur du sexe. Je ne toucherai ici qu'à ses relations avec la célèbre poétesse Dª Gertrudis de Avellaneda, dont un critique de notre temps a pu dire, non sans quelque exagération andalouse, qu'il faut remonter dans l'histoire jusqu'à Sapho pour trouver à qui la comparer [2]. Fernán admirait certes autant que personne son talent, mais elle avait moins de sympathie pour son caractère, ses allures ; elle lui reproche volontiers quelque *pose* et note assez malicieusement la contradiction qui éclate entre certaines aspirations au repos, certains repentirs de ses lettres intimes

1. Parmi les poètesses de son temps, elle a surtout admiré Mme Desbordes-Valmore, dont elle disait à Latour : « C'est la plus douce, la plus pure, la plus éloquente et la plus féminine des voix qui ont chanté en France. » Ce jugement lui fait honneur.

2. D. Juan Valera, *Disertaciones y juicios literarios*, Madrid, 1878, p. 241.

et l'amour du monde, de la renommée et du bruit que cette femme toujours agitée laissait percer ailleurs assez ingénument. Gertrudis *la Magna,* — c'est ainsi que Fernán aime à la nommer — écrivant un jour à son amie, lui parle de sa vie retirée à Puerto Real, station balnéaire de la baie de Cadix : « Mi larga permanencia en este pueblo, aun despues de marcharse la mayoria de los bañistas que le han prestado animacion, probará á V. que Mr de Latour, tan benévolo conmigo, se ha equivocado, sin embargo, al creer que necesito mucho ruido y *éclat*. Acaso sea dificil hallar persona que ame tanto como yo los campos, la soledad y el silen cio. Jamas, ni en mi juventud, he sido apasio nada por los grandes centros de movimiento, y á medida que envejezco me voy haciendo mas afecta á la vida retirada y perezosa. Por la misma razon que prefiero Sevilla á Madrid — á pesar de tener viejos y buenos amigos en el último punto, — prefiero Puerto Real à Sevilla. » En envoyant cette lettre à Latour, Fernán pique sous le mot de Puerto Real la petite note suivante : « Cuando está hecho un petit Versailles ! » et ajoute en guise de commentaire : « Le he contestado que el águila no puede vivir en una jaula como el jilguero, ni á la sombra la que mira al sol. » Et quand Latour a lu la let-

tre et lui en a dit son sentiment, Fernán y revient encore :

Por de contado que puede V. quedarse con la carta de Gertrudis, y es excelente la comparacion de Yuste. Estaba muy en retirarse á un convento (no sé si como Ninon), me lo consultó y creo que lo que le hizo mas fuerza para desistir es la reflexion que le hice que una muger como ella no podia volver á salir...

Ailleurs, Fernán cherche à expliquer pourquoi, tout en se témoignant réciproquement beaucoup d'amitié, elles ne se comprennent, ne se pénètrent pas complètement. Trop de choses les séparaient, intellectuelles et morales. Gertrudis frisait parfois l'hérésie, s'abandonnait à des engouements dangereux, tombait du ciel jusqu'au bord de l'abîme : *ó locura, ó santidad*, comme on l'a dit de certaine grande dame de ce temps-ci. Et pour accuser encore la divergence, il y avait l'éducation un peu négligée, à certains égards, chez la poétesse, des manques de tact et de mesure, des manières frisant la vulgarité ou le mauvais ton, point délicat, très sensible et sur lequel Fernán ne transigeait pas.

Estrañará V. si le diga que somos *muy* amigas la de Avellaneda y yo, por ser, al parecer, nuestras sendas muy opuestas, asi como nuestros caracteres. Esto probará que no es preciso asemejarse para quererse. Es una muger *buenísima*, aunque yo quisiera que para su propia felicidad, su sangre corriese menos apresurada y su

espíritu se elevase menos á esas regiones tan altas que, aunque bellas y puras, tienen la contra que en ellas se pierden de vista las cosas terrenas y la senda que hemos de pisar para nuestro bien estar y conveniencia, asi sucede que no está *à son aise* en la atmosfera que á ella y á todos nos rodea...

Ya sabia que George Sand habia vuelto á ser el espíritu fuerte que era, escribiendo una novela contra el santo sacramento de la penitencia... Dios quiera que su egemplo no influya en Gertrudis Avellaneda, pues G. Sand es su *fétiche*.

¡ Dichosa D[a] Gertrudis, tan bien dotada por Apolo como por Marte ! De ella diria el general Santa Maria como de la Gaviota : con una compañia de tales granaderos tomo toda plaza fuerte. Tanto á ella como á la Coronado les hace falta una cosa que no se tiene si no se adquiere desde la cuna... educacion : por lo que, si les sobra el genio, les falta el *comme il faut*, el tacto y la cultura prática...

Et, pour finir, un joli mot de femme, de femme jalouse de l'ami qu'elle a conquis, qui lui appartient et qu'elle se refuse à partager :

La bella Gertrudis estubo aqui anoche, y me habló mucho de *nuestro* amigo, asi llama á V., y yo tengo ganas de decirle : admirador y apasionado *de V.*, por amigo mio.

Très au-dessous de cet Olympe, végétaient quelques pauvres femmes de lettres, très estimables à coup sûr, mais par trop dépourvues de talent. Telle une bonne demoiselle d'origine italienne, Angela Grassi, qui remplissait de ses

productions aussi languissantes que morales un journal de modes du temps. Fernán, bien entendu, devait à cette bonne âme d'approuver l'esprit qui inspirait sa littérature alimentaire, mais elle ne peut prendre sur elle de la lire : la médiocrité dans tous les genres lui est insupportable.

Nunca, perdónemelo la autora, he tenido paciencia para leer nada de Angela Grassi, una pobre solterona, segun me dicen, sentimental y pedante, que llena el periódico de la *Moda* de cartas morales y de enseñanzas, coleccion de *lieux communs* sin fin. Creo que se le hace muy poco caso, pero se la estima por sus buenas ideas, en las que por suerte de ella ningun demócrata fija la atencion.

La médiocrité et aussi le mauvais goût, tout ce qui détonne, tout ce qui blesse ou le bon sens ou la délicatesse morale. Elle le montra bien à propos du *niño* Cao, un enfant de douze ans, d'une précocité maladive, auteur de poésies dont on fit un assez grand tapage en 1866. Fernán ne partagea pas le sentiment général pour ces vers quelque peu ridicules et marqua en termes excellents à son ami Latour, pourquoi elle résiste au courant, pourquoi elle ne se laisse pas séduire par ce lyrisme prématuré et qui lui semble comme une profanation de l'enfance.

He recibido y leido las poesias de el joven Cao. Fuera parte de la pequeña comedia que es bastante bonita y se

trasluce el niño, las demas poesias en su mayor parte me parecen, francamente, fuera parte de las que dirige á su madre, para un hombre bien poca cosa, para un niño chocantes. Ese niño tiene disposicion, buena memoria, buen oido, ha leido (en lugar de estudiar) muchas poesias y forma las suyas con reminicencias. Y moralmente hablando, mas vale que asi sea. ¿Pues, puede en un alma de niño de 12 años caber ese desencanto raquítico del mundo, ese ardor amoroso contra naturaleza :

Vi tu seno alabastrino
Que mil encantos augura, etc.?

¿Caben estas sentencias dogmáticas en boca de quien oirá que le dicen : niño, estate quieto, sino no comerás postres[1] ?

Le *niño* Cao et la réprimande que lui inflige ici Fernán nous rapprochent du groupe des adversaires. Fernán avait des ennemis. Dans les partis politiques hostiles au régime ou même dans les rangs de l'opposition au gouvernement quand il penchait du côté autoritaire et rétrograde, on prenait souvent un malin plaisir à attaquer cette femme auteur parce qu'on la savait bien vue en haut lieu et protégée par la famille royale. Ces critiques lui étaient naturellement sensibles, mais elle en exagère quelquefois la portée et prête à ses adversaires des intentions

1. Ce jeune talent fut fauché dans sa fleur, mais la piété de ses admirateurs lui a élevé un monument : *Obras literarias del precoz niño don Jesus Rodriguez Cao*. Madrid, 1869-1870, 4 vol. in-8°.

perfides qu'ils n'avaient sans doute pas. Elle en veut ainsi beaucoup à D. Juan Valera, que ses idées libérales et ses relations avec le personnel de la cour impériale française rendaient très antipathique à une *traditionnaliste* si convaincue, à une amie et à une obligée d'un prince d'Orléans. Il est vrai que, de plus, D. Juan Valera avait le malheur de trouver ennuyeux les romans de Fernán Caballero.

La *Discusion* ha escrito un artículo sobre Fernán, en el que, aunque dice que es *neocatólico*, que *sermonea*, etc., hace un grandísimo elogio de él. No asi el S[or] Valera, cuñado del duque de Malacoff, que, segun me han dicho, ha escrito un terrible artículo contra Fernán, sobre el que ha caido como su cuñado sobre aquella torre. Lástima es que no recoja tanta gloria como aquel de su hazaña y que la Reina no le nombre duque de Fernán Caballero. Dice que le *empalago* y que probará que debo *empalagar* á todo el mundo; ¡Qué triste tarea contra una pobre muger que no se ha metido ni con él ni con nadie! No he podido lograr ver el periódico en que vió su famoso artículo la luz publica. Es un periodiquillo avinagrado y burlesco que por antonomasia se llama *La Malva*. ¿Qué habré hecho á ese Señor?

« Il me hait », dit-elle dans une autre lettre, en ajoutant : « Un auteur français a dit : la haine que nous portons à d'autres nous fait plus de mal qu'à eux. Cependant j'en suis fâchée, on n'aime pas à être haïe, quoique la conscience nous dise que c'est sans raison. » Certainement,

elle exagérait beaucoup : D. Juan Valera, parfait galant homme, n'a jamais pu nourrir contre une femme, dont il ne connaissait que la littérature, des sentiments si noirs. Mais voilà, *empalaga* : le mot était un peu dur.

Bien plus justifiés sont ses griefs contre un autre écrivain de l'époque, D. Adolfo de Castro, auteur, comme on le sait, d'une supercherie littéraire assez piètrement forgée, le *Buscapié*. Personnage louche et méprisable, comme le sont tous ceux qui se livrent à des falsifications, ce Gaditan, très faiseur, quoique muni d'une certaine érudition, commit à l'égard de Fernán une action fort vilaine qui révolta la pauvre femme et contre laquelle elle protesta en termes indignés.

He podido hallar *El Constitucional Gaditano* que hablaba de mi. Traduce del *Critique* el artículo que el mismo mandaria á Paris, y sin decir una palabra de mis escritos (pues es la táctica que han tomado), y llamándome *nuestro distinguido novelista,* dice unas cuantas mentiras que, sin ser *malas,* están puestas para ponerme en ridículo, y acaba por contar alegremente, nombrando las personas, la atroz catástrofe de mi vida! La desgracia tiene sus fueros ; la prensa de Madrid los respetó, por muchos era ignorada mi desgarradora ignominia ; y ese periódico, ese D. Adolfo Castro (que ni de vista conozco), casi en mi presencia, en ese Cadiz del que he hablado con tanto amor, se echa al público con una insolencia que no tiene comparacion sino con la crueldad que la ha dictado. Ahora conozco mas que nunca que una muger, que está

expuesta á tal barbarie, no debe tener mas refugio que las cuatro paredes de un convento que la escondan!

D'autres encore firent souffrir, non plus, il est vrai, la femme dans sa vie intime et ses plaies les plus douloureuses, mais l'auteur dans son amour-propre très légitime d'écrivain, et ceux-là furent ses traducteurs français. M. Asensio nous a fait connaître déjà le corrigé par Fernán d'un de ses *traditori,* et la correspondance nous en fournirait bien d'autres, de fort instructifs, car Fernán, qui aimait l'exactitude et possédait bien les deux langues, ne se contente pas de souligner les contresens et les nonsens ; elle indique ce qu'il aurait fallu mettre, elle redresse et remplace, comme un bon professeur. Tous y passent, mais elle se plaint surtout de Germond de Lavigne et d'Alphonse Marchais, sans acrimonie, d'ailleurs, et parfois plaisamment. Ainsi, quand elle apprend la mort du dernier et sûre que ses péchés littéraires ne le damneront pas, elle apaise son courroux en lui composant cette épithaphe :

Ci-gît Marchais. Ah! qu'il est bien
Pour son repos et pour le mien!

Disons toutefois, pour la décharge de ces traducteurs, que la tâche n'était pas aisée. Indépendamment des étrangetés d'un vocabulaire souvent très provincial, la familiarité extrême

du ton et la sténographie pour ainsi dire du langage courant, chez Fernán, rendent presque impossible l'exacte transposition de ses romans dans une langue étrangère, quelle qu'elle soit, et je ne crois pas, bien qu'elle le laisse entendre, que les traducteurs allemands aient beaucoup mieux réussi que les nôtres. Il faudrait souvent recomposer, récrire, quitte à ne garder que peu de chose de la saveur du terroir. A la réflexion, elle-même se rend compte de la tâche si ardue qu'elle prépare à ses interprètes et discerne bien les causes qui font qu'une grande partie de son œuvre reste inaccessible aux étrangers sans contact avec la vie et les mœurs espagnoles.

Il me seroit pénible et difficile de vous dire mon opinion sur la traduction de M. A. Marchais de *Lágrimas*. D'un côté, la reconnaissance pour quiconque se donne la peine de nous traduire me feroit passer à mes propres yeux comme une ingrate si je m'en plaignois ; de l'autre, il est dur de se voir mal comprise, corrigée au gré des traducteurs, de vous voir passable et *comme il faut* en espagnol, et vous voir mauvaise, commune, presque grossière en français. Je conçois combien l'esprit, le langage et les manières de parler des différents peuples peut y contribuer, mais c'est là que doit être le tact d'un bon traducteur. Les dialogues des jeunes gens, qui sont ici parfaitement exacts, sont beaucoup trop naïfs pour la France, où ils sont absurdes et semblent plutôt des dialogues de petits écoliers. Pour les lettres qui sont à la fin du volume..., n'en parlons pas ; il est vrai qu'elles sont intraduisibles.

La révolution de septembre 1868 fut pour Fernán Caballero un cataclysme matériel et moral. Non seulement cette femme parvenue à un âge avancé perdait quelques-uns de ses moyens d'existence, entre autres cette demeure de l'Alcázar, don de la munificence royale, le cher asile où elle avait réussi à retrouver un peu de paix et de bonheur ; elle perdait encore, ce qui lui fut sans doute plus sensible, toute confiance dans l'avenir du pays dont elle avait tant travaillé à refaire les traditions, et puis beaucoup d'autres illusions qui l'avaient aidée jusqu'alors à supporter la vie. A partir de la date fatale, sa correspondance s'assombrit ; elle ne voit plus autour d'elle que le mal, la révolte, l'impiété ; elle n'entend plus que les clameurs d'une populace débridée et insultante. Tout ce qu'elle aimait et respectait se désagrège et s'effondre ; ses deux dogmes, la royauté et le culte catholique, participent à la même ruine ; le séjour même à Séville, ce Séville, théâtre de sa réputation littéraire, lui devient odieux. Elle a des mots terribles, qui ont dû lui coûter à écrire, mais qui reflètent exactement le fond de sa pensée : « Sepa V. que he perdido todo mi españolismo ; esta nacion ha degenerado hasta la infamia de un renegado... No creo que haya llegado nacion alguna á la degradacion moral que ha

llegado esta ! » Elle n'avait pas, au surplus, attendu l'événement pour signaler le danger ; dès 1858, cette nouvelle Cassandre prophétisait la chute de la monarchie, la destruction de tous les principes qui étayent l'ordre politique et moral : « Aqui se juega con fuego y nos abrasaremos. Pais desgraciado en que no hay sentimiento del deber, ni pudor, ni verguenza. » Et en 1861 : « El pais se pierde miserablemente y por dias. Cuando estén los Borbones sobre el trono de Francia, que será pronto, iré á acabar mis dias á la dulce y santa sombra de las flores de lis .» Parfois, elle reprend un peu de confiance : « Todo el mundo dice que se nos derrumba el edificio social ; nobstante, como veo que hace tanto tiempo que esa profecia se repite sin tener efecto, yo espero que este viejo techo está tan bien construido que, aunque con goteras progresistas y demócratas, y puntales moderados, nos seguirá todavia cobijando. » Puis elle retombe bientôt dans le découragement, dans de sombres inquiétudes. On conçoit qu'un tel état d'âme ne la rendît pas très juste envers ceux qui ne partageaient pas ses appréhensions, ou qui défendaient publiquement des idées opposées aux siennes. Castelar, par exemple, l'horripile. Elle cite à son ami un mot de Cavanilles sur le fameux tribun : « Castelar es un canario,

que no sabe lo que canta; » elle raille sa philosophie allemande mal digérée : « la filosofia alemana medio traducida en los interminables discursos del facil Castelar; » elle rapporte un mot drôle d'un journaliste : « Dice este orador que la república habrá pasado por España como un *meteoro,* á lo que le contesta un periódico : no habrá pasado como un *meteoro,* sino como un *sacaoro*; y yo digo como un simoun. Pobre España! » Si peu haineuse que fût Fernán, il arrive pourtant (bien rarement) que la passion politique l'égare, la pousse hors des gonds. Il n'y a, à vrai dire, qu'un mot de trop dans cette correspondance, mais il y est, et, pour comble de malheur, il s'adresse à une femme, une souveraine de naissance espagnole, que ses malheurs ont mis depuis à l'abri de tout outrage. Ce jour-là Fernán a manqué de ce tact qu'elle prisait tant, mais c'est la seule fois.

Lors de nos désastres à nous, qui l'atteignaient aussi puisqu'ils attristaient profondément son ami rentré alors en France, Fernán hésite d'abord un peu entre sa joie de voir tomber l'Empire, qu'elle détestait pour bien des raisons, et le chagrin très sincère qu'elle ressent de la déchéance de la France, d'un pays catholique succombant sous les coups d'une puissance protestante et d'un pays envers lequel elle avait contracté une

grosse dette de reconnaissance. Puis, l'Empire tombé, elle nous revient très franchement ; prend part à nos malheurs, et d'une façon effective, recommandant, par exemple, à ses amis de Hambourg des officiers français prisonniers ; elle souhaite vivement notre relèvement et le prévoit... pourvu que nous nous donnions aux Bourbons. Rien, dans ces circonstances, ne semble subsister chez elle des liens de famille ou autres qui l'attachaient encore à l'Allemagne. Son Allemagne, celle de son enfance, repose dans le fond de ses souvenirs et ne ressemble guère à la déesse guerrière du jour. Elle citera quelque couplet d'un *Lied* :

Wenn ich ein Vöglein wär
Und auch zwei Flüglein hätt,
Flöge ich zu Dir ;

elle traduira pour Latour un article de Ferdinand Wolf, son grand patron en pays de langue allemande ; mais c'est tout. Les héros de la nouvelle Germanie ne l'éblouissent nullement ; elle établit quelque part une comparaison entre Jeanne d'Arc et Bismarck, où celui-ci ne tient pas le bon bout : « Roguémosle (á Dios) que depare otra sierva suya al Santo Patre amenazado por todas las fuerzas, hiel y astucias de la framasoneria y su gran preste Bismarck, gavilan que

vuela estendiendo su vista por las regiones bajas, sin levantarla nunca hacia el Cielo. »

Enfin, après sept années d'angoisses cruelles et de tristesses navrantes, qu'aggravèrent encore des chagrins de famille et les misères de l'âge, Fernán eut la joie suprême d'entendre les cloches de sa grande cathédrale sonner le retour du roi légitime. Son cœur d'Espagnole de la vieille roche, de royaliste impénitente déborda ce jour-là ; clouée sur son lit par la fièvre, elle eut pourtant la force de se lever pour chanter son *Te Deum* à l'ami absent, qui, elle le savait bien, partageait son bonheur :

Estoy aun tan debil que no puedo escribir, y lo siento, pues qué de cosas tendria que decirle! Todo esto es obra milagrosa y no es menos milagroso que este Rey niño se comporte de manera de ganarse *todos* los corazones, aun el de sus enemigos. Dios y sus grandes antepasados le inspiran... Enfin el charlantin de Romero Robledo expresó lo que quizas la mayor parte de sus compañeros pensaban, diciendo: « Hemos traido un Rey demasiado Rey. » Creian traer otro Amadeo, que no se apoyaba mas que sobre ellos, y no ven que el que ocupa el trono de sus antepasados se apoya sobre su derecho y el beneplácito de toda la nacion.

Ce que je n'ai pas encore dit, mais ce qu'il faut dire, c'est combien cette correspondance renferme de poésie, d'élévation et de cœur, de nobles sentiments admirablement exprimés, de pensées d'une tendresse infinie, et aussi parfois,

quand la vie s'éclaire d'un rayon de soleil, de joyeuses plaisanteries, de bonnes *andalousades*. En voici une où nous retrouvons, en guise de morale de la plaisante histoire, Fernán « protectrice des animaux ».

Un chisme, pero gracioso. Los S... han comprado la casa que fue de Ureta, el que tenia fama de rico, y á su muerte nada se halló en metálico. En un hueco de escalera, al hacer la obra, se hallaron á un gato que alli habia muerto y estava desecado. Los amigos les dijeron por broma que habian hallado el *gato* de Ureta. Llega á los oidos de ellos, se alborotan, quieren reclamar y hasta consultar con avogados. Los otros dicen que sienten haber tirado el gato á la basura para poder enviarselo. Todo el mundo se rie, menos yo que digo: infames albañiles que se divirtieron en emparedar á un infeliz animal!

Un autre accès de bonne humeur lui rappelle la façon amusante dont elle punit une petite demoiselle à album, une collectionneuse d'autographes célèbres. La punition consista à lui composer deux quatrains d'un prosaïsme voulu, parodie de ce *coplear* andalous dont elle ne put jamais apprendre le secret.

Vous savez quelle corvée vous imposent les albums. La fille de M..., qui est mon amie intime, a une petite-fille à elle qui possède un de ces instruments de torture. Elle me pria d'y écrire quelque chose. Mon désespoir ne me rendit pas folle, mais presque folle, c'est-à-dire *rimailleuse*. Je pris la plume, comme Cléopâtre son aspic, et voici ce que j'écrivis :

A tu abuela quiero mucho,
A tu madre mucho mas,
Te quiero á ti, niña mia,
Y á los hijos que tendrás.
Este vínculo de amor
Poco vale, pero es tal,
Que ni el mismo Mendizaval
Lo puede desmortizar.

Mais c'est surtout l'amitié qui l'inspire, qui lui dicte ses mots les plus gracieux. Pour louer son ami, dont les articles sur l'Espagne la charmaient et la consolaient si souvent, elle fait de vraies trouvailles. Une étude de Latour sur le Tage lui rappelle le grand poète chrétien ; elle l'invoque pour remercier son ami : « Ojalá hubiese un Fray Luis que prestase habla al rio y le hiciese alzar su cabeza para darle á V. las gracias, como lo hizo para que reconviniese á un Rey ! » Une autre fois, elle dira au même : « Da V. siempre en el blanco, y es el Guillermo Tell de los críticos. » Elle sait aussi que rien ne gagnera mieux le cœur de Latour que de faire valoir l'esprit et la grâce de sa femme ; elle y réussit et de la façon la plus ingénieuse :

Vous avez une *media naranja* qui a de l'esprit comme un petit diable, dont elle use comme un ange ! Me ha escrito : *Je permettrai à M. de Latour de faire la cour à Cecilia, si Cecilia permet à Fernan de me la faire à moi.* « No hay sino una Francesa que pueda decir una cosa tan aguda y amable á un tiempo », exclamaba entu-

siasmado anoche Fernandez. « Qué distincion y qué talento en esa frase! » decia de Gabriel, y asi contesto á V. á su pregunta : qué nos hacemos? Admirar á su señora de V., *ne vous en déplaise.*

Et lorsque très près de sa fin, elle envoie aux absents comme un dernier salut, d'une main bien lasse, mais d'une âme encore jeune et chaude, quel charme pénétrant et mélancolique s'exhale de cet adieu!

Dé V. un millon de millones de cariños de mi parte á *su* y *mi* Fanny. Mi amistad es como el vino de Jerez, el tiempo que por ellos pasa los mejora y da mas fuerza. — Los hermosos y antiguos cipreses que estaban en los jardines cerca de las ventanas de sus habitaciones de V^es^ los han echado abajo, pero no hay nada ni nadie que pueda desarraigar la amistad que les profesa el corazon de su mejor amiga.

FERNAN.

Mais Fernán ne serait pas Fernán si elle n'avait pas fait servir la poésie populaire, les délicieuses *coplas* de son pays, à chanter comme au balcon sous le cœur de son ami. Un jour, pendant qu'elle tient la plume, une servante passe fredonnant un *copla* ; elle la transcrit sur un petit papier qu'elle glisse dans sa lettre :

La pena mas excesiva
Que los condenados sienten
Es aquella voz que grita :
Para siempre, para siempre!

Puis elle ajoute, anxieusement :

No permita Dios que nunca se pueda aplicar ese terrible fallo á nuestra ausencia !

Cet aperçu bien sommaire de plusieurs centaines de lettres de Fernán Caballero à Latour, où j'ai seulement glané des bribes qui ne donnent qu'une faible idée de la richesse de l'ensemble, nous révèle quelque chose dont on pouvait se douter déjà depuis la biographie de M. Asensio ; c'est que chez Fernán la femme vaut mieux encore que l'écrivain. L'œuvre, j'entends ici essentiellement les romans, a des parties caduques et fanées qui ne revivront plus ; même ceux qui, à cause de leurs opinions politiques ou religieuses, sont le moins portés à déprécier ces livres, comme par exemple l'éminent P. Blanco García[1], doivent jeter du lest pour sauver ce qui, suivant eux, garde encore sa valeur des premiers jours. Je ne voudrais pas entamer ici de discussion et ne donnerai qu'une impression. N'ayant pas lu depuis trente ans de romans de Fernán Caballero, j'ai voulu, à propos de cette étude, en relire au moins un, choisi parmi les plus célèbres : cela m'a coûté des efforts avec quelques bâillements, et le mot de D. Juan Valera (que les mânes de Cécile me

1. *La literatura española en el siglo XIX*, 2e partie, Madrid, 1891, p. 281 et suiv.

pardonnent!) m'est souvent revenu à la mémoire. Et, chose assez curieuse au premier abord, mais fort explicable cependant, les parties du roman qui, dans ma jeunesse, me semblaient insipides et que je sautais allègrement, m'ont paru, au contraire, les plus supportables ; on pense bien que je veux parler des digressions morales. Le *sermonear* de Fernán me plaît parfois maintenant et j'y prends goût. Sans doute, c'est l'effet de l'âge, de mon âge à moi, puisque aussi bien ce qu'il y a d'invention dans ces récits, le roman proprement dit, s'adresse plutôt à la jeunesse ou tout au moins a été, dans la mesure du possible, adapté à son usage ; peut-être est-ce aussi l'effet de l'âge des livres dont les artifices de composition ont vieilli, tandis que certains détails accessoires et les réflexions de l'auteur piquent déjà la curiosité ; et, dans quelque cinquante ans, ces romans seront sans doute lus à titre de documents, parce qu'on y trouvera le reflet des idées et des préoccupations d'une époque ; leurs moralités, qui coupent le récit et gênent encore un certain nombre de lecteurs, ces moralités qu'on pourrait marquer d'un astérisque comme dans les éditions du *Guzman de Alfarache* pour les distinguer de la partie narrative, acquerront alors toute leur valeur, car, remarquons-le, elles portent très souvent sur des

travers, des tendances caractéristiques d'un moment précis de la société espagnole. On les lira encore pour le style de bonne qualité, pour le vocabulaire très riche et souvent emprunté à l'idiome spécial de l'Andalousie, pour la reproduction fort exacte dans les dialogues du langage de la conversation. A la vérité, les romans ne représentent qu'une des faces du génie de Fernán ; il y a en outre dans son œuvre de petites nouvelles, notamment les *Cuadros de costumbres populares andaluces,* plus réussies, à mon sens, que les romans, et, en tout cas, de digestion plus facile. Mais, par-dessus tout, il y a les transcriptions de récits et de chants populaires, ce qu'elle a pris aux humbles conteurs de son pays, ce qu'elle a cueilli sur les lèvres des aèdes andalous : en un mot, sa grande entreprise de divulgation du folklore espagnol, qui reste sa gloire la plus pure et son meilleur titre à notre reconnaissance. On a fait mieux, sans doute, depuis dans ce domaine : les Lafuente Alcántara, les *Demófilo,* les Rodríguez Marín et divers autres ont beaucoup étendu l'enquête, ont pénétré dans des régions dont Fernán s'interdisait l'accès ; leur compréhension est plus libre et plus large, leur érudition spéciale plus précise et plus sûre. Fernán atténuait, choisissait ; ses continuateurs livrent tout et ne cachent

rien : l'enfant a grandi, mais il est devenu moins sage. Néanmoins, l'initiative lui appartient, c'est bien elle qui, par son active propagande, son grand amour pour les manifestations ingénues de l'âme du peuple espagnol, a découvert ce parent pauvre, la littérature populaire, l'a introduit dans le monde, en le peignant un peu pour qu'il y parût moins gauche, lui a gagné des sympathies, lui a même ouvert une carrière et procuré de grands succès.

Et pourtant, malgré tous ces mérites, la femme, je le répète, est supérieure à l'écrivain ; plus on apprend à connaître Fernán dans sa vie, sa famille et ses amitiés, plus on admire cette nature vraiment haute et sincère, passionnée et tendre, et plus on l'estime. Dans ses livres, même là où elle intervient le plus directement et parle en son nom au lecteur, là aussi où elle prête à ses personnages ses propres idées et leur fait revivre ce qu'elle a vécu, elle ne se montre que sous un certain apprêt, et prend l'attitude d'un auteur devant le public qui le dévisage. Il faut donc la chercher ailleurs si l'on veut la voir et la comprendre jusqu'au fond de son être, et c'est précisément dans ses lettres familières où s'épanchent en toute liberté ses sentiments et ses passions, qu'elle nous apparaîtra ce qu'elle fut réellement. Là, dans le doux laisser aller

d'une correspondance intime, elle se livre tout entière, sans précaution ni réticence ; là, nous la saisissons à l'improviste, sans lui donner le temps de se composer, à chaque heure du jour, sous le coup de tous les événements, de toutes les impressions qui ont marqué ses longues années de vie. Et si les lettres à Latour nous rendent le service signalé de nous mettre en contact immédiat avec cette âme d'élite, elles nous en rendent un autre non moins appréciable, celui de nous découvrir en Fernán une épistolière de premier ordre, un nouvel écrivain dont on ne soupçonnait l'existence que par quelques extraits d'autres correspondances. La femme est supérieure à l'écrivain, disais-je. Je me reprends et me corrige : l'écrivain, chez Fernán, quand il se confond avec la femme, reste spontané, naturel et n'obéit qu'au sentiment, sans rien concéder au *voulu* et à la littérature, l'emporte de beaucoup sur la femme auteur. Les lettres à Latour, qui sont une vraie révélation, vengeront sa mémoire de l'oubli où tombera infailliblement une partie considérable de son œuvre littéraire, et si, comme tout le fait espérer, une main pieuse se charge du soin de les publier, ces lettres la réhabiliteront en donnant à la riche littérature espagnole du XIX^e^ siècle la Sévigné qui lui manquait encore.

# X

# L'ESPAGNOL DE MANZONI

X

# L'ESPAGNOL DE MANZONI

J'ignore si quelque éplucheur du grand homme s'est occupé déjà des mots d'espagnol qu'il prête à un des personnages de son roman, le grand-chancelier Antonio Ferrer, dans une circonstance mémorable, c'est-à-dire lorsque ce magistrat, accourant au secours du « vicaire des provisions » assiégé dans sa demeure par la populace de Milan, réussit à réprimer l'émeute et à sauver son subordonné. En tout cas, les annotateurs des *Fiancés*, et notamment le plus récent et le mieux instruit, M. Policarpo Petrocchi[1], se contentent de traduire ces mots, ils n'en examinent ni l'origine ni la propriété. A défaut de beaucoup d'autres bien plus autorisés que moi, — et quelqu'un, comme je l'indiquais, l'a peut-

1. *I Promessi Sposi di Alessandro Manzoni raffrontati sulle due edizioni del* 1825 *e* 1840, *con un commento... di Policarpo Petrocchi.* Firenze, Sansoni, 1893-1902.

être déjà essayé, — je voudrais examiner d'un peu près les quelques touches de couleur locale espagnole dont Manzoni a jugé à propos de parer sa narration et auxquelles il semble qu'il ait attaché un certain prix.

D'où Manzoni tirait-il son espagnol, dans quelle mesure et de quelle façon savait-il cette langue ? A-t-il composé au petit bonheur et uniquement d'après des lectures les phrases qu'il fait prononcer à Ferrer, ou a-t-il demandé à un Espagnol de les lui construire ? Autre question : Manzoni a-t-il voulu nous donner de l'espagnol du XVII[e] siècle, tel que pouvait le parler un fonctionnaire de Philippe IV, une créature du Comte-Duc, ou s'est-il contenté d'un espagnol courant et moderne ?

Il n'est pas à ma connaissance que Manzoni ait jamais appris l'espagnol, j'entends dans le dessein de s'en servir pour parler, et l'on ne voit pas, en effet, ce qui aurait pu le porter à entreprendre cette étude. En revanche, il a lu de l'espagnol, cela est avéré, et nous devons à M. Francesco D'Ovidio d'avoir eu l'heureuse idée d'interroger à ce propos les *Souvenirs* de Cantù.

Nelle *Reminiscenze* del Cantù v' è una pagina che, pur troppo per eccezione, contiene qualcosa di buono, anzi per me addirittura di prezioso (I, 207). « Stimava

grandemente il Cervantes », dice il Cantù del Manzoni, « e in quel suo capolavoro di sentimento, di buon senso, di allegria, notò le frasi, che sono identiche colle ancora vive del parlar milanese. Una lista, che me ne diede, io posi nel *Milano e suo territorio*. E mi scriveva : « Ho consegnato a Lorenzo Litta, da trasmettervi, le parole e frasi che ho raccolte dal *Don Quijote,* alcune, come *papeletta, adeal, borador* e simili parole d'ufficio, e così *tomates, meregian, stacchetta, tanteo, balandra,* ci saranno state trasmesse direttamente dai padroni ; altre probabilmente sono dal fondo comune delle lingue neolatine. È notevole il *tejar* nel senso d' aver finito di crescere. Servitevene a volontà. » Di fatto le più di codeste voci milanesi son davvero degli spagnolismi, e nell' averlo compreso il Manzoni mostrò quel certo fiuto naturale che aveva in linguistica e di cui è prova anche la sua etimologia di *Casciago* (Flechia, *Nomi locali dell' Italia superiore*, p. 25-26). Ed è dunque provato che lesse il Cervantes nel testo[1].

Manzoni a donc lu le *Don Quichotte*, et il s'en est même souvent inspiré, M. D'Ovidio le prouve ailleurs ; il l'a lu aussi, comme il nous le dit lui-même, en linguiste, y notant les mots qu'il croyait retrouver dans son cher dialecte milanais. Voilà qui dénote une lecture attentive et qui a pu loger dans sa mémoire quelques parties du vocabulaire espagnol. Mais ce commerce assez intime avec le grand romancier castillan suffisait-il pour fournir à Manzoni les propos qu'il

1. *Discussioni Manzoniane* di F. D'Ovidio e L. Sailer, Città di Castello, 1886, p. 215.

met dans la bouche du grand-chancelier, propos à bâtons rompus, expressions familières dont, naturellement, il ne trouvait pas la teneur exacte chez Cervantes? J'hésite un peu à le croire. Reste donc qu'il a dû faire appel à quelque Espagnol de Milan ou d'ailleurs. Mais ici surgit une difficulté. Le langage de Ferrer n'a pas la marque du langage familier de nos jours, ou ne l'a qu'imparfaitement; un collaborateur espagnol de Manzoni ne lui aurait pas indiqué certaines locutions, sinon tout à fait impropres, au moins peu usuelles et qui témoignent d'une certaine gaucherie dans le maniement de l'idiome. On objectera que Ferrer n'est plus qu'un demi-Espagnol, un Espagnol transplanté; des recherches de M. Petrocchi ressort, en effet, que, lorsqu'éclata la révolte, Ferrer occupait la charge de grand-chancelier depuis neuf ans déjà; il devait parler habituellement italien, tout en mêlant dans sa conversation beaucoup de mots des deux langues, et il semble bien que Manzoni ait cherché çà et là à nous donner l'impression d'une sorte de jargon hybride. Toutefois, quand il s'adressait à des Espagnols, notamment au cocher Pedro, Ferrer, cela est évident, ne pouvait se servir que de mots strictement espagnols et de l'usage le plus courant.

A la seconde question que je posais tout à

l'heure : Manzoni a-t-il aussi, dans ce passage de son livre, prétendu faire de l'archaïsme, je ne saurais non plus répondre sans quelque hésitation. En général, et sauf de rares exceptions, les personnages du roman parlent la langue de nos jours ; il n'entrait pas dans les vues de Manzoni ni dans sa conception du roman historique d'imiter jusqu'au langage de l'époque qu'il s'efforçait de ressusciter et de décrire : pourquoi se serait-il écarté ici du plan qu'il s'imposait ailleurs ? Le rôle rempli par Ferrer, à vrai dire, et sa qualité de magistrat de haute catégorie, de représentant de la Majesté Catholique, justifiaient, semble-t-il, un parler rappelant au moins l'usage du XVII[e] siècle, et si l'espagnol du chancelier ne péchait que par quelques tournures tombées aujourd'hui en désuétude, il n'y aurait certes pas lieu d'en vouloir à Manzoni. En fait, je ne trouve pas d'archaïsmes dans les paroles prononcées par Ferrer ; je n'en trouve pas assez pour mon goût, et il est même telle de ces paroles qui choquera, je le crois, quiconque se sent comme transposé dans ce milieu milanais de la domination espagnole et se souvient de certaines formules employées par les maîtres de l'Italie d'alors.

Une particularité de l'espagnol de Manzoni, qui peut surprendre à première vue, mais qui

s'explique dès qu'on songe à la part que la France a eue dans son développement intellectuel, sont les gallicismes qu'on y relève, des fautes qu'un Français ferait assez naturellement en parlant castillan ; et cette particularité-là pourrait faire douter qu'il ait eu recours, comme je le supposais tout à l'heure, à un Espagnol possédant à fond la langue de son pays.

Voyons, maintenant, le thème espagnol de Manzoni[1]. Je rappellerai d'abord la scène décrite par le romancier. La foule, ameutée autour de la demeure du vicaire, en a commencé le siège; la porte, barricadée, ne tardera pas à être enfoncée, et une longue échelle, qu'on s'apprête à dresser contre le mur de la maison, va permettre de l'envahir par les fenêtres. Tout à coup, un mouvement se produit dans la foule ; les assaillants s'arrêtent, des voies crient : « Ferrer! Ferrer ! » C'est le grand-chancelier qui s'approche, le grand-chancelier qui avait pris sur lui de taxer le pain, qui s'était décidé à sacrifier momentanément les intérêts des boulangers pour

1. En publiant la première fois dans le *Bulletin italien* de Bordeaux (nº de juillet-septembre 1901) ce « corrigé », je ne m'étais pas enquis des traductions espagnoles des *Fiancés*. Plus tard, j'ai pris connaissance de la traduction qui passe pour la meilleure, celle de Juan Nicasio Gallego (réimprimée dans la *Biblioteca clásica*). En général, les tournures que j'avais jugées incorrectes ont été modifiées par Gallego. Sa version nous servira de contrôle.

apaiser le peuple affolé par la disette. Ferrer, averti du danger que court le vicaire, et comptant sur la popularité qu'il s'est acquise par ses mesures arbitraires mais profitables au plus grand nombre, arrive pour le délivrer ; en homme qui sait son métier et connaît l'âme des foules, il se donne l'air d'épouser la querelle des forcenés qui occupent la place, il feint de leur donner raison pour qu'ils le laissent passer. Il vient, déclare-t-il à haute voix, arrêter de ses mains le délinquant ; il faut que justice soit faite, rien de plus naturel, mais qu'on lui permette d'exécuter son dessein, etc. L'important, se dit-il, est d'entrer dans la maison, d'en faire sortir le vicaire, de l'emmener ; après, on verra.

La foule, houleuse et partagée dans ses sentiments, — les uns favorables au magistrat qui veut le pain à bon marché, les autres hostiles à toute autorité quelle qu'elle soit, — s'écarte cependant et permet au chancelier d'avancer. Du fond de son carrosse, le vieux Ferrer, par ses gestes et par ses paroles, qu'on n'entend guère au milieu du vacarme, s'efforce à la fois de calmer les plus mauvaises têtes, en annonçant qu'il vient prendre le vicaire, et de diriger son cocher, de l'empêcher de commettre quelque maladresse en poussant ses chevaux à travers cette cohue. Étourdi et comme suffoqué par le fracas de tant

de voix qui lui crient aux oreilles, et par les regards irrités que tous ces gens dardent sur lui, Ferrer se renfonce dans son carrosse, enfle ses joues et souffle, en se disant à part soi : « *Por mi vida, qué de gente !* »

*Por mi vida* sonne faux ; ce serait, en tout cas, *Por vida mía,* en admettant que Ferrer eût choisi cette variété du riche répertoire des jurons espagnols ; les *porvidas* — puisque la formule est même devenue le nom commun de toute une série d'imprécations — tiennent, assurément, une belle place à côté des *votos, tacos, reniegos* et *pesias,* dont les Espagnols de l'ancien temps ont émaillé leurs discours ; je me demande, toutefois, si c'est bien là l'exclamation qui, en cette occurrence, a dû échapper au chancelier. Je sais bien ce qu'un Espagnol d'aujourd'hui dirait ; mais passons... *Qué de gente!* Premier gallicisme. *Cuánta gente!* est ce qu'on eût attendu, aussi bien de la langue du XVII^e^ siècle que de celle de maintenant. Garcés signale, à la vérité, quelques exemples de *qué de* pour *cuánto* chez sainte Thérèse et Cervantes[1] ; mais cet usage semble rare et n'appartient certainement pas au parler courant.

Après quoi, le chancelier, en amadouant les

1. *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana,* Madrid, 1791, t. I, p. 238. Gallego écrit : *Jesus! qué de gente.*

énergumènes, demande qu'on laisse avancer son cocher : « Un po' di luogo, » aggiungeva subito : « vengo per condurlo in prigione, per dargli il giusto gastigo che si merita ; » e soggiungeva sottovoce : « *si es culpable.* » Dans *culpable,* je vois encore un gallicisme. L'espagnol, en effet, distingue deux nuances que le français confond : par *culpable,* il désigne celui auquel on impute la faute, par *culpado,* celui qui l'a réellement commise[1]. Or, Ferrer, dans son aparté, réserve la question de savoir si le vicaire est vraiment coupable ; par conséquent, *si es culpado, si tiene la culpa, si ha faltado*, et non pas *si es culpable.*

La foule, encore très surexcitée, cède néanmoins aux objurgations du ministre, et le carrosse peut continuer sa route. Mais Ferrer, craignant quelque accident, invite le cocher à avancer prudemment. « *Adelante, presto, con juicio.* » Les derniers mots semblent assez contradictoires ; on ne peut guère aller vite et prudemment. En outre, *presto* est plutôt de l'italien ; l'espagnol dirait *pronto* ; puis, *con juicio* est impropre, j'y sens un italianisme rappelant le *giudizio ! giudizio !* du greffier qui, plus tard, arrêtera Renzo. Toute la phrase en espagnol correct serait, par exemple : *Adelante, Pedro ; pronto, pero cuidado !*

1. Barralt, *Diccionario de galicismos,* Madrid, 1874, p. 150.

Le lourd véhicule continue lentement sa marche et ne fend qu'avec peine les rangs serrés de la multitude qui le retient ; et Ferrer de répéter toujours ses mêmes recommandations aux gens qui risquent de se faire écraser, et à son cocher: « *Ox ! ox ! guardaos* : non si facciano male, signori. *Pedro, adelante, con judicio.* » *Ox* se dit à des poules et non à des hommes ; il faudrait au moins *Oxte*, mais le mot en situation paraît être *despacio !* ou *cuidado !* Quant au *juicio* de tout à l'heure, il a été remplacé ici par *judicio* et n'en vaut pas mieux[1].

Ferrer a réussi ; le cocher l'ayant déposé à la porte de la maison, il y entre précipitamment, prend le vicaire par la main et le pousse dans le carrosse : « *Venga usted con migo,* e si faccia coraggio : qui fuori c'è la mia carrozza ; presto, presto. » Lo prese per la mano, e lo condusse verso la porta, facendogli coraggio tuttavia ; ma diceva intanto tra sé : — « *Aqui està el busilis ; Dios nos valga*[2] *!* » Remarquons tout d'abord que Manzoni, dans la première édition, avait écrit : *Venga con migo, usted.* En remaniant son roman, il a changé ici l'ordre des mots avec

1. Gallego a beaucoup abrégé ; il supprime l'aparté de Ferrer *(si es culpable)*, il supprime aussi l'invitation au cocher *(adelante, presto, con juicio)* et le *ox ! ox ! guardaos.*

2. Gallego conserve *venga usted conmigo*, mais ensuite il change un peu : *Aqui está el busílis. Dios me la depare buena !*

toute raison, preuve qu'il prenait son espagnol au sérieux et s'efforçait de l'améliorer tout comme son italien. *Usted*: on a beau reconnaître à Manzoni le droit de faire parler à Ferrer la langue de nos jours, l'*usted* qu'il emploie dans ce passage détonne. Tout lecteur qui a un peu la pratique de l'espagnol du XVIIe siècle trouvera cette abréviation trop moderne. Il est vrai qu'*usted* apparaît déjà à cette époque, mais seulement dans le style le plus familier, le plus bas. Jamais un personnage de l'importance de Ferrer ne s'en serait servi alors, même en parlant à un inférieur : le seul traitement convenable dans la circonstance est *Vuesa merced*, et nous avons là un exemple où un léger archaïsme eût été tout à fait de mise. Sur *busílis*, il y a ceci à remarquer. Manzoni donne au mot sa forme espagnole, l'italien disant *busillis* ou *busilli*. L'étymologie en a été indiquée par le *Diccionario de autoridades* (1726) et c'est une plaisanterie. Un lourdaud, à qui l'on demandait de traduire la phrase latine *in diebus illis*, répondit : « *in die*, dans le jour (ou d'après une autre version, *Indie*, les Indes), quant à *bus illis*, je ne sais ce que cela signifie. » De là *busillis* s'est dit plaisamment pour le point délicat ou difficile : en Italie d'abord ou en Espagne? On ne saurait le décider sûrement. Un auteur italien de la fin du

XVII[e] siècle, Anton Maria Salvini, citant ces deux vers d'un sonnet de Burchiello :

> Pirramo s'invaghì d'un fuseragnolo
> A piè del moro bianco in diebus illi,

remarque ce qui suit : « Di qui è nato il dire d'una cosa d'importanza o d'un punto forte : *Questo è il busillis*[1]. » Le passage cité de Burchiello ne prouve pas qu'au XVI[e] siècle déjà on eût fait en Italie la plaisanterie en question. D'autre part le *bus illis,* transcrit à l'espagnole *busilis,* se trouve dans la seconde partie du *Don Quichotte* (1615) et Quevedo en parle dans le *Cuento de los cuentos* (1626). Manzoni savait sans doute par Cervantes que le mot était aussi espagnol qu'italien et c'est pourquoi il l'a mis avec à propos dans la bouche de Ferrer.

Une fois sortis de la maison, Ferrer continue son manège. Pour protéger son compagnon accroupi au fond du carrosse, et le défendre contre l'animosité populaire, il se met à la portière, crie que justice sera rendue et que le vicaire va être conduit en prison, au château, sous sa garde ; et pendant qu'il donne ainsi satisfaction aux émeutiers, il rassure du mieux qu'il peut le pauvre vicaire, plus mort que vif, lui faisant

1. *Discorsi accademici. Parte seconda.* Florence, 1712, p. 73. Je dois la copie de ce passage, cité par la Crusca, à mon ami M. Mario Schiff, qui a vérifié aussi la citation de Burchiello.

entendre que toutes ces démonstrations et les paroles qu'il profère s'adressent au peuple et ont pour but de détourner son attention.

« Sí, signori ; pane e giustizia : in castello, in prigione, sotto la mia guardia. Grazie, grazie, grazie tante. No, no ; non iscapperà ! *Por ablandarlos*. È troppo giusto ; s'esaminerà, si vedrà. Anch'io voglio bene a lor signori. Un gastigo severo. *Esto lo digo por su bien*... Sarà gastigato : è vero, è un birbante, uno scellerato. *Perdone, usted*. La passerà male, la passerà male... *si es culpable*. Sí, sí, li faremo rigar diritto i fornai. Viva il re, e i buoni milanesi, suoi fedelissimi vassalli ! Sta fresco. *Animo ; estamos ya quasi fuera*. »

A *ablandar*, un peu cherché, on substituerait volontiers une locution plus usuelle et plus simple, par exemple *aquietar* ou *sosegar*, construit avec *para* et non pas avec *por*. Il y a des cas où *por* prend la place de *para*, mais ce n'est pas le nôtre. *Esto lo digo por su bien*. En supprimant *esto*, nous aurions, je crois, une phrase plus rapide et meilleure : *Lo digo por su bien*. Je passe sur *usted* et *culpable* dont il a été question déjà et m'arrête sur : *Animo ; estamos ya quasi fuera*. Si *estamos fuera*, dans le sens de *estamos en salvo*, est admissible, il conviendrait au moins de changer l'ordre des mots et de dire : *Ya es-*

*tamos casi fuera*. La même expression revient plus loin, lorsque le carrosse se trouve déjà sous la garde des soldats et n'a plus rien à craindre des Milanais. *Levantese, levantese ; estamos ya fuera,* et là encore *ya* doit précéder *estamos*[1].

Grâce aux deux files de soldats qui protègent la marche du chancelier, le cocher rassemble ses rênes, fouette ses chevaux, et le vicaire, du fond du carrosse où il s'était pelotonné, se risque à avancer la tête et reprend un peu d'assurance. De son côté, le chancelier, satisfait d'avoir, par son énergie et son adresse, gagné la partie dangereuse qu'il jouait et arraché à la fureur d'une populace en délire la vie d'un agent du roi, parle plus librement ; mais il pense aussi à la responsabilité qui lui incombe, lui le premier représentant de l'autorité royale en l'absence du gouverneur ; il se demande ce que ce dernier va dire des incidents de la journée, ce que dira le Comte-Duc, ce que dira le roi : « *Que dirà de esto su excelencia... Que dirà el conde duque,* » etc. Tout cela va bien, sauf qu'on supprimerait avantageusement *de esto* dans la première phrase[2].

1. Dans ce passage, Gallego emploie les expressions suivantes : *para sosegarlos* (por ablandarlos), *esto es para bien de usted* (esto lo digo por su bien), *si es culpado* (si es culpable), *ánimo ya estamos fuera de riesgo* (animo, estamos ya quasi fuera), *respire usted, ya estamos fuera* (levantese, levantese, estamos ya fuera).

2. Gallego : *Que dirá S. E.?*

Le vicaire, dans son coin, ne pense qu'au danger de mort qu'il a couru et auquel il a si heureusement échappé. « On ne m'y reprendra plus, » se dit-il, il n'a qu'une idée, se cacher au fond d'une retraite ignorée. Mais Ferrer n'admet pas qu'un fonctionnaire quitte son poste et se dérobe à ses devoirs ; il lui répond avec quelque sévérité : « *Usted* farà quello che sarà piú conveniente *por el servicio de su magestad.* » Encore ici, *para* vaudrait mieux, et peut-être l'emploi de *por* est-il un nouveau gallicisme[1].

Pour achever ce « corrigé » de Manzoni, il ne me reste plus qu'à parler du mot *micheletti,* dont il s'est servi pour désigner les soldats espagnols entre lesquels passe le carrosse du grand-chancelier ; ces *miquelets* sont un anachronisme qui fait un assez drôle d'effet. Au temps de Manzoni, les *miquelets* représentaient une certaine gendarmerie, et le romancier, qui connaissait le mot par les récits des guerres de l'Empire, a pensé qu'il en avait toujours été ainsi et qu'il pouvait appliquer ce terme à la garde espagnole des gouverneurs de Milan ; mais, au XVII[e] siècle, les *miquelets* étaient tout autre chose, ils étaient même le contraire d'une gendarmerie. Le mot, comme sa forme l'indique, est catalan ;

1. Gallego : *Usted... hará lo que mas convenga al servicio de S. M.*

et ce fut pendant la révolution de Catalogne, en 1640, que ces *miquelets*, enfants perdus, volontaires recrutés parmi les paysans catalans, commencèrent à faire parler d'eux. Melo nous les décrit et propose une explication du sobriquet qu'on leur donna : « Eran... los *Michelèts* al principio de la guerra la gente de mayor confiança y valor; bien que sus compañias no parecian mas de una junta de hombres facinorosos, sin otra disciplina ò enseñança militar que la dureça alcançada en los insultos, terribles por ellos a los ojos de los pacificos : tomaron el nombre de *Michelets*, en memoria de su antiguo Michelòt de Prats, compañero y complice del duque de Valentinois y sus hechos, hombre notable en aquellos tiempos de Alexandro VI y don Fernando el Catolico en la guerra de Napoles. Antes fueron llamados Almugavares, que en antiguo lenguaje castellano, ó mezcla de arabigo, dice gente del campo ; hombres todos platicos en montes y caminos, y que profesavan conocer por señales ciertos, aunque barbaros, el rastro de personas y animales[1]. » L'étymologie proposée par Melo n'est pas appuyée par tous les historiens contemporains ; l'un d'eux croit que le mot rappelle le saint sous la protection duquel

1. *Historia de los movimientos y separasion de Cataluña*, éd. de Lisbonne, 1696, fol. 90.

ces volontaires s'étaient placés[1]. Quoi qu'il en soit, les *miquelets* restèrent longtemps des corps francs, des *guerrilleros*. Beaucoup plus tard, pendant la guerre de la succession d'Espagne, sous Philippe V, on leur opposa, en Catalogne, des compagnies équivalentes[2], et ce furent ces nouveaux *miquelets* réguliers qui, avec le temps, devinrent une troupe de gendarmerie qu'on a dénommée *mozos de la escuadra,* ou aussi *miñons* dans d'autres régions. Milan n'a jamais connu de *miquelets* d'aucune sorte[3].

La conclusion de ces quelques remarques, c'est que l'espagnol du romancier semble d'origine livresque, un fruit de ses lectures ; tout au plus pourrait-on admettre, en outre, l'intervention d'un Espagnol peu instruit et médiocre connaisseur des idiotismes de sa langue, que Manzoni aurait consulté.

1. Joseph Pella y Forgas, *Un Català il·lustre, D. Joseph de Margarit y de Biure*, Girone, 1876, p. 17.

2. *La Guardia civil* por un Oficial del ejército español, Madrid, 1858, p. 421.

3. Gallego, sans y regarder de près et parce qu'il y avait *micheletti* dans l'original, a mis *migueletes*, mot qui est pour lui l'équivalent de gendarme et choque moins dans sa traduction que dans l'italien de Manzoni, qui a fait en l'employant de la couleur historique à faux.

# XI

# MÉLANGES DE PHILOLOGIE

# XI

# MÉLANGES DE PHILOLOGIE

## I. — L'Article dérivé de « Ipse » en catalan.

*Ille* n'est pas le seul pronom qui ait servi aux Romans à former leur article défini ; quelques parties de la *Romania*, notamment la zone catalane orientale et l'île de Sardaigne, ont préféré à *ille* le type *ipse*. L'objet de cette note est de montrer, par des exemples pris aux documents anciens et à la langue actuelle, l'existence et le développement de cette dernière forme de l'article dans le domaine catalan d'Espagne.

Il n'est pas jusqu'ici démontré qu'*ipse* ait remplacé *ille* dans toute l'étendue de la région où se parle aujourd'hui le catalan, et de l'examen de chartes assez nombreuses, du IX^e^ et du X^e^ siècle, de la marche d'Espagne résulterait plutôt que l'emploi du premier de ces pronoms au sens de l'article défini, serait localisé dans la partie nord-

est de ce territoire[1]. C'est du moins dans des chartes du diocèse de Girone, ou, ce qui revient à peu près au même, de l'Ampurdan que se rencontrent le plus d'exemples de l'article en question. Voici quelques extraits de ces chartes : « Professus sum ego Scludane ... qualiter de *ipso* teloneo et pascuario tam de mare quam de terra, qui exit de comitatu empuritano et petralatense ... id est terciam partem de *ipso* pascuario et teloneo, qui exit de *ipsos* comitatos, ab omni integritate quidem *ipse* episcopus habere debet[2]. » — « Et nos omnes supranominati ... donamus adque tradimus ad jam dictas ecclesias campos II et ortale I, et afrontat *ipse* campus unus de parte oriente in *ipsa* strada ... et *ipse* alius campus afrontat de parte oriente in *ipsa* strada ... Donamus nos omnes supranominati ista omnia ... ut ... potestatem abeant sacerdotes ibidem Deo famulantes ista omnia laborare et exfructare, et usibus illorum *ipsas* fruges dispensare ... ut nullus comes ... hoc exinde abstrahere presumat, sed teneant hoc *ipsas* ecclesias

1. Toutefois, d'après D. Ramón Menéndez Pidal, il ne serait pas étranger non plus à la région aragonaise : « un documento antiguo aragonés usa siempre también *esse* como artículo » (*Manual elemental de gramática histórica española*, Madrid, 1904, p. 149).

2. Année 842. *Revista histórica* de Barcelone (avril 1877), nº XXXVI, p. 118.

usque in perpetuum[1]. » — « Et venit supradictus Undila una cum supradictos sacerdotes... et mensuravit *ipsas* terras in latitudine quantum jam dictus Andreas habere debuisset, et sic de *ipso* puteo qui est in jam dicto villare et contra occidente habet perticas LXXX, et habet *ipsa* pertica, quae est mensurata, pedes VIII et medio, et pervenit usque ad *ipsa* Petra fita, quod jam dicti comites et episcopus preceperunt figere[2]. »

Dans presque tous ces exemples *ipse* a perdu son sens pronominal et joue le rôle dévolu ailleurs à *ille*. Cela étant, l'article du dialecte vulgaire de l'Ampurdan devrait être cet *ipse*, plus ou moins modifié, que les chartes latines de la région nous montrent partout régulièrement substitué à *ille*. Il paraît, en effet, assez probable qu'au moyen âge l'ampurdanais parlé empruntait à *ipse* les diverses formes de son article défini ; mais les documents écrits n'en fournissent pas la preuve : à peine y trouve-t-on quelques exemples de la forme *ipsum*, prise au sens neutre, comme le *lo* du castillan. « Que null hom no dege talyar rama sino en *so del seu*, sots pena de .v. sols contants, » dit un article des ordon-

1. Année 904. Villanueva, *Viage lit. á las iglesias de España*, t. XIII, p. 235.
2. Année 881. Villanueva, *ibid.*, t. XIII, p. 232.

nances du comté d'Empurias au XIV[e] siècle[1]. *So del seu* pour *lo del seu,* la chose sienne, sa propriété, son fonds, et cette expression devait être courante et connue, car elle apparaît même dans un texte littéraire du XV[e] siècle, publié par Milá y Fontanals, qui remarque à ce propos : « Les paysans de Catalogne disent *so del N.* ou *den N.*, pour désigner le domaine de *N.* A Majorque, *son N.* = *so (de)n N.*, forme de noms de localité[2]. » Ailleurs, le même savant parle d'un « catalan populaire primitif qui semble caractérisé par la substitution de l'*y* à l'*ll* (*l* mouillée) conservée par nos paysans, et par l'emploi des articles *es* et *sa* (de *ipse, ipsa*) qu'on retrouve dans beaucoup de noms géographiques et qui s'est perpétué dans quelque partie *(algun punto)* de la Catalogne et aux Baléares[3] ». Cette partie de la Catalogne où s'emploient *es* et *sa* est-elle l'Ampurdan ? Je le suppose, sans pouvoir l'affirmer. Quant aux noms de lieu — dont beaucoup sont devenus noms de personne — formés avec l'article dérivé d'*ipse,* il s'en trouve un fort grand nombre non seulement sur la côte du nord-est,

1. *Ordinacions y bans del comtat d'Empurias*, publ. par A. Balaguer y Merino, Montpellier, 1879, p. 31, § 29.

2. *Poètes catalans. Les noves rimades. La codolada.* Montpellier, 1876, p. 42.

3. *De los trovadores en España.* Barcelone, 1861, p. 465, note 14.

mais un peu partout sur l'étendue du territoire catalan. Un cens de Catalogne du XIV^e siècle [1] nous fournit des formes telles que *Sent Johan des Pí, Sent Juliá des Feu, Mas des Cortal,* où *des (de ipsum)* répond évidemment à *del*; puis *Jofre des Prats, Castell des Torrents,* où *des* est un pluriel *(de ipsos)* répondant à *dels*; au féminin : *Castell de Ça Rocha, Castell Ça Pera, Sent Genis de Sa Menla, Sa Cirera, Ça Goda, Ça Costa, Ça Serra, Sa Clua,* à côté de formes comme *La Menla, La Torra, La Clua,* qui établissent bien la valeur de *Ça* ou *Sa* dans les premières : au pluriel féminin : *Ces Oliveres, Ces Torres, Ses Garrigues, Sent Johan Ses Abadesses.* Beaucoup de ces noms sont restés dans la nomenclature actuelle ; d'autres ont été ramenés au type *ille* : *Sent Johan Ses Abadesses* est aujourd'hui *Sent Johan de las Abadessas,* officiellement du moins, mais il est bien possible que les gens de l'endroit continuent à se servir de l'ancienne forme. Faudrait-il admettre maintenant que l'emploi d'*ipse* eût été restreint à la nomenclature topographique? Si l'on a dit *Sa Roca* et *des Pí,* en parlant de localités, pourquoi n'aurait-on pas dit

1. Tome XII de la *Colección de documentos inéditos del archivo de la Corona de Aragon.* Barcelone, 1856, et *Nomenclator geográfico-histórico de la provincia de Gerona desde la mas remota antiguedad hasta el siglo XV,* par Celestino Pujol y Camps et Pedro Alsius y Torrent, Gerona, 1883.

aussi bien, en parlant d'une roche quelconque et d'un pin quelconque, *sa roca, es pi*? d'autant mieux que le latin des chartes, calque de la langue vulgaire, dit, comme on l'a vu, *ipsa strada*, le chemin, *ipse campus*, le champ, *ipsas fruges*, les récoltes? Le silence des textes écrits en catalan prouve seulement que l'article *ipse* était tenu pour plus vulgaire que l'autre, moins digne de l'écriture, et, d'ailleurs, ce silence est atténué par le fait signalé plus haut : la persistance affirmée par Milá des dérivés d'*ipse* sur quelques points de la Catalogne et la persistance certaine de ces mêmes dérivés dans la plus grande des îles Baléares, où le catalan a été importé au XIII[e] siècle du continent, et surtout, comme il était naturel, du littoral. Un chroniqueur du XV[e] siècle, Bernat Boades, rapporte que Majorque « fut peuplée de Catalans de l'Ampurdan, qui parlent la propre langue des Ampurdanais[1]. » Or, c'est en Ampurdan que l'article *ipse* paraît le plus vivace au moyen âge, et c'est à Majorque que nous le voyons fleurir maintenant. Jusqu'à nos jours, il est vrai, les textes de l'île ne nous découvrent rien et ne laissent rien percer[2] ; il

1. *Libre dels feyts d'armes de Catalunya*. Éd. Aguiló, p. 330.
2. Sauf dans les noms de personne ou de lieu. Rien n'est plus commun dans l'île que des noms tels que *Sa Costa*, *Çaforteza* ou *Zaforteza*, *Sas Torres*, *Desmur*, *Des Torrents*.

en a été à Majorque comme sur le continent : la langue littéraire et la langue des actes ont proscrit une forme tenue pour trop vulgaire. Mais après que le castillan se fut implanté dans l'île comme langue officielle et comme langue de la littérature, réduisant le dialecte catalan à l'état de patois, les Majorquins qui ont écrit ce patois et qui avaient perdu la tradition littéraire catalane sont revenus à la forme vivante du parler local, et c'est à partir de ce moment que nous voyons *es, so, sa,* poindre partout dans les écrits de la littérature populaire insulaire. Comme il est inadmissible que cet article se soit développé récemment de la forme littéraire *el, lo, la,* il faut forcément le rattacher à l'*ipse* de nos chartes ampurdanaises et reconnaître qu'il s'est sans interruption continué à Majorque, encore bien que les documents écrits du XIII[e] au XIX[e] siècle ne l'attestent pas.

Voici sous quelles formes se présente aujourd'hui l'article dérivé d'*ipse* dans le dialecte catalan de Majorque.

Singulier masculin Deux formes, *es,* écrit aussi *as,* et répondant à *ipse,* puis *so,* répondant à *ipsu(m).* — 1) *Es* s'emploie devant les consonnes : *es cap,* la tête, *es meu fiy,* le mien fils ; avec la préposition *de,* il forme la combinaison *des : des gran sigle,* du grand siècle. Avec *á,* il

ne se soude pas comme avec *de,* on n'a pas *as,* mais on n'a pas non plus *á es*; pour éviter l'hiatus, le majorquin intercale une *n : á n es meu lloc,* à la mienne place. — 2) *So* s'emploie: *a)* devant des consonnes aussi, lorsqu'il est précédé des prépositions *amb (ab, an, en),* avec, et *en,* dans : *amb so cap,* avec la tête, *en so manjá,* dans le manger ; *b)* devant les voyelles et *h,* et alors sa voyelle s'élide : *s'ase,* l'âne, *s'uy,* l'œil, *s'homo,* l'homme.

Singulier féminin. *Sa,* écrit aussi *se* : *sa pell,* la peau, *sa téua carta,* la tienne lettre ; *s'* devant les voyelles et *h : s'ultima espressió,* la dernière expression, *s'historia,* l'histoire.

Pluriel masculin. *Es* devant les consonnes: *es noms,* les noms, *des carrés,* des rues, *á n es pochs instants,* aux peu d'instants ; *ets* devant les voyelles et *h : ets estudiants,* les étudiants ; *ets horts,* les jardins. Parfois on trouve *ets* devant des consonnes, ainsi : *ets seus amichs,* les siens amis. Il est assez étrange que la langue n'ait pas cherché à mieux distinguer le pluriel du singulier, en adoptant, pour le premier nombre, la forme accentuée sur la finale, qu'elle employait concurremment avec *es* au singulier : c'est-à-dire *sos,* qui est la forme du sarde [1]. — *Ets,* seconde

1. A propos de sarde, il est intéressant d'observer que le catalan parlé à Alghero (Sardaigne) ne connaît que l'article dérivé

forme du pluriel, ne peut s'expliquer étymologiquement que par *istos*, qui aurait donné *ests* puis *els*, comme *eccu istos* a donné *aquests*, puis *aquets*. Nous avons donc là un cas d'intrusion dans la série *ipse* d'un dérivé d'*iste* ; mais pourquoi la langue préfère-t-elle *ets* à *es* devant les voyelles ? Est-ce un pur caprice des écrivains et des grammairiens ?

Pluriel féminin. *Ses,* écrit aussi *sas* : *ses cases,* les maisons.

Il a été déjà parlé plus haut d'un *so (ipsum)* usité dans le catalan continental au sens neutre : *so del N.*, *so d'En N.* (la chose, le bien, le domaine de N.). Ce *so,* ainsi que l'a déjà remarqué Milá, s'est continué dans le mot *son,* qui s'applique à Majorque à des localités de peu d'importance, des hameaux, des villages. *Son* est pour *so d'En,* et ce qui le prouve, c'est que le terme en question est toujours accompagné d'un nom de personne (nom de baptême ou de famille) : *son Gil, son Ramon* ou *son Serra*, *son Muntaner,* jamais *son* tout court ou *son* suivi d'autres noms que de noms de personne. Pour ce qui est de la fusion de *so d'En* en *son,* il existe un exemple à l'appui dans le mot *can* pour *ca*

d'*ille : lu, la; lus, las*. Voy. G. Morosi, *L'odierno dialetto catalano di Alghero in Sardegna* dans la *Miscellanea di filologia dedicata alla memoria dei professori Caix e Canello,* p. 321.

*d'En, casa d'En.* On dit en majorquin *á can Aguiló* pour *á casa d'En Aguiló* (de même *canostra, cavostra, caséua,* notre, votre, sa maison), et, dans la nomenclature topographique, *can Cameta, can Rigo,* etc. Dans le catalan continental, celui de Barcelone au moins (peut-être aussi à Majorque), on trouve encore *cal* pour *casa del : á cal arcalde,* chez l'alcalde[1].

Les paradigmes qui ont été donnés plus haut n'épuisent pas l'histoire de l'article en majorquin; il s'en faut que la langue actuelle s'en tienne aux formes de la série *ipse,* elle y mêle, dans une forte proportion, des formes prises à *ille.* Je ne parle pas des félibres de l'endroit, qui se sont forgé une sorte de langage archaïco-fantaisiste dans le goût de celui qui a cours aux jeux floraux de Barcelone, mais même les écrivains sans prétentions érudites, les auteurs de chansons, de comédies ou de complaintes puisent sans y regarder dans les deux séries. Qu'on en juge par ces deux couplets sur la Saint-Bernard :

*El* dia de sant Bernard
Palma queda despoblada,
Tota casa está tancada
Ningú ey queda sino *es* gat.

1. Dans une note de sa *Descripción del castillo de Bellver,* Jovellanos a fort bien reconnu la valeur de *sa* et de *son,* mais il explique mal *can* par *casam* (*Obras de Jovellanos* de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 409).

*Es* carrés estan deserts,
*Las* plassas sense remó,
No es veuen portals uberts,
Tot hom va á *la* funció.

Ainsi, *el dia* pour *es dia, las plassas* pour *sas plassas,* sans aucun motif appréciable. *La funció* s'explique mieux : *funció* étant un mot venu de Castille, qui tous les jours se lit sur des affiches rédigées en castillan, il est naturel que le majorquin prenne à la langue étrangère et le mot et l'article. De même *amo,* mot castillan, s'emploie toujours avec l'article *lo* : *l'amo,* le maître. A côté de ces mots importés, d'autres noms de personnes, de dignités, d'institutions, réclament assez régulièrement l'article continental. On dit ainsi *el Señó* (Dieu), *el Bon Jesus, el Sent Boy, el Rectó, la Seu, l'Iglesia.* Évidemment *el* et *lo* ont aux yeux de l'homme du peuple comme du lettré quelque chose de plus solennel et de plus correct. Les progrès de l'instruction aidant, on peut prévoir le moment où *ipse* sera tué par la concurrence d'*ille* ; il était temps donc de saisir ce trait particulier et peu répandu dans les langues romanes au moment où il tend à disparaître.

## II. — Duelos y quebrantos.

Quiconque a lu *Don Quichotte* en espagnol

connaît cette locution qui désigne la nourriture que le bon chevalier de la Manche avait coutume de prendre les samedis ordinaires de l'année, et sait combien ces deux mots ont exercé l'érudition et la sagacité des commentateurs.

Les premiers essais d'interprétation de *duelos y quebrantos,* il faut les chercher chez les vieux traducteurs de *Don Quichotte,* car les Espagnols n'ont pris soin d'élucider les passages difficiles de leur plus célèbre roman que tout à la fin du XVIII^e siècle, à l'instigation pour ainsi dire des Anglais et après que le Révérend John Bowle leur eut ouvert la voie par la publication de son très utile commentaire qui parut en 1781.

Commençons par César Oudin, dont la traduction de la première partie de *Don Quichotte* date de 1614[1]. Oudin traduit : « des œufs et du lard. » Après lui, le Florentin Lorenzo Franciosini, qui publie sa version italienne en 1621 ou peut-être même un peu plus tôt, met : « il sabbato, frittate rognose, » et ajoute en marge : « Si noti che in Spagna è permesso. Frittate

1. Voyez, sur cette première édition de 1614, un article de M. Karl Vollmöller dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* du 1er avril 1885. Cf. aussi A. Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, Paris, 1900, p. 124.

rognose sono persciutto (c'est-à-dire *pre-* ou *prosciutto*) fritto con huova. » Dans son *Vocabolario español e italiano*[1], le même Franciosini répéta son explication en l'étendant un peu : « Comer duelos y quebrantos è un modo di dire straordinario, e vale mangiar della carne secca con dell' huova, che in Firenze diremmo mangiar delle frittate rognose. » Ainsi, ces deux anciens traducteurs sont d'accord, soit que le second ait copié le premier, soit que, indépendamment l'un de l'autre, ils soient arrivés au même résultat; tous deux pensent qu'il s'agit d'un mets composé d'œufs et de lard ou de jambon[2]. L'Académie espagnole, la première fois qu'elle eut à examiner cette locution obscure et à en déterminer le sens, donna à peu près raison aux traducteurs étrangers; mais elle *localisa* l'emploi de *duelos y quebrantos*, l'attribuant au seul parler de la Manche : « Duelos y quebrantos llaman en la Mancha á la tortilla de huevos y sesos, » c'est-à-dire une omelette d'œufs et de cervelles, et elle ne cite que le passage de *Don Quichotte*[3]. Depuis, l'Académie a changé d'avis;

1. Venise, 1635, 2e édit. corrigée, s. v. *duelo*. A l'article *quebranto*, Franciosini remplace *frittate rognose* par *carbonate*.
2. L'Anglais Thomas Shelton, qui paraît avoir suivi Oudin ou Franciosini, a pareillement « collops and eggs ».
3. *Diccionario*, dit *de autoridades*, t. III, publié en 1732. La localisation de l'expression n'a pas d'importance; l'Académie l'a

nous y reviendrons. Pour l'instant, il suffit de remarquer que jusqu'ici traducteurs ou lexicographes n'ont pas pensé que les mots *duelos y quebrantos* dussent s'appliquer à une nourriture exclusivement réservée au samedi, un des jours de la semaine où l'abstinence est, sinon prescrite, recommandée par l'église d'Occident. Seul, Franciosini laisse entendre qu'il connaît une coutume d'Espagne qui *permet* de manger ce jour-là le mets dont il donne la description.

C'est cette coutume qu'il convient d'étudier d'un peu près avant de montrer comment la locution a pris naissance et à quelle idée elle répond.

L'usage établi en Castille, et qui consistait à ne manger, les samedis ordinaires, que les extrémités et les entrailles des animaux *(grosura)*, usage tenu pour une demi-abstinence, est bien connu ; il est attesté, à ma connaissance, dès le commencement du XVI[e] siècle, surtout par des étrangers, ce qui se conçoit aisément, les indigènes ayant moins de raison de noter une pratique qui leur était familière. En 1501, Antoine de Lalaing marque qu'en Castille, « tous les samedis de l'an, on peut mangier tripes et tout le

déduite du passage du *Don Quichotte*, comme d'ailleurs l'avait fait avant elle Franciosini dans son *Vocabolario*, s. v. *quebranto* : « modo di dire particolarmente usato nella Mancia in Ispagna ».

dedens de la beste, et les pieds et la teste ; et appellent cela *morsilles*[1] ». Vers le milieu du XVI[e] siècle, nous voyons par le *Lazarille* que les habitants de Torrijos (province de Tolède) se nourrissaient le samedi de têtes de mouton : « Los sabados comen en esta tierra cabeças de carnero[2]; » et Juan de Luna, le continuateur de ce roman qui en corrigea aussi la première partie, a soin, pour plus de clarté, de mettre : « Los sabados se comen, *en Castilla,* cabeças de carnero[3]. » Plus tard, au commencement du XVII[e] siècle, des voyageurs allemands sont très choqués du repas qu'on leur sert dans un village des environs de Miranda de Ebro : « In mensa apponebatur suilla cum pedibus bubulis, quibus vesci nec volebant, nec audebant, quod dies sabbathi esset. Sed edocti de more hoc per Hispanam totam usitato, cum caeteris iisdem vescebantur[4]. » On peut ajouter à ceux-ci d'autres témoignages de voyageurs plus ou moins qualifiés : Aarsens de Sommelsdijk[5], François Ber-

1. *Relation du premier voyage de Philippe le Beau en Espagne*, dans la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, Bruxelles, 1876, t. I, p. 237.

2. *La vida de Lazarillo de Tormes*, 1[re] partie, ch. 3.

3. *Vida de Lazarillo de Tormes, corregida y emendada por Juan de Luna*, Paris, 1520 (sic pour 1620), ch. III.

4. M. Zeiller, *Hispaniae et Lusitaniae itinerarium*, Amsterdam, 1656, p. 134.

5. *Voyage d'Espagne*, Cologne, 1667, p. 18.

taut [1], M^me^ de Villars [2] et M^me^ d'Aulnoy [3]. Quelques-uns donnent comme motif de ce genre d'abstinence la rareté du poisson à Madrid. Parmi les auteurs espagnols du xvi^e^ et du xvii^e^ siècle qui ont fait allusion à la *grosura* du samedi, il n'est pas nécessaire d'en citer plus de quatre : Eugenio de Salazar, Agustín de Rojas, Tirso de Molina et Quevedo. Le premier, dans sa lettre sur les quémandeurs de places (*catarriberas*), nous parle d'un juriste qui, après avoir résidé cinq ou six mois à la cour, « y comidos los cuatro cuartos de la mula, que no le quedaba mas de ella sino *la cabeza y el rabo para comer un sábado,* » reçoit une commission de quarante jours pour l'île des Lézards ou quelque autre point de la zone torride [4]. Rojas, dans sa « *loa* du samedi », énumère quelques occupations particulières à ce jour : « En sábado matan carne en el matadero. Las mondongueras compran menudo, hacen morcillas, cuecen tripicallo, venden mondongo, y los pícaros hinchen el pancho [6]. Tirso fait dire à un personnage d'une de

1. *Journal du Voyage d'Espagne,* Paris, 1669, p. 360.
2. *Lettres de Madame de Villars à Madame de Coulanges,* éd. de Paris, 1868, p. 112.
3. *Relation du Voyage d'Espagne,* éd. de Paris, 1874, p. 301.
4. *Epistolario español* de la Biblioteca Rivadeneyra, t. II, p. 300 [a].
5. *El Viage entretenido,* éd. de Madrid, 1793, t. II, p. 213.

ses comédies : « El sábado es de mondongo (tripes) Y el domingo es otro dia[1]. » Enfin, Quevedo, décrivant les grillages d'un couvent sous lesquels se morfondent les *galanes de monjas*, écrit ceci : « Estaban todos los agujeros poblados de brújulas: allí se veia una pepitoria, una mano, y acullá un pié ; en otra parte habia cosas de sábado, cabezas y lenguas, aunque faltaban sesos[2]. »

Les voyageurs allemands dont il était question tout à l'heure se trompaient au reste en étendant à l'Espagne tout entière *(per Hispanam totam)* la coutume de manger le samedl la *grosura* ; elle était au contraire observée dans le seul royaume de Castille et de Léon et dans les « conquêtes » qui en dépendaient, en Andalousie, par exemple, et aussi aux Indes, administrativement rattachées à la Castille. Cela ressort déjà de certains passages cités plus haut et dont il est facile d'augmenter le nombre : « Grosura llaman *en Castilla* lo interno y estremo de los animales, conviene á saber : cabeça, pies y manos y asadura ; y esto se come *en la mayor parte de Castilla,* ó por antigua dispensacion de los sumos pontifices, ó por averlo tolerado de tiempo im-

1. *La Gallega Mari-Hernandez*, acte III, sc. 8.
2. *El Buscón*, dans les *Obras de Quevedo* de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 526 a.

memorial acá[1]. » De même Benoît XIV, dans sa bulle du 23 janvier 1745, dont j'aurai à reparler, déclare explicitement que cette abstinence spéciale du samedi, observée « in regnis Castellae, Legionis et Indiarum » ne l'était pas en Aragon, à Valence, aux Baléares ni en Catalogne[2] ; « quibus in locis temperantia a carnibus eodem pacto per Sabbathum quo per dies Veneris observatur. » Pour ce qui concerne cette dernière province, nous avons de plus une preuve directe qu'au XVII[e] siècle au moins le fait de manger le samedi les issues y était inconnu et y passait pour une pratique purement castillane. Dans l'*Entremés de los labradores y soldados castellanos* qui est joint à la *Comedia de la entrada del marqués de los Velez en Cathaluña* (Barcelone (1642), le soudard Traguillos s'écrie en s'adressant à un paysan catalan : « Mal conoce los humores castellanos : Entienda el villano que todos somos manos. » Et le paysan interpellé lui répond dans sa langue : *Menjan lo disapte peus y mans* ; Qu'en tingan no me espanto los Castellans. »

1. Covarruvias, *Tesoro de la lengua castellana*, s. v. *grosura*.

2. Elle ne l'était pas non plus en Navarre : « Navarrus enim et Lusitanus vescentes in Castella die sabatto extremis animalium non peccant, licet in suis terris id eis non liceat » (Martin de Azpilcueta, *Manuale confessariorum*, Anvers, 1575, ch. XXIII, § 120).

La coutume étant dûment constatée en Castille et pendant une longue période, du XVI^e au XVIII^e siècle, reste à en trouver, si possible, l'origine.

Une tradition veut que l'abstinence castillane du samedi date de la bataille de las Navas (1212); elle serait la conséquence d'un vœu formé aussitôt après cette grande victoire des Castillans sur les Musulmans et se rattacherait à l'institution de la fête du Triomphe de la Sainte Croix (16 juillet). Ce vœu, ajoute-t-on, il était naturel que les Castillans le fissent, par la raison qu'ils s'étaient jusqu'alors conformés à la règle de l'Église d'Orient, d'après laquelle le samedi n'est pas jour d'abstinence. Le premier auteur qui ait un peu insisté sur cette tradition et qui l'ait acceptée, quoique avec certaines réserves, me paraît être Mariana; mais il faut noter ici, comme dans bien d'autres passages de l'*Histoire d'Espagne,* une différence entre son texte latin et le texte vulgaire postérieur de quelques années au latin. En latin, Mariana est plus sceptique et indépendant; en castillan, il évite de froisser les préjugés nationaux. Après avoir rapporté le dire de certains auteurs touchant une prétendue innovation d'Alphonse VIII dans le blason des rois de Castille, Mariana continue ainsi : « Haud multo maiori fide nixum est,

quod cuiusdam historici testimonio a quibusdam invenio affirmatum ex hoc tempore in Hispania, religionem a carnibus abstinendi diebus Sabbathi, ac intestinis tantum et extremis animalium partibus vescendi susceptam esse ; atque veterem morem, quem Gothi ex Graecia transtulerant, unde sacra primum acceperunt carniumque esum promiscuum iis diebus hoc temperamento emollitum [1]. » Phrase qui dans le texte castillan a pris une forme plus affirmative : « De algo mas crédito es lo que hallo de algunos afirmado, por testimonio de cierto historiador, que desde este tiempo se introdujo en España la costumbre que se guarda de no comer carne los sábados, sino solamente los menudos de los animales, y que se mudó, es á saber por esta manera y se templó lo que antiguamente se usaba, que era comer los tales dias carne ; costumbre que los Godos sin duda trajeron de Grecia y la tomaron cuando se hicieron cristianos [2]. » Quant au « cierto historiador » dont Mariana invoque l'autorité, nous trouvons indiquées en marge deux références : « El despensero mayor de la Reyna Leonor lo dize. La Valeriana assimismo, lib. I, tit. 4, c. 17 *(sic)*. » La première référence est à écarter ; du moins n'ai-je trouvé dans le *Su-*

1. *Historiae de rebus Hispaniae libri XXX*, livre XI, ch. 24.
2. *Historia general de España*, livre XI, ch. 24.

*mario de los reyes de España* du maître d'hôtel de la reine Éléonore, femme de Jean I^er^ de Castille, aucune allusion au vœu de las Navas[1] ; la seconde est exacte. Diego Rodríguez de Almela, auteur du *Valerio de las historias escolásticas,* écrit en effet dans son récit de la célèbre bataille : « Por este vencimiento desta batalla que los Christianos ovieron contra los Moros fue instituyda la fiesta del Triumpho Sanctae Crucis (que es en el mes de julio) y fue hecho voto de no comer carne el sabado en España[2]. » Voilà tout. Sur ce passage, qui, remarquons-le, parle d'une abstinence totale *(no comer carne),* non pas d'une demi-abstinence et qui ne fait nulle mention d'usages antérieurs d'origine grecque, sur ce passage d'un chroniqueur du xv^e^ siècle paraissent s'appuyer uniquement Mariana et ceux qui l'ont suivi pour placer en 1212 le point de départ d'une réforme dans le sens catholique romain de pratiques grecques. Mais l'affirmation du *Valerio* aussi bien que le commentaire qu'y joignit Mariana trouvèrent des contradicteurs en

1. Le *Sumario* a été publié en 1781 par D. Eugenio de Llaguno Amirola. Peut-être un passage concernant le vœu se trouvait-il dans des additions à cette chronique très interpolée qui n'ont pas été recueillies par l'éditeur.

2. *Valerio,* etc. Salamanque, 1587, livre I, tit. IV, ch. 7. Dans cette édition, le *Valerio* est attribué à tort à Fernán Pérez de Guzman.

Espagne. Estéban de Garibay, dont le travail historique est antérieur de vingt ans à celui de Mariana, ne vise naturellement que le *Valerio* quand il écrit : « Citando á Valerio en su historia scolastica de los hechos notables d'España, sienten algunos auctores que el Rey Don Alonso y sus reynos por esta tan señalada victoria hizieron voto de no comer carne en los dias sabados, que son dedicados a la virgen Maria, señora y abogada nuestra, pero d'el arçobispo Don Rodrigo Ximenez no consta nada d'esto, con ser auctor de los mesmos tiempos[1]. » Fort bien raisonné : ni Rodrigue de Tolède, ni Lucas de Tuy, ni aucun historien contemporain n'ont rien dit de la nouvelle abstinence, ce qui est un premier et solide argument contre le prétendu vœu de las Navas. Un second argument non moins fort peut être tiré du silence que gardent sur ce point les *Partidas* dans la loi qu'elles consacrent au jeûne du samedi[2]. Comment admettre que les auteurs de ce code du XIII^e siècle eussent omis de mentionner une dérogation aux usages anciens de l'église d'Espagne, si elle avait été effectivement décidée en une occasion si solennelle

1. *Los XL libros del Compendio historial de las chronicas y universal historia de España*, Anvers, 1571, livre XII, ch. 34.

2. *Partida I*, titre XXIII, loi 4. « Por qué razones ayunan los cristianos en algunos lugares el dia del sábado. »

et introduite, dès 1212, en Castille ? Et, en outre, ne semble-t-il pas que la nouvelle pratique aurait dû être autorisée par quelque concession apostolique ? Or, les lettres d'Innocent III sont aussi muettes à ce sujet que les historiens espagnols. Tout invite donc à rejeter dans le domaine des fables l'origine traditionnelle de l'abstinence de *grosura* dont l'observance en Castille n'a pu être constatée jusqu'ici qu'à une époque postérieure au XIII[e] siècle.

Le vœu de las Navas écarté, qu'y a-t-il de vrai dans l'opinion de ceux qui rattachent l'abstinence castillane à une pratique des Goths d'Espagne ? Mariana y voit, comme il a été dit, un *temperamentum*, une atténuation de l'usage gothique, d'origine grecque, consistant à ne pas observer le précepte romain de l'abstinence du samedi. D'autres vont plus loin et disent que même la restriction particulière du manger gras du samedi aux issues des animaux, l'abstinence de *grosura*, était connue des Goths, que cette coutume, qu'on date à tort de la bataille de las Navas, remonte bien plus haut, qu'elle est pour ainsi dire immémoriale[1]. C'est ici qu'il faut recourir à la bulle du pape Benoît XIV, du

1. Voy. Alonso Nuñez de Castro, *Coronica de los señores reyes de Castilla, Don Sancho el Deseado, Don Alonso el Octavo*, etc., Madrid, 1665, p. 247.

23 janvier 1745, par laquelle fut, sur la demande de Philippe V, supprimée dans les royaumes de Castille et Léon et des Indes l'abstinence de *grosura*. La bulle indique d'abord le motif qui a poussé le roi d'Espagne à réclamer de l'autorité pontificale l'abrogation d'une coutume depuis si longtemps suivie dans son royaume ; ce motif est la difficulté qu'éprouvent les fidèles à distinguer dans les animaux les parties permises de celles qui ne le sont pas, difficulté qui fait naître des doutes et des scrupules pénibles. Le pape s'est donc adressé au savant cardinal Luís Belluga, évêque de Carthagène, qui lui a remis sur la question un mémoire d'où il appert qu'il y a lieu en effet de remédier à ces inconvénients en permettant aux habitants des pays susnommés de manger, indistinctement, les samedis ordinaires de l'année, toutes les parties des animaux et non plus seulement leurs issues. D'autres prélats espagnols consultés — car il ne faut pas à la légère relâcher la discipline et permettre qu' « à une fâcheuse coutume s'en ajoute une autre tout à fait contraire aux préceptes de l'Église » — ont tous été du même avis. Certes, le pape aurait désiré prescrire l'abstinence complète, telle qu'elle est pratiquée dans d'autres pays et même dans certaines parties de l'Espagne, mais, après réflexion, il a jugé

plus prudent de suivre l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs qui ont conseillé plutôt qu'ordonné l'abstinence du samedi. Aussi, sans examiner si l'usage castillan remonte vraiment à l'époque où le pape Adrien I[er] tançait l'évêque Egila parce qu'en Espagne cette abstinence n'était pas strictement observée[1], lui semble-t-il à propos de ne pas revenir sur le fait accompli et de ne pas soumettre à une discipline plus rigoureuse ceux qu'une longue tolérance a habitués à une abstinence mitigée. D'autre part, comme reconnaître ce dernier genre d'abstinence et prescrire que l'on continue de l'observer dans les pays de Castille ne convient pas pour les raisons alléguées tout à l'heure, il ne reste plus qu'à donner aux habitants de ces contrées licence pleine et entière de manger des viandes quelconques les samedis ordinaires de l'année. C'est, en dernier lieu, ce que fait le pape, en précisant bien toutefois qu'il n'accorde cette permission qu'aux seuls pays où l'abstinence mitigée est en usage et où son observance donne lieu aux inconvénients graves qui lui ont été signalés[2].

1. Voy. le passage de cette lettre dans les *Monumenta carolina* de Jaffé, p. 245.

2. *S. D. Benedicti papae XIV Bullarium*, Venise, 1778, t. I, p. 216.

De certains passages de la bulle qui vient d'être analysée, ressort, ce semble, que le cardinal Belluga, principal conseiller de Benoît XIV en cette affaire, n'en savait pas beaucoup plus long que nous sur les origines de l'abstinence de *grosura,* car, si son mémoire avait contenu des faits précis, il est à présumer que le pape ne se serait pas privé de les transcrire et ne se serait pas contenté de faire allusion à la lettre écrite par Adrien à l'évêque Egila. Cette dernière lettre, au reste, a sa valeur : elle montre qu'au VIII^e^ siècle l'abstinence du samedi était mal observée en Espagne ; elle confirme ce que nous apprend pour une époque bien antérieure le 26^e^ canon du concile d'Illibéri (ann. 303) qui rappelle les fidèles à l'observance de cette pieuse pratique : « Errorem placuit corrigi, ut omni sabbati die jejuniorum superpositionem celebremus »[1]. Mais tout cela n'explique pas la *grosura*. Y a-t-il un rapport quelconque entre la non-abstinence des premiers temps du moyen âge et ce curieux choix d'aliments gras que nous ne trouvons en usage que bien plus tard et en Castille seulement ? Les Goths avaient-ils déjà imaginé ce compromis, ou devons-nous le croire d'invention relativement récente ? Je pen-

1. *Collectio maxima conciliorum Hispaniae,* éd. de Madrid, 1784, t. I, p. 505.

cherais pour cette dernière hypothèse. En tout cas, le vœu de las Navas est une pure légende et aucune innovation dans le régime de l'abstinence en Castille ne peut être rapportée à l'année 1212.

Et maintenant revenons à nos *duelos y quebrantos*. Le sens d'œufs et lard, d'œufs au jambon ou d'omelette aux cervelles fut bientôt abandonné : en dépit de l'Académie, qui d'ailleurs ne devait pas être sûre d'avoir rencontré juste en proposant comme un idiotisme de la Manche sa « tortilla de huevos y sesos », puisqu'elle renonça aussi à cette interprétation pour en adopter une autre. Dès la fin du XVIII[e] siècle, on admit que la locution s'appliquait, au propre ou au figuré, à la nourriture spéciale du samedi, au jour de *grosura*. Pellicer prend *duelos y quebrantos* au figuré et voit une sorte d'équivoque dans le second mot. Dans la Manche, dit-il, les pâtres avaient coutume d'apporter à leurs maîtres les animaux morts pendant la semaine et ceux qui, ayant souffert quelque accident, n'étaient plus bons à rien. On salait la chair de ces animaux et de leurs os rompus *(quebrantados)* comme de leurs extrémités on faisait le pot *(olla)* du samedi. Cette nourriture se disait *duelos y quebrantos* par allusion aux regrets et au chagrin que causaient naturellement aux

maîtres des troupeaux la perte de leur bétail et la brisure des os (*quebrantamiento de los huesos*) des animaux qu'ils étaient obligés d'abattre. Le commentaire de Pellicer a fait fortune ; l'Académie s'en est emparée et la plupart des commentateurs et des traducteurs de Cervantes, depuis Clemencín jusqu'à Braunfels, le dernier traducteur allemand de *Don Quichotte*[1], et jusqu'à Ormsby, l'un des derniers traducteurs anglais, ont cru à la petite histoire des pâtres de la Manche.

Une autre interprétation, dont on n'a guère tenu compte, a cependant été proposée par un homme érudit et sagace, le Dr Antonio Puigblanch. Cervantes, dit-il, donne à entendre que la nourriture en question était la pitance ordinaire des pauvres gens le samedi ; or, les animaux abattus dans les occasions qu'indique Pellicer n'étaient pas assez nombreux pour fournir à l'alimentation desdites gens. Puis il ajoute : « L'ancienne langue, outre la locution *duelos y quebrantos* prise dans le sens vrai et propre de « chagrins et misères », en connaissait une autre semblable à la première pour la forme : *dejos y quebrantos,* entendant par *dejos* la fressure et les entrailles d'un animal, et par *quebrantos*

1. Stuttgart, 1883. Braunfels traduit : « jämmerliche Knochenreste. »

ses extrémités, c'est-à-dire la tête et les pieds. Cervantes ou peut-être le peuple a substitué, par manière de plaisanterie, un mot à un autre, ce qui était d'autant plus facile que tous deux sont dissyllabes, qu'ils ont les mêmes voyelles, commencent par la même lettre et sont l'un et l'autre des masculins pluriels [1]. » Très ingénieux. Mais, malheureusement, Puigblanch ne cite aucun exemple de ce *dejos y quebrantos* qu'il prétend avoir été usité dans l'ancienne langue, ce qui n'est pas certes pour nous convaincre de l'existence de la locution.

Ce que n'ont pas remarqué ces divers commentateurs, c'est que l'accouplement des deux mots *duelos* et *quebrantos* était usité au sens purement moral et sans aucune allusion à l'abstinence du samedi bien longtemps avant Cervantes. Ainsi Francisco López de Gómara, qui affecte de se servir dans son *Historia de las Indias* du langage tel qu'on le parlait de son temps (*el romance que lleva es llano y cual agora usan*), nous dit quelque part des compagnons de Cortes que « por un cabo los cercaban *duelos* y por otros *quebrantos* [2] », et Castillejo, dans le *Diá-*

1. *Opúsculos gramático-satíricos*, Londres [1832], t. II, *adición última*.
2. *Historiadores primitivos de Indias*, de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 367 b.

*logo de la vida de corte*, emploie la même tournure : *sin sus duelos y querellas*[1], où *querellas* remplace *quebrantos* à cause de la rime. Il est vraisemblable aussi que Quevedo, qui cite *duelos y quebrantos* comme exemple de ritournelle insipide (*bordoncillo inútil*)[2], ne lui attribue que le sens général de « peines et tourments ». L'application à la *grosura* du samedi de cette phrase toute faite et tellement usée, dès la fin du XVI[e] siècle, qu'elle encourait la condamnation de Quevedo est donc une plaisanterie, dont rien ne prouve au reste que Cervantes ait été l'inventeur. Mais comment a-t-on été amené à la faire cette plaisanterie ? Qui dit abstinence, dit aussi pénitence et mortification, et voilà déjà de quoi justifier *duelos* ; d'autre part le mot *quebrantos*, sans qu'il soit pour cela nécessaire de recourir à l'explication fort problématique de Pellicer, rappelait aisément quelque chose de brisé, de rompu, les extrémités ou les abatis, l'un des ingrédients de la *carne de sábado* ; l'ensemble donc de l'expression convenait fort bien à qualifier la piètre nourriture du samedi. Les Allemands n'ont-ils pas nommé *arme Ritter* un mets de

1. *Poetas líricos de los siglos XVI y XVII*, de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 222 b.
2. *Premática que este año de* 1600 *se ordenó*, dans les *Obras de Quevedo* de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 431 b.

pénitence, qu'ils mangeaient précisément ce jour-là ?[1] Et ne ferions-nous pas une plaisanterie analogue en accouplant les deux mots *plaisir* et *réjouissance* ? Au surplus, nos *duelos y quebrantos* ont encore évolué ; ils deviennent tout à fait synonymes d'issues et de tripes mêlées ou non à des œufs. C'est ce qu'on peut voir dans *Las bizarrias de Belisa* de Lope de Vega, où nous est représentée une Lucinda « almorzando unos torreznos — con sus *duelos y quebrantos* » (acte Ier, scène 9), ou bien dans une autre comédie du même auteur, *Los locos de Valencia,* où l'un des personnages s'écrie : « que me mate una sartén — con sus *duelos y quebrantos* » (acte II, sc. 4). Pas question ici de samedi ni d'abstinence.

## III. — Roso.

Le mot ne semble pas s'employer en dehors de la locution *á roso y velloso* que l'Académie traduit par « totalmente, sin excepción, sin consideración ninguna. » Covarruvias donne au mot isolé le sens de « rouge ». Voici l'article de son *Tesoro* : « Es lo mesmo que rojo, y dizese de la

1. Voyez l'article de M. Vollmöller cité plus haut.

fruta que esta ya madura, y ha tomado su color rojo. ponemos el exemplo en el melocoton, y en el membrillo. porque antes de madurar estàn cubiertos de vello. y de aqui naciô una frasis castellana, no dexar roso, ni velloso. que es llevarse lo maduro, y lo que està por madurar. » Les *Autoridades* acceptent l'équivalence *roso-rojo* indiquée par Covarruvias, mais ne citent aucun exemple du mot pris isolément dans le sens de « rouge » : elles ne connaissent que la locution *roso y velloso*. Oudin, quoiqu'il ne renvoie pas expressément à Covarruvias, a sans aucun doute puisé son information dans le *Tesoro* : mais il va plus loin et nous sert cette petite dissertation : « C'est le mesme que *rojo* ou *roxo*, mais c'est proprement du fruit qui est meur, ayant pris couleur jaune ou rousse. De là est venüe cette façon de parler *No dexar roso ni velloso*, qui de mot à mot signifie : « Ne laisser ni roux, ny velu », que nous disons en François : « N'espargner ny rais ni tondu. » Mais en Espagnol il se doit entendre de ces fruits qui sont velus avant que d'estre bien meurs, comme sont les coings et les pavies ou milecotons ; et sembleroit qu'il fallust dire *raso* pour *roso*, afin de respondre à notre François « raiz », qui est à dire « rasé », mais *velloso*, qui signifie « velu », ne respondroit pas bien à « tondu »,

estant son contraire; tellement que chaque langue a son proverbe en particulier, et en effect c'ést-à-dire « employer le verd et le sec[1] ».

Oudin donc adopte l'explication de Covarruvias, mais il en a entrevu une autre : *roso* serait pour *raso,* seulement ce qui le gêne, c'est que la locution *no dexar roso ni velloso* ne répondrait plus au français « n'espargner ni raiz ni tondu ». Ses scrupules n'ont pas de raison d'être, car les deux langues ne sont pas tenues à marcher toujours de pair, et nous pourrions avoir tout aussi bien en français « n'espargner ni raiz ni poilu », une antithèse au lieu d'un renchérissement. La question qui se pose pour arriver à déterminer le sens de *roso* est celle-ci : comment a-t-on interprété la locution ? Nous avons vu ce que pense Covarruvias. Voyons ce qu'on disait avant lui.

Dans les fameuses *Coplas de Mingo Revulgo,* on lit (copla XXIV) :

Yo soñé esta trasnochada,
De que estoy estremuloso,
Que *ni roso ni velloso*
Quedará de esta vegada.

Là-dessus, les deux commentateurs Fernando del Pulgar et Juan Martínez de Barros donnent

1. *Tesoro*, éd. complétée par Antoine Oudin, Bruxelles, 1660.

leur glose : « Quiere decir que ni los chicos ni los grandes carecerian del infortunio que se aparejaba á todos comunmente (Pulgar)... quiere decir que si el pueblo persevera en sus malas obras, de esta vez chicos y grandes perecerán con sus haciendas, sin que nada quede que de este infortunio se libre. » (Martínez de Barros.) Remarquons que le texte de la copla tel qu'il est reproduit dans le commentaire de Martínez de Barros porte *raso* et non *roso*, et peut-être Oudin a-t-il connu cette variante. Les deux commentateurs, on vient de le voir, interprètent *roso ni velloso* autrement que Covarrurias ; pour Pulgar, *roso* équivaut à « rasé », ou, si l'on veut, à « imberbe » puisqu'il traduit par « ni petits ni grands », et quant à Martínez de Barros, la leçon *raso* de son texte l'obligeait naturellement de traduire de la même façon. Cette interprétation des deux gloses des *coplas* et dont l'Académie espagnole n'a pas tenu compte, nous la voyons reparaître dans le *Diccionario de etimologias de la lengua castellana* de Ramón Cabrera (Madrid, 1837) : « Roso y velloso. Modo adverbial. Todo, sin eceptuar ninguna cosa. *Roso* en esta locucion se toma, segun se advierte, en un sentido contrapuesto à *velloso*, y por consiguiente significa *raso, terso, lo que no tiene pelo*. Asentados estos antecedentes, que en mi

concepto son innegables, cualquiera puede facilmente conocer que *Roso* viene de *Raso* terminac. masc. de ablat. del adj. lat. *rasus, sa, sum*, que vale tambien *lo que està raso y sin pelo,* como se vé en Juvenal satir. 2. verso 97. que dice asi :

Caerulea indutus scutulata, aut galbana rasa. »

Cabrera et ses deux devanciers me semblent avoir raison quant au sens à attribuer à *roso,* et je pense que l'interprétatien de Covarruvias, qui repose sur l'équivalence *roso-rojo,* ne saurait être admise. D'abord l'opposition entre *roso* désignant la couleur rougeâtre d'un fruit mûr et *velloso* est imaginaire, car ni la pêche ni le coing, les deux fruits cités par Covarruvias, ne perdent en mûrissant leur duvet. Mon savant ami M. Cuervo, que j'ai consulté à ce sujet et qui comprend *roso* comme une antithèse à *velloso* et équivalant à *raso,* a bien voulu me donner la précieuse consultation que voici : « Me ha ocurrido la duda de si la expresión se aplicó en un origen á las telas : « la polilla acabó con « *raso (roso) y velloso* », ó al ganado ; el lobo ó la pestilencia no dejó *raso (roso) ni velloso.* » Me inclino á lo último, lo uno por el pasaje de Mingo Revulgo, y lo otro porque en el primer sentido creo que se decia más bien *velludo.* El

contraste entre *velloso* y *raido* aparece ya en este verso del Apolonio (518):

De dentro so vellosa, e de fuera rayda.

Y que *raso* era lo mismo que *raido* aparece en un fragmento de traducción antigua de la Biblia que trae Scio, *Baruch*, VI, 30: « Las camisas fendidas, é la barba rasa. »

Reste la question de phonétique. *Roso*, avec *s* sonore, ne saurait venir ni de *russus* ou *russeus* ni de *rubeus* et cela écarte l'hypothèse de Covarruvias. D'autre part, l'étymologie *rasus* proposée par Cabrera n'est pas non plus « phonétiquement », possible; la bonne étymologie serait *rosus* [1], si ce participe avait jamais pu signifier « épilé » : malheureusement je ne crois pas que ce sens apparaisse à aucune époque de la latinité. Il convient donc de s'en tenir à *raso*, mais en admettant une entorse à la phonétique, une de ces déformations auxquelles se plaît la langue populaire : *raso* a été refait sur *velloso* pour obtenir entre les deux mots une consonance parfaite. M. Cuervo me rappelle des altérations semblables: *á diestro y siniestro; ni hablar ni pablar*, également antiphonétiques. Au surplus, cette

1. La 13e édition du Dictionnaire de l'Académie espagnole connaît deux *roso*, l'un qu'elle traduit par *rojo* et tire de *russus*, l'autre qu'elle traduit par *raido*, *sin pelo* et tire de *rosus*.

explicatoin de *roso* par un *raso* volontairement déformé ne m'appartient pas ; elle a été donnée par M. Sbarbi, qui connaissait la variante du texte de Martínez de Barros : « la citada locucion hubo de enunciarse en un principio de esta manera : *á raso y velloso,* habiéndola adulterado más adelante el vulgo, segun hoy se usa, por efecto del consonante. Y á creerlo asi nos induce la disparidad tan notable de significacion que existe entre los términos componentes de dicha frase ; pues sabido es que *roso* equivale á *rojo,* y *raso* á *imberbe,* atendida la correlacion de las palabras en esta ocasion[1]. » On le voit, tout en admettant que dans la locution *roso* est pour *raso,* M. Sbarbi tient encore pour le *roso* = *rojo* de Covarruvias. Je vais plus loin que lui : j'estime que tant qu'on n'aura pas produit d'exemples de *roso* employé isolément avec le sens de « rouge » et qu'on n'en aura pas expliqué la phonétique, le mot doit être regardé comme un monstre et comme n'existant pas par lui-même, en dehors de la formule *roso y velloso,* qui seule lui a donné naissance.

## IV. — De punta en blanco.

Ne s'emploie plus qu'avec le verbe *armar* ; on

1. *El Refranero español,* t. VI (Madrid 1876), p. 67.

dit *armar de punta en blanco*, ou même exclusivement, je crois, *armado de punta en blanco*, « armé de pied en cap ». L'Académie espagnole, v° *punta*, n'enregistre aucune autre acception de *punta en blanco*. Les *Autoridades* citaient l'expression, sous le mot *blanco*, en ces termes : « Armado en *blanco* ù de punta en blanco. Cubierto de armas blancas todo el cuerpo, desde los piés hasta la cabéza. Lat. *Cataphractus, a, um. A capite ad calcem armis tectus*. Comend. sob. las 3oo. fol. 35. Y viendo al Rey Minos que andaba entre los suyos armado en blanco enamoróse de él. ». D. Rufino José Cuervo, dans son admirable *Diccionario de construcción y régimen*, bréviaire des hispanisants, ajoute à celui des *Autoridades* un autre exemple de *armado en blanco* emprunté à Valbuena : « Alcambisto... *Armado en blanco* con plumajes de oro. A en contrallo salió ; » puis il ajoute : « Luégo se dijo, y se dice hoy, *armado de punta en blanco*, modo de hablar cuya explicación se nos oculta. » M. Cuervo a très bien vu que *armado en blanco* n'explique pas *armado de punta en blanco*. La première expression, comme l'indique un peu plus haut l'éminent grammairien, répond au fr. *armé à blanc* ; mais *armé à blanc* ou *en blanc* n'a jamais eu chez nous le sens de « armé de toutes armes de pied en cap », mais seulement celui

d'armé d'armes blanches, comme en témoignent ces deux articles de La Curne de Sainte-Palaye :

Armé en blanc, ou en blanc, se disoit d'un guerrier qui n'avoit sur ses armes aucune espèce d'ornement, comme dorure ou peinture...

Armé à blanc se disoit encore des chevaliers qui, voulant demeurer inconnus, n'avoient sur leurs armes aucune marque ou armoirie qui les distinguât. C'étoit un usage consacré parmi ceux qui ne vouloient prendre des armoiries qu'après des faits éclatants dont la nature devoit déterminer les pièces qui entreroient dans leurs blasons. On voit, dans les Annotations de l'Hist. du chevalier Bayard, qu'Antoine d'Ars, chevalier dauphinois, est nommé le chevalier blanc, parce qu'il portoit ordinairement des armes blanches, etc. [1].

Il me paraît que les deux expressions *armado en blanco* et *armado de punta en blanco* sont indépendantes l'une de l'autre, et que dans la seconde, le mot *blanco* est, non pas adjectif, mais substantif et signifie le blanc de la cible. A première vue, sans doute, cette acceptation semble ne pas cadrer très bien avec le sens de « pied en cap », qu'on reconnaît maintenant à *de punta en blanco,* car si *punta* peut désigner le chef, *blanco* s'appliquerait assez mal au pied. J'estime donc que le sens « de pied en cap » est secondaire, et que *de punta en blanco* s'est employé d'abord exclusivement pour rendre l'idée

1. *Dictionnaire historique de l'ancien langage français,* v° *blanc.*

du français « de but » (ou anciennement « de butte) en blanc ». Covarruvias (*Tesoro*, v° *blanco*) donne de notre formule un emploi figuré qui nous met sur la voie : « *De punta en blanco me dixo que no era assi*; vale sin rodeo ninguno y como hombre apercibido y armado para impugnarme; me dixo libremente. » Dans cet exemple, nous avons l'équivalent du français « de but en blanc », au figuré, et nous l'avons aussi dans le passage suivant d'une lettre d'Antonio de Guevara : « Desobedecer al Rey por cumplir con la ley, ó quebrantar la ley por obedecer al Rey, cosa es que se hace, aunque no se debria hacer; mas *de punta en blanco* osar desobedecer al Rey, y atreverse á quebrantar la ley, téngolo por liviandad, y aina diria que por necedad[1]. » Reste à trouver l'emploi au propre, le sens de « tirer droit dans le blanc ». Il nous est fourni encore par le même Antonio de Guevara : « Destierro que tan facilmente os ha sucedido, á lágrimas y dineros le habiades de haber comprado, pues os ha sido ocasion á que no solo emendásedes el avieso, mas *diésedes en el hito de punta en blanco*[2]. »

Ainsi on a dit d'abord *dar* (ou tout autre

1. *Epistolario español* de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. 196 b.
2. *Ibid.*, t. I, p. 175 a.

verbe exprimant l'action de tirer) *de punta*[1] *en blanco*, puis la formule s'est employée isolément dans le sens de « directement, tout droit » et au figuré de « ex abrupto », et enfin, unie à *armar*, elle a servi à mesurer d'une de ses extrémités à l'autre le corps de l'homme armé, la totalité de l'armement : « de pied en cap. »

## V. — NACIÓN.

On se souvient du type de vieil Espagnol dépeint dans *Clemencia* et dont Fernán Caballero nous dit entre autres choses :

En su juventud había ido D. Martín alguna vez á Sevilla, y siempre habia vuelto con las manos en la cabeza, diciendo : « ¡ Cristianos ! Aquello es una Babilonia ; allá lo que vale es lo que relumbra. » Y añadia : « ¡ A tu tierra, grulla, más que sea con un pie ! »

Excusado es decir que tenía D. Martín por toda innovación y por todo lo extranjero la misma clase de repulsa con tedio y coraje que conservaba desde la guerra de la Independencia por todo lo francés.

En diciendo la estúpida expresión lugareña *es nación*, tenían las cosas y los sujetos la marca de reprobación de Caín sobre sí. Se estremecía al oir la voz *nación*, y torcía materialmente la boca á las familias de los grandes enlazadas con princesas alemanas. « ¡ Al fin *nación* ! » decía. A lo que solía contestarle una complaciente

1. *Punta* désigne alors l'extrémité de l'arme ou de la butte d'où l'on tire.

comadre : « Nosotros los españoles podremos tener nuestras faltas, compadre ; pero al menos, gracias á Dios, no somos *nación*. [1] »

Une note de l'auteur, à propos de ce méprisant *es nación*, nous avertit qu'il s'agit d'une « frase con que significa el pueblo en Andalucía lo que es extranjero, dándole, como se ve, un sentido directamente contrario; acaso sea síncope mal hecha de *es de otra nación* ».

Il n'y a ici aucune syncope, et l'expression, que Fernán Caballero jugeait stupide faute de la comprendre, ne semble pas plus particulière à l'Andalousie qu'à toute autre province d'Espagne. En tout cas, elle est ancienne et paraît remonter au moins au XVII^e^ siècle. Les lexicographes de cette époque ne l'ont pas signalée, mais nous la trouvons dans le *Diccionario de autoridades* de l'Académie espagnole (1734): « Nación. Se usa freqüentemente para significar qualquier Extrangero. Es del estilo baxo. » En 1787, le P. Estéban de Terreros, au tome II de son *Diccionario castellano,* note cet emploi de *nación* dans le parler de la populace madrilègne : « El bajo pueblo dice en Madrid *nacion* à cualquiera que es de fuera de España, y así al encontrar alguna persona mui rubia v. g. dicen *parece nacion*. » Peut-être Terreros exagère-t-il

1. Parte segunda, capítulo I.

la vulgarité de l'expression, car on la surprend à cette époque ailleurs que dans l'argot de Lavapiés ou de Maravillas. Moratín la met dans la bouche du Baron et de Tia Mónica.

BARON

... Si muere,
Todos sus estados pasan
A un extrangero, cuñado
Del Hospodár de Valaquia ;
Y esto es doloroso.

TIA MÓNICA

Cierto,
Siendo un *nacion*.

BARON

Yo tomára
Que fuese *nacion* no mas ;
Pero lo que nos enfada
Es que, ademas de extrangero,
Es herege [1].

A partir de la fin du XVIII[e] siècle, les dictionnaires de l'usage enregistrent cette acception spéciale de *nación,* mais sans en indiquer la provenance.

Il faut la chercher dans le langage militaire. Lorsque, à partir du règne de Charles-Quint, l'élément étranger commença de figurer dans les

1. Moratín, *El Barón,* acte II, sc. 8.

armées espagnoles, le mot *nación* servit à distinguer le soldat allemand, suisse, flamand, wallon, franc-comtois, albanais ou italien du soldat espagnol ; on parlait des *naciones*, troupes étrangères combattant à côté des troupes espagnoles, on disait *gentes de naciones*, on disait même au singulier *nación* pour désigner le soldat étranger : « Era el alférez de D. Juan Marquez *nación*, y pasaba por buen soldado y valiente, » lit-on dans une gazette de 1638, citée par D. Pascuál de Gayangos (*Memorial histórico español*, t. XVII, p. XXI, note 5[1]). D'abord, le mot n'eut pas un sens défavorable, mais en se généralisant et en prenant pied de plus en plus dans le parler ordinaire, il devint une appellation dédaigneuse ou méprisante, et de là le *es nación* qui s'est continué jusqu'à nos jours. Au XVIII[e] siècle, on créa même un dérivé, *nacionista*, qui s'applique à quiconque donne ou affecte de donner la préférence aux choses de l'étranger sur celles du terroir. Le P. D. Benito Feijoo décrit ainsi, dans son *Parallèle des langues castillane et fran-*

1. Ce passage a été reproduit dans le *Diccionario militár* de José Almirante (Madrid, 1869). L'auteur ne se contente pas de l'attribuer à tort à Cárlos Coloma, il le dénature en imprimant *el alférez D. Juan Marquez*, au lieu de *el alférez de D. Juan Marquez*, et il tire de ce texte altéré la conclusion qu'on appelait aussi *nación* le soldat espagnol servant dans un corps auxiliaire étranger, ce qui est inexact.

*çaise,* l'Espagnol de son temps entiché de modes étrangères et qui s'étudie à copier les allures et les gestes qu'il a notés en voyageant hors de son pays : « Es cosa graciosa ver á algunos de estos *nacionistas* (que tomo por lo mismo que antinacionales) hacer violencia á todos sus miembros, para imitar á los extranjeros en gestos, movimientos y acciones, poniendo especial estudio en andar como ellos andan, sentarse como se sientan, reirse como se rien, hacer la cortesia como ellos la hacen, y así de todo lo demas. Hacen todo lo posible por desnaturalizarse, y yo me holgaria que le lograsen enteramente, porque nuestra nacion descartase tales figuras [1]. »

Mais pourquoi, dans la langue militaire, a-t-on appliqué le terme générique de *naciones* à tout ce qui n'était pas espagnol et du cru ? Il me semble que nous avons là un souvenir du langage biblique et de celui des Pères. Dans la Vulgate, *nationes* est l'équivalent de *gentes* et *gentiles,* et s'entend des païens [2], par opposition au peuple élu ou hébreu ; il en est de même dans ce passage de Tertullien, *De Idolol.* 22, cité par Forcellini : « Benedici per Deos nationum,

1. *Obras escogidas del Padre Feijoo* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 45 a.
2. H. Goelzer, *Étude sur la latinité de saint Jérôme,* Paris, 1884, p. 233.

Christo initiatus non sustinebit. » N'a-t-on pas souvent comparé le particularisme espagnol de l'époque des Philippe à celui du peuple hébreu ? Ne ressort-il pas de quantité de témoignages que les Espagnols du xvii[e] siècle se tenaient volontiers pour plus purs que les autres peuples ? Quoi de surprenant donc qu'ils aient traité les autres peuples comme les Juifs ou les premiers chrétiens traitaient les païens ?

---

# TABLE DES MATIÈRES



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

